NAZIONALE
B. Prov.
XIX
92
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XV
Palchetto 16
40-a-21
Num.° d' ordine 12

B Pu
XIX
92

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNERALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

TOME II.

Digitized by Google

Abreges des voyages en Europe. Tom. 2.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EM. NOLE III
NAPOLI

647627

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages faite par La Harpe.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 28.

AN XI — 1803.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES
FAITS EN EUROPE.

VOYAGES AU NORD DE L'EUROPE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE II.

Usages, mœurs, coutumes et superstitions.

Russie.

Le peuple russe, malgré sa dispersion sur la vaste étendue de l'empire, la diversité des pays, des climats et du sol, a conservé son caractère national et ses mœurs. Sa manière de vivre simple, uniforme et naturelle; un esprit exempt d'inquiétude. L'identité de religion et la même nourri-

ture, paraissent être les principales causes de ce peu d'altération.

Russie.

Les Russes sont de différente stature; les uns sont très-grands; on en trouve peu au-dessous de la taille commune. Plusieurs sont remarquables par la force de leurs membres. Ils sont, en général, maigres; mais bien faits. On voit ici rarement les difformités que le rafinement de la mollesse ont introduites dans les autres parties de l'Europe. Leur bouche et leurs yeux sont petits, leurs lèvres minces, leurs dents unies et très-belles; leur nez varie comme partout ailleurs, il n'est ni grand ni trop aquilin; leur front est communément petit et leur aspect grave. Ils ont la barbe forte et épaise, les cheveux droits, bruns, blonds ou rouges. Leur vue et leurs oreilles sont rarement bonnes et fines. Les organes du tact, de l'odorat et du goût sont endurcis, ainsi que le reste du corps, par la dureté du climat et leur manière de vivre. Ils sont communément d'un tempérament sanguin et colère, ou d'un tempérament opposé, mêlé de plus ou de moins de mélancolie. Ils montrent beaucoup d'agilité, de feu et de vivacité dans leurs démarches et dans leurs actions.

Les femmes ont le teint brun et la peau fine. On en voit de très-belles, elles ont le sein et les pieds larges, parce que rien ne gêne leur accroissement. Les filles deviennent nubiles à douze à treize ans. Quelques-unes perdent leur beauté après deux ans de mariage. Le fréquent usage des bains chauds les développe de bonne heure; il contribue à les vieillir, et encore plus la hideuse pratique de se peindre la peau. Les femmes des classes inférieures étant chargées des travaux les plus pénibles, et y étant plus accoutumées que les filles, négligent aussi plus leurs personnes. Russie.

Les Russes sont généralement gais, négligeans, légers, très-sensuels, vifs à saisir ce qu'on leur propose, et encore plus prompts à l'exécuter. Violens dans leurs passions, ils sont rarement maîtres d'eux-mêmes, et ils passent fréquemment d'une extrémité à l'autre. Ils sont attentifs, résolus, hardis et entreprenans. Ils ont une grande inclination pour le commerce et le négoce; ils sont hospitaliers et si confians qu'ils se ruinent quelquefois; les inquiètes sollicitudes de l'avenir, font ici rarement blanchir les cheveux. Les Russes sont complaisans, affectueux et obligeans dans leur

Russie.

communication ; ils gardent parfaitement un secret ; ils ne sont point envieux, médisans ni censeurs ; ils mènent une vie très-simple, ont fort peu de besoins, sont facilement satisfaits ; ils ont tout le temps de se livrer au plaisir et au repos. Leur constante gaîté leur conserve la santé et les forces ; contens et enjoués, ils parviennent à un âge très-avancé.

Le commerce intérieur paraît être peu conséquent, ce sont ordinairement des marchands tenant boutique qui le font, et le principal transport par terre de ces marchandises se fait par caravanes. Il est très-important, parce qu'il occupe une grande quantité de peuple, lui fournit la subsistance, procure la vente d'une grande quantité de productions de la nature et des arts, conserve le numéraire dans le pays, et le fait circuler promptement. Les petits marchands commercent de place en place ; c'est pourquoi, dans toutes les occasions, ils font circuler promptement et fréquemment leur argent. Leur frugalité et l'hospitalité qu'exercent partout les paysans, diminuent beaucoup les frais de leurs grands voyages. Le commerce était borné autrefois aux foires annuelles ; les négocians s'y rendaient

avec leurs marchandises. Depuis long-temps, chaque cité, chaque ville slobode et plusieurs grands villages, ont leurs marchés réguliers. Les lieux où ils se tiennent sont, partout l'empire, construits sur le même plan et uniformes. Ils consistent dans un carré de charpente ou de briques, divisé en boutiques, avec un portique sur le devant pour la commodité des marchands. Ce sont fréquemment de beaux et vastes édifices. Les marchandises ne peuvent être vendues que dans ce lieu et non dans les maisons particulières. Ces bâtimens sont ordinairement construits par le gouvernement, ou par les magistrats du lieu. Les foires annuelles d'Irbit, en Sibérie, et d'Ekatasinbourg, et surtout celle de Makarief, sur le Volga, peuvent le disputer aux foires les plus célèbres de l'Europe pour la quantité des marchandises qui s'y vendent ou s'échangent. Russie.

Le commerce avec l'étranger fut peu considérable jusqu'à la fin du treizième siècle. Il était presqu'entièrement borné à Novogorod qui faisait partie de la ligue anséatique. Les Russes ne connaissaient pas la valeur de leurs propres productions: ils vivaient dans la simplicité des enfans de

Russie.

la nature, et ils avaient peu besoin des objets étrangers. Insensiblement et par degrés les productions de la Russie furent connues. Un rafinement dans la manière de vivre s'y introduisit, et fit faire des demandes des marchandises étrangères. Pierre le Grand établit des manufactures. Alors les ouvrages des mines et de tous les objets de commerce tournèrent au profit de l'Etat. Les réglemens, les droits etc., donnèrent au commerce un cours qui assura la balance en sa faveur.

Les marchands Russes ont l'usage de faire payer d'avance la moitié du prix des marchandises de l'intérieur qu'ils ont achetées et qu'ils vendent aux étrangers pour l'exportation, avant de les leur livrer, conformément aux contrats; mais ils ne prennent les marchandises étrangères qu'à un an de crédit. Les étrangers ne bénéficient donc que lorsque leur commerce prospère, tandis que les Russes gagnent toujours. Ils n'ont que peu de vaisseaux à la mer. Le commerce maritime le plus considérable se fait par la Baltique, à St. Pétersbourg et à Riga; à Archangel par l'Océan septentrional; à Tangarok, par le Pont-Euxin; à Astracan, sur la mer Caspienne et au

Kamchatka, sur l'Océan septentrional. Les principaux endroits du commerce intérieur sont l'Ukraine, d'où les marchands russes vont visiter les marchés de la Pologne et les foires de l'Allemagne : Urembourg où il se fait un commerce considérable avec plusieurs nations asiatiques et Kiakhta en Daourie, où se fait le grand commerce avec la Chine. Russie.

Les manufactures de laine, de coton, de soie, de chanvre, les forges etc., les moulins à papier, les blanchisseries de cire, les verreries, les fabriques de tapis et de porcelaine, et plusieurs autres établissemens semblables, appartiennent en partie à la couronne, mais plus ordinairement à des particuliers.

Ils occupent et surtout les mines, une grande quantité de paysans, d'artisans et de commerçans, tant dans les villes que dans les campagnes. Le produit de ces manufactures ne le cède point aux meilleures des autres pays, quoiqu'on ne puisse pas toujours en dire autant des ouvrges des artisans russes.

Les hommes libres de la campagne payant une taxe pour leurs terres et la capitation, s'adonnent à l'agriculture avec liberté: plu-

Russie.

sieurs d'entr'eux négligeant la culture de la terre, se livrent entièrement au commerce et aux affaires. Les seigneurs occupent leurs paysans vassaux, selon leur bon plaisir, aux travaux de la ville ou de la campagne, ou dans les manufactures, les fabriques, soit à des professions mécaniques ou aux mines. L'agriculture n'est donc pas autant l'occupation générale des paysans de la Russie que dans les autres pays. Elle fournit cependant non seulement à la consommation de l'empire, à celle nécessaire à la fabrication des eaux-de-vie, mais encore aux grandes exportations dans les pays étrangers.

En Russie, chaque village a son propre territoire et une terre sujette à corvées, enclose. Dans les plaines cultivées de la Sibérie, chaque homme peut prendre du terrain à volonté. Quand cette portion de terre est épuisée, le paysan la laisse en friche pendant une ou deux années, en prend et laboure une autre, et continue ainsi.

On exerce par tout l'empire, en différens villages, les arts mécaniques des villes. Il est rare de ne pas trouver dans un village, un forgeron, un tailleur, un cordonnier, un tanneur, un faiseur de savon, un ma-

çon, un charpentier, un barbouilleur de maisons, etc. Beaucoup de paysans exercent ces professions et en font leur principale occupation. Russie.

On est libre d'exercer ces différens arts et professions. Ils se transmettent de père en fils. Personne n'a besoin de faire d'apprentissage pour aucun métier, ou de donner des preuves de sa capacité et de son adresse. On n'est point exposé à être puni pour de mauvais ouvrages, à moins qu'on ne découvre une fraude manifeste. On se procure aussi facilement des ouvriers, et on a leurs ouvrages à un prix raisonnable. Mais aussi l'agriculture est privée d'un grand nombre de bras.

Les occupations des personnes du sexe, sont peu différentes de celles des pays voisins. Elles veillent à la propreté de la maison, filent, tissent des toiles et de grosses étoffes d'une qualité peu inférieure à celles d'Allemagne. En général elles travaillent d'avantage, et leur travail est plus pénible qu'il n'a coutume de l'être parmi les femmes des pays de l'Europe qui les avoisinent.

Les villes et les villages sont ordinairement découverts, ils sont communément

Russie. bâtis en rues irrégulières, avec de petits jardins potagers attenant aux maisons, et des grandes cours. Ils sont situés sur le bord des rivières, parce qu'on n'a pas l'usage de creuser des puits. Comme les pierres manquent souvent dans le pays, les chemins et les rues sont souvent faits de poutres de bois de charpente et unies avec la hache. Ils renferment plusieurs petites églises, ordinairement bâties en briques et en plâtre. Les monastères qui sont dans les villes et dans leur voisinage, paraissent être des châteaux, à cause des murailles épaisses qui les entourent, du massif de leurs portes et de leurs nombreuses tours qui leur servent de clocher.

Les paroisses ou villages qui ont des églises, sont quelquefois très-étendus. Il y a des marchés et des places de trafic: on appele ordinairement *Slobodes*, les grands villages; les maisons y sont alignées et les rues souvent pavées de bois de charpente.

L'architecture russe est la même dans les villes et les campagnes. Toute l'habitation consiste dans le logement, des petits magasins, des étables, un bain chaud, qui renferment toute la cour. Tous ces bâti-

mens sont faits de poutres non équaries, mises les unes sur les autres et attachées aux quatre coins. Ces maisons sont couvertes de planches et de lattes de chêne, lorsque le propriétaire le peut. Russie.

Les ameublemens des maisons de ville et de campagne, même chez les riches, sont très-simples; la chambre sert presque toujours de cuisine : elle contient une table, des bancs et des planches au lieu de lit; une ou plusieurs images de saints, sont placés dans un des angles : les riches en ont une très-grande quantité, et quelques-unes sont entourées de plaques d'argent. On tient devant ces images, des lampes continuellement allumées, au moins tous les jours de fêtes. Pour éclairer la chambre pendant la nuit, on se sert communément de morceaux de sapin fendu comme des lattes au lieu de chandelles.

Comme les villes de province veulent imiter par degré Pétersbourg, on y voit déjà des maisons de bois ou de briques plus élevées et d'un meilleur goût, dont les ameublemens sont à la mode et avec des jardins symétriquement arrangés.

La nourriture des Russes est si simple, que les étrangers ne peuvent s'y accoutu-

Russie.

mer facilement. Ils ont conservé l'ancien usage de préparer leurs mets : ils consistent dans de la viande fraîche avec une sauce à l'eau, des croutes de pain ordinaires cuites au four avec de la viande hachée, ou du poisson cuit à l'eau et au sel, des choux et des racines coupés ensemble ; de la soupe aux choux qui ne manquent jamais, du lait tourné avec de la farine et du lait aigre, etc. Ces mets sont presque toujours assaisonnés avec des oignons, des porreaux, de l'ail et quelquefois du piment.

La boisson la plus ordinaire est le *buas*, dont on brasse deux espèces, le rouge et le blanc. On prépare le rouge avec parties égales de malt et de farine d'orge, et le blanc, avec six livres du même malt et environ soixante livres de farine d'orge. Cette boisson est rafraîchissante et agréable. L'eau-de-vie de grain remplace le vin ; les bonnes maisons font usage de vin de fruits ; le thé est d'un usage général en Russie ; les personnes de distinction font servir leurs tables dans le goût étranger ; elles ont des cuisiniers français comme dans les autres pays ; on prend fort peu de tabac.

Les habitans des villes de province et

des villages ont conservé aussi fidèlement la manière de s'habiller de leurs pères, que leur nourriture et leur logement. La noblesse, tous les officiers des départemens civils, les troupes légères, les soldats dans tout l'empire, les marchands des principales villes, et ceux qui commercent avec eux, les propriétaires des mines et presque tous les gens de qualité de l'empire sont habillés comme les Allemands. Les dames même des lieux les plus éloignés suivent les modes plus qu'on ne peut se l'imaginer. Les bourgeois, la classe des marchands, ne sont pas moins attachés à la manière de s'habiller de la nation que les paysans. Russie.

Les hommes laissent croître leur barbe, qui est communément longue et épaisse. Leurs cheveux sont coupés et peignés, leurs chemises sont courtes, sans collet; leurs culottes sont larges et attachées sur les genoux; la chemise pend ordinairement sur les culottes, et est attachée autour du corps par un cordon.

Ce peuple porte sur la chemise un pourpoint court, ou une veste garnie de boutons. L'habit fait avec une étoffe de laine grosse, est si large qu'un côté croise sur l'autre. Il est lié avec une ceinture qui serre

Russie.

deux fois le tour du corps. A la ceinture pend ordinairement une longue lame de couteau dans une gaîne. La matière des habits varie selon les rangs et les circonstances. Les riches portent des habits de beau drap, quelquefois bordés de galons d'or : un Russe bien habillé a très-bonne grâce. En hiver, le peuple porte des peaux de mouton; les personnes de la haute classe ont des fourrures de grand prix.

Les femmes portent des bas et des souliers semblables à ceux des hommes, quelquefois des pantoufles pointues; celles du bas peuple vont souvent pieds nus; l'habit des paysannes est fermé autour du cou, et serre le corps jusqu'aux hanches; de là, il descend sans plis jusques sur les souliers; il est en outre attaché avec une ceinture à laquelle sont suspendues les clefs.

Dans l'hiver, elles portent des fourrures faites à la Polonaise, avec des manches pointues; celles du peuple se parent avec leurs pelisses même en été, lorsqu'elles vont à l'église et font des ventes; elles se parent avec des colliers de corail, de perles; des chaînes d'or, des pendans d'oreilles de pierres précieuses, et elles s'ornent les doigts et les poignets de bagues et de bracelets.

La coiffure varie de différentes manières; les filles ont généralement leurs cheveux plus découverts que les femmes. Les premières en font trois tresses avec des rubans, et attachent des perles à leurs extrémités. Les personnes de conséquence dans les villes, tournent des pièces de soie autour de leur tête, de manière à laisser pendre au-dessous leurs cheveux bouclés. Cette espèce de coiffure ressemble beaucoup à un turban élevé. L'ajustement d'une femme est très-cher et fort beau. Russie.

Le fard est aussi nécessaire dans l'habillement d'une dame Russe que le linge. Les jeunes dames de qualité les plus fraîches et les plus vermeilles emploient le rouge et le blanc. Comme cet usage est préjudiciable à la beauté, les dames plus âgées, qui ne veulent pas paraître hideuses, sont obligées de continuer à s'en servir.

Les Russes sont très-endurcis par le climat, l'éducation et leur manière de vivre. Leurs usages se rapprochent plus des Asiatiques que des Européens, à l'exception de la mollesse. Ils dorment sur des planches, sur des bancs durs, ou des tablettes de bois placées à cet effet. En été, ils couchent tranquillement en plein air sur la terre,

Russie.

dans les champs ou dans la cour de la maison, et en hiver, au-dessus de leurs fours, sans lits. Après avoir achevé leurs prières du soir accompagnées de prosternations et de signes de croix devant les images des saints; ils se couchent de bonne heure et se lèvent de bon matin; ils prennent le bain, récitent leurs prières et vont avec joie à leurs travaux. L'usage de se coucher tard, celui des lits de plumes, et plusieurs autres objets de luxe se sont introduits depuis long-temps dans les maisons des grands et des riches, même à une grande distance des principales villes.

Lorsque deux personnes de connaissance se rencontrent, elles se saluent, en disant, *Dieu vous garde*, ou quelquefois, *portez-vous bien*; on se prend ensuite les mains, la tête, et l'on s'embrasse. Cette manière de se saluer est fort usitée par les deux sexes. Les gens même du plus bas étage se traitent avec beaucoup de civilité; les inférieurs embrassent les supérieurs sur la poitrine; ils baisent les bords des vêtemens des personnes d'un rang beaucoup élevés; ils se prosternent et frappent leur front contre les souliers des grands. Lorsqu'ils sollicitent, ils prennent

nent un ton de voix et font des gestes, comme s'ils demandaient pardon ou miséricorde. Il est indécent de parler haut en la présence d'un supérieur. Russie.

Quand un Russe veut faire honneur à ses hôtes, il fait paraître sa femme et ses filles bien parées ; elles embrassent les convives et les servent pendant le repas. Ils semblent se disputer à l'envi le plaisir de l'hospitalité, qu'ils exercent avec profusion. Les vieillards sont universellement honorés. Lorsque la compagnie se sépare, ils ne manquent jamais de s'embrasser à la moindre interruption ou changement d'occupation, lorsqu'ils veulent manger, boire, ou éternuer avec tressaillement subit, à la vue d'une place particulière, d'une église, etc., ils font le signe de la croix et s'inclinent plusieurs fois en disant avec un profond soupir : *Seigneur ayez pitié de moi.*

Ils font ordinairement deux repas par jour, sur les neuf heures du matin, et après midi à trois heures. La famille se réunit pour manger, et quand elle est nombreuse, les hommes mangent les premiers et les femmes ensuite ; ils restent peu à table, et sont gais et joyeux. Le linge de table,

Russie.

les plats et les vases sont tenus avec une grande propreté, même chez le bas peuple. S'ils ont quelques étrangers à table avec eux, on boit beaucoup; il n'est pas indécent de s'enivrer, et même, parmi les gens de condition. Si une dame est un peu ivre, ce n'est point un motif de reproches; ils ne se querellent jamais, et ne disent aucune injure dans ces parties; ils sont doux et honnêtes.

Les jours de fête se passent à s'amuser et à folâtrer. Personne ne néglige d'observer le jour de sa naissance et de son baptême, et ceux de sa famille. On commence ce jour en entendant dévotement la messe. La personne dont on célèbre la fête traite le mieux possible ses amis. Les pauvres font à leurs maîtres et patrons, un présent d'un pain, de quelques pommes ou autres bagatelles de cette espèce, afin d'obtenir, par reconnaissance de leur attention, quelqu'argent pour les mettre en état de traiter leurs amis, ce qu'ils exécutent avec fidélité, et le jour se termine par une orgie.

Ils sont si accoutumés, dès leur plus tendre enfance aux bains chauds et froids, que l'usage leur en est indispensable. Ils pren-

nent ordinairement un bain chaud une fois la semaine ; ils ont de fréquentes occasions de les répéter ; ils se baignent après une légère indisposition, un ouvrage pénible, un retour de voyage, etc. Ils prennent le bain très-chaud, en échauffant la chambre avec de grandes pierres rougies au feu, sur lesquelles ils versent de l'eau à différentes fois ; il s'élève une forte vapeur ; la chambre est tellement close, que la vapeur ne se perd point. La personne qui prend le bain s'étend sur une des planches de l'échafaud. Plus elle s'élève, plus elle ressent de chaleur. Quand elle a ainsi transpiré quelque temps, il vient ordinairement une femme qui lui lave le corps avec de l'eau chaude, le nettoie, le bat avec des branches de bouleau qui ont leurs feuilles, l'essuie avec des linges, le laisse reposer et suer tant qu'elle juge à propos. Russie.

Les Russes sortant du bain chand, vont se jeter dans un ruisseau ; en hiver, ils se roulent sur la neige sans éprouver la moindre incommodité.

Le commerce entre les deux sexes est plus libre, particulièrement dans la campagne, que partout ailleurs, à raison de l'espace resserré de leurs masions, de leurs cham-

Russie.

bres à coucher, de leurs bains, de la simplicité de leurs conversations et de leurs chansons naïves. La conduite des maris envers leurs femmes, comparée à celle des Européens, est, en général, dure et austère; les femmes font les ouvrages pénibles et sont souvent obligées d'être les paisibles spectatrices de l'intempérance et de l'inconduite de leurs maris, sans oser se plaindre; mais elles y sont accoutumées de si bonne heure, que rarement on les entend murmurer, lors même qu'elles éprouvent les traitemens les plus tyranniques. Dans les grandes villes et parmi les gens de condition, les dames sont dans une position bien différente, et si on ne les calomnie pas, plus d'un mari reçoit par fois un coup de pantoufle.

Le contrat de mariage des riches, se fait avec la plus grande solennité; la classe commune, ne se proposant que la fin particulière du mariage, entre dans cet état aussi jeune qu'elle le peut, le mariage n'étant pas coûteux, l'éducation n'entraînant ni peine, ni dépenses, les jeunes époux vivent aussi à leur manière, et aussi heureux qu'auparavant.

Les divertissemens des Russes, les jours

de fêtes, de noces et dans les autres occasions de réjouissance, sont tous variés; ils ont beaucoup de rapport avec les usages des Perses, des Arabes et des Égyptiens. Ils préfèrent la musique vocale à l'instrumentale. Nous trouverions difficilement sur le globe un pays où il y ait plus de gaîté, et un chant plus uniforme que dans cet empire: les Russes chantent tous, depuis les enfans jusqu'aux têtes à cheveux blancs, et en toutes les occasions, les chemins rétentissent du chant des voituriers; les rues des villages, des voix agréables des filles, et il y a toujours des concerts dans les cabarets. Leurs chansons sont de simples récits des faits anciens ou modernes, des sujets d'amour, d'histoires de chevalerie, des géans, des héros. Les hommes chantent de toute la plénitude de leur cœur, les exploits des soldats, ou des Cosaques en temps de guerre, ou mille autres sujets qui peuvent s'accomoder à leur caractère, à leurs propres airs et à leurs dispositions burlesques et gaies. Russie.

L'instrument le plus commun, qui est particulier à la nation, est la corne à bouquin; c'est un cornet d'un à quatre pouces de longueur, fait de bois ou d'écorces

Russie.

d'arbres. Les vigoureux poumons d'un paysan en tirent des sons qui imitent en quelque sorte, la voix humaine.

La danse est partout un objet d'amusement; le peuple qui ne perd point sa souplesse, malgré ses travaux, danse parfaitement, et généralement au son de la voix. La danse russe universelle consiste dans de fréquentes génuflexions pour les hommes, et des pas cadencés, légers de la part des femmes; c'est une pantomime très-engageante; la femme tient ses bras croisés sur la poitrine, fait des signes à l'homme avec ses doigts, leve les épaules, glisse vers lui en baissant la tête, lui jette quelques œillages sans lui donner les mains. Dans une autre danse, l'homme et la femme paraissent se dédaigner, et se regarder réciproquement en passant avec aversion et fierté; ils affectent un air moqueur quand ils se tournent le dos; ils tournent autour l'un de l'autre, et par leurs regards et leurs gestes, ils font paraître une aversion équivoque. La danse de la colombe, présente une image de la tendrese des colombes et des amans; les deux danseurs se tiennent toujours l'un à l'autre, l'homme danse avec beaucoup d'agitation, tandis que la femme

s'avance d'un pas léger et avec des mouvemens délicats.

Russie.

Ils s'adonnent beaucoup à la gymnastique. Dans les nuits d'un hiver rude, les dames font des parties de traîneaux, dans lesquelles on chante beaucoup et très-haut. Les filles se divertissent en été, en sautant sur une planche dont le milieu repose sur un bloc de bois, sur chaque extrémité de cette planche, se place une fille. Elles s'élèvent alternativement à une hauteur surprenante. Les Russes aiment beaucoup à sonner les cloches des églises, les jours de fêtes et de réjouissances publiques; mais ils n'en tirent aucune harmonie; ils excellent à faire frapper le battant avec une extrême vitesse.

Dans les campagnes, les femmes accouchent généralement dans la chambre du bain; et les couches sont la plupart heureuses et faciles. Tous ceux qui visitent l'accouchée, l'embrassent, et glissent doucement sous son oreiller un présent en argent.

La nonchalance de ce peuple, sa manière de vivre austère, l'exemption des travaux pénibles, l'usage des bains; mais surtout l'atmosphère pure et saine propre

à la Russie et à la Sibérie, le fait jouir d'une santé constamment bonne, et parvenir généralement à une âge avancé. Les malades ont même rarement recours à la médecine. Il régne peu de maladies en Russie, on en connaît peu de violentes qui lui soient particulières.

Russie.

Plusieurs de leurs remèdes domestiques exigent une patience extrême et vraiment héroïque. Un mélange d'ail, d'oignons et de poivre d'Espagne avec de l'eau-de-vie, est un remède universel. Les Russes pleurent sincèrement et long-temps leurs parens et amis ; mais l'horreur qu'ils ont de la mort est si forte, qu'ils traitent leur corps avec peu de cérémonie. Ils les conduisent à la fosse, accompagnés de prêtres qui chantent des hymnes, portent des croix et des flambeaux. Lorsqu'ils sont arrivés au cimetière, ceux qui ont suivi le mort, prennent congé de lui par un baiser, lui souhaitant toute sorte de bénédictions ; ils ferment ensuite le cercueil, le mettent dans le tombeau et le couvrent de terre. Les nobles et les riches portent l'habit noir, les autres, leur habit de couleur. Les funérailles des seigneurs, dans les grandes villes, ressemblent à celles des autres pays.

L'ancienne religion grecque, à laquelle toute la nation est attachée, est universellement reconnue dans sa doctrine et sa discipline. Le peuple est généralement très-observateur de la forme extérieure du culte; c'est-à-dire, pour entendre la messe, observer les jeûnes qui emportent le tiers de l'année, ou remplir les devoirs religieux domestiques du matin au soir, aller à confesse, recevoir les sacremens, etc. C'est une œuvre méritoire que de bâtir des églises, aussi existe-t-il dans les plus petites villes, un grand nombre de ces édifices, dont quelques-uns sont assez beaux. Les grands froids obligent de chauffer les églises en hiver; c'est pour cette raison que beaucoup de cimetières ont deux églises, une pour l'hiver et l'autre pour l'été; d'autres ont deux étages destinés aux mêmes usages. Le clergé est très-respecté, il est très-tolérant pour les autres professions de foi: les titres de métropolitains et d'archevêques ne sont pas attachés aux siéges; ils ne sont plus que des distinctions purement personnelles conférées par le souverain; ceux à qui on les confère n'ont aucun pouvoir additionnel, ils obtiennent à peine quelque préséance. Lorsqu'un russe rencontre un

Russie.

prêtre, il lui baise la main, et le prêtre lui donne sa bénédiction en faisant un signe de croix ; cet usage cependant n'est presque plus usité que dans les campagnes.

Chacun passe la semaine de la passion dans un grand extérieur de solennité, observant plusieurs cérémonies de dévotion, auxquelles il est invité par le son triste et lugubre des cloches des églises. Mais la semaine de pâques se passe comme dans les autres pays, en divertissemens, en ivrogneries, en débauches. C'est une coutume universelle dans tout l'empire, de se donner réciproquement le jour de pâques, un œuf en présent.

Les Russes sont aussi superstitieux que leurs voisins; plusieurs parmi eux croyent aux esprits, aux apparitions, aux spectres; et n'aiment pas habiter les maisons où sont morts leurs proches parens. Le jeudi avant la pentecôte, les filles célèbrent la fête de la déesse Slave *Lada*, et de son fils *Dida*, par des chants, des danses, et en ornant de guirlandes de rubans, un jeune bouleau ; elles le jettent ensuite avec beaucoup de pompe dans la rivière, pour savoir par les figures que forment les rubans dans le courant, quel sera celui qu'elles épouse-

ront, et le sort de leur mariage. Nous ne finirions pas, si nous rapportions toutes les idées superstitieuses de cette nature. Russie.

La chose la plus commune, et celle dont on se formalise le moins en Russie, c'est d'avoir des poux. Cette vermine y abonde, et un étranger est à peine débarqué à Cronstadt, qu'il s'en voit couvert. On doit attribuer cet inconvénient au climat, à la nourriture des Russes et à leur habillement.

Le paysan, le soldat et le matelot passent une partie de l'année dans le nord, couverts d'une peau de mouton à peine préparée, qui leur sert en même temps de linge, d'habit et de couverture de lit. La manière de vivre des nobles les expose à partager avec le peuple cette incommodité. Ils sont toujours environnés d'une foule d'esclaves malpropres, qui couchent salement sur le plancher ou sur les meubles de l'appartement; car il y a peu de maisons où l'on pense à leur assigner une chambre, et moins encore des lits. S'il vous arrive de traverser un peu tard les appartemens du palais ou les salons de quelques hôtels, vous êtes obligés de vous détourner pour ne pas fouler aux pieds les

Russie.

domestiques ronflant sur les parquets, enveloppés dans leur inexpugnable peau de mouton. C'est là, que ces parasites importuns se retranchent et se propagent en sûreté.

Les dames de Russie, allant en visite, remettent en entrant leurs belles pelisses de renard bleu ou noir, d'hermine ou de martre-zibeline, à leurs laquais, qui se couchent dessus en attendant leurs maîtresses dans l'antichambre. Ils leur remettent en sortant la précieuse fourrure, peuplée et fourmillante. Aussi voit-on quelquefois une jolie femme, durant une partie du wisk, tirer une riche tabatière d'or pour prendre une prise, puis se grater élégamment les tempes, pincer légèrement la petite bête entre les doigts, la poser sur le couvercle émaillé, et la faire craquer sous l'ongle. Il est plus ordinaire encore de voir des officiers et d'autres personnes comme il faut, se débarrasser de cette vermine et la jeter sur le plancher, tout en causant.

Je me rappelerai toujours à ce sujet, l'histoire que racontait un vieux officier qui fut présenté au général Mellessino. Ce général était occupé à faire l'épreuve d'un

beau microscope anglais dont il venait de faire emplette; et environné de plusieurs officiers de son corps, il appela son valet de chambre pour lui demander un insecte, afin de le placer dans le foyer du verre; mais à peine eût-il exprimé ce désir, que trois ou quatre de ces officiers poudrés à blanc, s'empressèrent de prévenir le domestique et présentèrent à la fois leur capture, de manière que le général, embarrassé du choix, donna la préférence au domestique, qui avait été aussi prompt que les officiers à saisir une proie derrière son oreille. Russie.

On ne rapporte point ces particularités pour jeter du ridicule ou du mépris sur les Russes. Ces exemples, depuis plusieurs années, sont devenus plus rares; mais il est certain que les poux ne répugnent pas encore autant à leur délicatesse qu'à celle des peuples où l'usage du linge et l'abandon des fourrures sont d'ancienne date. Les Russes ont encore un jeu national, digne pendant des courses de *Newmarket*, où l'on se sert de poux au lieu de coursiers. On voit sur quelques marchés de Pétersbourg et de Moscow, des revendeurs tirer un cercle sur un banc, et placer cha-

cun un pou au centre; celui dont le petit
Russie. coureur parvient le premier du centre à à la circonférence, gagne l'enjeu. Pierre le Grand jouait quelquefois lui-même à ce jeu-là, dans les cabarets et autres lieux qu'il aimait à fréquenter incognito. On assure que ce prince célèbre n'était pas le dernier à trouver dans sa superbe chevelure, l'animal nécessaire pour participer au jeu.

Qui dirait que le bouleau, l'arbre en apparenee le plus stérile, et l'un des plus méprisés dans les pays heureux où les arbres fruitiers peuplent les forêts, soit dans le nord de la Russie l'arbre le plus utile et le plus précieux? Sans le bouleau, la Finlande, l'Ingrie et l'Esthonie seraient peut-être désertes; car il est aux habitans de ces provinces, de la même ressource que le cocotier aux Indes. Le Finnois surtout subsiste presque par cet arbre bienfaisant. De son bois il fabrique son chariot et ses instrumens agraires; son écorce supérieure, impénétrable à l'humidité, sert à couvrir ses cabanes. De la seconde écorce, le Finnois fait des cordes, des nattes et des couvertures, qui lui servent de manteau pendant la pluie; il en tresse des paniers, des

brodequins et des sabots très-légers et très-commodes ; il en fabrique toutes sortes de vases de cuisine et d'ustensiles de ménage. Les bourgeons de bouleau le nourrissent dans la disette, et il en mêle souvent dans son pain de seigle. Il fait aussi de la farine avec l'écorce tendre et l'aubier. Les bourgeons de bouleau sont d'ailleurs la nourriture ordinaire des coqs de bruyère, des gelinottes, et de tous les oiseaux qui passent l'hiver dans le nord. De la séve de cet arbre, le Finnois fait un vinaigre assez agréable ; ses feuilles lui servent à teindre plusieurs étoffes en jaune ; sa racine est pour lui une friandise, et il la recommande en plusieurs occasions comme un remède ; ses rameaux enfin lui fournissent des corbeilles et des balais. Une femme ne va point au bain qu'elle n'ait à la main une branche de bouleau pour se flageller, et pour couvrir sa nudité, lorsqu'elle sort. Russie.

Le sensible et ravissant auteur des Études de la nature, qui a si bien observé le contraste admirable que forment le bouleau et le sapin dans les vastes forêts de Finlande, devait quelques coups de pinceau de plus à cet arbre nourricier, qui rem-

Russie.

place dans le nord le chêne bienfaisant déifié par nos ancêtres.

Le caractère russe, a-t-on dit, est de n'en avoir aucun, mais de savoir merveilleusement s'adapter celui des autres nations. Si l'on ne veut parler que des Russes de la classe supérieure, on a raison ; mais cela pourrait s'appliquer également à tous les peuples à demi policés, et même aux habitans de toutes les grandes villes, dont les physionomies se confondent aussi bien que les mœurs, parce qu'ils tirent leurs intentions et leurs alimens des mêmes sources, que leur race est mélangée, et leur genre de vie le même.

Le noble russe, le seul Russe qu'on puisse voir chez l'étranger et bien connaître dans son pays, a effectivement une grande aptitude à s'identifier avec les opinions, les mœurs, les manières et les langues des autres nations; et cette souplesse d'organes et d'esprit est sûrement un trait qui le distingue.

L'on ne s'étonnera point de cette grande mobilité, si l'on se souvient que le Russe est un peuple nouveau, sur lequel toutes les nations ont plus ou moins influé. Il a reçu de l'étranger, des arts, des sciences, des

des vices et peu de vertus. On peut dire du Russe, que son gouvernement l'avilit, et que sa prétendue civilisation l'a plutôt corrompu que policé. Russie.

Ce n'est donc qu'à travers toutes ces institutions vicieuses, que l'on peut remonter au caractère primitif de cette grande nation. Mille ans d'esclavage sous les *Varègues*, sous les *Tartares*, et sous ses propres czars, n'ont pu l'effacer. Et que ne doit pas avoir été ce peuple qui, dans sa misère et ses chaînes, nous montre encore tant de belles qualités? Le paysan russe, sans propriété, sans véritable religion, sans morale, sans honneur, est hospitalier, humain, serviable, gai, fidèle et courageux. Plus on s'enfonce loin des villes, plus on le trouve bon. Le plus sauvage est toujours le meilleur; le plus éloigné de son tyran, est le plus près de la vertu. Il a, en un mot, toutes ces vertus innées, qui nous rappellent les mœurs patriarchales; et ses vices ne sont que ceux de la servitude.

Le Russe, en général, aime à s'instruire et honore les étrangers; il n'y a que ceux qui manquent absolument d'éducation, qui les haïssent ou qui en soient jaloux, lorsqu'ils se trouvent en rivalité avec eux. Une

Russie.

chose qui leur fait moins d'honneur, distingue encore les Russes : c'est une espèce de politesse basse et servile, qui s'exhale en complimens, des gestes rampans, une contenance humble et soumise devant leurs supérieurs, rappellent leur servitude orientale. Ils ne savent pas être polis sans bassesse, ni flatteurs sans flagornerie ; c'est que pour être vraiment poli, il faut être vraiment honnête ; il ne faut pas faire par contrainte, par intérêt et par devoir, ce qu'on ne doit faire que par sentiment ou par bienséance.

On trouve en Russie, dans la caste opprimante, deux sortes de gens qui diffèrent absolument de mœurs et d'opinions; des siècles les séparent. A peine s'imagine-t-on qu'ils sont du même peuple, quoiqu'ils soient souvent de la même famille. Les uns sont les frondeurs de toute réforme, de toute instruction, de toute amélioration. Ils voudraient faire reculer la nation vers la barbarie et la séquestrer du reste de l'Europe. Ils regardent toute civilisation comme perversive; et Pierre I.er est pour eux, non le législateur, mais le corrupteur de son empire. Il sont pétris de superstitions, d'ignorance et de préju-

gés barbares; mais ils ont souvent des mœurs et des vertus domestiques, et les excès de la révolution française firent triompher leur système. Russie.

Les autres sont ceux qui, adoptant les mœurs et les usages de l'Europe s'efforcent de marcher de niveau avec leurs contemporains, et les devancent trop souvent pour la corruption et les ridicules. Ils se font gloire de mépriser ou d'ignorer les anciens usages de leurs pays; ils ont de l'esprit, ils sont sociables et acquièrent des connaissances et des talens. C'est parmi eux que l'on trouve des hommes d'un grand mérite et aimables plus que partout ailleurs: mais, pour la plupart, ils sont plus polis qu'honnêtes, plus dépravés qu'instruits, et plus vains qu'orgueilleux.

Au milieu de cette discordance, la nation russe est demeurée exempte de trois erreurs funestes, qui ont souillé le reste de l'Europe de crimes et d'abus. Jamais les Russes ne se firent un faux point d'honneur de se venger d'un démenti par un meurtre. Leur histoire ne fait mention d'aucune guerre, d'aucun massacre, occasionnés par un fanatisme religieux, et ils

Russie.

n'ont jamais regardé la naissance comme supérieure au mérite.

Après l'ivrognerie, le vice le plus prononcé et le plus commun parmi les Russes, c'est le vol. Je doute qu'aucun peuple de la terre soit plus naturellement enclin à s'approprier le bien d'autrui. Du premier ministre au général d'armée, du domestique au soldat, tout vole, tout pille et tout friponne. On n'a point en Russie pour le voleur ce mépris avilissant qui le couvre d'infamie, même parmi la dernière populace ; ce qu'il craint le plus en volant, c'est d'être obligé de rendre ce qu'il a pris, car il compte pour rien quelques coups de bâton, et lorsque vous le prenez sur le fait, il s'écrie en ricanant, je suis fautif, monsieur, et il vous rend son butin comme une rançon suffisante. Ce vice honteux, répandu dans toutes les classes, est à peine blâmé. Il arrive quelquefois que dans les appartemens de la cour où les personnes qualifiées et les officiers supérieurs ont seuls entrée, l'on vous enlève votre portefeuille, comme dans une foire. Un étranger qui loge avec un Russe, apprendra à ses dépens qu'il ne faut rien laisser sur sa toilette ou son bureau, et c'est même un

dicton russe que, ce qui n'est pas enfermé, appartient à qui veut le prendre. Russie.

Si vous êtes en Russie plus qu'ailleurs exposé à être volé en détail, vous y risquez moins d'y être assasiné. On parcourt avec plus de sécurité les places vides de Pétersbourg et les déserts de Russie, que les rues populaires de Londres et les routes fréquentées de France. Partout où on rencontre une cabane, on est sûr de trouver sur son seuil l'hospitalité, et quiconque porte une cocarde à son chapeau, se fait respecter et craindre des mal intentionnés. Un passant entrant dans la cabane d'un paysan, salue l'image d'un signe de croix, et ensuite son hôte, en disant, *pain* et *sel*, puis il s'assied sur le band, et mange avec la famille, comme s'il en était. En Russie, les parasites ne sont point encore méprisés. Le général, le riche négociant, tout homme un peu à son aise, tient une espèce de table ouverte, où l'officier, les amis, les connaissances de la maison, et cette foule de jeunes gens et d'étrangers qui n'ont ni feu, ni lieu, sont journellement reçus.

Le génie du peuple Russe se tourne avidement vers le commerce, il y paraît

Russie. surtout propre. Lorsqu'un paysan peut obtenir un passeport de son maître, il se hâte de quitter ses ingrats sillons pour embrasser quelque genre d'industrie, dans l'espérance d'amasser de quoi acheter sa liberté; mais il est en cela souvent trompé. Les marchands russes, pour la plupart esclaves, et encore entravés par le gouvernement le plus absurde, peuvent rarement, malgré toute leur industrie s'élever à de grandes spéculations : ils se bornent au trafic intérieur; et au lieu d'être les négocians dans leur propre pays, ils n'y sont que les commissionnaires des Anglais, et se voient obligés de se rabattre, comme ailleurs les juifs, sur un petit commerce de détail, de merciers ou de colporteurs.

Mirabeau l'a dit, le peuple Russe est le plus malléable de tous les peuples. Un jeune paysan sauvage, brute, timide, arraché à son hameau, est, en moins d'un mois, métamorphosé en laquais élégant et adroit, ou en soldat leste et hardi. Son maître en fait en peu de temps son tailleur, son musicien, même son chirurgien et son avocat.

On m'avait répété cent fois que le meilleur moyen de leur apprendre quelque

chose, c'était de les battre : je ne pouvais le croire, je l'avoue. Lorsqu'on délivre quelque centaine de recrues à un officier, pour en former un nouveau bataillon, on lui fournit aussi le drap et les cuirs nécessaires pour les habiller. Ayant rangé ces malheureux à la file, il leur dit : « Toi, « tu seras le tailleur; toi, le cordonnier; « et toi, le musicien de la compagnie. » S'ils murmurent, on commence par distribuer quelque coup de bâton à ces élus, et on leur donne quelques mauvais instrumens pour aller s'essayer dans leur art respectif. On renouvelle la bastonnade, jusqu'à ce qu'ils rapportent une botte ou un habit passablement faits, et qu'ils sachent jouer la marche du régiment. Russie.

Soit en exerçant les arts, soit en guidant la charrue nourricière, soit en maniant le fusil destructeur, le Russe est enchaîné et tremblant sous le bras d'un maître : toutes les qualités de son ame sont flétries, et les plus doux sentimens du cœur outragés. Chose étonnante, c'est avec ces hommes avilis, arrachés de force à leurs familles, et dont la plupart meurent de douleur et d'effroi avant d'arriver à l'armée où ils sont conduits à coup de gaules; c'est, dis-je,

Russie. avec de pareils guerriers que la Russie a remporté tant de victoires sur ses voisins. Si, pour être bon soldat, il ne fallait qu'être la plus exacte machine, ainsi qu'on l'a cru long-temps; le Russe serait à coup sûr le meilleur soldat du monde entier. Sa valeur est si machinale et si docile qu'il craint davantage la canne de son officier que le canon de l'ennemi. L'on pourrait dire de lui qu'il est brave à force de lâcheté.

CHAPITRE III.

Service divin en langue Sclavone et Grecque. — Bénédiction de l'eau. — — Fête publique donnée à la populace. — Descriptions des Bains de vapeurs. — Départ de Pétersbourg. — Voyage dans la Finlande russe.

PENDANT que nous étions à Pétersbourg, nous nous rendîmes un dimanche matin avec le chevalier Harris et le prince Potenkin chez l'archevêque de Moscow, pour assister à un service en langue sclavone et grecque, pendant lequel il devait officier. Ce savant prélat, nommé Platon, nous reçut avec beaucoup de politesse, et nous conduisit à l'église. Lorsqu'il entra, les choristes entonnèrent une hymne qu'ils finirent au moment où il s'avança vers le sanctuaire. Il y recita une courte prière, et alla se placer sur un siége élevé dans le milieu de l'église. Il y quitta son vêtement ordinaire, et à mesure que les prêtres qui l'environnaient lui remettaient les différentes pièces qui composaient ses riches

Russie,

Russie.

habits pontificaux, ils lui baisaient la main, et le prélat portait ces vêtemens à sa bouche pour baiser la croix qui y était brodée partout. Il posa aussi sur sa tête une couronne enrichie de perles et de pierres précieuses. On nous apprit que cet habillement est le même que la robe impériale dont les empereurs grecs faisaient autrefois usage, et dont ils permettaient aux grands dignitaires de l'église de se vêtir quand ils officiaient: cette même robe sert encore aujourd'hui à distinguer les prélats russes des prêtres d'un ordre inférieur. Ainsi vêtu, l'archevêque passa dans le sanctuaire, et alors commença l'office, dont une partie fût récitée par différens prêtres en langue sclavone, et l'autre partie par l'archevêque en langue grecque, qu'il prononçait avec l'accent des grecs modernes. Conformément aux ordonnances de l'église, il n'y avait ni orgues, ni aucun autre instrument de musique; mais on chantait des hymnes et cette mélodie était extrêmement agréable. Les cierges et l'encens ne sont pas dans l'église russe moins en usage que chez les latins. Quand les prières furent sur le point de finir, l'archevêque et le clergé passèrent dans le sanctuaire pour y recevoir la communion;

les grandes portes qui sont au-devant se fermèrent aussitôt, et aucun laïque ne participa à cette cérémonie. En qualité d'étranger nous eûmes la permission de la voir par une porte qu'on avait laissée ouverte dans cette intention. Les communians se tenaient debout et on leur présentait du vin mêlé avec de l'eau chaude : le pain coupé par petits morceaux était trempé dans le vin, on leur servait les deux élémens à la fois avec une cueillère. Russie.

Le service dura une heure : l'archevêque ayant donné la bénédiction finale, s'assit de nouveau au milieu de l'église, quitta ses habits pontificaux et reprit sa robe ordinaire. Nous le suivîmes chez lui où nous trouvâmes un bon déjeûné. Après avoir joui quelque temps de la conversation spirituelle et agréable du prélat qui parlait couramment le français, nous fîmes nos remerciemens et nous nous retirâmes.

Avant de quitter Pétersbourg nous eûmes occasion d'assister à une autre cérémonie religieuse, mais plus publique, c'est-à-dire, à la fête de la bénédiction de l'eau : elle eût lieu le sixième janvier (vieux style), mais non pas avec toute la pompe et la magnificence qui était d'usage anciennement. La

Russie.

Neva est le lieu de la cérémonie. Le souverain se rend alors en personne sur ce fleuve alors gelé; et tous les régimens des gardes y paraissent en grande pompe. Cependant on en a beaucoup rabattu depuis quelques années.

On avait élevé un bâtiment octogone en bois sur la glace d'un petit canal qui est entre l'amirauté et le palais. On l'avait décoré de branches de sapin. Il était ouvert par les côtés, et couronné d'un dôme supporté par huit piliers. Sur le faîte était une figure de saint Jean tenant une croix, quatre tableaux autour de lui, représentaient des miracles de notre Sauveur. Dans l'intérieur était suspendue une colombe sculptée en bois, emblême du Saint-Esprit, comme c'est l'usage dans les sanctuaires des églises grecques. On avait étendu des tapis sur tout le parquet, à la réserve d'une place carrée au milieu de laquelle on avait fait un trou et rompu la glace pour y placer une échelle, au moyen de laquelle on pouvait descendre dans l'eau. Ce bâtiment était environné d'une palissade ornée de branches de sapin, et l'espace entre la palissade et le pavillon était également couvert de tapis. Un échafaud

était dressé devant le palais, à la hauteur d'une des fenêtres, et couvert de drap rouge; il s'étendait jusques à un des bouts du canal. A l'heure fixée l'impératrice parut à cette fenêtre du palais. L'archevêque qui devait faire la cérémoie de la bénédiction, passa, suivi d'une nombreuse procession, le long de l'échafaud jusques à l'octogone. Après avoir prononcé quelques prières, il descendit par l'échelle jusques au bout de l'eau dans laquelle il plongea une croix avec laquelle il fit une aspersion sur les drapeaux de chacun des régimens qui étaient en garnison à Pétersbourg. Après cette cérémonie l'archevêque se retira, et le peuple se jeta sur le pavillon octogone, but de l'eau avec avidité, en aspergea ses habits, et en emporta pour purifier les maisons. Russie.

Le 6 de décembre nous fûmes aussi témoins d'un divertissement singulier que donnait au public un russe qui avait acquis une grande fortune en prenant à ferme, pour quatre ans seulement, le droit de vendre des liqueurs spiritueuses. A l'échéance de son bail il voulut témoigner sa reconnaissance à la classe du peuple qui avait le plus contribué à l'enrichir. Pour

Russie. cela il lui donna une fête près du jardin du palais d'été, et il la fit annoncer par des billets distribués dans la ville. Désirant de connoître les mœurs et les usages de la nation, nous ne négligeâmes pas une occasion si favorable. Étant arrivés sur la place, à deux heures après midi, nous en fîmes le tour et nous examinâmes les préparatifs de la fête. Une grande table en fer à cheval était couverte de toute sorte de provisions, entassées avec une extrême profusion; c'était de grandes tranches de pain et de caviar, des esturgeons secs, des carpes et autres poissons en grandes piles, qui figuraient des maisons, des pyramides, des hangards; ces bâtimens étaient couverts d'écrevisses, d'oignons, de confitures au sel et au vinaigre. En divers endroits du jardin, il y avait des rangs de barils d'eau-de-vie et de liqueurs et de tonneaux de vin, de bière et de quass. Une immense baleine de pâte, couverte d'une étoffe d'or et d'argent, attira mon attention; elle était remplie de pain, de poisson sec et de tout ce qui se mange en carême.

On avait aussi pourvu à l'amusement du peuple au moyen de toute espèce de jeux

et de divertissemens. Le spectacle de cette fête était animé et fort gai. Plus de quarante mille personnes des deux sexes y prenaient part. Russie.

Notre curiosité étant satisfaite, nous passâmes dans un pavillon du jardin où étaient assemblés celui qui donnait la fête et plusieurs personnes de la noblesse qui prenaient des rafraîchissemens.

On était convenu d'un signal auquel le repas devoit commencer, mais l'impatience du peuple ne lui permit pas de l'attendre; il se mit en mouvement, et la baleine fut le premier objet sur lequel il se jeta. Elle fut dépecée en quelques minutes avec tout ce qu'elle contenait; d'abord on mit en lambeaux la riche étoffe qui la couvrait; et on s'en empara; ensuite les vivres qu'elle contenait furent au pillage. Le reste du peuple renversait les hangards, les maisons, les pyramides, en mangeait les débris et les mettait en poche en même temps. D'autres s'attachaient aux barils et aux tonneaux, et armés de grandes cueillères de bois, ils avalaient à grands traits le vin, la bière et l'eau-de-vie. La confusion et le tumulte qui suivirent peuvent être mieux imaginés que décrits. Nous jugeâmes

qu'il était de la prudence de nous retirer.
Russie. Le soir les jardins furent magnifiquement illuminés, et on tira un superbe feu d'artifice.

Les bains de vapeurs ont été décrits par tous les voyageurs qui ont publié des relations de la Russie. Au lieu de les copier, je vais rapporter ce que j'ai vu moi-même.

Nous trouvant un jour dans un village, nous entrâmes dans une maison de bains, et nous l'examinâmes avec autant d'attention que l'extrême chaleur qu'on y éprouvait pût nous le permettre. C'était un bâtiment de bois d'une seule chambre avec de petites fenêtres, comme celles d'une chaumière ordinaire. Une vieille femme préparait le bain; et comme une chaleur et une fumée insupportables ne nous permirent pas de rester dans la chambre une minute, nous nous tînmes à la porte, d'où nous observâmes tout le procédé: elle fit d'abord du feu sous une arcade de grandes pierres de granit, qui pouvait avoir quatre pieds de hauteur, et quand ces pierres furent assez échauffées, elle jeta plusieurs fois de l'eau dessus, ce qui formait au même instant une abondante vapeur; alors elle retira avec deux petits bâtons

bâtons plusieurs petitis cailloux rougis au feu, et les jeta dans des auges pleines d'eau qui s'échauffèrent ainsi à différens degrés. Une demi-heure après, trois hommes entrèrent dans le bain où ils restèrent pendant que la vieille femme continuait à jeter de l'eau sur l'arche de pierre, ce qui réchauffa la chambre à un degré prodigieux. Alors les hommes se couchèrent sur une espèce de table, et la femme les ayant savonnés, les frotta légèrement avec un faisceau de branches garnies de leurs feuilles. La chaleur excessive nous avait fait sortir de la chambre, et bientôt après nous vîmes les trois hommes, le corps couvert d'une écume d'un cramoisi très-vif, qui était l'effet de la vapeur, se jeter hors de la chambre pour aller sur-le-champ se plonger dans la rivière. Russie.

Nous entrâmes aussi une fois dans une maison de bains à Novogorod ; celle-là était plus large et plus commode, et nous pûmes y rester quelque temps. La chambre était garnie d'un rang de bancs larges et placés comme des degrés l'un sur l'autre, presque jusqu'au plancher. Il y avait dans cette chambre environ vingt personnes nues ; les uns étaient couchés sur les bancs,

Russie.

d'autres étaient assis, d'autres debout. Il y en avait qui se frottaient le corps avec du savon ou avec de petites branches de chêne dont les feuilles étaient liées ensemble comme une verge : quelques-uns se versaient de l'eau chaude sur la tête, d'autres de l'eau froide; un petit nombre épuisé par la chaleur, se tenait en plein air ou se plongeait à diverses reprises dans le Volcof.

C'est avec raison qu'on a attribué généralement la force et, si je puis ainsi parler, la dureté du tempérament des Russes à cet usage où ils sont de passer subitement d'une chaleur extrême à un froid extrême, lorsqu'ils se baignent : cependent d'autres causes concourent à produire le même effet. Les paysans changent d'habits sans faire la moindre attention au changement de la température; on les voit le même jour vêtus d'une simple chemise et de caleons, ou enveloppés dans les habillemens les plus chauds. Les lits sont pour eux un luxe absolument inconnu; ils dorment quelquefois sur le haut de leur poîle, quelquefois sur le plancher, habillés ou presque nuds; leurs chaumières sont d'une chaleur excessive à cause du grand nom-

bre de personnes qui y sont rassemblées dans un petit espace, et parce qu'ils chauffent leur poîle continuellement, même au milieu de l'été; de manière que quand ils sortent, c'est presque comme s'ils passaient d'un bain chaud en plein air. Les enfans sont élevés à la dure, et dès le plus bas âge accoutumés aux extrêmes opposés. Il nous arrivait rarement de passer dans un village sans y voir des enfans courir dans les rues, ou s'ils ne pouvaient encore marcher, se tenir à la porte de leur maison, sans autre habillement que leur chemise, même lorsqu'il pleuvait ou qu'il gelait. C'est ainsi que les Russes s'endurcissent à supporter toutes les vicissitudes du chaud et du froid. Russie.

Le trois février 1779 nous partîmes de Pétersbourg vers le soir, et ayant marché toute la nuit, nous arrivâmes le jour suivant à Wibourg. Voici les précautions que j'avais prises contre le froid. J'avais un habit complet de droguet de Bath doublé de flanelle, deux paires de bas de laine d'Angleterre, des pantoufles que je mettais dans des bottes doublées de flanelle, lorsque j'étais en route, et que j'ôtais en arrivant. Si le froid avait été extrêmement ri-

Russie.

goureux, je me serais servi d'une espèce d'étui de peau de mouton tourné en dedans, dont je m'étais pourvu pour chacune de mes jambes, et qui était assez large pour les loger avec mes bottes, et assez long pour atteindre jusqu'à ma veste. Je m'enveloppais de plus d'un grand manteau doublé de peau de mouton, sur lequel je plaçais encore au besoin une large pelisse. J'avais un manchon de peau d'ours, et ma tête était couverte d'un bonnet de velours piqué de soie et de coton, qui descendait sur mes joues, s'attachait sous le menton, et pouvait, s'il en était besoin, me couvrir tout le visage. Avec cet accoutrement j'aurais pu défier tous les climats de la Laponie, vers laquelle nous dirigions notre course.

Notre équipage était composé de huit traînaux, en y comprenant ceux qui étaient destinés au bagage. Les chemins étant fort étroits, chacun de nous avait son traîneau particulier. Nos traîneaux étaient en partie ouverts, en partie fermés. Ils avaient la forme d'un berceau. La hanne qui les couvrait et projetait de deux pieds sur le devant, était ouverte au bout, et pourvue de rideaux qu'on pouvait fermer dans le

mauvais temps. Elle était couverte en dehors de nattes et de peaux huilées. Au dedans c'était une grosse toile. Dans l'intérieur était un matelas, un lit de plumes, une couverture. Je m'y couchais quelquefois entièrement, quelquefois je m'y tenais assis les jambes croisées comme un turc. D'autrefois je pouvais m'élever sur un siége formé par deux coussins. Chaque traîneau était tiré par deux chevaux, que le peu de largeur du chemin obligeait à atteler l'un devant l'autre. On fait ordinairement dans ces voitures six à huit milles par heure; à peine s'apperçoit-on d'aucun mouvement sur la neige battue qui forme les chemins, et jamais je n'ai voyagé avec autant de commodité. Russie.

Quoique nous allassions la nuit, et qu'il n'y eut point de clair de lune, une aurore boréale, et la blancheur de la neige nous procuraient une espèce de crépuscule fort agréable. Le sentier que nous suivions n'avait guère plus d'une verge de largeur. (1) Le sol en était deux ou trois pieds plus bas que la neige des deux côtés, et il était durci par les traîneaux et les

(1) La verge est une mesure égale à trois pieds.

Russie.

chevaux qui nous avaient précédés. Quand deux traînaux se rencontrent, les chevaux qui sortent du chemin s'enfoncent jusqu'aux sangles.

Le 4 février nous arrivâmes à Wibourg à midi. La Finlande russienne qui appartenait ci-devant aux Suédois, fut cédée à la Russie, en partie par la paix de Nystadt en 1721, et en partie par le traité d'Abo en 1743. Cette province jouit encore de la plupart de ses priviléges. Elle produit de bons pâturages, du seigle, de l'avoine et de l'orge. La religion du pays est la luthérienne. Cependant les Russes y ont introduit leur culte.

Wibourg qui est la capitale de la Finlande russe est une place forte, et l'on y compte environ neuf milles habitans. Il y a quelques maisons de briques, mais la plupart sont de bois. C'est là qu'est le principal commerce de la province.

Le pays que nous traversâmes le lendemain offrait une succession de collines et de vallées, couverte de forêts de sapins et de hêtres, interrompues fréquemment par des lacs et parsêmées d'une grande quantité de rochers de granits brisés, et qui avaient l'air de débris et de ruines de

montagnes. Il n'y avait cette nuit, ni clair de lune ni aurore boréale, cependant la neige suffisait pour répandre une grande clarté. Nos traîneaux faisaient l'effet le plus pittoresque lorsqu'ils tournaient autour d'une colline de neige ou se suivaient en droite ligne sur la surface des lacs gelés. Le silence de la nuit était interrompu de temps en temps par les cantiques que nos postillons chantaient sur des airs fort simples, mais agréables. Je charmais l'ennui d'une longue route en écoutant ces chants répétés au loin par les échos des forêts, en admirant ce spectacle nocturne et singulier, ou en sommeillant dans mon traîneau aussi bien que j'eusse pu le faire dans un lit. L'air était fort doux pour la saison, le mercure était à peine à minuit à trois dégrés au-dessous du point de la congellation. Russie.

Le 6 février, nous arrivâmes le matin à *Frederishamn*. Quand cette ville appartenait aux Suédois, ce n'était qu'un petit village. Les russes l'ont fortifiée pour assurer les frontières de la partie de la Finlande qui leur a été cédée par la paix d'Abo. La ville est petite et régulière. Toutes les maisons, à la réserve d'une seule,

Russie.

qui est de briques, sont bâtics de bois, mais très-proprement. Les habitans font un petit commerce avec les anglais et les hollandais. Ils leur vendent des planches et du suif, et en reçoivent du sel et du tabac.

Le gouverneur de Wibourg nous ayant déjà recomandé au commandant de cette place, celui-ci vint aussitôt nous rendre visite avec les officiers de sa troupe et nous invita à dîner. Ces attentions sont toujours fort agréables aux voyageurs. Mais l'affreuse saison dans laquelle nous étions rehaussait encor le prix des soins qu'on avait de nous. Notre hôte était un viel officier allemand qui avait beaucoup de service, homme plein de cette franchise qui caractérise les anciens militaires, et qui en nous régalant à merveille, égayait le repas par la vivacité de sa conversation. Le plancher de l'appartement au lieu d'être couvert de tapis, l'était, suivant l'usage du pays, de petites branches de sapin qui, quand on les broie répandent une agréable odeur et donnent à une chambre un air de propreté.

Le 7 février, de Frederishamn nous continuâmes notre voyage à travers un pays rempli de collines, de forêts et de

lacs, et après avoir fait trente-quatre milles, nous nous trouvâmes aux frontières de l'empire de Russie. Russie.

Les paysans de Finlande diffèrent extrêmement des Russes par leur air et par leur habillement. Ils sont blonds pour la plupart, et plusieurs ont les cheveux roux; ils se rasent, portent leurs cheveux qui se partagent au sommet de la tête et descendent de là fort bas sur leurs épaules; au lieu que les Russes, ont en général le teint brun, les cheveux noirs qu'ils coupent fort court et portent la barbe. Ils sont aussi en général plus civilisés que les Russes. Dans les plus petits villages de Finlande nous pouvions plus aisément nous procurer des commodités que nous ne l'avions pu dans les plus grandes villes de Russie.

CHAPITRE IV.

Précis du règne des Souverains, depuis Pierre I.er jusqu'à Catherine II, inclusivement.

Russie.

Nous laisserons les prédécesseurs de Pierre I.er dans l'oubli où ils sont plongés, pour nous occuper de celui qui tirant son pays de la barbarie, a donné les moyens de l'élever à ce degré de puissance où nous le voyons aujourd'hui.

Pierre Alexiowitz, né en 1672, était de la maison de Romanoff. Le premier de cette famille, grand père du czar Pierre, était Michel Féderwitz, élu en 1613 à l'âge de 15 ans. Pierre fut nommé Czar en 1682, mais son frère Ivan lui fut bientôt associé par les intrigues de Sophie leur sœur; elle porta à la révolte les Strelitz, et après qu'ils eurent commis toutes les horreurs dont est capable une soldatesque sans frein, elle se fit nommer co-régente avec les deux princes. Lorsqu'elle eût tiré de cette révolte tous les fruits qu'elle se promettait, qu'elle eût sacrifié tous ceux qui lui faisaient ombrage,

elle osa louer publiquement et récompenser les complices de ses forfaits. Pendant plusieurs années elle régna réellement, son éffigie était sur les monnaies avec celle des deux princes, sa signature partout. Une nouvelle révolte des Strelitz eut lieu en 1684; elle avait pour but de détruire la maison régnante : on croit qu'elle fut excitée par le chef des Strelitz; quoi qu'il en soit, elle fut étouffée et les coupables punis. Le prince Bazile Galitzin, favori de Sophie, fut nommé général contre les Tartares; il ne fit rien, n'eut aucun succès, ce qui ne l'empêcha pas, au retour de ses campagnes, d'être applaudi par Sophie et ses partisans, mais nullement par le Czar Pierre qui avait toujours désapprouvé le choix de ce général. Une troisième révolte excitée par Sophie fut aussi arrêtée; les chefs furent punis avec la dernière rigueur; le prince Galitzin, amant de Sophie, obtint la vie, et mourut en exil au bout de 24 ans. Sophie fut enfermée dans un monastère; Pierre alors régna seul, Ivan ayant mené jusqu'à sa mort une vie privée. Nous ne parlerons pas des soins que se donna Pierre pour créer une armée, de sa guerre contre les Turcs, de la prise d'Azoph, etc. Russie.

Russie.

Le Fort, son ami, général et grand amiral lui fut d'un grand secours, mais il ne l'aida pas long-temps, et la mort de ce grand homme arrivée en 1699, fut une perte réelle pour le prince et pour l'État. Il mourut pauvre, malgré le rôle qu'il avait joué : c'est un grand éloge.

Pierre allait partir pour ses voyages, lorsqu'en 1697, l'implacable Sophie trouva le moyen, dans sa prison, d'entretenir une correspondance criminelle avec des Boyars et des officiers des Strelitz, le Czar devait être assassiné. Ce complot fut découvert, les coupables furent livrés au supplice, et Sophie, par un nouvel effet de la clémence du czar, fut seulement renfermée plus étroitement. Rien ne s'opposant plus au projet de Pierre, il partit en 1697, visita la Hollande et l'Angleterre, où il prit des notions les plus étendues sur la construction des vaisseaux. Personne n'ignore qu'il travailla lui-même dans les chantiers de Saardam, et on y voit encore la maison qu'il a occupée ; une nouvelle révolte des Strelitz lui fit abréger son voyage ; il revint à Moscow en 1698. Son ami Le Fort eut assez de pouvoir sur son esprit pour sauver la criminelle Sophie que

la clémence de son frère semblait enhardir à de nouveaux crimes. La juste vengeance du czar se borna aux séditieux, elle fut terrible, après quoi le corps des Strelitz fut cassé à perpétuité. Cette milice aurait mérité ce traitement beaucoup plutôt. Russie

Enfin, en 1700, le czar s'unit aux rois de Danemark et de Pologne, contre Charles XII à peine sorti de l'enfance, et ils entamèrent cette guerre qui ruina la Suède, détrôna Auguste, mit la Russie à deux doigts de sa perte. Cette guerre souverainement injuste dans son principe, valut au czar plusieurs provinces sur le golfe de Finlande, et lui donna les moyens d'élever cette nouvelle cité aujourd'hui capitale de l'empire, où il n'y avait au commencement du dix-huitième siècle, qu'un marais et quelques cabanes de pêcheurs. On voit dans les différentes actions de cette guerre, que les Russes en agissaient avec les Suédois, comme ils faisaient avec les Tartares, brûlant et saccageant tous les pays par où ils passaient. Cette cruelle méthode ne les a pas tout-à-fait abandonné, et c'est là une des parties dans lesquelles ils sont encore excessivement reculés.

Après Pultava, le czar fut délivré d'un

Russie.

ennemi dangereux dans la personne de Charles XII : mais en 1711, les Turcs, poussés par Charles, lui déclarèrent la guerre. Le czar ayant manqué de prévoyance, se trouva enfermé au Pruth par une armée formidable ; il eut la prudence de capituler, et le bonheur de faire la paix, ce qu'il dut à ce que les avis de Charles ne furent pas écoutés. Beaucoup d'auteurs ne conviennent pas que cette heureuse capitulation soit due aux conseils de Catherine, et ils s'appuient avec raison sur le journal du czar qui n'en dit rien. Il paraît constant que si le grand visir eût connu l'état de détresse de l'armée Russe, Pierre ne s'en fut pas tiré à si bon marché. Il perdit la plus grande partie de son armée dans cette campagne, sans avoir livré de bataille rangée. Le czar profita de l'absence de Charles XII et de la faiblesse de la Suède pour s'emparer de la Finlande et de plusieurs îles : mais en 1716, il fit la paix avec Charles par l'entremise du baron de Goertz. L'année suivante, Pierre partit pour la France, où il fut reçu comme il devait l'être, et où il continua de satisfaire son goût pour les arts et pour toutes les connaissances utiles à son pays.

Nous voici arrivés à une époque terrible. En 1718, Pierre prévoyant qu'après lui son fils annullerait tout ce qu'il avait fait pour le bonheur de ses peuples, le fit juger sur de prétendus crimes qui n'ont jamais été clairement prouvés, malgré le grand nombre de victimes immolées comme ses complices. Alexis n'avait sans doute aucun des talens nécessaires à l'administration d'un grand empire. L'amour bien naturel du czar pour son ouvrage, lui montrait dans son fils un successeur indigne de lui; et sous ce point de vue, il est difficile de blâmer le czar, mais il était sur un trône où la succession n'était fixée par aucune loi, et conséquemment sa volonté suffisait pour en écarter celui dont il connaissait l'inaptitude. Il devait donc se contenter de la renonciation formelle de ce malheureux prince, et en assurer l'exécution par des moyens qui sont toujours dans les mains d'un souverain absolu. Les auteurs qui ont voulu justifier Pierre, disent qu'il ne s'est porté à cette extrémité, que par la crainte qu'après sa mort son fils ne se fit un parti, quoiqu'éloigné du trône, et ne livrât l'empire aux horreurs d'une guerre intestine. Cette raison qui est la seule

Russie.

Russie.

admissible, peut paraître plausible au premier coup d'œil; mais on la trouvera bien faible si l'on considère combien il eût été important à celui qui eût régné à sa place, et surtout combien il lui eût été facile d'arrêter un pareil complot. D'ailleurs, en le faisant moine, il n'y avait plus rien à craindre et plus d'excuse pour Pierre. Les règnes suivans ne peuvent laisser aucun doute sur notre assertion. Ils ont clairement prouvé que les légitimes souverains de Russie n'étaient plus à craindre quand ils étaient remplacés. Quoi qu'il en soit, le malheureux Alexis fut condamné à mort, et mourut ou de douleur ou de toute autre cause, avant que l'arrêt fût exécuté. Quoique plusieurs relations le disent, malgré la férocité connue du caractère de Pierre, nous ne croyons pas qu'il ait été lui-même le bourreau de son fils. Nous le disons à regret, mais cette époque de la vie du czar est une tache éternelle à sa mémoire, et dont rien ne peut le laver aux yeux de la postérité. M. Le Clerc, dans son histoire de Russie, s'est fort étendu sur cet événement; ses détails sont précieux, mais atroces: qu'on les lise et qu'on juge d'après soi.

Le czar ayant recommencé la guerre contre

tre la Suède, quelque temps après la mort de Charles XII, la termina en 1721, par le traité d'Abo, en gardant plusieurs provinces. Cette même année, il fut reconnu empereur par ses sujets et par les puissances de l'Europe, le Danemarck excepté. Depuis 1716, il s'occupa des affaires intérieures de son empire; il établit des manufactures, il créa des lois, fit des règlemens sur tous les objets, et fonda une multitude incroyable d'établissemens, les différens colléges ou conseils, les chancelleries, les tribunaux, etc. Il augmenta progressivement sa capitale, il creusa le canal de Ladoga, conquit plusieurs provinces de Perse, où il se transporta en personne à la tête de son armée; mais le climat le força d'y renoncer. Il institua l'académie des sciences et mit ses armées et sa marine créées par lui, sur un pied respectable. En 1724, ce prince fit couronner Catherine à Moscow; mais peu après ayant eu à Péterhoff, des preuves de son infidélité, il s'en repentit sans doute. Son épouse fut épargnée, mais le malheureux amant *Moens* eut la tête tranchée sous un autre prétexte. Pierre mourut en 1725, à l'âge de cinquante-deux ans. Russie.

Russie. Il fallait bien que la nature eût formé Pierre I.er pour être le créateur, le réformateur, le législateur de son empire, puisqu'en montant sur le trône, il sentit que la civilisation était son ouvrage, et qu'il refit lui-même son éducation. Il s'en fallait beaucoup que celle qu'il avait reçue, eût été digne de son génie; Sophie avait fait tous ses efforts pour l'étouffer.

Il trouva la Russie privée des sciences et des arts, qui éclairaient et embellissaient le reste de l'Europe. Elle avait besoin d'un créateur qui jetat dans son sein les fondemens d'un nouvel empire; elle avait besoin d'un Promethée qui allumat et nourrit le feu des arts dans un sol ingrat; elle avait besoin de nouvelles mœurs, de nouvelles lois; il lui fallait un réformateur et un législateur. Ses troupes, sans ordre et sans discipline, devaient être soumises aux règles d'une savante tactique, et formées à la victoire par leurs défaites. Ses mers presque désertes devaient se couvrir de vaisseaux; et leur construction était ignorée. Il fallait donc que le créateur et le Promethée, qui voulait changer la face du gouvernement et policer ses sujets, en leur donnant l'exemple, se soumit le pre-

mier aux épreuves longues et fatigantes d'une discipline sévère; qu'il apprît à construire ces vaisseaux, qu'il fût guerrier, marin, politique habile, pour assurer les fondemens de sa puissance et la faire respecter de ses voisins. Un seul homme devait produire cette étonnante révolution. On aurait peine à le croire, si nous n'avions pas l'avantage de citer des faits qui se sont passés, pour ainsi dire, de nos jours, et que personne ne peut contester. Russie.

Pierre le Grand, d'un esprit trop pénétrant pour ne pas apercevoir à la fois et le mal et ses causes, prit tous les soins imaginables, et adopta les mesures les plus sages pour améliorer le sort d'un empire si puissant par tant d'autres circonstances; pour délivrer graduellement ses sujets du joug de la barbarie; pour répandre de tous côtés la lumière vivifiante des sciences et des arts; pour découvrir les trésors cachés dans ses domaines, et pour fournir à l'agriculture les instructions et les secours propres à la faire fleurir. On sait qu'il voyagea dans plusieurs pays de l'Europe, pour acquérir les connaissances dont l'application pouvait être la plus utile à ses États.

Russie.

En supposant que ce prince eût puisé ses idées de réforme dans ses entretiens fréquens avec les étrangers, on sera forcé de convenir qu'il fallait à Pierre I.er le fonds de tous les vrais talens, un esprit juste, une conception aisée, une hardiesse, une fermeté et une activité surprenantes, pour sentir la nécessité et l'utilité des conseils qu'il demandait, ou que lui donnaient les étrangers, ses favoris. Pierre possédait encore deux qualités éminentes dans un prince, un grand amour pour la justice, et un tact assuré pour juger les hommes, et distinguer ceux en qui il devait mettre sa confiance.

Ce prince avait un tempéramment robuste, qui le rendait propre à tous les exercices, à tous les travaux; sa taille était avantageuse et bien formée; sa figure, mâle et noble; et l'énergie de son ame se peignait dans ses yeux.

CATHERINE I.re

Pierre I.er, poussant le despotisme aussi loin qu'il pouvait aller, avait fait une loi qui autorisait le souverain à désigner son successeur à sa volonté. Cette loi était facile à éluder dans un pays où le monarque

existant ne regarde tout ce qu'ont fait ses prédécesseurs comme obligatoire, que dans le cas où son intérêt l'y engage, où la constitution et la forme du gouvernement n'est garantie par rien. Cependant la loi était faite, adoptée; et il semble que ce n'était pas au législateur à y manquer le premier. Pierre meurt sans désigner son successeur, sans savoir qui occupera son trône. Ce monarque fait périr son fils, pour que son sceptre ne tombe pas dans des mains qui en étaient indignes. Il étouffe jusqu'aux sentimens paternels, par amour pour son ouvrage. Il craint que des travaux glorieusement pénibles ne soient pas continués; et ce prince, au lieu de nommer, de faire connaître à ses peuples, celui sur qui il fonde ses espérances, meurt sans prévoir les troubles, les malheurs inévitables que peut produire un pareil oubli. Quelle faute pour un législateur! quelle inconséquence dans la conduite de Pierre! Tant il est vrai que le plus grand homme commet quelquefois des fautes qu'un homme ordinaire ne commettrait pas. Revenons à Catherine. Russie.

Quoique cette princesse ait vécu dans notre siècle, sa naissance est enveloppée d'un voile, qui probablement ne sera ja-

Russie.

mais levé. Il paraît cependant hors de doute qu'elle était d'une origine très-obscure, quoique les Russes la prétendent Skawronski; qu'elle fut prise au siége de Marienbourg en 1702, et conduite d'abord chez le général Baur; qu'elle passa de là chez Menzicof, où Pierre l'ayant vue, en devint amoureux. Il vécut avec elle jusqu'en 1707, qu'il l'épousa; mais le mariage ne fut public qu'en 1711. Depuis que Pierre l'eût connue, il ne la quitta plus. En 1724, il la fit couronner à Moscow; et ce couronnement fut le prétexte le plus plausible dont ses partisans se servirent pour la placer sur le trône à la mort de son époux. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont elle fut proclamée souveraine. Il paraît cependant avéré que Menzicof contribua beaucoup à son élévation; de même que l'intention de Pierre mourant était d'avoir Pierre II, et non son épouse, pour successeur.

Menzicof régna pendant le court espace que Catherine occupa le trône. Il ne lui manqua que le titre de souverain. Tout le monde connaît l'étonnante fortune de ce favori, parvenu du plus bas étage au comble des honneurs et de l'opulence, et, par un

revers bien commun, surtout en Russie, mort dépouillé et en exil. L'impératrice ne mit pas de bornes à sa reconnaissance; Son favori devint tout-puissant, et réunit sur lui et sur sa famille, tous les biens et tous les honneurs imaginables. Sous ce règne, en 1726, fut signé le traité d'alliance avec la maison d'Autriche, qui engagea, 30 ans après, la Russie dans une guerre inutile et dispendieuse. Jamais Pierrre I.er n'avait voulu consentir à ce traité; et il avait eu raison. A la fin de 1726 cette princesse assista à la première séance de l'académie des sciences. Russie.

Le 6 mai, 1727, Catherine, qui depuis un an était languissante, mourut à trente-huit ans, et, selon quelques personnes, à quarante-cinq. On soupçonna Menzicof de l'avoir empoisonnée, pour régner avec plus d'empire, sous le nom d'un prince enfant; mais cette assertion est totalement dénuée de preuves. Elle gouverna la Russie avec sagesse, et suivit les plans de son époux. Son règne fut court; mais il fut assez long pour qu'on puisse la compter au rang des souverains qui ont illustré la Russie. Dès l'année précédente, elle avait fait reconnaître pour grand duc,

Russie.

c'est-à-dire, héritier du trône, Pierre, fils du malheureux Tzarowitz, condamné à mort en 1718. Dans son testament, et d'après la loi établie par Pierre I.er, elle le nomma son successeur; mais elle outrepassa son pouvoir en désignant le successeur de Pierre II, s'il mourait sans postérité; c'était à lui à le choisir, ou à la nation, s'il mourait mineur, comme cela est arrivé. On a dit que Catherine ne sut ni lire ni écrire: on peut en douter, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle sut penser et agir; elle eut cinq enfans, dont deux seulement lui survécurent. Anne mariée en 1716 au duc de Holstein-Gottop, et morte en 1728, dont le fils régna dans la suite sous le nom de Pierre III, et Élisabeth qui occupa le trône de Russie.

PIERRE II.

Ce prince monta sur le trône âgé de moins de douze ans, il devait être majeur à seize, et un conseil de régence devait gouverner jusqu'à cette époque. Mais Menzicoff voulant continuer à jouir de sa souveraine puissance, logea le jeune prince dans son propre palais, s'empara exclusivement de sa personne, et la première assemblée

du conseil de régence fut la dernière. Menzicoff touchait au moment de fixer pour jamais la fortune en sa faveur, en devenant beau-père de l'empereur; mais ce prince dédaigna sa fiancée, et quelque temps après la cérémonie des fiançailles, Mexzicoff fut arrêté, dépouillé de ses biens, et envoyé en Sibérie avec sa famille, où il mourut deux ans après. Un revers aussi affreux, au lieu d'abattre Menzicoff, développa au contraire en lui une philosophie, une force de caractère, dont on était loin de le croire doué. C'est dans son exil qu'il fut véritablement grand. Quel chute pour l'homme qui avait gouverné despotiquement la Russie; ce ne sera pas le seul événement de ce genre que nous aurons à offrir à nos lecteurs. Le jeune prince Ivan Dolgorouki contribua le plus à la disgrace de Menzicoff; l'empereur avait en lui une confiance sans bornes, et la sœur de ce favori était prête à monter sur le trône quand Pierre II mourut en 1730, âgé de 15 ans, le jour même fixé pour la célébration du mariage. On voit sous le règne suivant, la famille des Dolgorouki, bien cruellement punie de cette faveur passagère. Russie.

Le règne de Pierre II fût très-court et n'offre pas d'événemens remarquables.

Russie.

A son couronnement, en février 1728, sa grand mère Eudoxie, première épouse de Pierre le Grand, reléguée dans un couvent depuis plus de trente ans, fût rétablie dans tous les droits de sa naissance.

Ce prince fût regretté des Russes qui voyaient avec plaisir qu'il avait quitté Pétersbourg pour se fixer à Moscow. L'empire fut tranquille sous son règne et c'est tout ce qu'on peut en dire.

En lui finit la ligne masculine de la maison de Romanoff; ce prince étant mort dans sa minorité, il n'est pas douteux que le choix de son successeur ne fut dévolu à la nation : mais elle voulut profiter d'un moment qui ne reviendrait peut-être jamais, pour limiter le pouvoir énorme, dont plusieurs souverains, et notamment Pierre I.er avaient tant abusé. Le choix roulait sur la princesse de Mecklenbourg, fille de Pierre I.er, et la duchesse de Courlande, fille d'Ivan. Celle-ci fut préférée comme fille du frère aîné et comme veuve, au lieu que la première était mariée à un prince étranger. Mais le général Monstein paraît avoir dit le vrai motif de cette préférence : que la duchesse de Courlande étant à Mittau, et l'autre à Moscow, le conseil souverain

voulut avoir le temps d'affermir, avant son arrivée, le système de gouvernement qu'on désirait établir. Russie.

ANNE.

Cette princesse, à l'arrivée des députés russes signa, sans aucune difficulté, tous les articles qu'on lui présenta, bien résolue de faire son possible pour ne pas tenir ses engagemens : en effet son favori Biren arriva à Moscow peu après elle, quoiqu'elle eut promis formellement de le laisser à Mittau. Elle s'occupa sans relâche à former un parti, à décrier le conseil souverain ; et après douze jours, se sentant soutenue, par un assez grand nombre de partisans et par les régimens des gardes, elle déclara qu'elle voulait régner comme ses prédécesseurs. Le 8 mars (vieux style), de régente bien subordonnée, elle devint souveraine absolue : le conseil commit de grandes fautes, et laissa achever une révolution qu'il pouvait aisément empêcher. Biren devenu tout puissant ne pardonna pas à ceux qui avaient exigé qu'il restât en Courlande. Les Dolgouroulki, chefs de ce parti, furent exilés, envoyés en Sibérie, et huit ans après, sept princes de cette maison

Russie.

périrent de divers supplices, sous des prétextes frivoles sans crimes prouvés, et sans qu'il leur fut permis de se justifier.

Anne créa la première année de son règne, le régiment de la garde à cheval et celui d'Ismailoff. Les années 1736 jusqu'à 1739, furent remarquables par la guerre contre les Turcs. Le maréchal Munich s'y couvrit de gloire; mais cette guerre était inutile. Sans procurer aucun avantage à la Russie, elle coûta beaucoup d'hommes et d'argent. Biren seul voulut cette guerre, pour éloigner un rival aussi à craindre et aussi ambitieux que Munich. A quoi tient le sort des peuples? Anne, qui en 1735 s'était opposée à ce que Stanislas remontât sur le trône de Pologne, fit nommer par la force, en 1736, son favori, duc de Courlande, par ces mêmes gentilshommes qui n'avaient jamais voulu, avec raison, l'admettre parmi eux. Le nouveau duc gouverna son pays sans quitter Pétersbourg, comme il gouvernait la Russie: les emprisonnemens, les enlèvemens, y devinrent aussi communs en 1739; l'impératrice conclut le mariage de la princesse Anne de Mecklenbourg sa nièce, avec le prince Antoine-Ulric de Brunswick: cette alliance fut sans

doute formée sous de bien funestes auspices, puisqu'elle donna la naissance au malheureux Ivan. La paix avec les Turcs fut conclue par la médiation de la France. Russie.

En 1740, la Suède justement indignée de l'assassinat commis sur Sinclair, courrier Suédois, par ordre de Biren, et à l'insçu d'Anne, voulût faire la guerre à la Russie : une faction contraire s'y opposait, mais la guerre fût résolue, et comme il arrive toujours dans les États divisés, elle fût désastreuse pour la Suède, et se termina par la paix d'Abo, et la cession d'une partie de la Finlande.

La princesse Anne étant accouchée d'Ivan, l'impératrice pour le malheur de ce prince, le fit reconnaître grand duc de Russie et successeur au trône, en donnant formellement l'exclusion à sa mère. Il fallait encore, pour contenter Biren, qu'il s'assurat la régence ; c'est à quoi il parvint, en faisant signer l'impératrice, au lit de la mort, un testament fabriqué par Osterman et lui. Anne mourût le 28 obtobre 1740, et le prince Ivan âgé de deux mois fut proclamé empereur.

On a dit de cette souveraine qu'elle fût douce et compatissante ; mais elle permit que

Russie. le féroce Biren inondât la Russie de sang, qu'il fit périr ou exilat en Sibérie plus de vingt mille personnes, et dès-lors elle est entièrement inexcusable. Il est égal aux peuples d'être gouvernés par un tyran, ou par un prince faible qu'un tyran gouverne. Quelques historiens, appellent ce règne *heureux ;* nous nous permettrons d'être d'un avis directement opposé. Nous pensons que cette épithète est loin de convenir à un règne, dont chaque année a été marquée par plus de deux mille proscriptions arbitraires. Le favori qui ose commettre de pareilles atrocités, et la souveraine qui les tolère, nous paraissent être les seuls individus qui puissent réellement s'estimer heureux d'avoir échappé à la juste vengeance des peuples.

IVAN III.

Ivan III fut reconnu empereur à la mort de la reine Anne, et Biren régent : mais ce haut degré de puissance devait être bientôt suivi d'une chute affreuse. Le père et la mère du jeune empereur étaient mécontens de se voir exclus de la régence. L'insolence de Biren à leur égard augmenta encore leur haine. Munich, de son côté,

n'ayant pas obtenu du régent ce qu'il croyait dû à ses services, se joignit aux princes, et la nuit du 20 au 21 de novembre, Manstein, aide-de-camp de Munich, arrêta le régent. La princesse Anne se fit proclamer régente pendant la minorité de son fils. Toute la nation se vit avec joie délivrée d'un tyran abominable. Il fut conduit à Schlusselbourg, jugé et condamné à mort : mais cette peine fut commuée en un exil perpétuel en Sibérie. On adoucit encore cet exil, en le transférant à Jaroslaw, ville considérable où il demeura jusqu'en 1762. Pierre III le rappela, et Catherine II le remit en possession de son duché que son fils a possédé après lui. Quelle chaîne d'événemens extraordinaires dans la vie de Biren ! Né dans la classe la plus obscure, il devient favori de sa souveraine, gouverne en despote un empire immense, obtient la souveraineté d'un pays dont les nobles avaient refusé de l'admettre parmi eux. A ce pouvoir absolu succède un exil de vingt-ans, après lesquels il rentre paisiblement dans ses États, et meurt, comme celui qui avait rempli la Russie d'horreurs et de sang ne devait pas s'attendre à mourir, tranquille ; et ce qui est encore plus

Russie.

Russie.

extraordinaire, regretté de son peuple qu'il avait tyrannisé.

La nouvelle régente ne jouit que pendant un an du succès de son entreprise, la nuit du 25 au 26 novembre (vieux style), la princesse Élizabeth, fille de Pierre I.er et de Catherine, soutenue de trois cents soldats du régiment des gardes, fit enlever l'empereur, la régente et son mari, et se plaça sur le trône. Quoique dans son manifeste elle prétendît avoir chassé les usurpateurs, il est certain qu'elle fût elle même l'usurpatrice, et que ses seuls droits furent son adresse et la négligence de ses victimes. Le malheureux Ivan, arraché du trône à quinze mois, fut enfermé successivement dans plusieurs forteresses, et enfin à Schlusselbourg. En 1764, un officier subalterne, ayant fait une tentative pour le tirer de sa prison, se voyant sur le point de réussir, lorsque ses gardes n'ayant plus d'autres ressources, le poignardèrent. Munich, Osterman et plusieurs autres furent arrêtés en même temps, jugés sur des crimes imaginaires, et selon l'usage, condamnés à mort: la peine fût commuée en un exil en Sibérie. Munich occupa à Pelim, jusqu'en 1762 qu'il fût rappelé par Pierre III,

la

la maison dont il avait lui-même tracé le plan pour Biren. Le père et la mère de l'empereur, qui d'après le manifeste d'Élizabeth et d'après la justice devaient être renvoyés en Allemagne, furent enfermés successivement à Riga, à Dunamonde, et enfin à Kolmogori près d'Archangel, où la princesse mourut en 1746. Il est difficile de concilier la conduite d'Élizabeth en cette occasion avec la douceur et la bonté que tous les historiens lui accordent; et ce n'est pas la seule fois qu'on trouve ses actions en contradiction avec sa renommée. Russie.

ÉLISABETH.

Cette princesse était née en 1709: peu après son avénement au trône, voulant ôter aux mécontens tout prétexte de cabale, elle se nomma un successeur dans la personne du duc de Holstein-Gottorp, né en 1728, fils de sa sœur aînée. Il fut instruit dans la religion grecque, et reconnu grand duc de Russie, précisément la veille du jour que les ambassadeurs suédois vinrent lui offrir la couronne de Suède, comme descendant de la maison de Gustage Vasa. La fatalité de son étoile l'empêcha d'accepter les offres de la Suède, en le forçant de

Russie.

régner sur la Russie. L'année 1743 fut marquée par la découverte d'une conjuration, tendante à remettre Ivan sur le trône : les coupables, parmi lesquels on comptait plusieurs personnages illustres, furent condamnés à mort. Cette peine fut commuée en un exil en Sibéric. Élisabeth avait fait le vœu de ne punir personne de mort pendant son règne. Elle a tenu parole. C'est là sans doute ce qui lui a valu le nom de *clémente* que les historiens se sont plu à lui donner. Mais quelle clémence, de faire grâce aux comtesses Lapoukin et Bestucheff, pour les livrer au supplice du knout, suivi de l'amputation de la langue. Il n'y a dans cette conduite ni clémence, ni humanité. Puisque Élisabeth voulait faire grâce de la vie, elle devait se contenter de l'exil, et proscrire toutes les horreurs dont il fut précédé. Les contemporains de cet événement prétendent que la jalousie entra pour beaucoup dans le traitement fait à l'infortunée Lapoukin. C'était la plus belle femme de la cour. L'impératrice voulait l'être : la jalousie ne connaît point de bornes dans le cœur d'une femme revêtue du pouvoir suprême ; et malheureusement pour Élisabeth, ce juge-

ment semble dicté par la vengeance, beaucoup plus que par la justice. Russie.

Pierre de Holstein, déclaré grand duc depuis quelques années, épousa, en 1745, Catherine d'Anhalt Zerbst, que l'Europe à vu pendant plus de trente ans gouverner la Russie avec tant de gloire.

Encore un exemple des vicissitudes du sort ; le comte de Lestoc, originairement chirurgien, avait gagné la confiance intime d'Élisabeth, avant qu'elle montât sur le trône : il avait même beaucoup contribué à l'y placer, soit par ses conseils, soit par ses intrigues. Comblé de grâces de toute espèce, directeur général de tous les établissemens de médecine de l'empire, jouissant d'une fortune très-considérable, cet homme accusé de correspondances criminelles, fut exilé au Kamchatka.

Pendant le cours de ce règne, plusieurs nations indépendantes se donnèrent à la Russie, ou se mirent sous sa protection. L'impératrice établit une banque pour secourir les commerçans; elle fit travailler à un code de lois, et accorda sa protection aux arts et aux sciences.

Les dernières années se son règne virent éclore une guerre qui embrâsa la moitié

Russie.

de l'Europe, et dont la Russie aurait évité de se mêler, sans le traité d'alliance conclu bien gratuitement avec la maison d'Autriche, dont les intérêts de la Russie auraient demandé la rupture. Les armées Russes se mesurèrent souvent avec celles de Frédéric, et prouvèrent qu'elles n'étaient point indignes d'un pareil adversaire. Si l'on excepte les cruautés, les horreurs commises dans les États prussiens, selon l'usage encore trop commnn de cette nation, la guerre fut très-glorieuse pour les armes d'Élisabeth. Cette princesse, dit-on, arrosait de ses larmes les lauriers de ses généraux, déplorait la perte des victimes qu'entraînaient leurs victoires : mais avec un cœur aussi sensible, pourquoi fit-elle une guerre, pouvant l'éviter, et surtout pourquoi refusa-t-elle la paix que Frédéric lui offrît en 1760. Sans doute que sa haine pour le roi de Prusse l'emporta sur sa clémence naturelle, et dans ce cas est-ce bien le nom de clémente qui lui convient.

Élisabeth mourut le 5 janvier 1762, à l'âge de cinquante-trois ans : elle était disposée à continuer la guerre avec la dernière vigueur. Cette mort eut les suites les plus heureuses pour Frédéric.

L'impératrice, peu avant sa mort, remit en liberté plusieurs milliers de prisonniers, et soulagea son peuple de quelques impôts. Elle ne fut point mariée, mais elle eut le besoin d'aimer, et ceux qui eurent le bonheur de lui plaire, ne connurent point de bornes à leur fortune, même à leur avancement militaire, quoique dans un état absolument différent. Russie.

PRÉCIS HISTORIQUE

Des principaux événemens qui se passèrent en Russie pendant les dernières années du règne d'Elisabeth, sous ceux de Pierre III, de Catherine II, dite la Grande, et de Paul I.er

On a vu dans le second volume de ces Voyages, à l'article *Russie*, qu'Elisabeth avait désigné pour son successeur à l'empire, Charles-Pierre Ulric, fils du duc de Holstein Hottorp, et d'Anne, fille de Pierre le Grand. Ce Prince vint à Pétesbourg en 1742, abjura le luthérianisme pour la religion grecque, prit le nom de Pierre Fedorowitsch, et fut déclaré grand duc de Russie. Il n'avait alors que quatorse ans.

Trois ans après, c'est-à-dire en 1745, Elisabeth lui fit épouser Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, née le 25 avril 1729. Cette princesse adopta également le rit grec, et changea son nom en celui de Cathetherine Alexieffna, qu'elle a tant illustré depuis.

Le grand duc, né sous les plus funestes auspices, ainsi que le prouvent tous les événemens de sa vie, eut immédiatement avant son mariage une petite vérole des plus cruelles, qui le rendit hideux. L'ambitieuse Catherine persista néanmoins dans le dessein de l'épouser: l'aspect du trône l'aidait à supporter la vue de son époux.

Pierre était bon et avait des idées saines, mais son éducation avait été négligée; Catherine, au contraire, avait reçu la plus brillante, elle était belle, et son époux d'une laideur repoussante; il aimait les exercices militaires, elle préférait les sciences et les beaux arts. On voit assez par ce léger aperçu qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Ajoutez à cela que Pierre ne put jamais consommer son mariage, et la haine de Catherine pour son époux s'explique facilement.

Tandis que l'héritier du trône, éloigné du conseil par la jalousie d'Elisabeth, partageait sa journée entre l'exercice, le spectacle, le jeu et la table, la grande duchesse s'occupait d'intrigues amoureuses.

Soltikoff, chambellan du prince, fut le premier amant heureux de cette princesse. Pour se livrer sans danger à sa passion, Soltikoff persuada au prince de faire de nouvelles tentatives pour consommer son mariage; on eut recours au médecin Boërhave. Le prince se rapprocha de sa femme, il sortit glorieux du tête à tête, et dès le même jour Soltikoff fut admis, suivant l'histoire, dans le lit de Catherine, qui accoucha le 1.er octobre 1754, d'un enfant mâle auquel on donna le nom de Paul Petrowitz.

Soltikof fut éloigné par Elisabeth, mais il ne tarda pas à être remplacé par le comte Stanislas Poniatowsky, polonais, à qui Catherine a depuis donné et ôté le trône de Pologne. Les courtisans d'Elisabeth, lui firent bientôt donner l'ordre de quitter la Russie; mais à force d'intrigues il reparut à Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire de la république et du roi de Pologne, auprès de l'impératrice Elisabeth. On le regarda comme le père de

la princesse Anne, dont Catherine accoucha au mois de février 1758.

Le grand duc était le seul qui ne s'aperçut pas des intrigues de sa femme, mais on lui en fournit des preuves, et dès-lors il ne conserva pour Catherine aucune estime, aucune considération. Catherine, abandonnée de ses courtisans, du moment où l'impératrice et le grand duc lui avaient montré de la froideur, tenta d'abord, mais inutilement, de rentrer en grace. Voyant que ses efforts étaient inutiles, elle reprit toute sa fiereté et demanda à retourner en Allemagne. Ce parti lui reussit, et elle se réconcilia avec Elisabeth.

Les ennemis du grand duc cherchaient toutes les occasions possibles de le noircir dans l'esprit de sa tante, et elle fut sur le point de l'exclure du trône et d'y appeler à sa place le jeune Paul Petrowitz; mais la mort ne lui donna pas le temps d'accomplir ses projets.

Alors commença une double intrigue. D'un côté le grand duc forma le projet de se faire proclamer empereur, de répudier la grande duchesse, de déclarer Paul Petrowitz bâtard, et d'épouser publiquement Romanowna Worouzoff sa maîtresse.

De l'autre côté, Catherine qui redoutait l'instant où son époux serait revêtu de la suprême puissance, cherchait à se faire des partisans par tous les moyens possibles.

Pierre III cependant, monta sans difficulté sur le trône, sembla oublier les torts de Catherine, et signala les premiers jours de son règne par des actes de justice et de bienfaisance. Il rappela une foule de malheureux du fond de la Sibérie, et se fit ainsi chérir du peuple russe.

La bonté naturelle de son cœur et les sages conseils de Hondowitsch, son confident, et du vieux prince Tubertskoi, tels furent ses guides tant qu'il fit le bien. Mais malheureusement il ne tarda pas à retomber dans son indolence ordinaire et à se livrer à ses plaisirs accoutumés.

Enthousiaste du roi de Prusse, dont il portait l'uniforme décoré des marques d'un grade supérieur, il montra à cet égard une faiblesse dont l'habile Frédéric tira parti, et qui déplut beaucoup aux Russes.

En cherchant à diminuer les richesses des moines, quoiqu'il fit une chose juste et avantageuse à son peuple, il irrita contre lui la classe nombreuse des fanatiques qui ne pardonnent jamais, et qui à force de calomnie, parvinrent à aigrir une partie du peuple.

En introduisant dans son armée l'exercice prussien, qui était beaucoup meilleur que celui auquel on était accoutumé, il fit murmurer les soldats.

Cependant il se croyait bien affermi sur le trône; et, ne redoutant plus rien de l'impératrice, il commença à se conduire avec elle d'une manière moins réservée. Il prit même plaisir à l'humilier dans plusieurs occasions.

Catherine opposa beaucoup d'adresse et de circonspection à l'imprudente franchise de son époux; elle parvint ainsi à intéresser tout le monde en sa faveur, tandis que la conduite de Pierre III ajoutait au mécontentement général.

Allié de Marie-Thérèse, entraîné dans la guerre d'Allemagne, par suite du traité fait par Elisabeth, Pierre ne voulut pas que les armes russes servissent plus long-temps contre le grand Frédérick son ami, *son dieu*. Il fit la paix avec ce prince, et n'en ins-

truisit Marie-Thérèse qu'en la menaçant de tourner ses armes contre elle, si elle ne renonçait pas à ses prétentions sur la Silésie et le comté de Glatz.

Les événemens que nous allons décrire ne permirent point à l'empereur d'accomplir cette menace.

La comtesse de Worouzoff, sa maîtresse, à qui il avait imprudemment promis de l'épouser, pressait l'exécution de cette fatale promesse.

Pierre, à qui elle s'efforçait de fournir chaque jour des preuves de l'infidélité de Catherine, n'eut pas de peine à s'y déterminer, et conçut le projet d'adopter le prince Iwan, qui languissait dans un cachot depuis l'avènement d'Elisabeth, et de le déclarer son successeur. Il alla le voir à la forteresse de schlusserbourg, qui lui servait de prison, et le fit transférer dans la citadelle de Kexholm.

Les imprudences continuelles du czar et la publicité de ses projets, achevèrent d'aigrir Catherine et de lui rendre le courage. Son dernier amant, Grégoire Arloff, le moins instruit, mais le plus adroit et le plus audacieux des hommes, profitant de toutes les passions en mouvement à la cour, et les mettant habilement en jeu, rattacha un grand nombre de personnes au parti de Catherine, et tandis que l'infortuné czar se livrait au plaisir, dans son château de plaisance, et attendait tranquillement le moment d'accomplir ses desseins, Orloff fit venir Catherine à Pétesbourg, séduisit les soldats, trompa le peuple, peignit la czarine comme une victime dévouée à la mort par son époux, la fit couronner la nuit dans l'église de Casan, par l'archevêque de Novogorod, qui la proclama à haute voix souveraine de toutes

les Russies, sous le nom de Catherine II, et déclara en même temps, le grand duc Paul Pétrowitz, son successeur.

La ville de Pétersbourg fut mise dans un état de défense formidable, on fit un enterrement simulé de Pierre III, et Catherine marcha elle-même à la tête d'une armée nombreuse, contre ce prince qui, surpris sans défense, essaya en vain de s'échapper, et fut forcé de se rendre à discrétion et d'abdiquer la couronne.

On le mena secrètement à Mopsa, petite maison de campagne de L'hetman Rorzumoffsky, où, après six jours de détention, il reçut un poison violent des mains de Grégoire Orloff lui-même, qui ne trouvant pas l'effet de ce breuvage assez prompt, étrangla le malheureux czar, au moyen d'une serviette qu'il lui passa autour du cou. Cet exécrable régicide fut secondé, suivant l'histoire, par un nommé Tepoff et par Borsatinsky.

Ici commence le règne de Catherine II. Les détails précédens nous ont paru indispensables, pour faciliter l'intelligence de son histoire; et pour donner une entière connaissance de son caractère: nous allons tracer plus rapidement les autres événemens de son règne, en ne nous arrêtant que sur ceux qui présenteront un véritable intérêt.

La nouvelle de la mort de Pierre III fut reçue avec une sorte de plaisir dans toutes les cours de l'Europe, et l'on hésita pas de reconnaître Catherine comme impératrice de toutes les Russies; Louis XV et Marie Thérèse crurent s'en faire un appui; mais le roi de Prusse, plus habile de tous, l'ayant bien jugée, employa la flatterie, et parvint à la ranger de son parti.

Catherine, après s'être assurée la paix avec toute l'Europe ; s'occupa de l'établir dans ses états, où la mort du czar avait excité quelques troubles : elle y parvint, aidée par son adroit favori Orloff, et elle se fit couronner à Moscow, dont la garnison avait d'abord montré le plus d'opposition.

Poniatowsky ne se doutant pas que Catherine lui avait donné un successeur dans la personne d'Orloff, entretenait toujours avec elle une correspondance secrète, et lui demanda la permission de se rendre sur-le-champ auprès d'elle, se flattant de recevoir bientôt sa main et de partager l'empire avec elle. Mais elle le tint éloigné sans lui en dire la cause.

Quelque temps après son couronnement, elle vit éclore une nouvelle insurrection qu'elle étouffa sans peine, en faisant punir sévèrement les chefs.

Quand elle se crut bien affermie sur le trône, elle déploya vis-à-vis des étrangers toute la hauteur de son caractère. Elle fit la loi au roi de Pologne, dont le fils, Charles de Saxe, fut obligé de céder le duché de Courlande à Biren, à qui un long exil avait fait perdre ses droits et son titre. Elle contribua puissamment à la paix qui fut conclue entre Frédéric II et Marie Thérèse ; elle sortit victorieuse d'un démêlé qui s'était élevé entre elle et le roi de Danemarck, au sujet des Holstein, et elle donna le trône de Pologne à son ancien amant Poniatowsky.

L'audacieux Grégoire Orlof osa croire que, pour prix de ses services, l'impératrice l'épouserait : il ourdit une intrigue pour parvenir à ses fins ; mais Catherine qui joignait à un discernement parfait, beaucoup de fierté, comprit qu'un pareil choix serait trop indigne d'elle et trop odieux à son peuple, et elle obligea

par un refus formel, son favori à renoncer à toute idée de mariage (1).

Le projet d'Orlof avait fait du bruit, et ce favori manqua d'être assassiné par quelques personnes qui redoutaient son élévation. On forma même contre Catherine plusieurs complots, tantôt pour mettre à sa place Paul Pétrowitz, tantôt pour couronner le malheureux Iwan. Ce dernier fut victime du zèle imprudent de ses amis: il fut assassiné par ses gardes, au moment où l'on était prêt à l'arracher de sa prison. L'ordre en avait été donné d'avance.

Catherine, qui continuait d'admettre comme amant l'homme qu'elle dédaignait de prendre pour époux, devint grosse, et accoucha secrètement de Bobrinsky, dont nous aurons occasion de parler. Peu de temps après, un jeune officier nommé Wissensky, remplaça Orloff dans les bonnes graces de cette princesse; mais le rusé favori qui avait commencé à la négliger, devint plus assidu, reprit ses droits et fit chasser Wissensky.

Au milieu des conspirations toujours étouffées et toujours renaissantes, Catherine toujours occupée de sa gloire, faisait respecter ses armes par toutes les puissances de l'Europe, perfectionnait la législation de son pays, fondait des académies, et attirait à la cour à force de bienfaits, les savans les plus distingués de tous les pays.

---

(1) Quelques années après, Orlof, pour qui l'impératrice n'avait plus les mêmes charmes, et que la faveur avait d'ailleurs rendu plus fier, refusa le mariage secret que cette princesse lui proposa. Catherine irritée, lui donna bientôt un successeur dans la personne de Wasielitschikoff, sous-lieutenant des gardes.

En 1770, la Porte ottomane déclara la guerre à la Russie, et les troupes de cette dernière puissance, commandées par le prince Gallitzin, eurent longtemps le dessous, mais chaque victoire épuisait les forces de l'armée turque, qui se trouva bientôt affaiblie au point de ne pouvoir garder les places qu'elle avait conquises. Au mois de juillet de la même anannée, 150,000 ottomans nouvellement envoyés contre les Russes, et commandés par le grand visir, furent complètement battus. L'armée navale de l'impératrice détruisit ensuite la flotte turque.

Une fille d'Elisabeth avait été conduite à Rome par le prince Radziwil, polonais, qui, pour se venger de l'oppression sous laquelle Catherine faisait gémir sa patrie, et peut-être aussi par ambition, se proposait de présenter un jour aux Russes sa protégée, comme leur véritable souveraine; mais Alexis Orloff, envoyé à Rome par Catherine, feignit une passion violente pour cette jeune princesse, qui se trouvait alors seule avec une gouvernante, et au moyen d'un mariage simulé, la détermina à le suivre en Russie, où elle fut renfermée et traitée de la manière la plus barbare, jusqu'à ce que les eaux de la Newa, qui refluèrent dans sa prison, eussent mis un terme à son infortune.

Poniatowski, placé sur le trône de Pologne par Catherine, était devenu odieux à ses sujets, qui firent une tentative pour l'assassiner. Il n'échappa à la mort qu'en gagnant un nommé Kosinsky à la garde duquel il était confié. Catherine profita de cet événement, et sous prétexte de venger le prince, elle s'unit à la cour de Vienne et au roi de Prusse, et conquit la Pologne, qu'elle partagea, en 1772, avec ces deux puissances.

En 1774 elle maria le grand duc Paul Pétrowitz à la princesse Wilelmine, l'une des filles du Landgrave de Hesse Darmstadt. Dans la même année, de nouveaux troubles éclatèrent dans toutes les parties de l'empire Russe, on murmura plus fort que jamais contre Catherine, et tandis que ses sujets lui reprochaient la mort de Pierre III, des imposteurs cherchaient à séduire l'autre moitié, en se présentant sous le nom de ce prince. On en vit paraître successivement jusqu'à cinq. Trois d'entre eux périrent par la main du bourreau, avant d'avoir pu tirer aucun parti de leur imposture; le quatrième parvint à s'échapper de la prison où il attendait son jugement, et l'on n'entendit plus parler de lui; le cinquième, nommé Pugatscheff, fut plus redoutable: il recruta une armée, battit dans plusieurs occasions les troupes de sa souveraine, prit plusieurs villes, fit même battre monnaie, et seroit peut-être parvenu au trône, s'il n'eût été livré par les Cosaques à l'impératrice, qui le fit décapiter.

La première épouse du grand duc étant morte, ce prince s'unit, par un second mariage, à la princesse Sophie-Dorothée de Wurtemberg.

Orlof avait reparu à la cour, et semblait plus cher que jamais à l'impératrice; mais elle avait remarqué depuis long-temps le général Potemkin, avec qui elle entretenait une union secrète que la vanité de ce favori ne tarda pas à divulguer. Orloff, à la suite d'une querelle qu'il eut à ce sujet avec lui, pendant une partie de billard, lui créva un œil, et parvint à le faire exiler. Son exil dura peu et il reparut à la cour; mais l'accident qui lui était arrivé diminua de beaucoup l'affection de Catherine; le serviteur Zoritz,

qui avait été choisi à sa place, jouit d'un an de faveur, mais son ignorance le fit congédier à son tour, et il céda sa place au lieutenant-général Korsakoff, homme encore moins spirituel, puisque c'est lui qui, voulant avoir une bibliothèque, dit à son libraire : *Donnez-moi les livres que vous voudrez, pourvu que les gros soient en bas et les petits en haut, comme chez l'impératrice.*

En 1779, Catherine à qui les plaisirs ne faisaient jamais perdre de vue l'intérêt de sa gloire, se rendit, de concert avec la France, médiatrice entre les cours de Vienne et de Berlin, et la paix fut rendue à l'Allemagne.

Elle fit ensuite avec les rois de Suède et de Danemarck, un traité de neutralité armée, pour protéger la navigation du Nord contre les cours de Londres, de Versailles et de Madrid. La Prusse, l'Autriche et le Portugal entrèrent dans cette confédération navale.

Les intrigues de Potemkin firent disgracier Korsakoff. La czarine choisit le même jour, pour favori, Lanskoi, chevalier garde, jeune homme de la plus belle et de la plus aimable figure, mais qui mourut à la fleur de l'âge.

En 1780, Catherine eut à Mohiloff en Pologne, une entrevue avec l'empereur Joseph II, avec qui elle se concerta pour l'envahissement et le partage de la Turquie.

On a remarqué que pendant ses voyages, elle ne confiait ni le commandement de sa capitale, ni l'administration d'aucune affaire au grand duc, tant sa politique était ombrageuse; elle le fit au contraire voyager.

Le grand duc et son épouse traversèrent la Pologne et l'Autriche, et se rendirent en Italie, d'où ils retournèrent à Pétersbourg par la France et la Hollande, après quatorze mois d'absence.

Les Hollandais n'étaient point entrés dans la confédération armée dont il a été question plus haut, les Anglais leur déclarèrent la guerre; mais la puissante médiation de Catherine rétablit la paix entre ces deux peuples.

Bobrinsky, fils d'Orloff, après avoir voyagé long-temps en Europe, sous la conduite du lieutenant colonel Ribas, homme sans mœurs, revint à Pétersbourg avec tous les vices de son gouverneur; et l'impératrice, après avoir long-temps souffert avec indulgence les écarts de ce jeune homme, se détermina à l'envoyer en exil à Reval.

L'année 1782 fut signalée par l'inauguration de la statue de Pierre le Grand.

Catherine, toujours occupée du projet d'envahir la Turquie, s'empara de la Crimée; les Turcs aimèrent mieux lui abandonner ce pays, malgré son importance, que de lutter contre une armée formidable à laquelle ils ne pouvaient opposer qu'une résistance inutile, et ils achetèrent la paix par ce sacrifice.

Elle négocia avec la Chine et le Japon, et procura à ses sujets les moyens de commercer avec ces deux puissances.

Le fameux Orloff, éloigné de la cour, et marié depuis long-temps, perdit sa femme, mourut à Moscow en 1784. Dans les derniers momens de sa vie, les remords le tourmentèrent vivement, et on lui entendit répéter plusieurs fois le nom de Pierre III avec le plus affreux désespoir.

En 1785, M. le comte de Ségur, ambassadeur de France, conclut un traité de commerce entre son pays et la Russie, et l'on remarque que, pour en tracer les bases, cet habile négociateur emprunta l'écritoire de Fitz Herbert, ambassadeur d'Angleterre, qui jouait une partie de trictrac avec le comte de Cobentzel.

Potemkin, devenu tout puissant, quoiqu'il ne fût plus l'amant de Catherine, ou plutôt parce qu'il ne l'était plus, régnait en souverain. Cet habile courtisan devinait les désirs de sa souveraine, et trouvait les moyens de les faire tourner à son profit; pour la consoler de la douleur amère que lui causait la mort de Lanskoi, il lui présenta Yermoloff, qu'elle adopta, mais qui se perdit par son imprudence et par l'ingratitude qu'il témoigna à son protecteur. Son successeur fut un nommé Momonoff.

Ces intrigues n'étaient connues que de la cours; ailleurs ont connaissait la gloire de Catherine.

En 1787, cette active souveraine fit un voyage en Crimée, dans le dessein de conduire son petit-fils Constantin jusqu'aux portes de l'empire d'Orient, qu'elle lui destinait; mais le jeune prince qui tomba malade dans le même temps, ne put la suivre.

Joseph II joignit Catherine à Kerson, et la reconduisit jusqu'à Pétersbourg. Tandis que ce prince perdait le Brabant qui se révoltait pendant son voyage, il s'occupa de conquérir un autre empire pour le petit-fils de Catherine.

Les Turcs qui voyaient avec inquiétude les préparatif de l'impératrice, songèrent à lui résister, le roi de Suède, qui cherchait depuis long-temps l'occasion de se venger de la Russie, et qui ne se sen-

tait pas assez fort pour la combattre seul, s'unit à l'empire ottoman et vint lui-même en Finlande à la tête d'une nombreuse armée, tandis que sa flotte se promenant jusques devant Kronstadt, défiait sans cesse l'escadre russe.

Catherine fut un moment en danger de voir envahir ses états, qui se trouvaient dégarnis de troupes du côté de la Finlande, mais son génie ne l'abandonna point, et elle triompha des Turcs en Crimée et des Suédois sur les bords du Danube.

La mort de Joseph II, arrivée en 1791, réduisit Catherine à combattre seule contre les Ottomans. Léopold avait cru plus convenable à ses intérêts de faire la paix avec le Grand-Seigneur. Le roi de Prusse avait fait entrer ses troupes en Pologne et s'était emparé de Dantzig et de Thorn, sous prétexte de les défendre. Les Suédois avaient demandé et obtenu la paix; mais l'impératrice qui ne voulait pas la demander aux Turcs, mais qui sentait la nécessité de la faire promptement, fit pousser la guerre avec vigueur et parvint à ses fins.

Potemkin, qui avait pris la plus grande part à la guerre contre la Turquie, tomba malade et mourut en 1791.

Platon Zouboff avait succédé à Momonoff, que l'impératrice avait marié pour s'en débarrasser; ce nouveau favori, dans l'espoir de s'enrichir des dépouilles des Polonais, détermina Catherine à leur faire la guerre. On a vu plus haut qu'elle n'y était que trop disposée, et ce fut alors, en 1792, que le courage de ce peuple généreux, commandé par Kosciuszko, fut obligé de céder aux malheurs de la guerre et aux puissans moyens déployés par Cathe-

rine. La Pologne fut partagée définitivement entre cette princesse et le roi de Prusse en 1794.

Le roi de Suède, Gustave III, fut assassiné, et Léopold, empereur d'Allemagne, mourut naturellement dans le cours de la même année.

La révolution française avait fait des progrès effrayans pour toutes les puissances qui entretenaient des relations avec la France. La czarine, qui n'avait pas cru entrer activement dans la coalition armée contre les révolutionnaires, jugea qu'il était prudent de garantir son pays des funestes influences d'une fausse philosophie, et elle renvoya l'ambassadeur de France qui, malgré son mérite et ses vertus, paraissait voir d'un œil trop favorable les changemens faits dans le gouvernement français.

Catherine promit long-temps aux émigrés français réfugiés dans ses états, de les aider à reconquérir le trône de France au malheureux Louis XVI; mais elle s'en tint à des promesses: elle joignit, il est vrai, à la flotte anglaise une escadre de douze vaisseaux et de huit frégates russes, pour lesquels elle exigea un million sterling de subsides annuels; mais elle donna à ses troupes l'ordre secret de ne point combattre, en sorte que ses vaisseaux furent plutôt une charge que des secours pour l'Angleterre.

Dans la dernière année de sa vie, elle maria la grande duchesse Alexandra, l'une de ses petites-filles, au jeune roi de Suède, Gustave Adolphe, et elle détermina les Courlandais à se mettre sous la protection de la Russie; et elle s'occupait de la conquête de la Perse, lorsqu'elle mourut d'une attaque d'apoplexie, le 9 novembre 1796.

Le grand duc fut à l'instant proclamé empereur, sous le nom de Paul I.er, le 10 novembre.

Soit que ce prince fut mal conseillé, soit que ses idées politiques n'eussent pas été assez mûres, il se fit peu estimer des cours étrangères et de son peuple; il fit des innovations qui déplurent; il régna moins en homme qu'en despote. Sombre et farouche, l'amour qu'il prit pour une Française n'adoucit pas toujours ses mœurs. Ses volontés ne furent que trop lâchement exécutées, il repeupla la Sibérie. Il prit une part active aux projets du cabinet de Saint-Cloud; il allait, dit-on, les servir, lorsqu'une mort violente le précipita du trône le 25 mars 1801.

Son fils Alexandre lui succéda, et fut proclamé empereur le 26 du même mois. On attend tout de sa médiation entre la France et l'Angleterre.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée dans la Finlande suédoise. — Louisa, ville et port de mer. — Helsingfors, Abo. — Voyage en traîneau sur la glace dans le golfe de Bothnie. — L'île d'Alan. — Trajet de cette île à la côte de Suède. — Voyage à Stockholm.

Suède.

Les limites établies par le traité d'Abo, entre la Russie et la Suède, sont la rivière de Kimen, au midi de laquelle il y a une maison de bois, un rempart de terre et une petite batterie. Une barrière que gardait un soldat russe, s'étant ouverte, nous passâmes sur un pont dans une petite île, d'où un autre pont nous conduisit à une seconde barrière à laquelle était une sentinelle suédoise. En sortant de Russie nos bagages furent visités légèrement; la même cérémonie eut lieu en entrant en Suède. assez près de la frontière nous primes des

chevaux à *Lilla-Abbors*, et une heure après nous nous trouvâmes à Louisa. Suède.

D'abord après notre départ de Wibourg, le froid était devenu des plus vifs; le mercure était descendu à vingt-deux degrés au-dessous de la glace, et nous n'en étions pas fâchés. Nous étions vêtus de manière à défier le froid le plus rigoureux, et je n'avais pas été dans le cas de faire usage de toutes les couvertures dont je m'étais pourvu. Le visage seul était difficile à défendre, surtout de nuit, et quand je voulais dormir; alors je m'enveloppais de mon bonnet, ne laissant libre que la bouche et le nez pour respirer. Je les couvrais même de temps en temps de mon manchon ou d'un mouchoir; mais la respiration s'y gelant bientôt, il fallait sans cesse les changer de place pour n'avoir pas ces parties collées sur des glaçons.

Louisa est une ville ouverte sur une baie du golfe de Finlande. Elle est défendue du côté de la mer par un petit fort. Les maisons sont toutes de bois et à deux étages, peintes en rouge et beaucoup plus jolies que celles des petites villes et des villages russes. Nous nous rendîmes d'abord en arrivant chez le gouverneur, et nous lui

Suède.

demandâmes un ordre pour avoir des chevaux et des informations sur notre route. En été, les voyageurs qui vont de Pétersbourg à Stockholm, vont d'abord par terre à Abo ; ils s'y embarquent, passent au travers de quantité de petites îles jusques à celle d'Aland ; traversent cette île et se rembarquent pour aller jusqu'à Stockholm par une mer plus ouverte. En hiver on ne peut pas toujours traverser le golfe de Bothnie. Les canaux entre ces îles, sont la plupart pris par les glaces, et ils ne sont pas assez gelés pour supporter les voitures ; s'ils l'étaient même, il resterait toujours le trajet de l'île d'Aland aux côtes de Suède, que des glaces flottantes rendraient très-dangereux. Ainsi, dans cette saison, on fait ordinairement par terre le tour du golfe de Bothnie par Torneo et la Laponie suédoise. C'était aussi notre projet, et nous nous réjouissions d'avance de passer quelques jours dans cette ville où le célèbre Maupertuis a mesuré un degré de la terre ; de passer le cercle arctique ; de faire une excursion chez les Lapons, d'observer les mœurs de ce peuple et de nous faire traîner par des Rennes. Mais, à notre grand regret, notre curiosité ne put être satis-

faite. Le gouverneur de Louisa que nous consultâmes, nous apprit que la saison était trop avancée pour aller en Laponie; que s'il survenait un dégel général, ce qui semblait assez probable, nous ne pourrions pas continuer notre voyage en traîneau, et que ne trouvant point de voitures dans le pays, nous serions obligés d'aller par mer à Stockholm : navigation dangereuse et incertaine au printemps. Il ajouta que le passage au travers du golfe de Bothnie était heureusement praticable dans ce moment; les canaux entre les petites îles étant assez gelés pour porter des traîneaux, et l'autre partie du golfe n'étant pas embarrassée de glaces flottantes. Le gouverneur voyant que ces raisons ne pouvaient pas nous détourner de notre expédition en Laponie, insista avec une nouvelle force et nous obligea en quelque sorte à lui promettre que nous dirigerions notre route par Abo. L'officier à qui nous eûmes l'obligation de ce bon avis, était un vieillard sensé et instruit, de famille écossaise, qui avait servi plusieurs années en France. Dans la suite de la conversation que nous eûmes avec lui, « Vous avez sans doute, « dit-il, pris une mauvaise idée de la Fin- Suède.

Suède.

« lande sur ce que vous en avez déjà vu ;
« mais je vous assure que ce sont les can-
« tons les plus stériles de la province ; à
« quelques milles de la côte, c'est un pays
« fort agréable, et qui abonde en pâtu-
« rages, en seigle, en avoine et en orge ;
« il s'y trouve tant de rivières et de lacs,
« qu'on pourrait y établir, à peu de frais,
« une navigation intérieure qui faciliterait
« la communication entre les différens dis-
« tricts. »

En conséquence de cet avis, nous renonçames au voyage de Laponie, et nous prîmes, le 9 février, le chemin d'Abo. Nous partîmes à huit heures du soir, et nous fûmes éclairés toute la nuit par une belle aurore boréale. Le thermomètre était à peine au-dessous du point de la congélation ; nous suivions les côtes du golfe de Finlande, au travers d'un pays rempli de collines, de rochers et de bois. J'observai que la terre était comme jonchée d'une quantité de masses de granit qui semblaient avoir été rompues par quelque violente secousse. Nous voyions souvent des vols de coqs de bruyère et d'autres oiseaux de ce genre. L'espèce nommée coq des bois n'y est pas rare, et est ici de la grosseur d'un petit coq

d'inde. Tous les oiseaux de ce genre y abondent tellement, qu'on nous en regalait tous les jours à dîné, même dans les plus chétives auberges. Suède.

Après avoir passé plusieurs grands lacs dont ce pays est rempli, et traversé sur la glace une baie du golfe de Finlande, nous arrivâmes le matin à Helsingfors, ville dont la situation est vraiement romantique, sur un rivage élevé, environné de rochers et de masses énormes de granit. A une petite distance de la ville, et près du bord de la mer, on a construit une forteresse qui est la meilleure du pays; le port est le plus commode qu'il y ait en Finlande.

Nous nous adressâmes au gouverneur d'Helsingfors pour avoir des plus grands éclaircissemens sur notre passage au travers du golfe; il nous invita à un bal auquel nous nous rendîmes, les hommes et les femmes y portaient tous le nouvel habit suédois; la compagnie était fort bien composée, et nous témoigna beaucoup d'attention, plusieurs personnes nous adressèrent la parole en français.

Le 11 février, nous partîmes d'Helsingfors le matin, et nous arrivâmes à Abo le lendemain au soir; il y a cent cinquante

Suède.

milles d'une de ces villes à l'autre, le pays paraît plus peuplé et présente une agréable diversité de collines et de vallées.

Abo, capitale de la Finlande suédoise, est située dans l'endroit où les golfes de Finlande et de Bothnie s'unissent. La ville n'est pas mal bâtie, il y a quelques maisons de briques; mais la plus grande partie n'est que de bois peint en rouge. Les habitans font un commerce de toiles, de grains et de planches. Il y a à Abo une université fondée en 1640 par la reine Christine; on y comptait alors environ trois cents étudians.

Le 13 février, à quarante milles d'Abo, nous arrivâmes sur le bord du golfe; dans l'endroit où nous devions le passer, la mer était gelée, et le chemin marqué par deux rangs de perches plantées dans la glace. Nous suivîmes cette route, laissant de côté plusieurs petites îles et rochers séparés par des bras de mer de largeur très-inégale. A minuit, nous nous arrêtâmes dans l'île Varisala jusqu'au jour. Nous avions à craindre de grands trous qui se trouvent quelquefois dans la glace, et qui rendent le chemin très-périlleux pendant la nuit, et d'ailleurs nous aurions été dans le plus grand danger si nous nous étions écartés du sen-

tier tracé, comme cela manqua d'arriver au colonel Flogd, notre compagnon de voyage. Suède.
A Varisala, nous trouvâmes un assez bon village dont les habitans ne parlaient que la langue finlandaise. Le 14 février, nous repartîmes de bon matin, le temps était couvert et un vent frais soufflait avec force. La poste était de dix-huit milles, nous passâmes plusieurs petites îles et écueils, quelques-uns couverts de broussailles, entre lesquelles on distinguait nombre de villages; d'autres déserts et sans arbres et jonchés de granit; dans quelques endroits, la glace se brisait en petits feuillets; mais dans le plus grand nombre, elle était raboteuse, et formait des masses comme des vagues gelées. La grande mer de glaces était souvent coupée par des lignes de glaçons rompus et escarpés, et la route qui n'était marquée que par des branches d'arbre et bordée que de rochers qui semblaient s'élancer de deux côtés, présentait un des spectacles les plus affreux qu'on puisse imaginer.

Nous changeâmes de chevaux à Brando, île dans laquelle il y a sept villages, une église, des terres labourables et de petits bois. Vers les trois heures, nous arrivâmes à l'île de Cumlin, à trente-six milles de Va-

risala, et comme la première poste était à
Suède. trente milles de là, nous restâmes prudemment dans la chaumière d'un paysan, plutôt que de nous exposer au danger de voyager de nuit. Les paysans étaient bien habillés; ils portaient de longs manteaux de toile, doublés de peaux de moutons; les femmes, une étoffe de laine rayée de différentes couleurs, ordinairement verte, blanche et rouge. Ils paraissaient tous fort honnêtes, et nos domestiques n'avaient pas besoin de garder le bagage avec la même vigilance qui était nécessaire en Russie. Leurs maisons sont bâties comme celles des paysans russes; c'est-à-dire, d'arbres entiers entassés l'un sur l'autre. Dans quelques-unes de ces maisons, ces arbres étaient sciés en dehors en forme de planches; on y trouve ordinairement deux ou trois chambres petites, mais fort propres; elles ont toutes des cheminées de briques avec un foyer en demi-cercle, élevé et étroit; on y place le bois debout, et on l'allume dans un instant avec des écorces de bouleau. On trouve chez ces villageois beaucoup de commodités que nous n'avions pas vues chez les paysans russes, et en particulier des lits et une grande variété d'ustensiles.

Outre la chaumière dans laquelle nous logions, il y en avait un petit nombre d'autres et une église, les habitans parlent suédois. Au froid aigu du jour précédent, succèda un dégel subit accompagné de pluie mêlée de neige, et le soir il y eut une violente tempête; nous entendions de tous côtés les craquemens de la glace, qui ressemblaient à des coups de tonnerre, et qui nous faisaient craindre que nous ne fussions arrêtés dans ce triste séjour. En effet, si la glace s'était rompue, nous n'aurions pu passer en traîneau, et il eut fallu au moins quinze jours de dégel avant que de pouvoir en sortir. Suède.

Le vent croissant à chaque instant jusqu'à minuit, et les craquemens de la glace augmentant, nous nous persuadâmes qu'un long séjour dans cette île était inévitable, et nous commençâmes à nous informer si les habitans avaient des provisions suffisantes pour nous et pour eux. Nous nous trouvâmes heureux quand il nous dirent qu'ils avaient quatre vaches, quelques cochons, de la volaille et une grande provision de pain dur, qu'ils font deux fois dans l'année; mais nous fûmes plus heureux encore de n'avoir pas besoin de toutes ces ressources.

Suède. Vers le matin, le vent s'appaisa, les crevasses de la glace ne parurent pas dangereuses; et nous pûmes nous remettre en chemin au lever du soleil. La journée fut des plus belles; au matin, le thermomètre marquait deux degrés au-dessus de la congélation; à midi, il était à cinq; le soleil était si brillant, le temps si clair et si doux que nous aurions cru être en été, si nous n'avions pas eu une mer gelée sous nos yeux. La neige ayant fondu, toute la surface était devenue une seule glace unie. Nous avions trente-cinq milles à faire pour gagner le premier relais; cette route était bien moins diversifiée que celle que nous avions faite pour arriver à Cumlin. Nous traversâmes une fois sur une glace parfaitement unie, un espace de dix milles de longueur sans rocher et sans île; mais comme le dernier orage avait fait diverses crevasses et que le dégel augmentait, nous n'avancions qu'avec précaution; un habitant de Cumlin nous précédait, muni d'une hache et d'une sonde, avec ces instrumens, il coupait la glace quand il le fallait, et en mesurait l'épaisseur; quelquefois, il nous faisait faire un grand détour pour éviter des trous, ou il criait aux postillons de se tenir à quelque distance

distance les uns des autres, et les avertissait de suivre la trace de ses pas ; de cette manière, il nous conduisit pendant huit heures, et nous fit arriver sans le plus léger accident à l'île d'Aland. Suède.

Cette île donne aussi son nom à toutes les petites îles qui l'avoisinent. Elle peut avoir quarante milles de longueur et douze à seize de largeur ; on y compte quinze villages et environ neuf mille habitans ; on y parle la langue suédoise, quoiqu'elle relève du gouvernement de Finlande. Le terrain paraît avoir pour fondement des rocs de granit de la même espèce que ceux des côtes de Finlande et des îles que nous avions traversées. Il semble qu'il y ait eu autrefois une chaîne de rochers qui joignait ces îles et le continent sans interruption, et qui a été minée et rompue par les efforts de la mer. Nous changeâmes de chevaux à Varyat. Entre Scarpats et Harolsby, nous descendîmes dans une plaine large et mieux cultivée qu'aucune que nous eussions vue, depuis que nous avions quitté la Finlande. Il y avait des champs, des prairies, un lac, une rivière ; au milieu de cette rivière, on voit sur un rocher de granit rouge isolé, les ruines d'un ancien château appelé *Cas-*

telholm, dont il est question dans l'histoire; nous nous arrêtâmes par cette raison pour le considérer. La vue, quoique bornée, en est agréable; elle offre deux petits lacs dont les bords s'élèvent doucement et sont couronnés d'un bois. Le château est bâti en partie d'un beau granit rouge, en partie de briques. C'est sur ce rocher solitaire qu'Eric XIV, fils et successeur de Gustave Vasa, fut enfermé en 1571 par son frère, Jean III; on y voit encore dans le dongeon un appartement qu'on nomme la chambre d'Eric.

Suède.

Après avoir vue Castelholm, nous continuâmes notre route pendant la nuit. Nos traîneaux ne pouvaient avancer que lentement sur un chemin plein de sable et de rocs; ainsi, nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à la côte de l'ouest où nous devions nous embarquer. Le vent étant directement contraire, nous allâmes loger à la poste, où nous nous reposâmes à regret; mais à dix heures du matin, on nous reveilla avec l'agréable nouvelle que le vent avait changé, et que nous pouvions traverser le golfe; le seul vaisseau qu'il y eût dans ce lieu, était pris par les glaces. Il ne nous resta d'autres ressources que deux

bateaux ouverts montés d'un pilote, de cinq ou six pêcheurs, et d'environ dix paysans; mais le temps était beau, nous n'hésitâmes pas à nous embarquer à midi. Nous avions quarante-neuf milles à faire pour gagner la côte opposée; d'abord, nous vîmes plusieurs écueils, dont un parut habité. Mais, depuis la dernière de ces îles qui est à trente-cinq milles environ de la côte de Suède, la mer est entièrement libre et ouverte. Le vent ayant varié, la mer devint très-agitée, la côte couverte d'écueils. Notre barque n'était qu'un misérable bateau de pêcheur découvert; nous ramâmes longtemps sans pouvoir trouver un endroit propre à débarquer à cause des brisans dont cette côte est hérissée. Après plusieurs tentatives inutiles, nous poussâmes enfin le bateau contre la côte, et débarquant avec beaucoup de peine sur une éminence de glace voûtée, nous nous traînâmes sur les mains avec une extrême difficulté jusqu'à la terre. Nous nous trouvions très-heureux d'y être; car le vent soufflait avec violence, et la mer mugissait avec furie entre les rochers de la côte. Nos matelots n'avaient presque cessé de pousser des cris, tant leur frayeur était grande, et notre courrier de

Suède.

Suède.

faire des signes de croix et de s'écrier : « *Domine, non sum dignus mori.* »

Le 18 février, la neige ayant totalement disparu, il fallut avec nos traîneaux voyager sur la terre, ce qui rendit notre marche si pénible et si lente que depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit nous ne pûmes qu'à peine faire les vingt milles qu'il y a entre *Grisleharen* et Staby, quoique nous passassions sur des lacs et des marais qui étaient encore assez gelés pour nous porter.

Nous passâmes la nuit à Staby, ne pouvant aller plus loin en traîneau ; nous prîmes deschariots découverts faute d'autres voitures pour continuer notre route, et c'est ainsi que nous arrivâmes le lendemain au soir à Stockholm.

De Grislehaven où nous débarquâmes, jusqu'à Stockholm, il y a plus de quatre-vingt milles ; cependant le pays est si mal peuplé que nous ne vîmes pas une seule ville. Les villages sont petits et en petit nombre : ils ont quelque chose de pittoresque à cause de leur situation sur des rochers escarpés, le plus souvent suspendus sur le bord d'un lac. L'œil s'y promène sur des cabanes et des maisons éparses çà et là et sur un pays

plein de collines, de rochers et de forêts, entremêlés de champs et de prairies. Après avoir été si longtemps fixé sur des glaces et des neiges, la verdure ne pouvait que le surprendre agréablement, quoique l'herbe et le blé eussent pris une teinte jaunâtre sous la neige où ils avaient été si long-temps ensevelis, comme s'ils eussent été exposés à un soleil brûlant. Suède.

En approchant de la capitale, le pays devenait plus sauvage, plus rempli de rochers et moins peuplé. Je ne crois pas avoir vu une région plus sauvage et plus pittoresque en même-temps que les environs de Stockholm. Nous y arrivâmes le 20 février vers le soir, et nous allâmes loger au centre de la ville, dans une excellente auberge, où nous trouvâmes tout ce que nous pouvions désirer pour nous remettre des fatigues de notre voyage.

CHAPITRE II.

Description de Stockholm. — Cour. — Nouvel habit suédois. — Spectacles. — Eglise de Ritterholm. — Tombeaux et caractère de quelques rois de Suède et de quelques généraux. — Arsenal. — Digression sur la mort de Charles XII. — Maisons des nobles. — Statue équestre de Gustave Adolphe.

Suède.

Les meilleurs historiens placent la fondation de Stockholm dans le milieu du treizième siècle, mais ce n'est que dans le milieu du dix-septième que la résidence des rois y a été transportée, d'Upsal où elle avait été jusqu'alors.

Je n'ai vu dans tout le cours de mes voyages aucune ville dont la situation singulière et *romantique* m'ait autant frappé que celle de Stockholm. Cette capitale longue et de forme irrégulière occupe deux presqu'îles, plusieurs îles qui ne sont que des rochers épars dans le lac Meler, dans le courant par lequel ce lac se décharge, et dans une baie de la mer Baltique : on y

découvre par tout des points de vue variés et charmans, formés par une multitude de rochers de granit qui s'élèvent du sein des eaux, les uns nus et escarpés, les autres couverts de maisons, d'autrs ornés de forêts. Le port communique avec la mer Baltique, l'eau en est claire comme du cristal, et si profonde que les vaisseaux peuvent aborder jusqu'au quai qui est spacieux et bordé de grandes maisons et de vastes magasins. A l'extrémité du port plusieurs rues s'élèvent l'une sur l'autre en amphithéâtre, et le sommet de la colline est couronné par le palais royal qui est un bâtiment magnifique. Du côté de la mer, à deux ou trois milles de la ville, le port se rétrécit, et n'est plus qu'un détroit qui se courbant entre des rochers échappe à la vue bornée au loin par des collines et des forêts. Il est bien au-dessus des paroles ou même du pinceau, de décrire ce beau et singulier spectacle ; l'île du milieu (proprement Stockholm) et celle de Ritterholm sont les plus belles parties de la ville. Suède.

La plus grande partie des maisons sont de pierres ou de briques, excepté dans les faubourgs, où il y en a plusieurs de bois peintes en rouge. Le palais qui est au cen-

tre de Stockholm et dans le lieu le plus
Suède. élevé fut commencé par Charles XI. C'est un des plus jolis palais qui existent. C'est un grand bâtiment de pierre, de forme carrée, dont l'architecture est élégante tout à la fois et magnifique.

Le port est beau, grand et sûr, mais d'un accès difficile : il faut souvent plusieurs jours pour parvenir à la pleine mer, ou pour arriver de la mer à Stockholm, à cause des passages qu'on doit franchir, au travers d'écueils sans nombre et pour lesquels il faut un vent à souhait. Les quais sont d'une largeur étonnante.

Les faubourgs du Nord et du Sud sont très-grands, mais une partie des rues n'a point de maisons, ou elles n'ont souvent que le rez-de-chaussée, ce qui fait que malgré le grand espace qu'occupe Stockholm, il est certain qu'il n'y a pas au-delà de soixante-quinze mille ames. La ville est assez mal éclairée. La police y est passablement faite, ce qui vient plutôt de la tranquillité naturelle aux habitans, que des soins qu'on se donne. La société y est triste et se borne à aller prendre du thé à cinq heures. Les femmes ont chacune leur jour, et à sept heures toutes les maisons

sont fermées, à l'exception de celles des négocians, où il est encore d'usage de souper, et où l'invitation du diné est pour la journée entière : ce qui a beaucoup diminué la société de cette ville, est le mécontentement de la noblesse, dont une grande partie s'est retirée en province. Suède.

L'étiquette est observée très scrupuleusement à la cour de Suède. Pendant que plusieurs souverains de l'Europe ont retranché du cérémonial et de la pompe de la royauté, Gustave trois au contraire a introduit dans sa cour l'étiquette de celle de Versailles, et une pompe jusqu'alors inconnue aux Suédois. Ce prince avait sûrement trop d'esprit pour n'avoir eu en vue que d'imiter une cour étrangère : il est donc plus probable qu'il faut chercher ses motifs dans des considérations politiques, et que l'accroissement des prérogatives royales lui a paru devoir être suivi d'un nouveau degré de splendeur qui relevât la majesté du trône. L'habit de cour pour les hommes, ressemble à l'ancien habit espagnol; c'est un justaucorps, une veste, un manteau, un chapeau à la Henri IV, une ceinture autour de la veste, une épée, de grandes et amples culottes, des nœuds de ruban

Suède.

aux souliers. Le justaucorps et le haut de chausse noirs, ornés de raies rouges et de boutons de même couleur. La veste, la ceinture, les boutonnières aux genoux et les neuds des souliers de satin rouge. L'habillement des femmes est une robe de soie noire avec des manches ouvertes et bouffantes de gaze blanche, une ceinture et des rubans de couleur. Tel est l'habit de cour ordinaire. Dans les grandes fêtes les hommes portent l'habit de satin ou de drap blanc doublé de satin rouge ; les femmes une robe de soie ou de satin blanc, avec des rubans et une ceinture de couleur. Les hommes qui n'ont pas été présentés sont vêtus de noir sans doublure rouge et sans parure, et les femmes qui sont dans ce cas ne peuvent pas paraître avec les manches de gaze blanche, à d'autres égards elles sont vêtues comme je viens de le dire. Une anecdote peu connue c'est que Charles XII écrivit de Bender pour avoir le cérémonial exact de la cour de Louis XIV, et il lui fut envoyé. Un prince fugitif, ruiné, qui ne pensait qu'à la guerre, demander le cérémonial de la cour de l'Europe la plus brillante, quelle singularité!

Les présentations ont lieu le dimanche, de quinze jours en quinze jours, au moment où le roi sort de son appartement ; c'est ordinairement vers les sept heures du soir. Le roi est toujours précédé de ses grands officiers. Il fait le tour du cercle, embrasse les sénatrices et parle indistinctement à tout le monde ; il s'attache de préférence aux ministres et aux étrangers. La reine embrasse les sénatrices au moment qu'elles lui baisent la main. Les dames étrangères baisent la main de la reine et des princesses. Il y a quelques années que la femme d'un ministre de l'empereur se refusa à cet usage et s'exposa à une scène désagréable au bal de la bourse, où était la cour. Sans entrer dans le détail de ses motifs, bons ou mauvais, nous pensons qu'il faut suivre les usages du pays où l'on se trouve, et surtout ne pas s'attirer par sa mauvaise tête, des désagrémens publics. Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, les ministres de l'empereur ne présentent plus leurs femmes à la cour. Suède.

Les spectacles sont nombreux, il y en a quatre. L'opéra suédois est passablement monté ; les habillemens sont d'une grande richesse, et les costumes sont scrupuleuse-

Suède.

ment observés. Quant aux décorations, elles sont comparables à celles du théâtre le plus renommé, et le service des machines ne laisse rien à désirer au spectateur le plus difficile. L'opéra de Gustave Vasa, surtout, est extrêmement curieux; la décoration du premier acte représentant la cour de Christiern, est de la plus grande beauté; le sujet est très-intéressant pour la nation; il y a aussi une autre décoration d'un genre neuf et extrêmement riche dans Thetis et Pelée, opéra assez ancien, et médiocre pour la musique, quoique d'un Italien; mais remarquable, en ce qu'il était à l'étude lors de la révolution de 1772, et que la veille de cette journée mémorable, le roi passa jusqu'à onze heures du soir à la répétition avec la plus grande tranquillité, et paraissant ne penser qu'à l'opéra, au point que plusieurs personnes qui avaient vent de la chose, ne purent se persuader que ce fût pour le lendemain.

La salle est belle, et le coup d'œil en est fort agréable; le théâtre assez grand. Ce bâtiment forme un des côtés de la place du nord et fait un très-bel effet. La comédie française ne peut se comparer qu'à une de nos comédies de province; mais il est

fort agréable pour un Français, de trouver au fond du nord, un spectacle de sa nation. Suède.

Les églises de Stockholm ne méritent, comme édifices, aucune attention; l'on n'aura à visiter que les deux suivantes.

L'église de Ridderholm, n'est point belle, mais c'est celle où on enterre les rois, plusieurs grandes familles de Suède et tous les chevaliers de l'ordre des séraphins. Le premier des monarques qui y sont enterrés est *Magnus Ladulas* qui commença à régner en 1774; sa tombe est de pierre, vis-à-vis de l'autel. A ses côtés est celle de Charles Canutson qui fut élu roi lorsque les Suédois rompirent l'union de Calmar qui devait mettre les trois couronnes du nord sur une même tête. Charles ne put jouir un moment de celle qu'il avait acquise. Les rois de Danemarck la revendiquaient sans cesse à main armée et avec le secours du parti qu'ils avaient en Suède. Charles était roi pendant un moment, et le moment d'après, un proscrit. C'est une question de savoir s'il fut jamais plus qu'un roi titulaire.

La plupart de ses successeurs ont été enterrés à Upsal, jusques à Gustave Adol-

Suède.

phe, dont les restes furent apportés dans cette église. C'est ce monarque dont les grandes qualités civiles et militaires élevèrent la Suède au plus haut degré de gloire, et qui par une vertu rare chez les plus grands héros, ne fit jamais que des guerres justes. Il fut le plus grand général d'un siècle fertile en grands généraux, le défenseur de la liberté et de la tolérance contre la tyrannie des despotes et la tyrannie bien plus redoutable des religions intolérantes. C'est lui qui jeta les premiers fondemens de cet équilibre de pouvoirs que la paix de Westphalie régla et affermit après sa mort. Il termina sa glorieuse carrière à la bataille de Lutzen, en 1632, âgé seulement de 38 ans.

Il y a quelques années que le prince Henri de Prusse étant à Stockholm, descendit dans la voûte où est le cercueil de Gustave, et qu'il le fit ouvrir. Un gentilhomme Suédois qui l'accompagnait m'a assuré que son corps était très-bien conservé, qu'il ressemblait encore parfaitement aux peintures et aux médailles qu'on a de lui, et qu'on reconnaissait très-bien les moustaches et la petite barbe pointue que ce prince portait suivant la mode du temps.

Si un observateur ordinaire est frappé d'un sentiment d'admiration et de respect à la seule vue du portrait d'un héros renommé, quel ne dut pas être celui qu'éprouva le prince Henri, en considérant les restes de Gustave Adolphe lui-même, dont il est l'admirateur et l'émule. Suède.

Avec ce monarque finit la ligne masculine de la maison de Vasa. Tous ceux de la ligne féminine sont enterrés dans cette église, à la réserve de Christine qui ternit l'éclat des talens et du savoir dont elle était douée à un degré extraordinaire, par une vaine affectation de singularité, qui abandonna sa religion pour en adopter une qu'elle tournait sans cesse en ridicule, qui désirait sur le trône le sort d'un particulier, et qui après avoir abdiqué sans nécessité la couronne, n'eut plus que le regret d'en être privée, et le désir de recouvrer, même aux conditions les plus humiliantes, ce qu'elle n'avait cédé que par caprice, et peut-être par vanité.

Charles Gustave en faveur duquel elle avait abdiqué, était fils d'une sœur de Gustave Adolphe mariée à un prince Palatin. Sa conduite avec Christine fut un chef-d'œuvre de politique, il lui proposa

Suède. de l'épouser, dans l'espérance d'être refusé. Il lui fit des remontrances publiques contre le projet de son abdication, et sut l'y affermir en secret, paraissant toujours moins rechercher la couronne lorsqu'il la désirait le plus. Élevé dans les camps en Allemagne, il hérita plutôt du génie guerrier de son oncle Gustave que de ses vertus civiles. Il fut un de ces grands hommes ennemis du repos qui croyent que la guerre doit être la seule occupation des rois, et qui ne songeant qu'à cueillir des lauriers, détournent leurs regards de la misère et des souffrances de leur peuple. Sous son administration, la Suède parvint au plus haut degré de gloire, et il ne fallut pas moins que la présence des flottes anglaises et hollandaises dans la mer Baltique, pour arrêter les progrès de ses armes, pour sauver le Danemark qu'il avait presqu'entièrement conquis, et pour rétablir un équilibre convenable entre les puissances du nord. Frappé par une mort prématurée, il expira à Eptembourg, le 23 février 1660, après un règne de 6 ans seulement.

Auprès du tombeau de ce prince est celui de Charles XI son fils et son successeur. Plusieurs historiens étrangers se sont plu

à

à le représenter comme un tyran ; mais si on examine cette accusation sans préjugés, on trouvera que bien loin de la mériter, il obtint l'amour et l'estime de son peuple. Malgré l'ardeur qui le portait à désirer la gloire des armes, il persista invariablement dans un système pacifique, et pendant qu'il préservait son pays des horreurs de la guerre, il était le médiateur de la paix de l'Europe. Suède.

Dans son administration intérieure Charles XI se montra un des rois les plus sages qu'ait eu la Suède. Le royaume lui doit d'excellens établissemens qui subsistent encore. Il fut pour son fils ce que Philippe fut pour Alexandre, il jeta les fondemens de sa grandeur, et sans les armées nombreuses et bien disciplinées et les trésors qu'il lui laissa, ce prince n'eût jamais pu résister aux efforts combinés de toutes les puissances du nord et jouer le rôle brillant qui jeta toute l'Europe dans l'étonnement. Charles XI mourut en 1697, âgé seulement de 42 ans, regrettant dans ses derniers momens, de n'avoir pu se rendre assez maître de son humeur violente, et ne se faisant que ce seul reproche.

Charles XII a dans cette église une tombe

Suède.

de marbre noir avec son nom seul pour toute épitaphe. Au-dessus est un ornement en bronze figurant une massue et une peau de lion, symboles plus expressifs que tout ce qu'on pourrait dire de ses indomptables volontés et de ce courage qui n'a jamais su céder ni se soumettre. Il serait inutile de s'étendre sur un caractère aussi connu dont l'ambition fut poussée jusqu'à l'égarement, et la valeur jusques à la férocité.

Je me bornerai donc a rapporter ici une anecdote que je tiens de la plus respectable autorité, celle du roi de Pologne, Poniatouski, qui l'avait apprise de son père. Entr'autres conversations dans lesquelles Charles XII s'ouvrait avec confiance à ce comte, il s'en rappelait une dans laquelle Charles, après diverses réflexions sur ses brillans succès qu'il attribuait modestement à sa bonne fortune plutôt qu'à sa bonne conduite, lui témoigna qu'il avait envie de se marier et de finir tranquillement sa vie dans ses États, où il donnerait toute son attention à l'administration des affaires intérieures, et s'occuperait des vrais intérêts de ses peuples. Cette anecdote inconnue à tous ceux qui ont écrit la vie de ce prince, prouve que cet es-

prit altier et sauvage qui semblait ne respirer que la guerre, n'était pas toujours inaccessible à des sentimens plus doux, et que la perspective d'un bonheur domestique avait des charmes pour lui. On ne saurait dire si ce n'était là qu'une idée fugitive ou un projet qu'il eût sérieusement intention de réaliser; mais il est certain du moins qu'il en renvoyait l'exécution à un temps encore bien éloigné, puisqu'au moment où il mourut, il attendait avec impatience la conclusion d'un traité avec Pierre le Grand, non pour rendre la paix à ses malheureux sujets, mais pour travailler de concert avec la Russie et l'Espagne, à détrôner le roi de Pologne, à mettre le prétendant sur le trône d'Angleterre, et à allumer plus que jamais le feu de la guerre dans l'Europe. Suède.

Outre les souverains de Suède, l'église de Ritterholm contient les cendres de Bannier, général qui n'a pas moins mérité cet honneur que les plus illustres monarques, si l'on mesure son mérite sur les services qu'il a rendus à son pays. Il naquit en 1601, et profita si bien de l'excellente éducation qu'il reçut, et fit tant de progrès dans les sciences, que Gustave

Suède.

Adolphe avait coutume de l'appeler son savant général. Il n'était encore qu'un enfant lorsque son courage attira l'attention de ce prince qui prédit ses grands succès, et qui l'employa avant qu'il eût atteint sa vingtième année dans plusieurs entreprises difficiles qui n'exigeaient pas moins d'habileté que de valeur. Après la mort de Gustave, il soutint comme généralissime des armée suédoises, toute la gloire qu'elles s'étaient acquises, et l'augmenta même par une suite de victoires qui le firent regarder comme le plus grand capitaine de son siècle. Craint et chéri du soldat, il avait su lui inspirer une confiance sans bornes. Humain avec les vaincus, très-attentif à ne point exposer ses troupes sans nécessité, il condamnait les généraux qui prodiguent le sang des soldats pour se faire un nom. A la tête d'une armée, il agissait selon ses idées et avec une entière indépendance, et aurait plutôt résigné le commandement que d'être contraint à suivre les ordres du cabinet. « Pourquoi, disait-il à ses amis, « Galles et Piccolomini, n'ont-ils aucun « avantage sur moi ? c'est parce qu'ils n'o- « sent agir sans être autorisés par les mi- « nistres de l'empereur. »

Dans les visites que nous eûmes occasion de faire à des personnes de la noblesse, nous trouvâmes en Suède autant de politesse et d'hospitalité que chez les seigneurs polonais et russes, quoiqu'il y eût dans leurs maisons beaucoup moins de magnificence et de luxe dans leur train et dans leurs assemblées. Cette différence tient à une cause qui ne peut qu'être agréable aux amis de l'humanité. Le droit de posséder des terres n'appartenant pas exclusivement en Suède, à aucun ordre de la société, comme en Pologne et en Russie, elles sont plus également partagées; et on n'y voit pas de si vastes domaines et de si grandes richesses s'accumuler et se concentrer entre un petit nombre de personnes. Suède.

Pendant notre séjour à Stockholm, à la réserve d'un seul jour de neige, nous eûmes un aussi beau temps que j'en aye jamais vu en Angleterre pendant le printemps. C'est un phénomène bien rare dans la saison et sous le climat où nous étions, c'est-à-dire, à la fin de février et au 59.e degré 20 minutes de latitude. Souvent les neiges n'y fondent qu'au mois d'avril. Nous étions d'autant plus satisfaits de ce beau temps, qu'il nous donna la facilité de faire

Suède.

quelques excursions dans le pays qui, tout sauvage et stérile qu'il est dans la plupart des environs de Stockholm, a toujours quelque chose de singulier. Au milieu d'un magnifique entassement de rochers, on y rencontre souvent des lacs, des forêts, d'agréables prairies, des champs, des fermes, des villages.

L'arsenal de Stockholm contient un nombre immense de drapeaux et de trophées de tout genre, fruit des victoires des Suédois sur les Impériaux, les Polonais, les Russes, les Danois, et dûs pour la plupart à Gustave Adolphe, à Bannier, Torstenson, Wrangel, Charles Gustave, mais surtout à Charles XII qui illustra et ruina si bien son pays. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer, lorsqu'on me montrait les trophées de Narva, qu'aujourd'hui les Russes possèdent Narva même, avec toute la Livonie et bien d'autres pays qui appartenaient à la Suède.

Entr'autres choses curieuses, j'observai la peau du cheval que montait Gustave Adolphe à la bataille de Lutzen, au moment où il reçut le coup mortel; un bateau construit à Sardam par Pierre le Grand, et pris par un vaisseau suédois comme on

le conduisait par mer à Pétersbourg, et les habits et le chapeau que portait Charles XII, lorsqu'il fut tué à la tranchée devant Fredericshall. On a voulu tirer de l'état où sont cet habit et ce chapeau des conclusions sur le genre de mort de ce prince, qui m'engagèrent à les examiner avec une attention particulière. Suède.

L'habit est un uniforme bleu, semblable à celui d'un simple soldat, les bottes sont épaisses et grandes, les gants d'une peau de buffle très-forte et montant presque jusques au coude. Celui de la main droite est fort taché de sang; le gauche n'en a que quelques gouttes. Le ceinturon qu'il portait autour de sa veste est aussi ensanglanté. Ces circonstances peuvent faire croire ce qu'on a dit, qu'en recevant le coup fatal, le roi porta dans l'instant la main droite à la tempe où il était blessé, et ensuite à son épée.

Le chapeau paraît avoir été légèrement effleuré par la balle, dans l'endroit qui couvrait la tempe. Quelqu'un qui a eu souvent occasion de l'examiner, m'a dit que cette marque était d'abord peu sensible, mais qu'à force de la toucher, les curieux l'ayaient considérablement aggrandie: mais

Suède. comme le chapeau n'est que légèrement effleuré et nullement percé, on n'en peut rien conclure sur la grosseur de la balle qui a servi de fondement à beaucoup de raisonnemens. Il suit de cette description dont j'ai pris sur les lieux les détails, que ni les habits ni le chapeau ne fournissent absolument aucune lumière sur la question, si Charles a été tué par un assassin ou par les batteries des Danois.

Voici une anecdote relative à ce sujet curieux, qui pourra y répandre plus de jour.

Le 30 novembre 1718, Charles visitait la tranchée de *Fredericshall* en Norwège. Il s'approcha d'un ouvrage sur lequel il monta, et s'accoudant sur le parapet, il parut occupé à examiner les progrès des travaux qu'il avait ordonnés. Les batteries des Danois faisaient un feu continuel de grosse et de petite artillerie auquel le roi s'exposait, suivant sa coutume, sans la moindre précaution. Étant dans cette attitude, il reçut une balle dans la tempe, tomba sur le parapet et expira dans l'instant. Il avait avec lui deux officiers français; *Maigret*, ingénieur, qui dirigeait le siége, et *Siquier* son aide-de-camp. Der-

rière lui, à quelque distance, étaient avec d'autres officiers, le comte *Schwerin* qui commandait la tranchée, le comte *Poffe*, capitaine des gardes, et *Culbert* aide-de-camp. Suivant le récit de Voltaire, les deux officiers français voyant le roi tomber en poussant un profond soupir, s'approchèrent de lui et le trouvèrent mort. La Motraye raconte que Maigret avait inutilement tenté de détourner le roi de rester dans un endroit si dangereux, et qu'ayant délibéré là-dessus avec Schwerin et Culbert. Il retourna pour essayer par un stratagême de faire retirer le roi. L'ayant trouvé appuyé sur le parapet, il crut qu'il était endormi; mais enfin voyant qu'il restait toujours sans mouvement, il donna l'alarme aux officiers qui, s'approchant avec une lumière, s'aperçurent qu'il était mort. Suède.

Le récit du chapelain Norberg s'accorde en général avec celui de la Motraye. Voici comment il s'exprime : « La résolution de « cacher ce fatal accident ayant été prise « par ces officier, Siquier qui était attaché « au prince de Hesse, ôta le chapeau du « roi, lui couvrit la tête de sa perruque « et de son propre chapeau, et enveloppant « le corps d'un manteau gris, le fit trans-

Suède.

« porter dans son quartier comme celui « d'un officier qui venait d'être tué. Si- « quier vola ensuite au quartier du prince « de Hesse qui était à plus d'une lieu de là. « *Philgren*, page de ce prince, qui était « de service ce jour là, raconte que le « prince soupait avec quelques généraux « et officiers ; que Siquier, sans se faire « annoncer, s'approcha du prince et lui « parla à l'oreille ; que celui-ci en fit autant « à son voisin, et que la nouvelle ayant « ainsi passé à tous ceux qui étaient à « table, le prince se leva et demanda des « chevaux.

« Je suivis, ajoute le page, les officiers « jusqu'à l'endroit où le roi avait été tué. « Le prince ordonna aux officiers et aux « généraux qui étaient présens, de mettre « le corps dans une litière et de le faire « porter au quartier général avec une es- « corte de vingt-un soldats tenant des « cierges à la main : nous observâmes que « le roi, au moment de sa mort, avait « tiré à moitié son épée hors du fourreau, « et qu'il l'empoignait avec tant de force « qu'on eût de la peine à la dégager. Aus- « sitôt que le corps eût été transporté, le « prince tint conseil avec des officiers ; on

« résolut de lever le siége et d'envoyer le « feld maréchal *Ducker* à *Sansdborg* pour « empêcher que personne ne passât chez « l'ennemi et n'y portât la nouvelle de la « mort du roi. Mais cette précaution était « tardive, et cette nuit même, un lieute- « nant suédois, suivi d'un tambour, passa le « *Glomma* et en informa l'ennemi. » Ces circonstances éloignent toute idée que le roi ait été assassiné. Suède.

La relation de la mort de Charles, publiée par ordre de la cour, d'abord après cet événement, n'entre dans aucun détail, elle l'attribue seulement à une balle partie d'un fauconneau. La Motraye assure que cette relation est probablement vraie, parce que la blessure était large de quatre doigts; Voltaire, d'après Siquier, prétend que la blessure du roi avait été faite par une balle du poids de demi-livre, et qu'on pouvait y enfoncer trois doigts. Tous les deux sont d'accord que l'œil gauche avait été emporté et que le droit avait été déplacé. Cependant, deux personnes qui ont vu le corps affirment positivement que la blessure était trop petite pour avoir été causée par une balle de fauconneau ou de demi-fauconneau. L'une de ces personnes est le comte Licoen

Suède.

qui avait été page du roi et de service la nuit de sa mort ; l'autre est un capitaine Carhberg qui aida à emporter le corps du roi hors de la tranchée, et qui affirma constamment comme le comte Licoen, que le roi avait été tué d'un coup de mousquet ou de pistolet.

Mais on peut demander si ces deux personnes ont eu occasion d'examiner la blessure avec l'attention nécessaire, et si le plus ou le moins de grandeur d'une pareille blessure ne dépend pas beaucoup de la vitesse de la balle et de la place qu'elle frappe. Il paraît par le récit de La Motraye qui avait visité la forteresse de Fredericshall, que le roi n'était qu'à 180 verges du rempart et à environ 800 de la batterie, d'où il conjecture qu'est parti le coup qui l'a tué. Or, une balle de mousquet pouvant atteindre à 800 et même 1000 verges, le roi peut avoir été tué de cette manière, ou ce qui est bien plus probable encore, par une balle de canon tiré à cartouche.

Il paraît cependant par un passage des mémoires de Bruce, que l'opinion générale a été pendant quelque temps que le roi avait été assassiné, et que c'était par

la main des Suédois. Mais après avoir lu tout ce qui a été dit à ce sujet, c'est-à-dire, beaucoup de conjectures, de bruits vagues et incertains, et de raisonnemens peu démonstratifs, on est forcé de conclure que la cause de la mort de Charles XII ne pourra jamais être connue avec une parfaite certitude, mais qu'il n'y a en même-temps aucune raison solide de l'attribuer à un assassinat. Suède.

Les bruits qui favorisent cette opinion et qui ont été pendant quelque temps fort accrédités, ne doivent pas surprendre. A la mort de Charles XII, il se forma deux partis en Suède. L'animosité de ces deux partis devint bientôt extrême, celui qui succomba subsista toujours, se vengea, comme c'est l'ordinaire, en chargeant des imputations les plus odieuses ses principaux adversaires. Il faut avoir vécu dans des Etats déchirés par des factions, pour comprendre avec quel art et quel activité la haine et la vengeance savent inventer, accréditer et rendre vraisemblables les faits les plus étranges et les plus calomnieux. C'est ainsi qu'en Suède, tous ceux à qui la mort de Charles XII fut utile en furent accusés, sans qu'on épargnât les personnes les plus

Suède. respectables, et son successeur lui-même; prince rempli d'honneur, de probité et de vertu, qui avait tant de fois exposé sa vie au service de Charles XII, qui ne pouvait avoir presqu'aucune espérance de lui succéder, et dont toute la vie atteste la modération et la droiture.

L'église de la reine Christine est en forme de croix avec une rotonde au milieu, assez jolie, fort propre. On y voit un monument en plomb, élevé en 1770 à la mémoire de Descartes. On montre dans le cimétière l'endroit où son corps fut d'abord déposé avant qu'on le renvoyât en France.

L'édifice de la maison des nobles est sur une grande place; il est beau, la salle où s'assemblent les nobles, n'a pour toute décoration que les écussons de la noblesse qui couvrent ses murs. La statue pédestre de Gustave Vasa est sur la place des nobles; ce n'est qu'après deux siècles qu'on a donné à ce grand homme cette marque de vénération. L'*Archevêque*, artiste français, en est l'auteur; elle n'a rien de saillant.

La statue équestre de Gustave Adolphe est devant l'Opéra, sur la place du Nord; elle n'a été fondue qu'en 1731. Les proportions du cheval et de la statue, sont absolument

les mêmes que celles de la statue renversée d'Henri IV, à Paris. Derrière, au bas de la statue, sera un grand trophée dans lequel on distinguera les boucliers et les écussons des différens peuples vaincus par Adolphe; autour, seront les bustes en médailles des cinq principaux généraux de ce prince, *Bannier, Tortenson, Jacques Lagarde, Horn et Saxe-Veimar.* Au bas sera la statue d'Oxenstiern, dictant à l'histoire la vie du roi, ce qui fera un très-bel effet lorsque le tout sera en place. Suède.

L'arsénal est à la porte du parc : ce bâtiment a vingt-neuf croisées sur quatre seulement de profondeur. En entrant au deuxième étage, on trouve une salle où sont les rois de Suède à cheval avec leur armure, le casque du Gustave Adolphe, d'un poids énorme ; de petites pièces d'artillerie avec lesquelles Charles XII enfant s'exerçait. Dans une seconde salle, une grande quantité de drapeaux pris sur les Russes et les Saxons. Une chaloupe faite par Pierre le Grand, prise lorsqu'on la transportait de Sardam. Dans une galerie communiquant à cette salle, sont tous les objets servant au couronnement, la quantité d'armes de différentes espèce, ancien-

Suède.

nes et modernes, ainsi que celle des drapeaux qu'il y a à cet arsénal est immense.

L'établissement pour les veuves des bourgeois est le plus remarquable de ceux de ce genre, qui sont à Stockholm, parce que je pense qu'il n'a pas été imité ailleurs, quoiqu'il soit bien fait pour l'être. Les maîtres dans les corps et métiers, payent une certaine somme par an, et leurs veuves seules y sont reçues; il faut qu'elle soient âgées de 50 ans.

Les fondations de cette sorte ne sont pas rares à Stockholm, presque tous ces établissemens laissent quelque chose à désirer; mais on sait que le bien s'opère lentement. Cette partie a beaucoup gagné depuis quelques années, et tout porte à croire qu'on ne perdra pas de vue un objet aussi important. Le peu de richesses du pays s'oppose à ce que les progrès en bien soient aussi rapides que l'humanité le demande; et si le gouvernement fait tout ce qu'il peut faire, personne ne sera en droit de le blâmer.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Châteaux du roi.—Environs de Stockholm. —Ordres de chevalerie.—État des troupes Suédoises.—Esprit des soldats.

Le roi de Suède a quelques châteaux aux environs de Stockholm; *Drottningholm* est le plus grand de tous, et celui que la cour habite le plus. Il est dans une île du lac Meler; et, à tous égards, on fera bien de le voir en détail. Le château est sur le bord du lac, qui y est superbe, dans une situation charmante en été. Il s'annonce très-bien; il a sur chacune des deux façades, qui sont régulières, trente-une croisées; il y a auprès beaucoup d'autres bâtimens où l'on peut loger jusqu'à cent soixante-dix maîtres. Les jardins sont agréables. Il faut voir l'île d'Apollon et la maison chinoise, où tout est d'après ce nom; on y dîne quelquefois, on l'appelle aussi *Canton*, ce qui a donné le nom à une espèce de village; à un quart de lieue du château, ce ne sont que des maisons de campagne. Ce séjour est

Suède.

Suède.

charmant ; on s'y rendait moins volontiers autrefois, parce qu'il fallait en venant de Stockholm traverser le lac qui est fort large : ce passage était toujours incommode et quelquefois dangereux. Aujourd'hui, le chemin ne laisse rien à désirer ; il est superbe d'un bout à l'autre, souvent taillé dans le roc, et a coûté des sommes énormes. On traverse trois ponts pour venir de Stockholm ; le premier a 500 pieds ; le second, 1400 et le troisième, 700. C'est auprès de ce pont qu'on doit ériger, sur la droiteen avant de Stockholm, un obélisque de granit de 50 pieds de haut, pour consacrer les travaux qu'a nécessité la confection de ce beau chemin d'un mille de long.

Carlberg, près du lac, au nord-est, est pour ainsi dire, dans les faubourgs de Stockholm, d'où on y va par une longue allée. Cette maison a été destinée à l'étude des cadets nouvellement établie.

Haga, petit pavillon à un quart de lieue de la porte du Nord ; il est très-agréablement situé, au milieu des bois et près d'un lac ; il est meublé entièrement avec la plus grande élégance, et c'était le séjour que préférait Gustave III ; il y passait souvent des semaines entières, même en hiver. Ce

qui ajoutait peut-être au goût du roi pour cette retraite, c'est que la révolution de 1772, y avait été préparée dans un petit coin du jardin que l'on visite avec grand intérêt. Il y a un uniforme affecté à cette maison, que le roi ne donne qu'à des gens de marque. Suède.

Le parc est l'endroit des environs de Stockholm le plus fréquenté, à cause de sa proximité; il est situé à l'est; hors de la ville, du côté de la mer. Le premier de mai, il est d'usage de s'y montrer comme à Long-Champ les jours saints; le roi, la famille royale et toute la cour s'y rendent ordinairement; cette cérémonie, si on peut appeler ainsi une simple promenade, consiste à faire une ou deux fois le tour du parc en voiture. Un ambassadeur d'Espagne y a fait bâtir une maison de campagne dans une situation unique. C'est un petit promontoire au milieu de la mer, de manière que l'on croit de son sallon, être sur un vaisseau. C'est le passage de tous les bâtimens qui entrent à Stockholm et qui en sortent, et il est tellement resserré, qu'on peut leur parler, souvent sans porte-voix. Cette position est sans pareille pour l'été.

Le 24 juin, jour de Saint Jean, on plante

Suède. un mai devant les portes des châteaux et maisons de campagne, comme en France le premier mai ; le roi et la famille royale vont encore au parc, et s'arrêtent au camp qu'on y a dressé. Ce camp, qui dure tout le mois de juin, est composé de la garnison de Stockholm ; c'est-à-dire, des deux régimens des gardes, du corps d'artillerie, d'un bataillon de la reine douairière et des dragons de la garde. On plante ce jour-là dans les lignes du camp de grandes perches ornées de feuillages avec des chiffres, et quelquefois des écussons avec des devises. Au bas de chacune, sont des tonneaux de bière sur des traiteaux. Vers les six ou sept heures, à un certain signal, on fait l'ouverture des tonneaux, on distribue à chaque soldat une pipe, un pain, deux harengs et quelqu'argent ; ce sont les capitaines qui font cette dépense. La musique de chaque régiment joue, et les soldats commencent à boire et à danser ; sur chaque tonneau est un soldat déguisé, soit en bacchus, soit autrement ; mais toujours d'une manière plus ou moins grotesque ; c'est lui qui boit le premier et qui porte les santés, elles sont nombreuses, et à chacune, on crie *vivat :* quand il passe quelqu'un de la famille royale, ou quelques

généraux, on porte leurs santés et on crie toujours *vivat*. On promène sur des brancards, le long de la ligne, les soldats déguisés; ils cherchent à amuser le peuple qui se porte en foule autour d'eux par des lazzis ou des chansons, ils se permettent souvent des choses fort indécentes; la retraite battue, tout rentre dans l'ordre; la famille royale soupe ordinairement au camp dans la tente du roi, qui y couche souvent sous la toile. Suède.

Il y a quatre ordres en Suède, dont un civil et militaire, un purement militaire, et deux civils.

L'*ordre des séraphins*, c'est le premier, le nombre des chevaliers est de vingt-quatre, le roi, les princes suédois ou étrangers non compris. Les marques de cet ordre sont un large cordon bleu clair moiré, de droite à gauche, et une plaque en argent sur le côté gauche où sont ces lettres, I. H. S. surmontées d'une croix, et entourées des trois couronnes de Suède; la chaîne qu'on porte au cou est alternativement formée de croix et de tête de chérubins.

Ordre de l'épée : cet ordre purement militaire, est divisé en trois classes, précisément comme l'ordre de Saint-Louis l'é-

Suède.

tait en France. Le cordon est jaune, à bords bleus, et se porte de droite à gauche, la plaque en or à gauche; la croix représente d'un côté les armes de Suède, et au milieu une épée droite; de l'autre, une épée passée dans une couronne de laurier, avec ces mois, *pro patriâ*. Le roi régnant a institué une quatrième classe qui ne peut s'obtenir qu'en temps de guerre; il faut pour cela avoir remporté sur terre ou sur mer un avantage en commandant en chef. Le roi lui-même ne peut l'obtenir que d'après la décision de l'armée, et Gustave III ne voulut se décorer de cet ordre honorable qu'à la troisième campagne, quoiqu'il l'eût mérité bien avant. Il était à son rang de réception dans la liste.

Ordre de l'étoile polaire. C'est un ordre civil destiné aux ministres, ambassadeurs et autres personnes employées par le gouvernement. Il est divisé en deux classes, les commandeurs et les chevaliers. Les premiers portent une grande croix blanche pectorale attachée à un cordon noir, et une étoile brodée en argent sur le côté gauche; les chevaliers ont seulement la petite croix attachée à la boutonnière avec un ruban noir; le nombre n'est pas fixé.

Ordre de Vasa, établi par Gustave III en 1772 ; il est destiné aux artistes habiles, aux négocians distingués, aux personnes employées aux mines, aux manufactures, etc. Les chevaliers portent une gerbe d'or, armes de Gustave Vasa, suspendue au cou avec un cordon vert, pour marquer que cette récompense est spécialement destinée à encourager les progrès de l'agriculture. Les grands-croix, qui sont au nombre de quatre; et les commandeurs, de huit, portent un large cordon vert de droite à gauche, et la plaque à gauche, ou le cordon seul. Le marquis de Mirabeau a eu une des grandes croix de l'ordre. Suède.

Chaque ordre a son habit de cérémonie. L'habit des séraphins est blanc avec des bandes noires, les souliers blancs et noirs, le chapeau rond couvert d'un panache blanc. L'habit de l'ordre de l'épée est bleu céleste; l'habit de l'étoile polaire est cramoisi à bandes blanches; celui de Vasa, vert foncé, avec des bandes blanches. Tous ces habits sont coupés comme l'habit national, et leur diversité fait un effet singulier et fort agréable. L'habit, la veste, la culotte et le manteau, sont de la même couleur pour chacun des ordres. Tous les chevaliers

Suède.

portent des bas blancs et des rosettes blanches aux souliers.

Il est temps de dire quelque chose de cette multitude d'ordres qui existe dans les États du nord, on la blâme et nous l'approuvons. Il est trop heureux pour un pays pauvre, que quelques cordons, quelques plaques distribuées à propos, contentent ceux qui ont bien mérité de la patrie, et dont on serait fort embarrassé de reconnaître autrement les services. Nous ajouterons que les ordres, les emplois honorifiques donnent plus d'émulation que des récompenses pécuniaires, et le peuple chez qui l'argent seul est le mobile de toutes les belles actions, doit en avoir peu à récompenser. Il serait encore plus beau, sans doute, que l'homme qui a des droits réels à la reconnaissance de ses concitoyens, se trouvât payé avec une couronne de chêne, et l'inscription publique, *il a bien mérité de la patrie.* Mais l'homme d'aujourd'hui est trop éloigné de cette simplicité noble, il est gouverné par des préjugés trop puissans pour ne pas regarder ce prix de ses travaux comme imaginaire. Jusqu'à ce que l'univers soit éclairé par ce grand peuple, qui s'est déclaré son flambeau et son modèle; jusqu'à

ce que la bienfaisante philosophie ait répandu sa lumière dans toutes les classes de la société; peuples du nord et du midi, chez qui des cordons et des croix payent les services, gardez-les, bénissez-les, rappelez-vous que l'homme sauvage connaît les ordres, que le capitaine Dixon a trouvé l'ordre de lois, établi dans les îles Pelew. Insensés que nous sommes, nous voulons ramener l'homme policé au-delà même de l'homme de la nature. Ah ! ne soyons pas plus savans qu'elle : ne songeons pas à passer le but, contentons-nous de l'atteindre ; hélas ! combien nous en sommes encore éloignés. Suède.

L'armée suédoise est divisée en milice nationale et troupes réglées ou *régimens de garnisons.* Ces derniers qui sont sur le pied allemand, sont composés de suédois et d'étrangers enrôlés suivant l'usage; ils sont dans diverses garnisons et payés en argent. A l'égard de la milice nationale, son établissement fixe est dû à Charles XI. Ce prince s'étant remis en possession des domaines de la couronne prodigués par ses prédécesseurs, il en restitua quelques-uns à condition que ceux qui posséderaient une certaine étendue de terres fourniraient

Suède.

un soldat. Il assigna d'autres terres à l'entretien des officiers. Il fut réglé par une loi que les terres assignées ainsi à l'entretien de la milice resteraient à perpétuité affectées à cet usage, et ces réglemens furent encore confirmés et étendus en 1723, avec la clause qu'ils seraient censés faire une partie fondamentale de la constitution, et qu'ils ne pourraient jamais être révoqués.

Pour comprendre la nature de cet établissement, il est nécessaire d'observer que le royaume est divisé en districts qui sont tenus à fournir et à entretenir un nombre déterminé de soldats. Tout homme qui tient une centaine étendue de terres de la couronne, appelée *hemman*, entretient un soldat au moyen d'une portion de terre qu'il lui assigne avec une petite maison et une grange ou étable, outre une paye de 100 dollars de cuivre, un habit complet d'étoffe grossière et deux paires de souliers. Quand le soldat est absent, ou parce qu'il est à l'armée en temps de guerre, ou à l'occasion des revues annuelles, le tenancier doit cultiver sa terre à ses frais pour l'entretien de sa femme et de sa famille. Quand il est présent il peut l'occuper pour

son compte, en lui payant sa journée comme à un autre laboureur ou journalier. A la mort du soldat, sa femme et ses enfans sont obligés de céder la terre et la maison à son successeur : que le tenancier doit sous peine d'amende, y établir dans l'espace de trois mois. Suède.

On réunit un certain nombre de *hemmans* pour l'entretien d'un cavalier et de son cheval.

De même les officiers de ces troupes, au lieu de solde en argent, sont entretenus au moyen de certaines terres, nommées *Bostelle*, qu'on leur assigne dans les provinces auxquelles le régiment appartient; on leur accorde de plus une certaine quantité de grains provenant des dixmes royales. Chaque province contient le nombre de *Hemmans* suffisans pour l'entretien d'un régiment. Les petites provinces tiennent un régiment d'infanterie, les grandes un régiment de cavalerie. La terre assignée à un colonel est située au centre de la province et des terres de son régiment. Celle d'un capitaine au milieu des terres qui appartiennent à sa compagnie, et ainsi de suite jusqu'au caporal.

Suède.

Tous les ans avant ou après la moisson, lorsque les paysans sont le moins occupés, les compagnies de chaque régiment sont assemblées séparément pendant quinze jours ou trois semaines. Le tenancier est obligé de faire aller à ses frais le soldat et son bagage au lieu du rendez-vous, et de l'y entretenir pendant le temps de la revue. Il y a outre cela une revue générale de tout le régiment tous les trois ans. On exerce aussi les soldats par petits pelotons tous les dimanches après le service divin. En temps de guerre, si ces troupes marchent, la couronne se charge de recevoir les contributions ordinaires des tenanciers, et pourvoit le soldat d'habit et de tout ce qui lui est nécessaire.

Au printemps de 1779, l'armé suédoise était composée comme il suit:

Troupes régulières.

	Hommes.
Neufs régimens d'infanterie.	9,000
Deux de cavalerie.	800
Artillerie	2,900
Total.	12,700

Milice nationale.

Vingt-un régiment d'infanterie environ.	24,000
Sept de cavalerie.	7,400
Dragons.	3,400
Total de la milice nationale.	34,800
Total des troupes régulières et nationales	47,500

L'esprit des troupes suédoises est excellent : l'officier est généralement brave, le soldat a beaucoup de ressemblance avec le soldat français. Il se sert volontiers de la baïonette, et les Russes ont éprouvé plusieurs fois dans la guerre de mer combien il est redoutable avec cette arme. L'officier doit être absolument à la tête de sa troupe, souvent quelque pas en avant, sans quoi elle refuserait peut-être de marcher : mais cette formalité remplie, on mène les Suédois où l'on veut ; pendant la guerre de Finlande, un régiment d'infanterie eut l'ordre de charger l'ennemi, il demande son colonel qui était de service auprès du roi, comme aide-de-camp général ; malgré l'observation que l'on en fit à

Suède.

sa troupe, elle persista, et il fallut que S. M. renvoyât son aide-de-camp à la tête de son régiment, où il fut même blessé dans cette affaire. Le Suédois tire lentement, mais il ajuste fort bien. Il est religieux, la prière se fait exactement tous les jours dans chaque régiment : il est honnête homme, incapable d'une bassesse, et étranger à ces vices qui deshonorent le nom de soldat dans presque toute l'Europe. Nous ne parlons que des troupes nationales. Les régimens levés ou de garnison sont composés comme partout. Il faut que le soldat soit bien nourri, il supporte difficilement qu'on le prive d'une partie de sa ration, ou même qu'on retarde le moment de la distribution. C'est une attention que ne peuvent trop avoir les généraux suédois.

L'administration militaire offre de nombreux abus : les emplois se vendent presque publiquement, quoique le roi ait donné des ordres très-sévères pour réprimer ce honteux trafic. Il sait à n'en pouvoir douter, que ses ordres ne sont point exécutés, mais il ne peut en faire davantage : la chose est conduite avec tant d'art, qu'elle ne peut jamais être prouvée, et que les colonels eux-mêmes l'ignorent ordinairement.

Suède.

L'armée est toujours très-bien disciplinée et suffit pour la défense du royaume. La Suède n'a rien à craindre que de la Russie. Tant qu'elle laissera les provinces conquises entre les mains des Moscovites, ce qu'elle ne manquera pas certainement de faire, il n'y a pas de danger qu'ils la troublent dans la possession du reste.

La flotte Suédoise se montait autrefois à quarante vaisseaux de ligne; mais ce nombre est bien diminué, on ne pourrait aujourd'hui mettre en mer que vingt voiles, et en conséquence les forces maritimes de ce pays sont bien inférieures à celles de la Russie et du Danemark.

On me permettra de ne rendre aucun compte des partis qui divisent maintenant le royaume. L'agriculture, le commerce, les manufactures et les arts, voilà ce qui doit intéresser un voyageur, tout cela reste, les partis passent.

J'ai pris aussi des informations sur les revenus de l'État; ils dérivent principalement des domaines de la couronne, et ensuite des revenus de la capitation, des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, sur les mines et les forges, sur les liqueurs distillées, des impôts sur les pensions, ap-

Suède. pointemens et emplois, de la taxe sur les cheminées et du monopole du salpêtre.

Le revenu net en 1772, avant la révolution se montait à 908,434 livres sterlings, et par le moyen de quelques réglemens faits ensuite avec le consentement de la diète, à l'époque de la révolution, ce revenu est monté à environ un million sterlings; mais il faut bien observer que les dépenses publiques ne sont pas toutes prises sur cette somme, parce que la plus grande partie de l'armée et une petite partie de la flotte, objets des plus onéreux dans les autres États, sont entretenus en Suède, sans qu'il en coûte rien au trésor public.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Forme ancienne du Gouvernement de Suède. — Observations sur la nature de celui qui a été établi par la révolution de 1772. — Sa Constitution actuelle. — Diète composée du roi et des Etats. — De l'Ordre de la noblesse, du clergé, des bourgeois. — Des paysans. — Forme de la législation.

Suède.

Le sort de la Suède a singulièrement varié, soit par ses révolutions intérieures, soit par le rôle qu'elle a rempli au dehors à différentes époques. Le gouvernement des robustes habitans de cette région du nord, a comme leur climat, toujours admis les extrêmes. Tantôt on l'a vu libre jusqu'à la licence, et tantôt voisin du despotisme. Dans un temps, l'amour de la liberté semble être le caractère distinctif des Suédois; dans d'autres circonstances, ils ne sont pas moins remarquables par leur soumission servile envers leur monarque. Ennemis de la contrainte, jaloux à

Suède. l'excès de l'autorité royale, attachés avec force à leurs propres droits, nous les voyons quelquefois s'élever tumultuairement, semblables à un torrent, abattre tout ce qui s'opposait à eux et renverser à la fois leur souverain et toutes les barrières élevées pour défendre le peu de pouvoir qu'ils lui avaient laissé.

Dans un autre temps, comme si la violence de leurs efforts les eût épuisé, toute étincelle de patriotisme semble éteinte parmi eux ; ils se soumettent patiemment à toute espèce d'oppression, et paraissent aussi résignés à l'esclavage que s'ils n'avaient jamais goûté les douceurs de la liberté.

En un mot, parmi ceux qui examineront leur histoire, il n'est personne qui, sur ces contradictions apparentes dans leur caractère national, ne soit tenté de croire que deux races d'hommes distinctes ont habité le même pays tour-à-tour.

On ne sera pas moins frappé de la variation qu'on observe dans les dégrés d'importance et de considération dont ont joui les Suédois à différentes époques parmi les puissances étrangères ; tantôt on les voit,

sortis tout-à-coup de l'obscurité, prescrire des lois aux premiers potentats, à l'imitation des Goths leurs ancêtres; leurs armées parcourent les royaumes et les empires; on les voit déposer les monarques, et donner des couronnes; bientôt ils tombent, sinon dans le mépris, au moins dans l'oubli; leurs conquêtes leur échappent, leurs forces disparaissent, et l'importance qu'ils avaient acquise devient aussi momentanée que leurs progrès avaient été rapides. Suède.

Le génie supérieur de quelques-uns des monarques de la Suède, la bravoure, l'endurcissement aux fatigues, et surtout la discipline de ses soldats, ont assuré à ses armes, dans plusieurs occasions, des succès dont on connaît peu d'exemples dans les histoires des autres pays. Ses efforts, dans les époques que nous citons, ont été violens et souvent irrésistibles; mais comme ils excédaient ses ressources, ils ont plus servi à l'épuisement de ses forces au dedans, qu'à l'accroissement de son empire au dehors.

Elle n'a presque recueilli des plus brillantes victoires, que la gloire qui les a suivies; et après les plus importantes conquê-

tes, elle a été souvent obligée de se borner à la possession de ses rochers.

Suède.

Dans le temps où la plupart des gouvernemens de l'Europe avaient commencé à acquérir un certain degré de stabilité, celui de la Suède n'en avait aucune. Le royaume déchiré par des dissentions civiles, dévasté par des guerres intérieures, était successivement en proie aux usurpations des étrangers, à l'ambition de ses nobles et à la tyrannie de ses souverains.

Les abus du système féodal avaient été corrigés ou supprimés dans d'autres pays. La naissance et les progrès du commerce y avaient procuré à la masse du peuple une importance et une considération qui leur donnait la facilité de secouer le joug des barons féodaux, et d'acquérir dans la société, le rang dont ils ont été si longtemps et si injustement privés. A mesure que les droits furent assurés, l'autorité royale s'affermit sur un fondement plus solide; d'élective, la couronne devint héréditaire, et les esprits continuant de s'éclairer, les idées du bien public, le sentiment de la justice et l'amour de l'ordre commencèrent à prendre le dessus.

Mais ces grands changemens qui, dès le

commencement du douzième siècle, s'étaient introduits dans la politique et les mœurs de la plupart des nations de l'Europe, ne furent admis en Suède que vers le milieu du seizième; de sorte que même à cette époque si tardive, elle n'offrait au reste de l'Europe qu'une peinture frappante des désordres, de la confusion et de l'anarchie auxquels tous les habitans de cette partie du monde avaient été anciennement exposés. Suède.

Cependant lorsqu'on jette les yeux sur la forme du gouvernement de la Suède à l'époque dont nous parlons, on est disposé à lui donner à la première vue, la préférence sur tous les gouvernemens alors connus.

Au lieu de la rigueur d'une aristocratie oppressive qui se montre partout où régnait le système féodal, nous y voyons une constitution dans laquelle le corps du peuple avait une autorité assez considérable pour le rendre en grande partie indépendant de ses supérieurs.

Nous y voyons que le pouvoir suprême ne résidait pas dans les mains d'un seul, et qu'il n'était point divisé entre le souverain et un petit nombre de barons hau-

Suède. tains, pour ne laisser en partage au reste de la nation que la dépendance la plus abjecte. Il y était placé, comme il doit l'être, dans les États-Généraux du royaume.

Tous les rangs étaient admis dans ces Etats, et le dernier paysan, par son représentant, participait à la législation comme le noble le plus fier. Ils étaient composés de quatre ordres, de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans. Tandis qu'ils étaient assemblés, le pouvoir souverain était comme suspendu, ou paraissait confondu dans le leur. Après leur séparation, un sénat revêtu d'une grande autorité, restait commis à la garde de la liberté publique.

Telles étaient les dehors de cette constitution qui, vue dans l'éloignement, présente la plus belle perspective, mais qui, examinée de plus près, ne répond plus à ce que promettaient les apparences; car comme je l'ai déjà observé, le gouvernement intérieur de la Suède était plus turbulent, plus exposé au désordre que celui de tout autre pays de l'Europe.

Plusieurs circonstances concouraient à produire ces effets en Suède, et y empêchèrent les mœurs de se civiliser à ce point

qui doit nécessairement précéder toute amélioration dans le gouvernement. Suède.

1°. Avant l'établissement de la communication qu'ouvre le commerce entre les nations les plus éloignées, la Suède, par sa situation au nord, était comme séparée du reste du monde; et si par cette raison les Suédois étaient exempts de prendre part aux querelles qui agitaient sans cesse le reste de l'Europe, ils étaient également privés des avantages qu'ils auraient pu tirer de la fréquentation des autres nations qui, en se poliçant, les avaient si fort dévancés dans leurs progrès. D'un côté, les Russes ne pouvaient certainement pas contribuer à les civiliser; et de l'autre, leurs guerres continuelles avec les Danois, peuple aussi barbare qu'eux, ne servaient qu'à augmenter leur férocité naturelle. 2°. La nature du pays qu'habitent les Suédois, aussi bien que celle de leur climat, étaient d'autres causes sensibles du caractère sauvage et indisciplinable qui les distinguait.

Lorsque le climat est tempéré et le sol fertile, ils invitent à l'agriculture par les agrémens et l'utilité de la vie champêtre. L'agriculture contribue beaucoup à l'adoucissement des mœurs; elle appelle natu-

Suède. rellement parmi les hommes l'amour de l'ordre et de la tranquillité, elle les dispose à la paix, sans laquelle ceux qui cultivent la terre ne peuvent espérer de recueillir les fruits de leurs travaux ; elle doit par la même raison introduire parmi eux toutes les idées relatives à la sûreté des propriétés particulières et aux droits des individus qui font la base des sociétés civiles. La lenteur des progrès d'une nation qui commence à se civiliser, sera donc, comme en Suède, en raison de la rigueur du climat et de la stérilité du sol.

Ces deux causes au contraire endurcissaient les Suédois aux fatigues, et leur formaient des ames hardies et des corps vigoureux. De la hardiesse naissait leur amour pour l'indépendance, et de la vigueur de leurs tempéramens résultaient les moyens de la conserver. Découragés par la nature du climat, ils négligeaient l'agriculture, et les immenses forêts qui couvraient leur pays abondant en gibier, leur fournissaient des moyens de subsistance plus analogues à leur génie que l'occupation paisible de cultiver la terre.

On sent combien cette manière de vivre

était propre à les retenir dans leur barbarie primitive. Cet amour du changement et cette inquiétude d'esprit qui en sont les suites naturelles, s'y font remarquer dans la conduite des suédois dès le premier temps de leur histoire, et n'ont pas été la moindre cause des convulsions qui ébranlèrent si souvent l'État. Suède.

Si nous jugeons comparativement de l'état de la société en Europe avant les treizième et quatorzième siècles, nous trouvons que la condition des paysans en Suède était totalement différente de celle du même ordre d'hommes dans tous les autres pays de l'Europe, où non-seulement ils n'avaient ni poids, ni influence dans le gouvernement, mais où la plupart étaient dépouillés des droits naturels de l'homme.

En Suède, au contraire, les paysans ne se contentaient pas de leur indépendance et du privilége particulier d'envoyer des députés de leur corps aux états-généraux du royaume, ils prenaient encore souvent la direction des affaires publiques, ils se mettaient à la tête de toutes les révolutions : ils paraissaient agir dans toutes les occasions comme un corps distinct, qui

avait des vues et des intérêts à part ou séparés de ceux de tous les autres membres de l'État.

Suède.

Il est naturel de demander ici d'où venait alors la supériorité singulière de la condition des paysans suédois sur celle du grand corps du peuple dans tous les autres pays de l'Europe?

La nature du sol et du climat de Suède en rend en partie raison; mais elle n'en était ni la seule, ni la principale cause.

Après la destruction de l'empire romain par l'invasion des barbares du nord, ceux-ci s'étant établis sur ses ruines, et ayant pris possession des pays qu'ils avaient subjugués, s'assurèrent les anciens habitans au lieu de les exterminer, et partagèrent même dans certaines proportions les terres avec eux.

Mais les pays situés au nord où étaient nés ces barbares, étaient encore habités par leurs compatriotes sans mélange d'aucun autre peuple : au lieu que les parties méridionales de l'Europe qui avaient été auparavant sous la domination des romains, étaient occupées conjointement par les nations barbares et leur anciens habitans. On découvre donc dans celles-ci deux peuples

distincts, les vainqueurs et les vaincus : au lieu que dans les autres nous ne trouvons que le restant des habitans, qui peut-être moins entrepreneurs que ceux qui en sortirent pour aller chercher de nouveaux établissemens, se contentèrent de vivre dans leurs forêts comme ils avaient fait auparavant. Suède.

Cette importante distinction expliquera, je pense, suffisamment pourquoi le gros du peuple en Suède continua d'être libre, tandis que dans les autres pays les classes d'hommes inférieures tombèrent dans la servitude. Mais plus les paysans suédois avaient d'influence dans l'État, plus ils ont dû apporter dans le gouvernement de troubles et de désordres. Leur conduite, en qualité de législateurs, devait se ressentir de l'indiscipline et de l'esprit d'indépendance qui les distinguaient dans toutes les autres occasions.

Voilà pourquoi les monarques suédois, non-seulement, ne se désistèrent jamais de leurs efforts pour s'emparer du pouvoir absolu, mais y persistèrent encore ouvertement, sans qu'aucun exemple fut capable de les en détourner, sans qu'aucun danger put les intimider sans être même effrayés

Suède. par la destinée de leurs prédécesseurs qui peut-être venaient d'y perdre la couronne, ou même la vie. Lorsque la couronne est élective, il est impossible de suivre long-temps un système régulier, pour tendre ses prérogatives et humilier une noblesse turbulente. Les suédois étaient si jaloux de la puissance royale, qu'ils croyaient ne pouvoir trop la limiter; politique fausse, qui va contre son but. Car, si les limitations du pouvoir excèdent un certain point, elles deviennent insuportables; elles portent bientôt ceux même qu'on avait prétendu lier, à aspirer à l'objet qu'on avait voulu éloigner d'eux par des précautions outrées.

Quelque déplorable que fût la situation de la Suède, elle le devint bien davantage par les suites du fameux traité de Calmar, qui, destiné à établir l'union la plus durable entre les trois nations du nord, devint au contraire la source funeste des plus sanglantes guerres, et des plus tragiques événemens dont il soit parlé dans l'histoire d'un peuple.

Il serait inutile de s'arrêter plus long-temps sur des scènes si horribles : il suffit d'observer, qu'excepté quelques intervalles,

ces désordres continuèrent à désoler la Suède jusqu'à ce que l'horrible massacre de la noblesse à Stockholm, sous Christiern II, en 1500 vint mettre le comble aux malheurs de ce pays. Cependant c'est à ce massacre qu'est due en grande partie la célèbre révolution qui mit Gustave Vasa sur le trône. Suède.

A la première nouvelle de la révolte de ce prince, Christiern donna ordre à tous les officiers danois qui étaient en Suède de tuer indifféremment tous les gentilshommes suédois qui seraient à leur portée, amis ou ennemis. Le prince danois ne pensait guère que les mesures qu'il prenait pour s'assurer le trône de Suède, serviraient elles-mêmes à préparer les voies aux succès de son ennemi. Elles laissèrent Gustave sans rivaux pour la couronne, et le peuple sans chef pour les factions; elles donnèrent au prince la possession tranquille du royaume, et à la nation cette unanimité sans laquelle elle n'aurait jamais pu secouer le joug des danois.

Ainsi le crime le plus noir qui ait jamais souillé les annales d'un monarque, produisit les conséquences les plus avan-

tageuses à ceux même dont ce tyran avait juré la destruction.

Suède.

Tout ce qui jusqu'alors avait empêché l'établissement de la monarchie absolue en Suède, disparût ainsi au moment où Gustave monta sur le trône ; ce n'est pas tout. Les suédois voyaient dans ce prince, non-seulement leur souverain, mais le libérateur de la patrie : c'était lui qui au moment où ils succombaient sous le poids d'un joug étranger, les avait affranchis de ce joug et des maux qu'ils avaient soufferts ; c'était lui qui, par la douceur et la sagesse de son gouvernement, prévenait le retour de ces disssentions civiles qui avaient si souvent déchiré la nation. Les Suédois renoncèrent en faveur de sa postérité, au droit d'élire leur souverain, et par là ils s'ôtèrent après la mort de Gustave la liberté de stipuler avec son successeur des conditions qui pussent ramener la constitution à ses anciens principes.

On ne peut pas proprement dire que Gustave ait changé le gouvernement de son pays; dans le fait, lorsqu'il monta sur le trône, ses compatriotes n'en avait aucun : on ne saurait l'accuser d'avoir détruit la liberté. Les Suédois à cette époque ne la

connaissaient pas, et peut-être n'étaient pas susceptibles de la connaître. Il est très-possible qu'un peuple ait accidentellement des maîtres et qu'il soit en même temps sans gouvernement. Suède.

On observe cependant que Gustave ne remplit pas tous ses projets sans opposition. La plus vive qu'il eut à soutenir de la part de ses sujets, vînt précisément de ces mêmes Dalécarliens qui avaient été son premier et son plus ferme appui.

Gustave traita ce peuple généreux, mais simple et crédule, avec toute la tendresse qu'exigeaient la tranquillité de son royaume et la sûreté de sa couronne : sa sagesse eût le succès qui devait en être la récompense. Vers la fin de son règne, il eût la satisfaction de les voir approuver toutes ses mesures et lui rendre la même justice que tous ses autres sujets.

Ce pouvoir de la couronne lui resta à peu près en entier, ainsi qu'à ses successeurs jusqu'à Gustave Adolphe qui l'accrût encore.

La guerre de trente ans qui suivit l'invasion de ce prince dans l'empire lui en fournit tous les moyens. La passion des exploits militaires qui animait le maître,

Suède. s'empara de la nation. Certainement une passion de cette espèce n'est pas favorable à la liberté lorsqu'elle gagne la masse du peuple : elle lui devient funeste quand le monarque se met à la tête de ses troupes. La subordination et la discipline d'une armée ne font que trop perdre la liberté de vue. Le depotisme militaire indispensable dans tous les points qui concernent les devoirs de soldat, fait contracter l'habitude de rendre aux personnes cette sorte d'obéissance que les hommes libres ne croient devoir qu'aux lois. Accoutumés à suivre aveuglément les ordres du général, ils se disposent à avoir bientôt la même déférence pour les commandemens du roi ; lui obéir dans une qualité et non dans une autre, est peut-être une distinction trop délicate pour un soldat. Une guerre aussi longue que celle qui fut commencée par Gustave et continuée par son successeur, dût donc avoir un grand effet sur les dispositions de ceux qui y avaient consumé la plus grande partie de leur vie. D'ailleurs, la nation étonnée et charmée des succès de ce prince, fière de se voir sortir tout à coup de l'obscurité, tenir le premier rang aux yeux de l'Europe, était enivrée de

de ses progrès. Aussi Gustave profita-t-il habilement de cet enthousiasme pour faire assurer sa succession à sa fille Christine. Suède.

Mais pendant la minorité de cette princesse, le sénat ayant réussi à étendre son autorité, la balance commença à pencher du côté de l'aristocratie, ou du pouvoir de la noblesse ; et par des usurpations successives, ce pouvoir devint si exhorbitant, que les trois autres ordres du clergé, des bourgeois et des paysans, en furent alarmés et indignés. Enfin Charles XI se servant habilement de leurs dispositions, obtint des États, que la souveraineté absolue lui fût expressément déférée, et il la transmit sans aucun trouble à son fils, Charles XII.

On connaît assez le règne de ce prince et les calamités qu'il attira sur son peuple ; mauvais prince, chez qui l'ambition fut démence ; le courage, sévérité ; et dont le principal titre à l'admiration publique se fonde sur la singularité de son organisation, et sur le défaut de cette sensibilité qui est la mère de toutes les vertus sociales.

Rien de plus déplorable que l'état où l'ambition sauvage et le caractère inflexible de Charles XII avait réduit la Suède. Outre la plus grande partie de la Finlande, elle

Suède. avait perdu ses meilleures provinces, celles qui sont situées au midi de la mer Balatique ; son commerce était anéanti, ses armées et ses flottes détruites ; également épuisée d'hommes et d'argent, elle eût été incapable de soutenir les guerres que l'obstination de Charles avait persisté à renouveler, à moins d'employer ces expédiens que le génie fertile de Goërtz pouvait seul trouver, et que le cœur impitoyable de Charles XII pouvait seul adopter.

Toutes les ressources de l'oppression, toutes les extorsions qu'une industrie cruelle avait pu inventer, ou que la violence d'un despote avait pu mettre à exécution, furent employées contre les Suédois pour procurer à Charles les moyens de poursuivre ses chimériques projets, inutiles à son pays, s'ils réussissaient ; capables d'entraîner sa ruine certaine, s'ils venaient à manquer de succès. Il serait inutile d'en entreprendre le détail, il suffit d'observer que les Suédois admirateurs insensés des qualités mêmes de Charles, qui avaient été la source de tous leurs maux, étaient prêts à voir échapper leur patience, lorsque la mort de ce prince le mit hors d'état de l'exercer plus long-temps. L'exécution de l'in-

fortuné Goërtz, condamné à perdre la vie pour avoir servi trop fidèlement son maître, prouve assez le ressentiment caché de la nation, et les mécontentemens que le peuple avait été forcé de dissimuler. Suède.

A la mort de Charles XII, Frédéric, duc de Holstein, fils de sa sœur aînée, aurait dû monter sur le trône, en vertu de l'ordre de succession établi par Charles XI; mais les Suédois, au mépris de cette loi, donnèrent l'exclusion à ce duc, et couronnèrent Ulrique-Éléonore, sœur cadette de Charles XII, qui ayant le plus beau titre dans la volonté de la nation, paya cette faveur de l'abandon de l'autorité absolue; et en confirmant toutes les limitations qu'il plut aux États d'apporter à la prérogative royale; son époux, Frédéric I.er, en faveur duquel elle résigna la couronne, s'assura l'approbation des États par un semblable sacrifice.

La nouvelle forme du gouvernement établie à cette occasion, était composée de cinquante-un articles, qui tendaient tous à restreindre le pouvoir du roi, et en faire le souverain le plus limité de l'Europe.

L'autorité suprême législative appartenait exclusivement à la diète seule, qui devait s'assembler, soit que le roi la convo-

quât ou non, tous les trois ans; et ne pouSuède. vait être dissoute que quand elle y consentait. Pendant qu'elle était assemblée, l'autorité du roi et celle du sénat restaient suspendues. Dans l'intervalle d'une diète à l'autre, le pouvoir exécutif appartenait au roi et au sénat; mais le roi était obligé de souscrire à la pluralité des voix des sénateurs. Il n'avait que deux voix dans le sénat, et il en dépendait tellement, qu'il ne pouvait en être considéré que comme le président. En même temps le sénat lui-même dépendait des États; car, quoique les sénateurs fussent élus pour leur vie, ils étaient tenus de rendre compte à cette assemblée, qui pouvait à son gré les continuer dans leurs offices ou les destituer; ainsi l'autorité suprême résidait dans une assemblée tumultueuse, composée des quatre ordres, dans lesquels on admettait des nobles qui ne possédaient rien, des marchands et des paysans du plus bas état. Par cela même, plusieurs de ces gens-là étaient sujets à la corruption ou aux préventions que la pauvreté et l'indigence rendent inévitables. Le roi ne pouvait s'opposer à rien, quoiqu'il signât toutes les expéditions. Pour qu'il ne pût user de ce droit contre la volonté du sénat,

la diète de 1756 avait ordonné que sa signature y serait mise au moyen d'une estampille quand il la refuserait; en un mot, le roi n'en avait presque que le nom ; il n'était qu'un instrument ostensible entre les mains des chefs de l'un ou l'autre parti qui se partageait alors l'autorité, et qui gouvernait le royaume suivant que l'un ou l'autre avait la supériorité dans la diète. Suède.

Les vices de cette nouvelle forme de gouvernement firent naître des débats, des contestations perpétuelles entre les rois de Suède et leurs sujets ; les uns voulant accroître leur pouvoir ; les autres, le restraindre encore, jusqu'à la révolution opérée en 1772 par Gustave III. En rappelant un événement si mémorable, et pour ainsi dire d'un genre nouveau, le lecteur sera bien aise d'en trouver ici le précis.

Ce prince était âgé d'environ vingt-cinq ans, lors qu'il fut proclamé roi de Suède. Sa mère reine douairière, sœur du roi de Prusse le grand Frédéric, sembla lui avoir transmis le courage et les grandes qualités de son oncle, comme il paraît tenir de son père cette bonté de cœur qui rend encore chère aux Suédois la mémoire de Frédéric Adolphe.

Suède.

Les talens qu'il reçut de la nature, capables d'illustrer quelque rang que ce fut, semblèrent s'adapter plus particulièrement à celui qu'il devait occuper : ses qualités naturelles acquîrent, en se développant tout ce qu'on pouvait attendre de l'éducation la mieux entendue. La douceur et la force de son éloquence, ses manières engageantes et une adresse insinuante lui gagnaient les cœurs de ceux qui ne le voyaient qu'en public ; l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son jugement, captivaient l'admiration de ceux qui avaient occasion de l'approcher de plus près : mais ni les uns ni les autres ne soupçonnaient encore ce génie pour la politique, cet esprit courageux et entreprenant qui l'ont distingué depuis.

Tel était ce prince, destiné à porter un sceptre qui ne devait ni satisfaire son ambition, ni ouvrir à ses talens une carrière digne de lui ; et qui, doué de toutes les qualités qui pouvaient le faire chérir dans un gouvernement populaire, devait se soumettre aux caprices d'un sénat, ou aux suggestions impérieuses d'un ministre étranger ; qui capable de gouverner les autres, ne devait point avoir de volonté ;

et qui possédant le cœur de ses sujets, ne devait être leur roi que de nom, obligé de se contenter de la pompe extérieure de la royauté qu'il savait dédaigner, et de se garder d'aspirer au pouvoir qui faisait le grand objet de ses désirs. Suède.

Trois fois par semaine il donnait régulièrement audience à tous ceux qui se présentaient. Ni le rang, ni la fortune, ni le crédit, n'étaient nécessaires pour avoir accès auprès de lui. Il suffisait d'être opprimé, ou d'avoir quelque sujet légitime de se plaindre. Il écoutait les derniers de ses sujets avec la dignité d'un souverain et avec la tendresse d'un père. Il entrait dans les détails les plus minutieux sur ce qui les regardait, et paraissait prendre à leur bonheur cet intérêt qui flatte tant les infortunés, et qu'on rencontre si rarement dans ceux que la supériorité du rang et de la fortune a mis hors de portée de sentir ou même de connaître les souffrances des dernières classes de la société.

A peine assis sur le trône, n'ayant point encore éprouvé l'affection de ses sujets, ignorant les dispositions des gens de guerre dans un moment où ses projets pouvaient n'avoir pas encore mûri dans toutes leurs

Suède.

parties, ce prince était astreint dans toutes ses démarches à toute la circonspection qu'exigeait une situation si délicate.

Ce n'était point assez pour les desseins du roi, que le gros du peuple eut vu depuis long-temps la conduite de ceux qui le gouvernaient, avec un mécontentement sombre et muet ; il fallait que leur indignation s'allumât au point de se soulever en faveur du monarque, dans le cas où sa première tentative viendrait à échouer. Sa sûreté dépendait de leur attachement, si ses premiers efforts étaient sans succès. Ce n'était qu'en excitant leur courage et en mettant leur zèle en action, qu'il pouvait espérer les moyens de ne pas renouveler ses tentatives en vain.

La patience et la soumission avaient été depuis long-temps le partage des classes inférieures du peuple. Il eut été difficile de les porter à la résistance, et quoiqu'on ne dut pas présumer de l'opposition de leur part au changement de la constitution, l'on ne devait pas s'attendre qu'elles y contribuassent, à moins que les esprits n'eussent été préparés d'avance à l'exécution d'un projet dont la réussite deman-

dait tout à la fois du temps et des ménagemens infinis. Suède.

La conduite de Gustave répondit à tout ce qu'on pouvait attendre de sa prudence, de son jugement et de sa pénétration. Elle sut en imposer à tous les partis et les conduire imperceptiblement à ses fins, autant qu'à renverser les projets de ses adversaires.

Enfin le moment critique était arrivé, où toute espèce de délai, loin d'être encore nécessaire aux desseins du prince, ne pouvait au contraire que leur être fatal.

Le 19 août 1792 au matin. Gustave se décida à lever le masque, et à s'emparer par la force, d'un pouvoir dont les États avaient si long-temps abusé, ou à périr dans cette tentative. Nombre d'officiers et d'autres personnes attachés à la cause du roi, avaient été avertis de se rendre le matin au près de lui. Avant dix heures, il monta à cheval, il se montra dans les rues, encore plus civil qu'à l'ordinaire, saluant familièrement jusqu'au bas peuple. A son retour au palais, le détachement qui devait monter la garde ce jour là s'étant mis sous les armes, ainsi que celui qu'il venait relever, le roi fit entrer tous les

Suède. officiers dans sa salle des gardes, et leur adressa la parole en leur faisant entrevoir que sa vie était en danger : il leur peignit, de la manière la plus vive, le malheureux état du royaume. Il les assura que son unique but était de mettre fin à ces désordres, de bannir la corruption, de rétablir la vrai liberté, et de faire revivre l'ancien éclat du nom suédois si long-temps terni par une vénalité aussi publique que déshonorante ; enfin en leur protestant dans les termes les plus forts qu'il renonçait à tout pouvoir absolu ou à ce que les Suédois appellent *Souveraineté*. Il finit par ces paroles. « Je suis obligé de défendre « ma propre liberté et celle du royaume « contre l'aristocratie qui règne ; voulez-« vous m'être fidèles, comme vos ancêtres « l'ont été à Gustave Vasa et à Gustave « Adolphe second. Alors je risquerai « ma vie pour votre bien et celui de mon « pays. «

Les officiers qui pour la plupart étaient de jeunes gens dont le roi connaissait depuis long-temps l'attachement, qui peut-être ne virent pas toute l'étendue de ce qu'on leur proposait, et à qui on ne laissait pas le temps de la réflexion, consen-

tirent à tout, ils jurèrent de lui être fidèles, trois cependant refusèrent. Suède.

Les officiers reçurent alors du roi l'ordre d'assembler sur-le-champ les deux régimens des gardes et de l'artillerie, et de poster un détachement de trente-six grenadiers à la porte de la chambre du conseil, pour empêcher qu'aucun des sénateurs ne sortit.

Mais avant l'exécution de ces ordres, il fallait que le roi fit une autre démarche, dont tout le succès de l'entreprise allait dépendre : c'était celle de haranguer lui-même les soldats qui ignoraient entièrement ses desseins, et qui étaient depuis long-temps accoutumés à obéir aux ordres du sénat, qu'on leur avait appris à recevoir avec le plus grand respect. Le roi se rendit dans cette vue de la salle des gardes à la parade, et s'adressant aux soldats, il leur tint à peu près le même discours qu'aux officiers et avec autant de succès. Ils lui répondirent par de grandes acclamations. Une seule voi s'écria, *Non*, mais on n'y fit pas attention.

On s'assura dans le même instant des sénateurs. Ils avaient vu des fenêtres de la chambre du conseil ce qui se passait à la

Suède.

parade devant le palais; et curieux de connaître la cause de ces acclamations, ils descendaient pour s'en éclaircir, lorsque trente grenadiers, la baïonette au bout du fusil, leur notifièrent que le bon plaisir de sa majesté était qu'ils demeurassent où ils étaient. Ils commencèrent à se plaindre fort hautement. On ne leur répondit qu'en poussant et en fermant la porte sur eux.

Alors le roi monta à cheval, et suivi de ses officiers, d'un gros corps de soldats et d'une nombreuse populace, il se rendit aux autres quartiers de la ville ou étaient postées les troupes qu'il avait ordonné de rassembler. Il les trouva toutes également disposées à embrasser sa cause et prit leur serment de fidélité. A mesure qu'il passait dans les rues, il assurait le peuple qu'il n'avait d'autre but que celui de les défendre et de sauver son pays, et que s'ils ne voulaient pas lui donner leur confiance il quitterait le sceptre et abdiquerait la royauté. Il était tellement chéri du peuple qu'ils le conjuraient les larmes aux yeux, et quelques-uns même à genoux, de ne pas les abandonner.

Le roi poursuivit l'exécution de son dessein, et en moins d'une heure il se rendit

maître de toutes les forces militaires de Stockholm. Toute communication au dehors fut fermée, et il ne fut plus permis à personne de sortir de la ville sans un passeport de sa majesté. Suède.

« On afficha dans toutes les rues, une déclaration du roi à ses fidèles sujets; elle portait, « que par ces présentes, sa majesté « exhortait tous ses fidèles sujets et habi- « tans de la ville capitale à demeurer tran- « quilles et respectueux spectateurs de « toutes les mesures qu'exigeaient la con- « servation de la sûreté publique, l'indé- « pendance du royaume et sa vraie liberté, « attendu que sa majesté avait été obligée « d'user du pouvoir qui lui restait encore « pour s'affranchir elle-même, et le royaume « du gouvernement aristocratique, dispo- « sé plus que jamais à opprimer tous ses « fidèles sujets.

« Sa majesté enjoint aussi très-expressé- « ment aux habitans de cette ville, de « rester dans leurs maisons, et d'en tenir « les portes fermées pour prévenir les « désordres; déclarant que toute personne, « de quelqu'état ou rang qu'elle puisse « être qui s'opposerait à son roi légitime, « on transgresserait son serment, ou de-

Suède.

« voir de sujet sera punie à l'instant, ou « selon les circonstances. Sa majesté enjoint « également de n'obéir à aucun ordre « autres que ceux qui seront donnés par « sa majesté, sous peine d'être traité « comme sujet infidèle. «

Outre les sénateurs qu'on avait confinés dans des appartemens séparés du palais, plusieurs généraux et chefs de parti furent mis aux arrêts. Aucun ne tenta de résister, de se plaindre ou d'échapper, et le roi qui le matin s'était levé le prince le plus limité de l'Europe, se rendit en deux heures aussi absolu à Stockholm, que le roi de Prusse peut l'être à Berlin, ou le grand seigneur à Constantinople.

Le reste du jour fut employé par le roi à visiter les différens quartiers de la ville, à recevoir les sermens des magistrats, des colléges et de la milice. Son cortége grossissait à chaque instant, les officiers des deux partis se réunissant à sa suite. Ils lièrent tous un mouchoir blanc au tour de leur bras gauche, à l'imitation de sa majesté, qui, au commencement de l'entreprise en avait fait autant et avait souhaité que ses partisans se distinguassent par cette marque de ceux qui ne l'étaient pas. Il

passa toute la nuit suivante à faire sa ronde dans la ville où les troupes restèrent sous les armes. Suède.

Plusieus milliers d'habitans s'assemblèrent le 20 dans une grande place. Lorsque le roi y arriva, il s'y fit un profond silence. Sa majesté à cheval et l'épée nue à la main, s'avança quelques pas en avant de son cortége : elle fit au peuple un long et pathétique discours, d'une voix si claire et si distincte, que l'auditoire n'en perdit pas une syllabe. Il déclara que son unique but était de rendre la tranquillité à sa patrie, de réprimer la licence, d'abolir la forme aristocratique du gouvernement, de faire revivre l'ancienne liberté suédoise et les anciennes loix telles qu'elles étaient avant 1680. — Je renonce dans ce moment, ajouta-t-elle, comme je l'ai déjà fait, à toute idée d'un despotisme abhorré, ou à ce qu'on appelle *Souveraineté*, faisant consister à présent, comme je l'ai fait ci-devant, ma plus grande gloire à être le premier citoyen d'un peuple vraiment libre.

La populace, qui depuis Charles XII, n'avait pas entendu son souverain parler suédois, l'écouta avec toute l'admiration que devait lui causer naturellement une

Suède.

démarche aussi nouvelle. Le roi fut souvent interrompu par les plus vives acclamations, et plusieurs d'entr'eux versèrent des larmes de joie. Le roi lut ensuite le serment qu'il faisait au peuple, après avoir lu celui que le peuple devait lui prêter.

Les héraults se rendirent dans les différens quartiers de la ville, pour y proclamer une assemblée des États pour le lendemain. Cette proclamation menaçait tout membre de la diète qui oserait s'absenter, d'être regardé et puni comme traître à sa patrie.

Tandis que le roi accomplissait l'exécution de ses desseins, à Stockholm, il n'oubliait rien de ce qui pouvait en assurer le succès dans les provinces; il eut la sagesse de ne leur en laisser parvenir aucune nouvelle authentique, avant que les États assemblés en diète eussent ratifié de la manière la plus solennelle, les changemens qu'il avait fait.

Le 21 au matin, un détachement considérable des gardes reçut ordre d'occuper la chambre où est la salle des nobles. Le palais fut investi de tous côtés par des troupes. On ne permit point dans cette occasion aux différens ordres des Etats de s'assembler

s'assembler dans leurs chambres respectives. Chacun des membres se rendit comme il put au palais où ils entrèrent tous sans observer aucune forme de cérémonie. On remarqua que le maréchal de la diète entra dans la salle des Etats sans le bâton qui était la marque de son office. Suède.

Le roi assis sur son trône, environné de ses gardes et d'une troupe nombreuse d'officiers, adressa aux Etats une harangue dans laquelle il peignit des plus vives couleurs les excès, les désordres et les malheurs dans lesquels avait été plongée la nation par les divisions des partis; il leur rappela les peines qu'il s'était données pour les accorder et l'ingratitude dont ils l'avaient payée. Il insista sur l'infamie dont ils s'étaient couverts par leur vénalité publique, par la bassesse qu'ils avaient eu de sacrifier à l'or étranger les intérêts les plus chers de la patrie; et se levant tout-à-coup au milieu de son discours, il s'écria: *si quelqu'un de vous peut nier ce que j'ai avancé, qu'il se lève et qu'il parle.*

On s'étonnera peut-être que dans la situation où se trouvait l'assemblée, personne n'osât répondre au roi: d'ailleurs, il y avait tant de vérité dans ce qu'il avançait, que

Suède.

la honte put avoir autant de part que la crainte, au silence que gardèrent unanimement tous les membres des Etats.

Lorsque le roi eût fini, il ordonna à un secrétaire de lire la nouvelle forme de gouvernement qu'il proposait pour être acceptée par les Etats. Elle consistait en cinquante-sept articles.

La forme de gouvernement ayant été lue, le roi demanda aux Etats s'ils l'approuvaient. Forcés par les circonstances, ils ne répondirent que par des acclamations. Le maréchal de la diète et les orateurs des autres ordres signèrent cet acte, et les Etats prêtèrent au roi le serment que le roi leur dicta lui-même. Cette scène extraordinaire se termina d'une manière qui ne l'était pas moins. Le roi tira de sa poche un livre de prières, et ôtant sa couronne il entonna le *Te Deum*, qui fut très-religieusement chanté par l'assemblée. Le roi ne prétendait pas certainement en imposer aux Etats par une dévotion affectée, mais cette cérémonie devait nécessairement faire une vive impression sur le peuple, dont le tour d'esprit est fort religieux en Suède.

La révolution fut alors accomplie à Stockholm; elle avait été l'ouvrage de quelques

heures ; elle s'opéra dans tout le royaume dans l'espace de quelques jours, sans opposition et sans murmure. Les sénateurs et tous ceux qui avaient été arrêtés, à la réserve de deux officiers généraux, furent mis en liberté dès qu'ils eurent prêté serment de fidélité. La plus profonde tranquillité et l'unanimité la plus entière, semblèrent régner parmi les habitans d'un pays qui peu de jours auparavant était en proie aux dissentions civiles et à toute l'animosité des partis. L'acquiescement fut donc général, et la plus grande partie de la nation vit avec plaisir, avec reconnaissance même la conduite du roi ; elle faisait autant d'honneur à son humanité qu'à son génie et à ses talens. (1) Suède.

Peu de temps après que les Etats eurent donné leur consentement à la nouvelle forme de gouvernement, ils s'assemblèrent de nouveau et résolurent de présenter une adresse au roi, pour le remercier de ce

(1) Les discours que le roi prononça dans ces momens où il s'agissait de préparer et d'affermir la révolution, sont trop remarquables pour n'être pas ici rapportés. On les trouvera à la fin de ce chapitre.

Suède. qu'il avait exposé sa personne pour délivrer le royaume de l'anarchie et de la confusion. La chambre des nobles fit frapper une médaille en mémoire de cet événement, et les trois autres ordres voulurent contribuer à cette dépense. La diète finit le 9 septembre suivant ; et sa majesté prévint les Etats qu'elle les rassemblerait dans six ans.

Je me bornerai à remarquer que cette révolution nous fournit un exemple frappant et je puis dire encore utile, des funestes effets de la corruption. Cet exemple prouve qu'il est également dangereux de trop restreindre le pouvoir exécutif dans une monarchie, et de refuser aux classes inférieures du peuple la jouissance légitime des avantages que doit procurer une constitution libre ; que quand on éloigne la nation de toute influence dans la législation, et qu'on la porte à se méfier de ses représentans, on sape le gouvernement ; et enfin que la célérité et la facilité avec lesquelles cette révolution s'est faite, doivent apprendre à un peuple libre, à ne jamais trop se reposer sur l'opinion qu'il peut avoir habituellement de la sûreté de ses libertés, et à ne pas se livrer à l'idée qu'il n'y a

point de danger prochain, parce qu'il n'y en a point d'apparent. Suède.

Par rapport au roi de Suède, je me bornerai de remarquer que si jamais monarque a pû être justifié d'avoir renversé la constitution de son pays ; il se trouve particulièrement dans ce cas. En effet, il n'a ôté aux Suédois qu'une forme degouvernement, incapable par sa nature d'être bien administrée pour lui en substituer une qui peut l'être bien ; car cette constitution ne servait depuis long-temps qu'à assujettir la Suède aux vues de ses ambitieux voisins, ou de ses prétendus amis ; et à la vénalité impudente de ceux qui en tenaient les rênes.

Si l'on examine la constitution actuelle de l'État, on se convaincra que le roi de Suède ne jouit dans plusieurs points importans que d'une autorité limitée, quoiqu'il possède les plus grandes prérogatives. Tout le pouvoir exécutif appartient effectivement au roi, car, quoiqu'on dise qu'il ne lui est confié que conjointement avec le sénat, comme le roi nomme et destitue à son gré tous les sénateurs, et que dans l'administration des affaires, il leur demande leur avis sans être obligé de le suivre, on peut dire qu'il est le maître absolu

Suède.

du sénat. Par l'article 4 de la nouvelle forme du gouvernement, lorsqu'il est question de négociations pour la paix, des trèves ou des alliances, le roi est obligé de se conformer à l'avis des sénateurs s'il sont unanimes; mais comme il n'est guère possible que dix-sept sénateurs choisis par le roi et qui dépendent de lui, s'opposent unanimement à ses volontés; il faut convenir que cette restriction ne le gêne pas beaucoup.

Le roi a le commandement de l'armée et de la flotte, il en nomme tous les officiers, il a seul le pouvoir de convoquer et de dissoudre les diètes, et il n'est pas obligé de les assembler en aucun temps fixé; il a rendu les impôts ordinaires perpétuels; il jouit d'un revenu fixé, et il dispose entièrement du trésor pubic. Telles sont les prérogatives attachées à la couronne; mais, quelqu'énormes qu'elles puissent paraître, surtout quand on les compare avec celles dont il jouissait avant la révolution, je ne crois pas cependant qu'on puisse en aucune manière regarder le gouvernement comme despotique.

Ce qui caractérise principalement cette espèce de gouvernement; c'est sans doute un droit illimité de faire et d'abroger les lois, et celui d'établir des impôts sans le

consentement des sujets. Or, ni l'un ni l'autre de ces pouvoirs n'appartient au roi de Suède. L'autorité législative est partagée entre ce prince et les États ; et par le quarantième article, il est expressément statué que le roi n'a aucun pouvoir de faire de nouvelles lois, ni d'abroger les anciennes sans la connaissance et le consentement des États. Suède.

A l'égard des impôts, il est de même ordonné que le roi ne pourra en établir aucun sans le consentement des mêmes États, excepté dans le cas où le royaume serait actuellemeut attaqué *par un ennemi*, et alors à la fin de la guerre, le roi est obligé de convoquer les États, et les nouveaux impôts sont abolis. A ces deux restrictions importantes, il faut ajouter celle de ne pouvoir déclarer la guerre, ni altérer les monnaies sans le concours des États, et d'être obligé de leur rendre compte si les États assemblés sont d'avis de l'exiger.

Il n'est pas question d'examiner ici si la forme actuelle de ce gouvernement sera de longue durée, si elle ne peut pas être renversée aussi subitement qu'elle a été établie; si avec le temps, elle ne se résoudra pas en une monarchie arbitraire, ou si elle ne tombera pas dans l'anarchie à laquelle elle a suc-

Suède.

cédé. Il s'agit uniquement de ce qu'elle est aujourd'hui ; et cet examen, quand il sera approfondi, nous fournira des raisons de prononcer sans crainte que le roi de Suède ne jouit que d'une autorité limitée, et nullement d'un pouvoir despotique.

La diète à laquelle appartient l'autorité législative, est composée du roi dont on a fait connaître ci-dessus les prérogatives, et des États que le roi seul peut convoquer, et qui se forment par la réunion des quatre ordres, de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans.

1.° *De l'Ordre des Nobles.*

Il y a dans cet ordre, des comtes, des barons et des gentilshommes non titrés. Une famille qui a été une fois admise dans l'ordre de la noblesse, reste noble à perpétuité, non seulement dans la ligne directe, mais encore dans toutes les branches collatérales dont les individus possèdent tous également les mêmes priviléges généraux, comme de pouvoir être sénateurs, chambellans, etc., d'être exempts de la capitation. Le roi seul peut créer de nouveaux nobles, mais le nombre est limité. Sous le père du Gustave III, la diète fit une loi qui ne permettait

pas au roi de conférer la noblesse jusqu'à ce que le nombre des familles nobles fût réduit à douze cents, et en 1772 le roi obtint le privilége de porter ce nombre à 150 de plus. Suède.

Le chef de chaque famille noble en ligne directe, est par sa naissance membre de l'ordre; il représente tous les cadets de sa branche et toutes les branches collatérales. S'il ne peut être chargé de cette représentation, ou s'y refuse, le premier après lui dans l'ordre de la succession, prend sa place dans les séances de l'ordre. Puisqu'il y a environ douze cents familles nobles, si chaque chef y assistait, les membres de l'ordre seraient au nombre de douze cents; mais rien ne les oblige à y être tous présens, le nombre des représentans varie. Dans la diète de 1778, on n'en compta que sept cents.

2.° *De l'Ordre du Clergé.*

Les représentans de cet ordre, sont les quatoze évêques et un certain nombre d'ecclésiastiques élus de la manière suivante. Les lettres du roi pour la convocation étant parvenues au consistoire de chaque diocèse, il adresse une lettre circulaire à l'archidiacre des districts qui ont droit d'élection; il les fait

Suède.

passer aux ecclésiastiques de ses diverses paroisses. Toute personne qui possède un bénéfice, tout maître ou sous-maître d'une école royale, a droit d'élire et peut être élu pour représenter ce district. Les électeurs s'assemblent dans quelqu'endroit voisin de l'archidiaconat ; et le représentant ou le député à la diète y est élu à la pluralité des voix. Les évêques sont chargés de leur propre dépense ; les autres sont défrayés par leurs commettans ; leur nombre n'est pas fixé, parce que chaque archidiaconat peut envoyer un seul député, ou lui en associer un second. Rarement ils sont moins de cinquante, et jamais ils n'ont passé celui de quatre-vingt.

3.° *De l'Ordre des Bourgeois.*

La Suède a cent quatre villes qui ont le droit de députer aux diètes. Tout bourgeois de ces villes qui est marchand ou commerçant, homme libre payant les charges de la ville et âgé de vint-un ans, a droit de suffrage dans l'élection des députés. Dans quelques villes, ceux qui contribuent aux charges publiques pour de plus grandes sommes, ont même plusieurs suffrages. A Gothenbourg, par exemple, il y a environ mille

électeurs, et quelques riches marchands y ont à eux seuls quelques centaines de suffrages. Tout bourgeois, fût-il le plus petit marchand possible, s'il a été libre depuis sept ans, ou alderman durant trois ans, et qu'il ait l'âge de vingt-quatre ans, peut être élu député. Les gouverneurs des provinces font passer l'ordre d'élire aux maires et aux aldermans de chaque ville de leur province, qui a droit de députer à la diète. Le maire assemble les électeurs dans la maison de ville où l'élection se fait à la pluralité. Les députés reçoivent pour leurs dépenses une petite contribution qui varie suivant la faculté des constituans. Suède.

Le nombre des députés de cet ordre a toujours varié; chaque ville de commerce a droit d'envoyer deux députés; les plus grandes, comme Gothenbourg, en envoient trois, et Stockholm dix. Mais quelquefois deux petites villes nomment le même député pour éviter la dépense. En général cet ordre n'a pas moins de cent députés, ni plus de deux cents.

Le quatrième ordre, est celui des paysans ou cultivateurs; ce qui caractérise les personnes de cet ordre, c'est d'être employées à l'agriculture, de posséder

Suède.

une certaine étendue de terre, de n'avoir jamais fait aucun commerce, ni exercé aucun emploi civil. On n'y comprend que ceux dont les ancêtres ont vécu dans le même état et ne prennent aucun titre de nobles, ni de bourgeois : on n'y admet pas même des hommes aisés, vivant noblement dans des terres qu'ils auraient achetées d'un paysan.

Le gouverneur de la province ayant reçu l'ordre d'élire, l'adresse aux juges des divers districts qui le notifient aux paysans de leur juridiction et les assemblent à un jour fixé. L'élection se fait à la pluralité des voix, et les électeurs se cotisent pour défrayer ceux qu'ils ont élus députés. Rarement il y a dans chaque district plus de cent électeurs et moins de trente. Quant au nombre des députés il varie beaucoup parce que quelquefois deux districts se réunissent pour élire le même, mais le nombre ordinaire peut se monter à environ cent.

Les possesseurs des terres vivant noblement, mais qui ne sont ni nobles ni paysans ne sont point représentés aux diètes ; et cela est singulier dans une constitution aussi libre que celle de Suède ; mais quand

elle fut formée, cet ordre de personnes n'existait pas, et comme dans la plupart des autres États de l'Europe, on n'y connaissait que des nobles, des bourgeois et des paysant. Il n'en doit pas moins paraître extraordinaire aujourd'hui que cette partie la plus saine peut-être et la plus respectable du corps politique n'ait pas la moindre part à la législation, pendant que des artisans et des fermiers ignorans et corruptibles jouissent de cet important privilége. En 1720 l'orsqu'on établit une nouvelle forme de gouvernement, les personnes de cette classe s'adressèrent à la diète pour demander d'y avoir entrée, mais la législation nouvelle venait d'être consommée et on se contenta d'en gratifier un certain nombre des priviléges de la noblesse. Suède.

Les États du royaume, composés comme on vient de le voir s'assemblent à Stockholm dans différens lieux. Quand ils ont ouvert leurs séances et choisi leurs orateurs respectifs, les quatre ordres se rendent à la salle du palais où le roi dans ses habits royaux, assis sur son trône, leur communique par une courte harangue les motifs de leur convocation, en les invitant à l'aider de leurs conseils et à s'occuper

Suède.

du bien du royaume. En réponse à ce discours, les quatre orateurs complimentent S. M. au nom de leurs ordres respectifs. Et les députés se retirent.

Voici de quelle manière se font les lois. Pendant les séances de la diète chaque député a le droit de faire à l'ordre dont il est membre une proposition sur laquelle on délibère. Cette proposition est acceptée ou rejetée à la pluralité. Si elle est agréée, l'ordre envoie une députation aux trois autres pour la leur présenter. Et si trois ordres l'approuvent, les quatre orateurs vont la présenter au roi qui, après quelque délai, appelle les quatre ordres au palais et leur communique sa résolution sur cette proposition. Si elle est négative, la proposition tombe; si le roi l'approuve, elle devient une loi de l'État.

Si la proposition vient du roi, S. M. commence par l'adresser aux sénateurs qui donnent leur avis par écrit. Du sénat, elle est portée à la délibération des États. S'ils l'approuvent, les quatre ordres se rendent au palais pour l'annoncer au roi. S'ils la rejettent, ils chargent leurs orateurs de lui remettre un mémoire dans lequel ils exposent les motifs de leur dissentiment.

Lorsque le roi juge à propos de mettre fin à la diète, il appelle les États au palais et les congédie par un discours qu'il leur adresse. Suède.

Discours du roi à l'ouverture de la diète, le 23 juin 1771.

Tout, dans ce moment jusqu'à la place que j'occupe, me rappelle notre grande et commune perte. Lorsque les Etats du royaume terminèrent leur dernière assemblée, ils virent dans ce palais, un roi également respecté et chéri, environné de sujets fidèles, et de trois fils qui leur disputaient l'avantage de lui donner les plus fortes preuves de leur vénération et de leur amour. Au lieu de ce spectacle imposant, vous ne voyez aujourd'hui que trois fils privés d'un père chéri, et plongés dans la douleur, qui mêlent leurs larmes aux vôtres, et qui sentent leurs plaies se rouvrir à la vue de celles dont vos cœurs paraissent déchirés.

Les larmes des sujets sont le plus glorieux monument qu'on puisse élever à la mémoire d'un bon roi. Celles que vous répandez aujourd'hui sont pour moi un aiguillon qui m'anime encore à la vertu, et un encouragement pour mériter, à l'exem-

Suède.

ple d'un père si sincèrement regretté, votre attachement et votre confiance par la clémence et la bonté.

Je ne vous parlerai pas ici des changemens arrivés dans le gouvernement depuis votre dernière assemblée ; vous en serez informés par les pièces qui vous seront communiquées. Mon absence m'a empêché de rien faire pour le bien public. Si nous avons aujourd'hui le bonheur de voir régner la paix au dedans et au dehors, l'amitié et la confiance bien établies avec nos voisins et les plus anciens alliés de ce royaume, ce sont les fruits de la prudence et de la sagesse d'une administration pour laquelle je suis bien aise de témoigner ici publiquement ma reconnaissance.

Quant à l'objet qui vous rassemble aujourd'hui, je ne crois pas qu'il soit besoin de vous en parler. Vous savez ce que le grand changement arrivé dans l'État exige de vous. Vous connaissez vos droits, et c'est pour les exercer que vous avez été convoqués. Je vous souhaite pour cela la bénédiction du ciel, afin que la paix et l'union président à vos conseils et leur préparent un heureux succès.

Né et élevé parmi vous, j'ai appris dès ma

ma tendre jeunesse à aimer la patrie, à regarder comme mon plus grand bonheur d'être Suédois, et comme ma plus grande gloire d'être le premier citoyen d'un peuple libre. Tous mes désirs seront remplis si les résolutions que vous allez prendre contribuent à affermir la félicité, la gloire et l'indépendance de la Suède. Mon premier objet est de la voir heureuse; le dernier terme de mon ambition est de gouverner un peuple libre et indépendant. Ne croyez pas que ce soient là de vaines paroles, démenties peut-être par les mouvemens secrets de mon cœur, elles sont la fidèle expression des sentimens de ce cœur qui brûle du plus ardent amour de la gloire et de sa patrie; d'un cœur trop sincère pour n'être pas de bonne foi dans ses promesses, et trop fier pour manquer jamais à ses engagemens. Suède.

J'ai vu plusieurs pays, j'ai tâché d'en connaître les mœurs et le gouvernement, et de m'instruire des avantages et des désavantages de la situation du peuple. J'ai trouvé que ce n'est ni le pouvoir absolu, ni le luxe, ni la magnificence, ni les trésors amassés par l'économie qui font le bonheur des sujets, mais l'humanité et l'a-

Suède.

mour de la patrie. Il ne dépend donc que de nous d'être la plus heureuse nation de la terre. Puisse cette diète être à jamais distinguée dans nos annales, par le sacrifice de toute vue particulière, de toutes haines et de toutes jalousies personnelles, au grand intérêt du bien public. Je contribuerai de mon côté autant qu'il dépendra de moi, à rapprocher les esprits divisés, à réunir les cœurs aliénés les uns des autres, afin que cette assemblée puisse, avec l'aide du tout puissant, devenir l'époque de la félicité de ce royaume.

Discours du roi aux Etats, à la clôture de la diète, le 9 septembre 1772.

En terminant cette assemblée des Etats, l'une des plus mémorables entre celles qui distingueront nos annales, je me suis pénétré de la reconnaissance la plus vive envers le Tout-puissant qui a daigné protéger notre patrie et dissiper l'orage destructeur qui menaçait nos libertés et nous-mêmes.

L'ouverture de la diète a été marquée par les regrets qu'excitait en nous la perte d'un bon roi et d'un prince chéri. La discorde et l'animosité des partis ont souvent

interrompu vos délibérations. On dirait que la Providence n'a permis aux maux qui ont opprimés nos ancêtres de parvenir à leur comble, que pour mieux montrer la force de sa puissance dans le changement qui leur a succédé. Suède.

Cette heureuse révolution est devenue sous les auspices du Tout-puissant, ce remède immédiat des maux qui désolaient le royaume depuis plus d'un siècle. D'une nation livrée auparavant aux dissentions les plus cruelles, elle en a fait un peuple uni, libre, puissant, indépendant, brûlant de zèle pour le bien public. C'est dans de pareilles circonstances que le gouvernement du royaume passe de vos mains dans les miennes. La liberté est assurée, les lois sont fixées, la concorde renaît. Concevez, s'il se peut, avec quels sentimens de tendresse et de satisfaction je vous vois aujourd'hui rassemblés autour du trône.

Le peu de temps qui s'est écoulé depuis ce changement important a suffi pour m'offrir les preuves les plus certaines de votre affection et de votre confiance. J'ai vu ces vertus, ces grandes qualités par lesquelles vos ancêtres surent illustrer leur siècle, germer dans vos cœurs et se manifester

Suède.

dans vos actions. Elles n'ont pas cessé d'y exister, elles n'attendaient que les circonstances actuelles pour se manifester avec éclat.

J'ai vu renaître ce courage, cet attachement pour le roi et la patrie dont s'honoraient jadis les nobles Suédois, et leurs efforts puissans m'ont soutenu. On a vu reparaître dans le clergé la soumission aux décrets de la Providence, le zèle pour la gloire de Dieu, l'obéissance à leurs supérieurs, l'amour de la paix et du bien public; soyez attentifs à inspirer les mêmes sentimens à vos frères absens. Le zèle de l'ordre des bourgeois pour le commerce du royaume s'est montré dès qu'ils ont acquis des idées justes sur leurs véritables intérêts et sur leur prospérité réelle. Le respect de l'ordre des paysans envers Dieu et le gouvernement a paru complétement, en ce qu'aussi-tôt qu'ils ont été livrés à eux-mêmes, ils n'ont plus consulté que l'amour de la patrie, qui, dans tous les temps a caractérisé le peuple Suédois.

Je ne vous quitte donc aujourd'hui qu'avec un cœur plein de reconnaissance et de joie. Après avoir concouru avec moi à rétablir l'ancienne liberté, et à lui donner

les fondemens les plus solides ; après avoir donné la sanction à une forme de gouvernement qu'il a favorisé ; après vous être unis à moi par les liens les plus puissans, des temps plus heureux vont remplir vos espérances.

Suède.

Soyez assurés que mes soins et mon attention à mériter la confiance que vous avez placée en moi, seront sans bornes. Si par votre union mutuelle, votre économie et votre modération, vous secondez mes efforts pour le bien de l'Etat, je regarderai sa prospérité comme certaine ; je verrai mes espérances comblées, en vous recevant dans six ans comme un peuple fidèle, heureux, uni, libre et indépendant.

Discours du roi au sénat assemblé, le 21 août 1772.

Pénétré de la plus vive douleur, à la vue de la situation malheureuse de la patrie, je me trouve obligé d'exposer au grand jour des vérités amères. Lorsque le royaume est à deux doigts de sa perte, vous ne devez pas être surpris si je ne vous reçois pas avec les mêmes sentimens de joie dont mon cœur était rempli lorsque vous vous

Suède. assembliez devant le trône. Je n'ai pas à me reprocher de vous avoir jamais rien déguisé. Deux fois je vous ai parlé avec la franchise qu'exigeait ma dignité, et avec la sincérité que l'honneur inspire. La même sincérité, la même franchise vont me guider dans ce discours. Il faut vous rappeler le passé, pour porter remède au présent.

C'est une vérité bien triste, mais généralement reconnue, que la haine et la discorde ont déchiré le royaume. Depuis longtemps la nation est en proie aux dissentions de deux partis, qui en ont fait, pour ainsi dire deux peuples distincts, mais conspirant ensemble à la ruine de la patrie. La division a produit la haine, la haine à inspiré la vengeance; la vengeance a excité la persécution: de là ces nouvelles, ces fréquentes révolutions.

Ces secousses produites par l'ambition d'un petit nombre de personnes ont ébranlé le royaume. L'un et l'autre parti ont fait couler des flots de sang, et le peuple a été victime d'une désunion qui ne l'intéressait que par les malheurs qu'elle a entraînés après elle; et dont il est accablé le premier. L'unique but de ceux qui domi-

naient, était d'affermir leur pouvoir. Tout devait s'y rapporter, souvent aux dépens des citoyens, et toujours au détriment de l'État. La loi était-elle claire, ils en altéraient le texte? était-elle évidemment contraire à leurs vues? ils la détruisaient entièrement. Rien n'était sacré pour des hommes guidés par la haine et par la vengeance. La licence enfin a été portée si loin, que c'était une opinion presque généralement reçue, que la pluralité des suffrages était au-dessus des lois, et qu'elle n'avait d'autres bornes que celle qu'on voulait y mettre. Suède.

C'est ainsi que la liberté, le droit le plus noble de l'humanité, a été changée en un despotisme aristocratique dans le parti dominant, qui était bientôt terrassé par le parti opposé, lequel était subjugué lui-même par un petit nombre de particuliers. On tremblait aux approches d'une diète. Au lieu de penser aux moyens les plus propres pour diriger les affaires du royaume, toute l'attention d'un parti se portait à s'assurer une pluralité de voix qui pût le garantir de la supériorité et de la violence de l'autre. Si la situation intérieure du royaume était périlleuse, combien ne de-

vait-elle pas être humiliante au dehors ? j'ai honte de le dire. Né Suédois et roi de Suède, il devrait m'être impossible de croire que des vues étrangères aient pu entrer dans le cœur d'un Suédois, encore moins que leur influence ait été préparée par les moyens les plus vils et les plus bas. Vous m'entendez, et ma rougeur suffit pour vous faire sentir à quel degré d'ignominie vos dissentions ont réduit le royaume.

Suède.

C'est dans cette funeste situation que j'ai trouvé l'État, lorsque par les décrets de la providence, j'ai été élevé au trône. Vous savez que je n'ai rien épargné pour vous réunir. J'ai toujours insisté lorsque je vous ai parlé comme votre roi, et dans d'autres occasions, sur l'union nécessaire entre vous, et sur l'obéissance aux lois. J'ai sacrifié tout ce qui pouvait me toucher personnellement, tout ce qui pouvait être cher à un roi. Je ne me suis refusé à aucun engagement, à aucune démarche, quelque pénible qu'elle fût, pour parvenir à un but si salutaire à la nation. S'il y a quelqu'un parmi vous qui ose nier cette vérité, qu'il se lève hardiment et qu'il dépose contre moi.

J'espérais que mes efforts rompraient les liens que l'or étranger, les haines mutuelles, la licence voulaient vous imposer; que l'exemple des autres nations serait pour vous un avertissement menaçant. Tout a été inutile. Tantôt vous avez été séduits par vos chefs; tantôt vous avez été entraînés par votre propre vengeance. Toutes les barrières ont été renversées, toutes les conventions enfreintes, toutes les promesses oubliées. La licence a franchi toutes les digues, les plus grands efforts n'ont pu la réprimer; les citoyens les plus vertueux et les plus éclairés ont été sacrifiés; d'anciens officiers, recommandables par leur zèle et leur fidélité, ont été déshonorés, des corps entiers de magistrats déposés; le peuple même, oui, le peuple a été foulé, sa voix étouffée, ses plaintes traitées de sédition, et la liberté a dégénéré en un joug aristocratique, odieux à tout citoyen suédois. Suède.

Le Tout-Puissant a manifesté sa colère contre l'injustice de ceux qui avaient usurpé la domination : la terre a fermé son sein, elle a refusé ses dons : la cherté, la famine ont répandu la calamité dans tout le pays; et vous, bien loin de recourir aux

Suède.

remèdes dans le temps que je vous en pressais, vous ne pensiez qu'à satisfaire vos vengeances particulières, tandis que vous deviez voler au secours de ceux qui vous avaient confié leurs intérêts. Lorsque la nécessité vous a forcés enfin, de prendre des mesures pour secourir un peuple malheureux, le remède est venu trop tard. C'est ainsi que vous avez prolongé pendant une année entière, une diète onéreuse à l'État, et que faisant tout pour vous, vous n'avez rien fait pour la nation. Mes représentations ayant été inutiles, mes efforts superflus, j'ai gémi sur le sort de ma chère patrie; j'ai attendu dans le silence ce que la nation penserait de ses députés, tant envers moi qu'envers elle-même. Une partie de cette nation a porté patiemment le joug en soupirant; ne sachant où trouver du secours contre tant de maux, et quel parti elle devait prendre pour sauver la patrie. Le désespoir a éclaté dans un coin du royaume, et l'on y a pris les armes.

Dans cette circonstance, le royaume, la vraie liberté, et la sûreté publique, sans parler de ma propre vie, étaient exposés au plus grand danger. Je n'ai trouvé,

après l'assistance du Très-Haut, d'autre remède à nos maux, que celui de recourir aux moyens dont toutes les nations courageuses se sont servies, et que la Suède elle-même mit autrefois en usage, lorsque, sous les drapeaux de Gustave Vasa, elle brisa le joug de la tyrannie et de l'oppression : Dieu a béni mon entreprise. J'ai vu tout-à-coup se ranimer dans l'esprit de mes peuples ce zèle pour la patrie qui enflamma Engelbrecht et Gustave Éricson : tout a heureusement réussi : j'ai sauvé ma personne et le royaume, sans qu'aucun de mes sujets ait essuyé le moindre préjudice. Suède.

Vous êtes dans l'erreur, si vous me supposez d'autres vues que de faire régner la liberté et les lois. J'ai promis de gouverner un peuple libre ; cette promesse est d'autant plus sacrée qu'elle était volontaire, et ce qui arrive aujourd'hui ne me fera point désister d'une résolution qui n'est pas fondée sur la nécessité, mais sur ma conviction entière. Loin de porter atteinte à la liberté, je ne veux qu'abolir la licence, et substituer à l'arbitraire, qui jusqu'ici a gouverné le royaume, une forme de gouvernement sage et régulière, telle que

Suède.

la prescrivent les anciennes lois de Suède; et qu'elle était établie sous mes glorieux prédécesseurs.

La seule fin que je me suis proposée, c'est de rétablir une vraie liberté : elle seule, mes chers sujets, peut vous rendre heureux : les lois étant immuables, vos propriétés en seront plus assurées, l'industrie honnête n'aura plus aucune entrave, l'administration de la justice sera impartiale, le bon ordre régnera dans les villes et dans les campagnes, tout concourra à l'augmentation de l'opulence générale, chacun jouira de la sienne sans trouble; enfin, nous verrons renaître une piété pure, dégagée de toute hypocrisie et de toute superstition.

Pour parvenir à ce bonheur, il faut que le royaume soit gouverné par une loi invariable dont la lettre claire et précise ne laisse point lieu à de fausses interprétations; qui lie, non-seulement le roi, mais réciproquement les États; qui ne puisse être abrogée, ni changée sans le consentement libre du roi et des États, qui permette à un roi zélé pour la patrie de consulter avec les États, sans que ces derniers s'en fassent un sujet d'alarme et d'épouvante;

qui réunisse enfin le roi et les États dans un même intérêt, le bien commun du royaume. Cette loi qui doit nous lier respectivement, est celle qu'on va vous lire. Suède.

Vous remarquerez par tout ce que je viens de vous dire, que je n'ai aucune vue particulière, et que je rapporte tout au bien de l'État. Si j'ai été forcé de vous montrer la vérité dans son plus grand jour, je ne l'ai pas fait par des motifs de ressentiment, mais uniquement par amour pour votre bien. Je ne doute point que vous ne receviez avec reconnaissance ces nouvelles dispositions, et que vous ne soyez prêts a concourir avec moi, pour assurer sur un fondement solide et inébranlable, l'édifice de la félicité publique et de la vraie liberté.

Des rois illustres, dont la mémoire sera immortelle, ont porté le sceptre que j'ai dans les mains. Je n'ai pas la présomption de me comparer à eux ; mais je leur dispute à tous de zèle et d'amour pour mon peuple.

Si vos cœurs sont également bien disposés pour la patrie, j'espère que le nom suédois acquerra bientôt la considération et la gloire dont il jouissait du temps de nos ancêtres.

Suède. Le Dieu tout puissant, devant qui rien n'est caché, lit dans mon cœur les sentimens dont je suis pénétré : que sa bonté daigne répandre sa bénédiction sur vos conseils et sur vos décisions.

CHAPITRE V.

Fabriques et manufactures, marchands et ouvriers de Stockholm ; commere général de la Suède, population et impôts.

Les manufactures suédoises sont encore bien loin de la perfection. Les ouvriers sont négligens, paresseux, n'ont aucune émulation ; ils commencent quelquefois leur semaine le mercredi et jamais avant le mardi. Cela n'empêche pas qu'ils ne se fassent payer très-cher ; plus ils gagnent plus ils boivent, et le manque seul d'argent les ramène à l'ouvrage. Suède.

Il n'y a qu'une seule verrerie, elle est située à Kongsholm et appartient à des actionnaires. On y fait des verres de toute espèce, des bocaux, des alambics ; peu de bouteilles. La potasse vient de Scanie, le caillou de Poméranie.

Il y a dans le faubourg du nord à Stockholm, une manufacture d'acier. C'est un établissement nouveau où l'on fait peu d'ouvrages d'une certaine importance, la

Suède.

fabrique dite de porcelaine est tout simplement une fabrique de faïance assez médiocre situé à Kongsholm. L'emplacement est fort grand; une partie de la terre vient d'Upsal, et même plusieurs pièces y reçoivent la première cuisson. Il vient aussi de la terre de France et d'Angleterre. La fabrique des draps n'est pas considérable. Elle ne renferme qu'environ de cinquante à soixante métiers faisant chacun seize pièces environ de quatre-vingt à quatre-vingt-dix aunes.

Il y a dans chaque fabrique un certain nombre de métiers réservés pour la couronne, où on fait des draps pour les troupes. La laine vient de Pologne et de Hollande. Il en vient aussi d'Espagne. La fabrique des bas de soie a seulement vingt-quatre métiers. Elle pourrait en avoir davantage si les ouvriers ne manquaient pas. Ils pourraient faire une paire de bas par jour, mais ils ne l'a font jamais. La plus grande partie de soie qu'on emploie vient de *Burse*, presque toujours par Marseille où elle arrive du levant. Les soies qui s'emploient dans les fabriques d'étoffes, mouchoirs et rubans, sont en partie des organcins et quelques trames, qui

qui se tirent, pour la plupart, de Bazano et de Livourne.

Suède.

Les fers sont la partie la plus importante du commerce de Suède. Elle en exporte au moins les trois quarts du produit des mines.

Le magazin des fers est à Stockholm, à l'endroit où est la communication entre la mer et le lac Mœler. Il est immense, et on conçoit que cela doit être, quand on songe que tout le fer qui s'embarque en Suède y est déposé. Ceux qui se trouvent pressés d'argent, peuvent en emprunter à la banque, sur leur fer. Alors les barres engagées sont liées avec une ficelle scellée, et on ne peut plus y toucher jusqu'au dégagement.

Il y a onze raffineries de sucre, dont une a quatre chaudières et les autres en ont deux et trois. La main d'œuvre étant extrêmement chère à Stockholm, les marchands sont obligés de vendre à un prix fort élevé. En général, la marchandise est bonne, mais il faut souvent l'attendre. Les ouvriers exigent quelquefois d'avance, et fournissent la marchandise quand il leur plaît. Au reste, ils ne nient jamais l'argent

Suède. qu'ils ont reçu, et les marchands ne substituent pas une pièce d'étoffe à celle qu'on a marchandée, pendant que l'acheteur a le dos tourné.

Dans presque toutes les professions, les ouvriers ont une caisse où ils mettent chaque mois une certaine somme. Lorsqu'ils sont malades et hors d'état de travailler, cette caisse leur fournit 24 schellings par semaine, et à leur mort, 20 rixdales pour leur enterrement. N'est-il pas plaisant qu'un ouvrier dépense 20 rixdales pour se faire enterrer? et cette somme ne serait-elle pas mieux placée entre les mains de sa famille? mais le luxe des enterremens est la passion du peuple Suédois: ne faut-il pas que chacun ait sa folie. Rien de plus curieux que les magasins de bières; il y en a de dorées, de sculptées, de peintes; il semble en vérité qu'on soit dans un magasin de meubles pour décorer un appartement.

Il y avait à Stockholm, en 1790, 564 fabriques d'ouvrages en soie, coton, laine, fil, fer et acier; elles occupaient onze mille deux cents cinquante, tant maîtres que compagnons, et fabriquaient pour 1200 mille rixdales de marchandise.

La ville de Stockholm fait les sept treizièmes du commerce d'exportation de la Suède; Gothembourg, les deux treizièmes, et les autres villes quatre treizièmes. Dans le commerce d'importation, Stockholm est pour la moitié, Gothembourg pour un quart, et les autres villes pour l'autre quart. Suède.

Le commerce, en Suède, et toutes les autres parties de l'administration du royaume, étaient dans l'état le plus déplorable à la fin de la guerre avec la Russie, immédiatement après la mort de Charles XII. Il en résulta une telle langueur, que, sans une grande attention et un changement dans la constitution, il eût fallu un siècle au moins pour réparer tant de pertes. Plusieurs des blessures que l'État reçut alors, ne sont pas encore entièrement cicatrisées. Il y a dans beaucoup de provinces des cantons considérables qui, jadis, étaient très-peuplés, et qui sont aujourd'hui déserts. Depuis vingt ans on a beaucoup fait pour l'amélioration générale du royaume. Les modernes réformateurs ont promulgué des lois dont le but, très-louable, était de forcer les Suédois à se priver des objets de luxe qu'ils tiraient de l'étranger, où d'en fabriquer eux-mêmes de semblables. On

Suède.

finit par prohiber toute importation. L'intention sans doute était bonne, mais l'exécution fut poussée trop loin. Plusieurs manufactures, il est vrai, furent établies dans différentes parties du royaume, et quelques-unes réussirent fort bien. Mais ce n'est pas l'affaire d'un moment que de rendre tout un peuple manufacturier. On le voulut cependant, et le succès non-seulement n'y répondit pas, mais au contraire il en résulta plusieurs inconvéniens pour l'État. Si la Suède importait une grande quantité de marchandises étrangères, elles les payait toutes, ou du moins, pour la plus grande partie, avec ses propres productions, avec du cuivre, du fer, du bois de construction, des vaisseaux, du chanvre, du goudron, des fourrures, des peaux, etc. Ainsi donc, le noble qui portait des étoffes d'Italie, de France ou d'Angleterre, encourageait, par là même, la classe inférieure du peuple. Le législateur crut, à tort, que les étrangers ne pourraient point se passer des productions de ce pays; il crut qu'on leur en vendrait tout autant, et qu'ils paieraient en argent: mais les autres nations, qui connaissent leur intérêt aussi bien que la Suède, eurent alors

recours à la Norwège et à la Russie. En conséquence, les anciennes demandes n'ayant plus lieu, les ouvrages en fer et en cuivre sont discontinués dans toutes les provinces du royaume, et un grand nombre de bras, occupés à abattre les bois de construction, sont privés aujourd'hui de cette ressource. Le législateur a senti ces inconvéniens et a révoqué une partie de ses édits : mais le mal était fait et il n'y avait plus de remède ; le commerce s'était enfui, et cette révocation partielle ne fut d'aucune utilité. Il faudra bien du temps avant qu'on puisse réparer un si fâcheux échec. Suède.

Depuis quelques années le commerce extérieur prospère assez en Suède. Les encouragemens qu'on lui a donnés ont produit de bons effets. La construction des navires s'est accrue. Jadis les Français achetaient aux Suédois une flotte à la fois, et les Hollandais allaient constamment chercher dans les ports de Suède des vaisseaux marchands. Cette ressource n'existe plus, ni pour les uns ni pour les autres.

L'établissement d'une compagnie des Indes, en Suède, a été très-avantageuse à ce royaume. Un tel projet, pour ce pays,

Suède.

avait été cependant condamné dans toute l'Europe, mais l'expérience a prouvé que c'était à tort.

Les manufactures de laines, sont celles qu'on s'est empressé le plus d'établir. On commence à y fabriquer d'assez beaux draps, ce qu'on doit au changement des laines. On a fait venir des moutons d'Angleterre dont on a répandu l'espèce dans tout le royaume. La laine du pays était si mauvaise et si grossière que, pour s'en servir, il fallait la mêler avec celle qu'on tirait de Pologne.

La population de ce royaume est connue avec plus de certitude peut-être que celle d'aucun autre État de l'Europe. C'est une suite du soin particulier qu'a pris le gouvernement de se procurer des registres exacts des mariages, naissances et morts. Pour cet effet, on a établi à Stockholm en 1749 une commission nommée *commission des tabelles*, chargée du soin de ces registres, et qui est en correspondance avec toutes les villes et les paroisses du royame. Elle distribue à tous les magistrats et curés, des modèles de registres dans lesquels ils doivent inscrire les naissances, les mariages et les morts de leurs districts, et marquer le nombre des habitans qui s'y

trouvent, et on prend des précautions extraordinaires pour qu'il ne s'y glisse point d'erreurs. Suède.

Le célèbre astronome Wargentin, qui était membre de cette utile commission, a publié, dans les mémoires de l'académie des sciences, une relation claire et exacte de la manière dont la commission remplit son objet, et se procure toutes les informations nécessaires; et il a trouvé, en dépouillant ces registres qu'en 1781, le nombre des habitans de Suède était d'environ 2,767,000 sur neuf années consécutives. Il a calculé qu'à la campagne, la proportion des naissances aux morts est comme 1 à 35, ou si l'année est extrémement saine, à 36 et même à 37; et qu'à Stockholm, cette proportion est de 1 à 20.

La nature du sol, souvent inculte, de nombreuses forêts, la dureté du climat dans les provinces septentrionales, s'opposent à la population de la Suéde; l'usage fréquent de l'eau-de-vie, est aussi une des causes qui la diminuent, par le grand nombre de victimes qui succombent avant l'âge mûr, ou qui, si elles vivent, sont forcées de se vouer au célibat; mais c'est-là un malheur sur lequel nous devons nous contenter.

Suède.

de gémir. Nous regardons comme impossible de déraciner cette funeste habitude, elle est trop invétérée chez les peuples du Nord. On a vu à quels désordres se porta le peuple de Suède, lorsque le roi défendit aux paysans de distiller eux-mêmes leur eau-de-vie; personne ne pourra nier que son motif ne fût bon, et que dans un pays qui manque de grains, il ne soit absurde d'en consommer une partie en eau-de-vie. Cependant il n'a pu réussir, et il s'est vu forcé de remmettre les choses sur l'ancien pied.

Les impôts sont multipliés et même onéreux dans les villes; cependant ils produisent une somme peu considérable; le revenu total de l'État ne s'éleve pas au-delà de trente-trois millions de livres.

Chaque charge à une taxe particulière; ceux qui réunissent plusieurs emplois ne paient que pour un, mais toujours pour le plus considérable. Les personnes qui ont le titre sans la charge, paient le double de ce qu'ils paieraient s'ils avaient la charge.

Les impôts consistent: 1.° dans la taxe personnelle; 2.° celle sur les appointemens, revenus, propriétés foncières; 3.° sur les fenêtres, le luxe, les chevaux, les équi-

pages, les domestiques superflus, les meubles de soie, les dorures, les montres; 4.° sur les habits de soie, le tabac en poudre et à fumer. Les lois somptuaires défendent les étoffes de soie de couleur, elles sont exécutées. L'habit ordinaire est noir, et on ajoute à celui de cour des bandes couleur de feu. Les lois somptuaires sur les repas, qui fixent le nombre des plats qu'on peut servir sur sa table, sont observées moins rigoureusement. Suède.

Les manufactures de fer et de cuivre, sont celles qui ont le plus d'activité en Suède. On y fait beaucoup d'instrumens et d'outils, des canons et tous les différens articles de fonte. Le nombre des mines de fer et de cuivre dans tout le royaume, est très-grand; celles des forges, malgré leur état de décadence, travaillent toujours et font la plus grande occupation de la nation.

Le commerce de Suède est peu considérable; et depuis bien des années, il est à son désavantage. Il consiste en fer, qui en est la partie la plus importante, cuivre, planches, goudron, harengs, alun, etc. Elle reçoit en échange des grains, des vins, du café, des soies de couleur. L'importation annuelle du sucre brut et terré, se monte à

Suède.

deux ou trois millions de livres pesant, et le prix se régle d'après celui de Bordeaux, ainsi que le prix du sucre rafiné d'après celui qu'on fixe à Hambourg.

Un très-grand abus qui existe dans ce pays, c'est la facilité qu'ont les gens de mauvaise foi, et de tout état, de faire banqueroute. Une fois le bilan donné, ils ne sont plus inquiétés. On sent combien cela est encourageant pour certaine classe d'hommes, et on ne conçoit pas comment un abus si criant subsiste encore.

Aucun pays peut-être n'a éprouvé à un plus haut degré tous les maux attachés au manque d'espèces d'or et d'argent, à la rareté des espèces mêmes de cuivre, et à une fluctuation perpétuelle dans la valeur des billets de banque qui, pendant un certain temps, étaient le seul effet qui eût cours. Ces maux qui menaçaient l'Etat d'une banqueroute totale, n'existent plus aujourd'hui; le roi y a entièrement remedié, conformément au vœu des États qui lui avaient confié en 1772, cette tâche difficile, ayant emprunté en Hollande 750,000 livres sterlings. Il supprima un grand nombre de billets de banque, et fit circuler une telle quantité de monnaies d'or et d'argent d'une grande

pureté et très-commodes, que maintenant en voyageant en Suède, on n'a aucune peine à changer l'or et les billets de banque contre de la monnaie d'argent, même dans les provinces éloignées, et dans les petites villes. Le roi a aussi aboli, en grande partie, les diverses méthodes compliquées et embarrassantes de compter l'argent qui variaient dans les divers lieux et dans les différentes circonstances, et il a prescrit une manière fort simple de compter, qui doit être générale dans tout le royaume, et être observée dans toutes les occasions. Suède.

On s'est occupé depuis peu des grandes routes, et de la navigation intérieure du royaume. On a même donné des encouragemens aux artistes; les routes néanmoins sont très-mauvaises, surtout celles de communication; il n'y a qu'aux environs de Stockholm où elles sont passablement entretenues.

CHAPITRE VI.

Mœurs et vertus des Suédois. — Code des Lois. — Sage Constitution des États.

Suède.

De toutes les nations de l'Europe, celle qui, *par ses mœurs*, mérite d'être regardée comme la première, est, sans contredit, la nation suédoise. Le peuple est essentiellement bon, vertueux, attaché à sa religion et à son souverain : la probité lui est naturelle. Nous rencontrâmes en voyageant, des voitures chargées des hâvre-sacs des soldats morts en Finlande ; elles étaient escortées par un certain nombre de paysans qui changeaient à toutes les stations : on les conduisait jusqu'en Scanie, c'est-à-dire, à l'extrémité du royaume, pour rendre aux parens les effets de ceux qui avaient péri. Nous avons laissé très-souvent notre voiture ouverte, sur le grand chemin, pendant plusieurs jours et de nuit, jamais il ne nous a manqué la moindre chose. Si le Suédois est quelquefois tenté du bien d'autrui, ce n'est que de l'eau-de-vie, dont la passion est au comble chez lui : il y a

de l'imprudence à en laisser à sa portée; souvent il succombe à la tentation de s'en approprier une partie. Nous ne parlons ici que des campagnes, les villes étant corrompues comme elles le sont partout. Suède.

Le Suédois n'est pas avide, il est toujours content de ce qu'on lui donne, et souvent ne demande rien pour paiement de ses peines : il est sobre sur tous les points, à l'exception de l'eau-de-vie : cette funeste habitude commence dès l'enfance, et doit être regardée comme une des causes de la dépopulation de la Suède. Nous avons vu des enfans de neuf à dix ans, boire de grands verres d'eau-de-vie, dont nous ne serions jamais venus à bout.

Le sexe est généralement froid en Suède; cependant il y a beaucoup de libertinage dans les grandes villes : il commence quelquefois avant l'âge de douze ans, et il est poussé à l'excès jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Alors les jeunes personnes deviennent sages, c'est-à-dire qu'elles n'ont plus qu'un amant, et après quelques années, elles se marient, fort avantageusement pour l'ordinaire. Les hommes ne font nulle attention à la vie antérieure.

L'habitude de boire, loin d'être parti-

culière au peuple, est commune aux pré-
Suède. mières classes de la société. Nous sommes fâchés d'avouer qu'il est ordinaire de voir de grands seigneurs qui s'occuperaient difficilement de choses sérieuses en sortant de table. Ce défaut ne diminue en rien ce qu'ils ont d'ailleurs de bonnes qualités ; et doit être regardé comme tenant plutôt au pays qu'aux personnes. Quelques voyageurs ont prétendu que les femmes ainsi que les hommes, buvaient, avant le repas, des verres d'eau-de-vie ; cela est faux : en Suède comme ailleurs, l'eau-de-vie n'est la boisson que d'une certaine classe des femmes, et nullement des femmes de la société.

La religion dominante en Suède, est la confession d'Augsbourg, non variée. La liberté des cultes y a lieu par tout. On compte à Stockholm près de 2,000 catholiques où ils ont une église, et au moins 6,000 dans la totalité du royaume : plusieurs familles sont établies en Finlande, et viennent à Stockholm tous les ans ou tous les deux ans faire leurs dévotions.

Nous devons dire un mot des *Skevikare*, qui habitent la petite île de *Werindœun*, près de Stockholm. C'est un reste de ces sectaires qui, par une conscience timorée,

se sont séparés en 1738, de l'église suédoise. Dans les commencemens, comme ils affectaient de mépriser le culte divin public, les sacremens, et particulièrement les prêtres, ils ne pouvaient que s'attirer des persécutions, jusqu'à être même bannis du royaume; mais en 1746, on leur donna la permission de s'établir dans l'île *Werindœun*, où ils achetèrent la terre *Skevik*, d'où vient qu'on les appelle communément *Skevikare*. Il y a dans leurs dogmes beaucoup de bizarrerie, mais leur conduite est vertueuse. Suède.

Les Suédois ont un degré d'instruction supérieur à celui des autres nations : tous les paysans, sans exception, savent lire. Aussi Gustave III, à qui rien n'échappait, et qui redoutait avec raison l'effet que pourraient produire parmi le peuple les nouvelles de France, avait défendu qu'on parlât soit en bien, soit en mal, de notre révolution, dans les gazettes suédoises : il croyait lui rendre un service réel, en contribuant à la lui laisser ignorer.

Le code des lois que l'on suit aujourd'hui a été rédigé sous le règne de Frédéric Ier. Les lois sont claires, sages et précises : en matière civile, les deux parties

Suède.

paient chacune leurs frais ; le perdant n'est jamais condamné aux dépens. Les lois criminelles sont humaines, comme elles doivent l'être dans un pays où les grands crimes sont extrêmement rares. Un accusé ne peut-être condamné à une peine capitale, s'il ne fait l'aveu de son crime. Les criminels dignes de mort, ont la tête tranchée : la question a été abolie par Gustave III : c'est encore un des bienfaits de ce prince.

Il n'entre point dans notre plan de parler en détail des gouvernemens : nous dirons seulement que celui de Suède nous paraît plus parfait que ceux même qu'on vante le plus, par la manière dont la nation est représentée aux diètes : les paysans forment le quatrième ordre de l'État : c'est le seul grand pays de l'Europe où le cultivateur soit compté pour quelque chose. Il serait peut-être possible de réformer quelques abus qui existent dans le mode d'élection des paysans, au nombre des députés à la diète : mais c'est ici le cas d'appliquer l'adage : *le mieux est l'ennemi du bien*. Les Suédois contens de jouir d'une constitution préférable à celle des autres peuples, tolèrent le petit nombre d'abus qui l'accompagne : ils craignent, en touchant

chant aux branches, d'attaquer le tronc. Le véritable, et pour mieux dire, le seul abus dans la constitution suédoise, c'est qu'il est impossible que le roi demeure au point où elle l'a placé; mais c'est-là un mal sans remède : le souverain, dans un État monarchique et héréditaire, doit toujours, à la longue, prendre l'ascendant sur tous les pouvoirs existans, de quelque nature qu'ils soient. Or, comme ce mal est infiniment moindre que celui d'être gouverné par un roi électif, nous préférons la constitution suédoise, que nous regardons comme ayant le moins de défauts, de toutes celles que nous connaissons. Suède.

La diète à laquelle appartient l'autorité suprême législative, est composée du roi dont la constitution de 1772 a fixé les prérogatives, et des États que le roi seul peut convoquer, et qui se forment par la réunion des quatre ordres de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans.

CHAPITRE VII.

Etat des sciences et des arts. — Académies. — Universités. — Ecoles publiques. — Notice sur un savant Lapon.

Suède.

On ne peut se dissimuler que le nombre des savans Suédois ne soit peu considérable. En général, on lit peu en Suède, et l'on n'y cherche pas à s'instruire. La noblesse surtout, peut y passer pour ignorante; le clergé y est comme presque partout, la classe la plus instruite, cependant on y trouve très-peu de personnes à citer. Gustave III a pourtant laissé les sciences dans un meilleur état qu'il ne les avait trouvées. Les académies, les gymnases, les écoles, tout s'est ressenti du goût éclairé de ce prince.

Les académies de Stockholm sont au nombre de trois, sans compter celle de peinture.

L'académie royale des sciences de Stockholm doit son établissement à six hommes d'un savoir distingué, au nombre desquels était le célèbre Linnæus. Ils s'assem-

blèrent d'abord en juin 1739, et formèrent une société particulière où on lisait des dissertations qu'ils publièrent à la fin de la même année. Cette société s'étant accrue, le roi en fit un corps en 1741, sous le nom d'académie royale. Elle a cent membres Suédois et un nombre considérable d'associés étrangers. Tous les trois mois elle publie ses mémoires en langue suédoise. Son président est aussi nommé par trimestre; elle n'a point de membres honoraires, c'est-à-dire, inutiles. Le seul fonds qu'elle tienne du gouvernement, consiste dans la vente exclusive des almanachs, qui produit environ deux mille rixdales; ses autres revenus proviennent de la générosité de plusieurs citoyens aisés. Sa bibliothèque n'est pas considérable. On prétend que tous les ouvrages imprimés en langue suédoise s'y trouvent. Suède.

Le cabinet d'histoire naturelle est confié aux soins de M. Sparmann, docteur en médecine, connu par son voyage en Afrique et par ses recherches sur l'histoire naturelle. Il a enrichi ce cabinet de beaucoup d'objets curieux qu'il a recueilli dans ses voyages, soit seul, soit avec le capitaine Cook. Le roi assiste quelquefois aux

Suède.

assemblées ordinaires, et particulièrement à l'assemblée annuelle qui se tient en avril pour l'élection des membres. Toute personne qui envoie un traité qu'on juge digne de l'impression, reçoit en présent les mémoires de l'académie et une médaille d'argent. L'académie distribue aussi des prix toutes les années, consistant en sommes d'argent ou en médailles d'or pour l'encouragement de l'agriculture et du commerce intérieur.

L'observatoire est fort reculé dans le faubourg du nord, et placé sur une hauteur peu considérable. L'horizon y est fort peu étendu, et l'on ne voit guère au-delà d'un mille de Suède, à cause des rochers dont tous les environs sont remplis. Les instrumens sont au rez-de-chaussée, ils sont en petit nombre, et il n'y en a aucun de particulier. Les nuits d'hiver sont les meilleures pour observer, le temps étant rarement clair dans les autres saisons; mais le grand froid est un obstacle qui empêche souvent de suivre les observations avec l'attention nécessaire, vu qu'on ne peut faire du feu.

Académie des belles-lettres, histoire et antiquités. D'après son nom, cette académie devrait être fort occupée; cependant

elle passe pour ne l'être que médiocrement. Elle répond à notre académie des inscriptions. Suède.

Académie des dix-huit, fondée par Gustave III, en 1786, sur le modèle de l'académie française. Cette académie est composée comme elles devraient l'être toutes. Il n'y a pas un de ses membres qui n'ait de l'esprit et de l'instruction.

Il y a trois universités en Suède, celle d'Upsal, celle de Lunden en Scanie, et celle d'Abo en Finlande. Les gymnases ou colléges sont établis dans presque toutes les provinces, ordinairement dans la capitale. Ce sont les évêques qui ont l'inspection des gymnases et autres écoles subalternes. On appelle lecteur ce que nous nommons professeur dans les universités. Ils sont payés en blé que la couronne reçoit par la dîme des paysans.

Chaque église paroissiale a son école publique. On y apprend la religion, la géographie, l'histoire grecque et latine, et le français. Il y a une loi générale pour toutes les écoles suédoises, relative à l'instruction. On y indique la marche qu'on doit suivre dans le cours de cette éducation. Le prix est fixé par les lois, mais il varie selon les

Suède.

écoles. Les écoliers sont reçus à l'âge de huit ou neuf ans, et ils restent jusqu'à dix-huit ou dix-neuf.

L'académie de peinture a été fondée par le comte de Tessin ; les règles de cette académie sont, à peu de chose près les mêmes qu'à Paris ; il y a une distribution de prix ; l'école est gratuite ; l'académie a une des plus belles collections de plâtres d'après l'antique, donnée à Charles XI, par Louis XIV. Quelques amateurs ont fondé à Stockholm une académie de musique, elle donne un concert par semaine, pendant quelques mois d'hiver, et c'est tout ce qu'on peut en dire. La société patriotique a été formée par des particuliers et ne s'occupe guère que de matières économiques.

Avant de quitter Stockholm, on me fit connaître M. Œhrling, né en Laponie dans le village d'Arieploi, à l'ouest du golfe de Finlande. Il a été élevé à l'université d'Upsal, et c'est un homme très-instruit. Il s'occupait alors à composer un dictionnaire Lapon, Suédois et Latin, qui a été imprimé à Stockholm, en 1780, avec une savante préface du célèbre professeur Thre, et une grammaire laponne de Lindahl. C'est un

ouvrage fort utile et extrêmement curieux pour tous ceux qui s'appliquent à l'étude des langues. M. Œhrling parle latin et français très-couramment; j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec lui, et c'est de lui que je tiens les détails suivans sur les Lapons et le pays qu'ils habitent. Suède.

Les Lapons se nomment eux-mêmes *Salme-sames ;* ceux qui sont sous la domination des Suédois et des Danois sont luthériens; un grand nombre de Lapons qui relèvent de la Russie sont encore payens. La Laponie suédoise contient environ huit églises qui sont pour la plupart si éloignées les unes des autres, qu'il faut quelquefois qu'un Lapon soit trois jours pour aller entendre le service divin. La Laponie en général est un vaste pays mais peu peuplé. Autour du golfe de Finlande, ce ne sont presque que des rochers de granit ou des fragmens détachés des roches. L'intérieur du pays est couvert d'immenses forêts de pins, de sapins et de petits bouleaux, coupées par un grand nombre de lacs très-poissonneux. On y trouve d'assez bons pâturages et on y cultive un peu de seigle et de blé sarrasin, et on en recueillerait bien davantage si on pouvait engager les

Suède.

habitans à renoncer à leur vie errante et à cultiver la terre. L'hiver y dure près de neuf mois ; la neige commence souvent à tomber vers la fin du mois d'août, et couvre la terre jusqu'au milieu de mai. Une partie des Lapons a des demeures fixes, une autre est sauvage et errante. Ceux-ci vivent dans des tentes faites de grosse toile ; les premiers habitent dans de petits villages au bord des lacs et vivent principalement de leur pêche. Leurs huttes ont la forme d'un cône ; elles sont formées par un cercle de grands arbres ou de pieux enfoncés dans la terre, très-près les uns des autres, et inclinés de manière à laisser au sommet une issue pour la fumée. Ils étendent sur la terre des branches d'arbres ; en été ils sont vêtus d'une étoffe grossière ; en hiver, de peaux de rennes. Au printemps, ils se nourrissent principalement d'œufs d'oiseaux aquatiques qui sont très-abondans dans le pays ; en été et en automne, ils prennent ces oiseaux mêmes et plusieurs autres du genre des perdrix. En hiver, le lait et la chair de leurs rennes et le poisson sec sont leur nourriture. Le pain, depuis quelque temps, leur est connu et en fait partie. En hiver, ils voyagent dans des petits

traîneaux, en forme de bateau, traînés par leurs rennes. Ces animaux marchent presque tout le jour sans manger; ils humectent de temps en temps leur bouche avec de la neige; mais ce qu'on a dit de leur vîtesse est exagéré. Ils ne font à l'ordinaire que quatre milles par heure. La plupart des rennes destinées à traîner sont châtrées quand elles sont fort jeunes, alors elles sont plus grandes et plus grasses qu'un chevreuil. En hiver, les lapons s'en servent pour aller en traîneaux au moyen d'une bride attachée à leurs cornes. Une renne ne peut traîner plus d'une personne; si on la presse beaucoup, elle fera 70 et 80 milles par jour, mais une pareille fatigue la fera bientôt périr. Il arrive souvent cependant qu'elle marche 50 milles sans s'arrêter et sans manger. Elle a les reins faibles, et le poids d'une selle suffit pour la lasser. Suède.

En été, les rennes se nourrissent d'herbes et de plantes du genre de celles qui croissent dans les Alpes.; en hiver, d'une sorte de *lichen* qui est propre au pays, et qui abonde tellement, que quelquefois on trouve une étendue de terrain de plusieurs milles qui en est absolument couverte. Cet animal sait le découvrir sous la

neige au moyen de son odorat qui est très-fin.

Suède.

Mon auteur ajoutait que les Lapons, avant que d'avoir été obligés d'embrasser le christianisme, qu'ils ne connaissent que depuis peu de temps, n'avaient ni livres, ni manuscits, quoiqu'il se fût conservé parmi eux des traditions et des chansons de leurs anciens livres, et des princes qui les avaient gouvernés ; mais ces traditions étaient mêlées de beaucoup de relations fabuleuses. Aujourd'hui, ils ont le Nouveau Testament dans leur langue, et plusieurs savent lire et écrire. Il croyait très-vraisemblable que la langue finlandaise et la langue laponne avaient la même origine ; mais ce qui est bien plus digne d'attention ; c'est que, selon lui, la langue lapone avait une affinité incontestable avec le hongrois; et le père Sainowitz, hongrois de naissance, qui accompagna le père *Hell*, lorsque celui-ci alla en Laponie observer le passage de Vénus, prouva que ces deux langues sont les mêmes, et a écrit sur ce sujet une dissertation qui a été imprimée. J'eus beaucoup de regrets de ce que le temps ne permit pas au savant lapon de me faire connaître les raisons qui lui ont fait embrasser cette hy-

pothèse ; mais le témoignage de ces deux savans, tous les deux très-profonds dans la connaissance de la langue de leur pays, et qui, sans s'être communiqué leurs idées, tombent d'accord de la même chose, ne peut être que d'un très-grand poids. Suède.

Je ne terminerai pas cet article sans rapporter une observation de M. *Linnæus*. On peut être étonné, dit-il, de ce que le Lapon peut soutenir le froid affreux de l'hiver, pendant que la plupart des oiseaux et même des bêtes sauvages, sont obligés de le quitter dans cette saison. Cependant le Lapon est obligé d'errer jour et nuit dans ce temps-là de forêts en forêts pour conduire ses troupeaux de rennes ; car les rennes ne peuvent souffrir aucune étable, elles ne font usage d'aucun fourrage, et ne vivent que d'une espèce de mousse. Il faut donc que le Lapon les suive et les garde pour les empêcher d'être dévorées par les bêtes sauvages. Pour se préserver du froid, il porte des culottes de peaux de rennes dont le poil est tourné en-dehors, qui tombent jusques sur ses talons, et des souliers de la même peau. Il remplit ses souliers d'une espèce d'herbe coupée et séchée en été ; il en couvre ses pieds et ses jambes, et avec cette

Suède.

précaution, il brave le froid. Il n'est pas même sujet, comme nous, aux engelures, il remplit ses gants de la même herbe, et elle le tient chaud dans l'hiver; en été, elle tient ses pieds au frais, et le garantit de l'impression des pierres, qui serait dangereuse avec des souliers d'une simple peau crue.

L'idée générale que les livres ou la conversation donnent des Suédois, est qu'ils sont bons soldats, actifs, intrépides et braves; mais qu'ils ne possèdent pas au même degré les talens de l'esprit, et ne sont pas en état de se faire remarquer dans les arts et dans les sciences. Les actions par lesquelles ils se signalèrent sous Charles XII, donnèrent peut-être cette idée, et persuadèrent qu'ils n'étaient propres qu'à la guerre. C'est une erreur: les Suédois sont, il est vrai, de bons soldats; mais ils sont capables d'exercer tout autre état. Je les ai bien observé, autant du moins que je l'ai pu, et j'ai remarqué qu'ils étaient aussi bien partagés que toute autre nation de l'Europe, et même supérieurs à quelques-unes. Ils ont la conception facile, et sont toujours prêts à répondre sur les sujets qu'on leur propose. Leur caractère n'est pas

phlegmatique, et ils sont enjoués, sans se livrer à de bruyans éclats de gaîté, et sans éprouver les transitions rapides de la tristesse à la joie, ils ont moins de vivacité que les Français; mais autant, je crois, que les Anglais; en général, industrieux, patiens, ils peuvent à l'aide d'encouragemens accordés par le gouvernement, faire de grands progrès dans les sciences, dans les arts, dans les manufactures et le commerce. Toutes ces qualités, sans doute, sont des plus recommandables, surtout alors qu'elles se trouvent réunies dans une nation dont la bravoure est généralement reconnue. Suède.

Quant à la religion, les Suédois sont guidés surtout par le simple bon sens. Leur pays, quoique libre, n'est point divisé par les sectes, et la croyance établie ne connaît point du tout l'intolérance : malgré l'extrême ignorance de la plus grande partie des habitans, j'ai moins vu des signes de superstition en Suède, qu'ailleurs, la Hollande et l'Angleterre seules exceptées.

Il y a beaucoup de savoir dans les personnes aisées et d'un rang élévé; une bonne éducation en Suède, rend un homme capable de briller dans tout pays d'Europe. On y apprend dans les colléges, le grec, le

Suède.

latin, le français, l'anglais, l'allemand. Il y a peu d'exemples qu'un jeune homme qui a fait ses études, outre les langues mortes, n'en sache deux ou trois vivantes.

On compte dans ce royaume plusieurs universités avec d'habiles professeurs. Les sciences qu'on y enseigne de préférence, sont l'histoire naturelle et les mathématiques; c'est, je crois, preuve de bon sens, ces mêmes sciences étant les plus utiles de toutes. Plusieurs mathématiciens suédois sont très-estimés et leurs voyages célèbres dans toute l'Europe; quant à l'histoire naturelle, ce peuple n'a point de rivaux; mais il ne doit pas sa réputation dans cette science, seulement à Linnée; car, avant qu'il fût né, cette science était cultivée avec ardeur dans les universités du royaume, où plusieurs savans s'étaient déjà fait par leurs ouvrages, une réputation, qui depuis fut éclipsée par Linnée et ses nombreux disciples.

Les Suédois, il est vrai, ne sont pas avancés dans les beaux-arts; vainement on chercherait chez eux un poète, un peintre, un sculpteur ou un musicien. Si le système de l'abbé Dubos est juste, la faute en est au climat; mais sans l'attribuer aux causes

physiques, on en peut trouver la raison dans les causes morales. Les beaux-arts ne font pas de grands progrès dans un pays qui ne soit immensément riche, et fort adonné au luxe. A moins d'une grande dépense qui circule dans les différentes classes du peuple, nous pouvons prononcer qu'une nation n'est pas assez riche pour que les arts se fixent chez elle, les artistes qui excellent doivent être assurés de quelque chose de plus que le nécessaire, il leur faut du superflu. En général, ils sont hommes d'une ardente imagination et fort passionnés pour le plaisir; il faut qu'ils satisfassent leurs fantaisies, et qu'ils ne languissent pas dans la misère, tandis qu'ils s'efforcent de produire des ouvrages qui doivent être l'admiration de la postérité. Delà, tous les siècles fameux dans lesquels les arts se sont élevés à une grande hauteur, par les travaux de plusieurs grands hommes qui étaient contemporains; ces siècles, dis-je, ont été l'époque de la plus grande richesse et du plus grand luxe. Suède.

Les Suédois n'ont point de poètes, ou du moins les leurs ne composent qu'en latin, et leur mérite n'est pas grand. Les peintres n'y font que de mauvais portraits;

Suède.

il n'y en a pas d'autres, faute d'encouragement. On peut entendre de bons musiciens à Stockholm, mais les musiciens sont tous allemands. Celui qui, pour amusement recherche les beaux-arts, ne doit pas choisir le royaume de Suède pour y fixer son séjour.

La capitale offre, toutefois un théâtre, où, pendant une partie de l'année on joue des comédies françaises, où l'on exécute quelquefois des oratorio et des concerts; mais il n'est pas ouvert régulièrement même en hiver. La cour n'est pas brillante : la modicité des revenus du roi en est en partie cause, et la situation actuelle des différens partis, fait que la principale noblesse s'éloigne d'elle, même de la résidence du roi.

Les manières des personnes de tous les rangs, en Suède, sont très-agréables. Les classes supérieures ont une politesse qui prévient en leur faveur au premier abord : la conversation des gentilshommes est charmante; ils ont beaucoup d'égards pour les étrangers, sans les importuner par des cérémonies et des coutumes nationales. Les duels sont rares à Stockholm : les hommes, cependant, y entretiennent de justes idées de

de l'honneur, et ne voudraient pas plus supporter un affront que ne font les nations les plus querelleuses et les plus opiniâtres. Suède.

La dépense principale, en Suède, est celle de la table, des équipages et des habits. Les personnes riches y donnent des repas servis avec cette magnificence qu'on trouve en France et en Angleterre, et la variété des vins est extrême; un luxe outré paraît sur les habits; les équipages, en raison d'un nombre prodigieux des valets, sont très-coûteux; ces dépenses excessives, toutefois, ne sont faites que par quelques familles dont l'opulence est considérable, car, en général, les nobles ne sont pas riches.

Voyageant, comme je l'ai fait, à travers les provinces les plus reculées de la Suède, et logeant très-souvent chez de simples paysans, j'ai eu la facilité d'examiner très-minutieusement leur situation, et j'ai remarqué qu'ils sont généralement contens: il y a peu de cabanes qui ne soient entourées de quelques terres : chaque propriétaire ou possesseur y fait venir beaucoup de plantes très-utiles à tout son ménage. Je n'ai pas vu trois paysans, dans toute

Suède.

la Suède, qui n'eût au moins trente acres de terres et plusieurs têtes de bétail. Ils ont encore un autre avantage dont ils profitent presque tous; ils travaillent à couper du bois de construction dans les forêts, tandis que leurs femmes et leurs filles prennent le soin de leur petite ferme.

Les remarques que j'ai faites dans différentes occasions sur leur agriculture, m'ont appris que les Suédois l'entendent tous très-bien. Ils ont aussi de nombreux troupeaux, et ils font en été, d'abondantes provisions pour les nourrir en hiver. La Suède a des forêts très-étendues, remplies du plus beau bois, dont il est impossible de rien tirer, à défaut de moyens de transport. Plusieurs rivières même les traversent, et ne s'égarent point dans leurs cours; il ne faudrait que peu de dépense pour les rendre navigables : d'autres le sont naturellement.

Quant aux manufactures, je puis avancer, d'après ce que j'ai vu moi-même, qu'elles ne sont pas considérables. On fabrique toutefois d'assez belles toiles de chanvre et de lin, mais pas assez pour tous les habitans du royaume : on importe peu de verres et de papiers en Suède : la clin-

taillerie y fait un article de commerce considérable : on coule aussi beaucoup de canons et de cloches, qu'on apporte en quantité dans le reste de l'Europe. La Suède n'a point de rivale quant à ses mines de cuivre et de fer : on y emploie le premier de ces métaux à beaucoup d'usages : on le fait servir à couvrir des églises et des édifices publics et particuliers. Russie.

Il est fort difficile de voyager en Suède, dès qu'on quitte les grandes routes, et elles ne sont pas nombreuses, on éprouve beaucoup de difficultés : les postes sont très-éloignées les uns des autres dans les chemins de traverse : si l'on porte son lit avec soi, on peut entrer le soir dans la maison d'un paysan chez qui l'on est bien reçu, et qui pour quelques bagatelles vous sert avec zèle : on est sûr d'y trouver du gibier, de la volaille et du poisson, tous excellens dans leur espèce.

CHAPITRE VIII.

Voyage aux mines. — Sahla, Afoestad-Sœter-Fahlun-Mora, Elfdal. — Carrière de Porphyre de la Dalécarlie.

Suède.

La tournée dont nous allons rendre compte, est fort intéressante : elle demande une quinzaine de jours, si l'on ne veut rien négliger : nous conseillons de la faire dans le mois de mai, époque à laquelle le dégel est fini; car si l'on n'a pas la précaution d'attendre que les neiges soient fondues entièrement, on sera privé de la vue de plusieurs endroits intéressans dont la communication est souvent interrompue aux approches du dégel.

On va de Stockholm à Sahla qui en est distante d'environ douze milles : le chemin est beau : la ville de Sahla est petite, les rues en sont tirées au cordeau : toutes les maisons construites en bois sont fort basses, n'ayant presque jamais plus d'un étage : elle peut contenir deux mille quatre cent habitans, dont la plus grande partie tient aux mines.

Sahlahutta, est le nom de l'endroit où est la fonderie, à un quart de lieue de la ville. On voit en y allant beaucoup de maisons isolées à cause du feu : elles sont toutes occupées par des hommes attachés à la fonderie : il y a une église à *Sahlahutta*, une rivière la traverse et sert à faire aller plusieurs roues : près de deux cents ouvriers sont employés à la fonderie, et le même nombre dans les mines. Suède.

La mine de *Sahlberg*, située à une demi-lieue de Sahla, est exploitée depuis un temps immémorial : elle a été beaucoup plus abondante ; mais les galeries les plus riches se sont écroulées : le premier fond de la mine a de 106 à 109 toises de profondeur, et le dernier 150.

Les travaux de cette mine sont admirables, et méritent toute l'attention d'un voyageur. On descend par le puits, dit de la reine Christine, dont l'ouverture a 26 pieds sur 19, il conduit au premier fond : la manière de descendre (par des seaux) déplaît à bien des gens ; cependant ce qui doit rassurer, c'est qu'il n'y a pas d'exemple que la corde ait cassé. Il règne ici un singulier préjugé sur les femmes : les ouvriers prétendent que lorsqu'il en descend

Suède.

une, cette visite est l'avant-coureur de quelque malheur. Une femme y étant descendue il y a quelques années, un ouvrier se tua deux jours après, ce qui n'a pas contribué à affaiblir le préjugé ; aussi les ouvriers en voient-ils descendre avec beaucoup de peine, et cela est-il fort rare.

Le seau dans lequel on descend, est attaché par trois chaînes de fer à une corde qu'on change tous les dix mois ; on peut être cinq dans le seau, mais ordinairement on s'y met trois, et au plus quatre. Nous avons été six minutes à descendre, parce qu'on ralentit le mouvement lorsque le seau approche du haut : en même temps que le seau descend ou monte, un autre, à côté, monte ou descend pour le minerai : c'est toujours le même qui sert pour les hommes, ils vont tous deux jour et nuit. On se munit de flambeaux en descendant, afin de voir en passant les galeries pratiquées dans le puits : on s'en sert aussi pour diriger le seau, et empêcher qu'il ne donne contre les parties saillantes du rocher. Les deux roues qui font monter le seau, vont par le moyen de l'eau ; elles sont doubles, on peut les tourner et retourner dans les deux sens, ainsi qu'aug-

menter ou diminuer leur mouvement : cela dépend de bondes qu'on lève plus ou moins, pour donner passage à la quantité d'eau qu'on veut : on les arrête aussi à volonté : tout cela dépend de l'homme chargé de la direction des cordes, et qu'on avertit par un cri, du haut de la mine. Son métier demande beaucoup d'attention, car une imprudence ou un oubli de sa part pourrait avoir des suites très-fâcheuses. Ces deux roues ont quarante pieds de diamètre, ainsi que les deux employées pour les pompes. L'eau qui fait mouvoir les différentes machines, vient par un canal qui a plus de trois milles de long. Il y a trois pompes à la machine hydraulique, pour pomper l'eau de la mine. A côté est un puits, par lequel on peut descendre dans la mine par des échelles jusqu'à quatre-vingt toises de profondeur : ensuite on trouve plusieurs divisions pour descendre plus bas et jusqu'au fond, où l'on a encore le choix des seaux ou des échelles, pour arriver au plus profond. Il y a plusieurs marques à la corde, pour qu'on puisse arrêter le seau aux galeries pratiquées dans le puits de la reine Christine. On se sert beaucoup de bois dans cette mine pour tra-

Suède.

Suède.

vailler la pierre : il s'en fait une consommation énorme : on trouve dans différens endroits de la mine, des feux allumés qui font un effet superbe. Toutes les voûtes sont de la plus grande hardiesse, les communications très-larges, et surtout d'une propreté bien extraordinaire : on pourrait parcourir en voiture tout ce premier fond : il y a une petite chambre où l'on se repose et où est le registre sur lequel les curieux inscrivent leur nom.

Dans l'intérieur de la mine, les signes qu'il y a de l'argent, dépendent d'une sorte de pierre calcaire mêlée avec du mica. Les mineurs appellent cette pierre, *pierre noble*. Quand elle se rencontre, il y a toujours un peu d'argent ; c'est dans cette recherche que consiste l'habileté du mineur. Ce qu'il y a de particulier dans cette mine, c'est que les filons sont irréguliers, et que rarement on y trouve du minerai. On n'y voit point de veines de métal, tout y est masses métalliques. Les ouvriers travaillent comme à la fonderie, un jour sur deux ; sur 24 heures, ils en ont huit de repos.

De Sahla à Afoestad, on compte quatre milles et demi. L'affinage du cuivre est le

seul objet intéressant de cette petite ville dont cet établissement forme un quartier séparé, et assez considérable. On ne peut en sortir sans présenter à la porte un billet de l'inspecteur. Nous vîmes les fourneaux où l'on fond le cuivre ; ils sont partagés en trois ateliers dont chacun a quatre ouvriers. Quand le cuivre est en fusion, on laisse refroidir à l'air la première couche, puis on jette de l'eau dessus, et on le retire en totalité par couches qui deviennent plus petites à cause de la forme du creuset ; on les pose en tas l'une sur l'autre. Les creusets contiennent environ 40 couches, plus ou moins. Les fourneaux ont chacun un soufflet immense qui va par le moyen de l'eau. On ne se sert que de charbon de bois. Suède.

Il y a un bâtiment où sont six marteaux pour les planches en cuivre ; il y a des marteaux plus petits pour celles dont on fait des casseroles et autres ustensiles. Dans l'endroit où sont les marteaux pour les planches, il y a aussi deux fourneaux dont l'un est une cuve où l'on fond le métal, puis, avec une grande cuillère, on le verse dans des moules faits avec du fer, de l'argile et du charbon mêlés ensemble. Là, il

Suède.

se refroidit, et quand il est encore rouge, on le retire de ces moules et on le met sous le marteau. On le fait réchauffer ensuite plusieurs fois jusqu'à ce que la planche soit achevée. Le second fourneau est destiné à cet usage; les plus grandes planches ont trois aunes et demie de long sur deux de large; les moules sont plus ou moins grands selon la grandeur des planches. Les planches pour les vaisseaux ont cinq pieds de long sur dix-huit pouces de large; on les arrange comme des glaces pour les transporter près du bâtiment; il y a un bureau où on écrit son nom et où il est d'usage de se faire peser, c'est une petite contribution dont on est quitte avec une demi-rixdale. Il y a cent ouvriers employés. Nous y avons vu un enfant qui avait les cheveux absolument verts, ce qu'on nous a dit provenir de la vapeur du cuivre. La ville contient environ sept cents habitans.

D'Afoestad, nous sommes allés à Soéter. Cette ville est extrêmement petite, et n'a que 300 à 400 habitans et ne mérite d'être vantée qu'à cause de la mine de *Bipsberg* qui en est voisine. Cette mine est fort riche, sa profondeur totale est de 80

toises. Le minerai s'y trouve en très-grandes masses métalliques ; les voûtes souterraines sont belles et fort larges ; nulle part on n'est obligé de se baisser, la montagne où est cette mine n'est pas fort élevée, cependant la vue y est charmante. Suède.

De Soéter on peut faire une petite excursion à *Lœfos* où est une mine d'argent et de cuivre, petite, mais intéressante. Il y a plusieurs autres mines soit de fer, soit de cuivre, dans les environs. On voit de tous côtés des crevasses qui paraissent de sûrs indices d'un bouleversement considérable. Dans cette partie près de Soéter, est *Gagnef*, où l'on a trouvé des pierres d'aimant très-fortes, mais il n'y en a plus. Après avoir traversé la *Dalh* dans un lieu appelé *Ornœs*, et cotoyé quelques minutes un lac fort agréable, on arrive à la maison où fut caché en 1520, Gustave-Vasa, poursuivi par les satellites de Christiern.

Cette maison dont la structure est singulière, a été conservée dans le même état, l'escalier est en dehors ; au second étage est la chambre que Gustave a occupée ; elle est assez grande et forme presque un quarré parfait. Aux deux côtés de la porte en dedans, sont les deux fidèles Dalicarliens

Suède.

gris, habillés d'étoffe de laine blanche ; et armés de pied en cap, avec le chapeau en pain de sucre, selon l'usage de ce temps-là. A côté d'eux et près du lit, est aussi en pied, le domestique fidèle qui suivit toujours Gustave. Il est lui-même dans l'angle opposé à la porte, debout et armé sous un dais. Il tient à la main droite le bâton de commandement, et a la main gauche sur la bible qui est posée sur une table où l'on voit aussi son casque et ses gants. Tout ce qui tient au lit a été conservé. Au dessus et aux côtés de la porte, ainsi qu'à ceux du lit, sont cinq inscriptions en lettres d'or, analogues aux événemens de la vie de Gustave I.er. Près du lit, l'arbre généalogique de sa maison, continué jusqu'à Gustave III, quoique sa race soit éteinte bien avant, Gustave III n'y tenant que par les femmes. Autour de la chambre, quelques cartes de géographie et d'assez mauvais portraits des rois de Suède, depuis Gustave Vasa. On voit ensuite le privé où il se tint caché, et d'où il se sauva pour opérer la réunion qui eut lieu à Mora. Le lac forme le plus joli point de vue possible, et la position de cette maison est extrêmement agréable. Un voyageur curieux

ne peut se dispenser de la visiter, et il la trouvera sûrement d'un grand intérêt, puisqu'elle a servi d'asile à l'un des plus grands hommes qu'aient honoré le trône et l'humanité. Suède.

Falshin, capitale de la Dalécarlie, est fort peu considérable, n'ayant guère que 4000 habitans. L'église construite en 1650, est couverte de cuivre, et l'a déjà été trois fois. La fameuse mine de *Kopparberg* est à 500 toises de la ville; elle a éprouvé en différens temps des éboulemens considérables, celui de 1789 dura deux jours. La profondeur totale de la mine est de 189 toises. La grande ouverture a 200 toises de long sur 120 de large. On y descend par un escalier en bois pratiqué sur le roc; et c'est au fond de cette grande ouverture qu'est l'entrée de la mine; il n'y en a peut-être pas au monde où il soit si peu fatigant de descendre, on a des escaliers jusques au fond, à l'exception des 12 dernières toises, où on se sert d'une échelle de fer. C'est le passage le plus incommode ou pour mieux dire le seul qui le soit. Il mène au plus profond, appelé trou d'*Armfelt*. Les escaliers sont tellement commodes, que les chevaux employés dans l'intérieur, au

Suède.

nombre de vingt-deux, les montent et les descendent. A 118 pieds de profondeur, on trouve le sallon du conseil où sont des tables et un lustre. C'est où le roi s'est arrêté et a écrit son nom en 1788, le 20 septembre, sur une pierre de pyrite tirée de la mine, qu'on a encâdrée et mise sous verre. Il était descendu dans la mine en 1755 et en 1768.

Mora, est une paroisse très-considérable, puisqu'elle contient environ 15000 habitans. Mais ce qui rend cet endroit très-remarquable; c'est que Gustave Vasa y a harangué les Dalécarliens sur une pierre qu'on y voit encore, et qu'il y a assemblé les troupes avec lesquelles il a chassé Christiern II de Stockholm. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce lieu, c'est que Gustave III, en 1788, a harangué le même peuple sur la même pierre, qu'il l'a persuadé de même, et qu'il en a obtenu les mêmes succès; mais une différence bien remarquable, c'est que les ennemis du Gustave III, qui se trouvaient dans sa capitale, n'étaient pas des Danois. *Mora* est sur le chemin d'*Elfdal*, où sont les fameuses carrières de porphyre, dignes de toute l'attention d'un voyageur curieux. On en trouve

dans plusieurs montagnes, toujours par couches et de plusieurs couleurs, comme noir, gris, rouge et brun, avec des taches blanches, rouges et vertes. Ce porphyre est très-dur, et prend le plus beau poli. Il y est en grande abondance; les carrières sont au nombre de cinq. En 1730, on commença à se douter qu'il y avait des carrières de porphyre en Dalécarlie. On écrivit pour et contre. En 1786, on s'en assura, le projet de les ouvrir fut adopté, et on commença à travailler à l'exploitation desdites carrières en mai 1788. La façon de détacher le porphyre, est la même dont on se sert en Italie. On trace les pièces tout à l'entour avec des outils d'acier, faits en pointe, et on les détache ensuite avec des coins qu'on enfonce à coups de masse. On fait à cette fabrique toutes sortes d'ustensiles, des tables, des vases, des mortiers. Cet établissement mérite d'être vu en détail. On s'arrangera pour faire cette course dans la belle saison, ou quand le traînage est tout à fait établi, mais alors la neige dérobe beaucoup d'objets intéressans. Suède.

Il faut revenir à *Fahlun* par le même chemin. Voici le moment d'entrer dans quelques détails sur la Dalécarlie et sur ses habitans.

Suède. La Dalécarlie est une grande province de plus de quatre-vingt lieues sur soixante au moins; elle manque de terres labourables ; aussi est-elle bien loin d'être peuplée à proportion de son étendue. On n'y compte guère au-delà de cent vingt mille habitans ; les mines et les forges en sont la principale, et l'on peut dire l'unique richesse ; mais dans ce pays entrecoupé de lacs, de forêts, de torrens, habite un peuple brave, loyal; attaché de tout temps à ses souverains et à la liberté ; car, il ne regarde pas ces deux choses comme incompatibles. C'est surtout en Dalécarlie que s'est conservé le souvenir du libérateur de la Suède. L'habitant des campagnes, l'artisan, le peuple, tous enfin connaissent Gustave Vasa; ils se rappellent que c'est à leurs ancêtres qu'il a dû la couronne ; leur ame en est exaltée, ils en parlent avec complaisance et avec fierté. Ce peuple, presqu'aussi sauvage que ses montagnes, a encore la même rudesse dans les mœurs, la même teinte de caractère ; libre comme autrefois, il ne pourrait supporter la chaîne de l'esclavage. Attaché à son roi, il veut un roi, et non un maître ; toujours prêt à le défendre, le Dalécarlien d'aujourd'hui a prouvé à Gustave III, qu'il n'avait pas dégénéré

généré. Les Dalécarliens sont dans l'usage de toucher la main aux princes et même au roi lorsqu'ils le rencontrent; nous en fûmes témoins un jour à Haga en nous promenant avec S. M., qui eut la bonté de nous confirmer la réalité de cette coutume. Les Dalécarliens sont divisés en gris et noirs; cette dénomination vient de leur habit, qui est toujours d'une de ces deux couleurs. Suède.

En allant de Fahlun à Gefle, on fait treize milles à la troisième poste, on passe deux fois la Dahl sur un pont flottant; et on traverse beaucoup de forêts. Avant *Sarstad*, on trouve la barrière qui sépare la Dalécarlie de la *Gestricie*. A un demi-mille, mais hors du chemin, sont les mines de fer de *Torsœker*, elles sont considérables. A un demi-mille des mines, est une montagne nommée *Kierberg*, qui fournit des grenats noirs grenelés de blanc, ce qui fait des pièces assez jolies, mais très-friables. Les travaux de cette mine sont superbes, les galeries admirables et méritent d'être vues. De Sarstad à Gefle, les villages sont plus fréquens, ainsi que les habitations éparses dans la campagne, ce qui vient de la quantité de mines et de forges; les che-

Suède.

mins sont aussi meilleurs, et l'on voit de temps en temps quelques champs de blé. Au commencement de la dernière poste, on passe un pont, et un second avant d'être à Gefle : ce dernier est en pierres avec une balustrade de fer, et une inscription qui porte qu'il a été construit en 1772, sous le gouvernement de M. de Sparre, en mémoire de la révolution.

Gefle, petite ville d'environ cinq à six mille habitans ; ainsi, elle est plus considérable que Falhun, et beaucoup plus agréable par sa situation sur le golfe de Bothnie. Le port est formé par une longue jetée au bout de laquelle on a un joli point de vue ; il y a un canal qui entre dans la ville : le commerce y est considérable ; on en exporte beaucoup de fer ; elle est regardée pour l'exportation comme la troisième ville du royaume, et au plus la quatrième pour l'importation.

Il y a un gymnase à Gefle, l'hôtel de ville est un joli bâtiment. On trouve à quelques milles aux environs de Gefle une quantité étonnante de forges. Si l'on suit sa route vers Torneo, on traversera la forêt *Tynnebro - Heden* qui sépare la Gestricie de l'Helsengie. Cette dernière province a les

villes de *Seuderhamn* et de *Hudvisksvall*. La première a une manufacture d'armes; au bourg de *Berge*, on voit une machine construite selon la méthode hollandaise, qui coupe les pièces de monnaie par le moyen de l'eau. Suède.

L'Angermanie a pour capitale *Hernosand*, résidence du gouverneur et de l'évêque ; il y a aussi un consistoire ecclésiastique et un gymnase. Cette province produit beaucoup de lin; elle est renommée pour la manière de le filer et de le travailler.

La Westrobothnie a les villes d'*Umeo*, où réside le gouverneur, et *Torneo*. Cette dernière est connue par le séjour qu'y ont fait les académiciens français envoyés en 1736 pour déterminer la figure de la terre; c'est-là qu'on devra se rendre, si l'on est curieux de voir le soleil pendant plusieurs jours, mais ce plaisir sera bien acheté par les fatigues de la route, et surtout par celles qu'on essuiera si l'on gagne la Russie par le côté oriental du golfe ; on traversera une étendue immense de pays ; et du moment qu'on s'éloignera de la mer, on ne trouvera plus aucune ressource. Un autre désagrément très-majeur, est la quantité prodidigieuse d'insectes qui désolent ce pays

pendant les deux ou trois mois que dure l'été.

Suède. Il y a une espèce particulière de mouche dont chaque piqûre fait sortir le sang. Les habitans qui sont obligés d'aller sur les rivières, n'ont d'autre moyen de s'en garantir, que de se couvrir le visage d'une sorte de mastic; du reste, toute la route depuis Gefle est belle; elle est cependant triste, en ce que l'on traverse souvent de grandes forêts; mais on y est en sûreté de nuit comme de jour, et l'on voyage dans la partie de l'Europe dont, jusqu'à présent, la corruption a le moins approché.

De Gefle à *Sudersfors* et avant d'être à *Elfscarleby*, on passe la Dahl dans un bac à rames. Un quart de mille après Elfscarleby, on prend un petit chemin à droite qui conduit à la cataracte. On la voit commodément d'un moulin à scie qui est à côté. Cette cataracte est très-curieuse, et plus considérable par la masse d'eau, que celle de *Trolhætta*, mais elle est peut-être moins pittoresque par les alentours.

Sudersfors est une forge considérable, c'est la seule forge d'ancres qu'il y ait en Suède, et ce qui la rend encore plus intéressante, c'est qu'on y procède tout autrement qu'ailleurs, où les ancres se font de

barres ou de fer forgé ; au lieu qu'ici, elles se font immédiatement avec la gueuse ou le fer fondu. On assure que les ancres faites de cette manière, sont au moins aussi bonnes que les autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles sont infiniment moins coûteuses, puisqu'on forge le fer une fois de moins. On en a fait jusqu'à 2400 et même 3000 par an, pendant la guerre entre la France et l'Angleterre ; mais c'est le plus qu'il soit possible de faire. Suède.

Le minerai vient de Dannemora, et c'est ce qui rend le fer de cette forge si bon, ainsi que tout celui qui se tire de la même mine. Ce minerai en arrivant est d'abord cassé, et porté ensuite jusqu'au four ouvert où il doit être jeté. Il y a deux de ces fours en plein air, l'un à 42 pieds sur 25, l'autre de la même forme est moins grand ; tous les deux ont sept pieds de profondeur : on met une couche de bois de toute l'étendue du fond, il brûle près de quatre semaines. Le minerai sortant delà est pilé sous un gros marteau et jeté dans un crible dont la plus fine partie est portée dans les grands fourneaux. Ce grand fourneau une fois allumé, l'est pendant 36 semaines ou environ, plus ou moins, sans interruption.

Suède.

on y jette chaque heure un last de charbon, et un schippund et demi de minerai, divisé en onze portions égales : il faut environ quinze heures pour que le fer devienne en fusion. Cette opération rend peu de chose dans les commencemens, jusqu'à ce que le fourneau soit bien allumé, mais cela augmente progressivement. Les soufflets vont par le moyen d'une roue de 20 pieds de diamètre. Il faut avoir la plus grande attention en jetant le minerai sur le charbon, une très-petite quantité de plus ou de moins pourrait nuire à la fonte, et avoir une très-grande influence sur la bonté du fer : on le fait couler toutes les onze heures : le fourneau rend par écoulement sept à huit schippunds : un très-petit quart d'heure après, le fer ayant pris une certaine solidité, on le soulève et on le déplace, pour qu'il refroidisse plutôt, peu après on le jette dans une cuve qu'on remplit d'eau froide à plusieurs reprises, parce qu'elle devient bouillante tout de suite les premières fois : il s'élève de cette cuve une fumée prodigieuse, et à côté on sent une espèce de tremblement sous les pieds.

Dans un autre bâtiment sont huit fourneaux, dont six pour fondre la gueuse et

deux pour les grosses ancres. Pendant la guerre entre la France et l'Angleterre on ne suffisait pas aux demandes. On est obligé de transporter, par terre les ancres, jusqu'à *Elfscarleby*, à cause de la cataracte: les plus grosses, qui sont de trente schippunds, demandent huit chevaux, et il faut absolument le traînage. Suède.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Stockholm. — Description d'Upsal. — Ancien palais de cette ville. — Cathédrale. — Tombeau et caractère de Gustave Vasa. — Université d'Upsal, Bibliothèque. — Codex argenteus. — *Morastéen, lieu où l'on proclamait anciennement les rois de Suède. — Jardin de Botanique. — De Linnæus, de Wallerius, de Cronstedt et de Bergman, célèbres Chimistes Suédois.*

Suède. QUOIQUE le temps de mon séjour en Suède fut limité, je ne voulais pas quitter ce pays sans voir Gothenbourg, la ville du royaume la plus commerçante après Stockholm, et le canal de Trolhetta qu'on m'avait représenté comme un ouvrage étonnant. M'étant pourvu d'un chariot ouvert qui est la voiture ordinaire du pays,

et l'ayant rendu plus commode par le moyen de deux fauteuils suspendus sur des ressorts, je partis le quatrième mars de bon matin, accompagné d'un domestique suédois qui parlait français, et j'arrivai le même jour à Upsal, qui est à 45 milles environ de Stockholm. Suède.

Cette ville, située à l'entrée d'une plaine ouverte, fertile en grains et en pâturages, est petite, mais fort jolie, et contient environ trois mille habitans, outre les étudians. Le plan en est fort régulier; elle est partagée en deux parties presqu'égales par un ruisseau, et les rues se coupent à angles droits : au milieu est une grande place : le plus petit nombre des maisons est de briques, les autres sont formées de grandes pièces de bois taillées en forme de planches peintes en rouge : les toits sont couverts de gazon posé sur des écorces de bouleau : chaque maison à une cour ou un jardin.

Le vieux Upsal qui est d'une grande antiquité, et dont il est fait mention dans les plus anciennes annales du nord, doit avoir été à peu de distance de la ville qui porte à présent ce nom. C'était-là, que dans le temps du paganisme on voyait un temple célèbre par les sacrifices qui s'y faisaient

et par la résidence du grand prêtre d'Odin.

Suède. Le nouvel Upsal a été fondé bien longtemps avant Stockholm. On ne sait, à la vérité, par aucune autorité certaine l'époque précise de son origine ; mais la plupart des antiquaires Suédois ont conjecturé avec beaucoup de vraisemblance que cette ville n'avait d'abord été qu'un faubourg de l'ancien Upsal, et qu'elle s'était élevée sur ses ruines, lorsque celle-ci tomba en décadence et fut abandonnée.

Upsal était autrefois la capitale de la Suède et la résidence de ses rois. Le palais fut commencé en 1549, par Gustave Vasa, et achevé par son fils Éric XIV : c'était un bâtiment vaste et magnifique, mais il a été brûlé en 1702 : ce qui en reste est élevé sur une colline d'où la vue est fort belle et fort étendue : une ancienne entrée, beaucoup de ruines, des arcades, des voûtes, sont des preuves et des restes de son ancienne magnificence. La salle où la diète s'assemblait a été convertie en grenier, et sa vaste étendue est la seule chose qui réponde encore à la dignité de son ancienne destination : car elle a 140 pieds de longueur sur 90 de largeur.

Upsal est le siége d'un archevêque, et

l'un des plus anciens établissemens chrétiens qu'il y ait eu en Suède. C'est dans le centre de la ville qu'est la cathédrale, grand bâtiment de briques d'une architecture gothique : elle a été commencée dans le milieu du treizième siècle sous la direction d'un architecte français qui prît pour modèle l'église de Notre-Dame de Paris; elle a souvent été endommagée par le feu, mais on l'a toujours réparée avec soin. Suède.

En entrant dans cette cathédrale, je contemplai avec le plus grand respect, et même avec une admiration qui tenait de l'enthousiasme, le sépulcre où sont déposés les restes vénérables de Gustave Vasa : il est dans une chapelle particulière construite en marbre, avec quatre pyramides de bois à chaque angle, mais il en manque une aujourd'hui. La statue en marbre est sur sa tombe entre celles de ses deux premières femmes qui sont enterrées avec lui.

Né simple particulier et élevé à l'école de l'adversité, Gustave obtint la couronne au premier de tous les titres, celui de la reconaissance de ses concitoyens, pour de longs et fidèles services. La Suède lui dût d'être délivrée d'un joug étranger et de l'oppression d'un tyran, l'abolition de la

Suède. monarchie élective, l'établissement de la succession héréditaire, et l'introduction de la religion protestante.

L'inscription qui est sur sa tombe nous apprend qu'il naquit en 1490, qu'il fut nommé administrateur de Suède en 1520, élu roi en 1523, couronné en 1528 et qu'il mourût en 1560, après un règne glorieux de quarante ans. Egalement grand, soit qu'on le considère comme législateur, guerrier ou politique, il se distingua dans toutes les stations de la vie, par sa froide intrépidité, par son activité, par son intégrité, par sa prévoyance, par son habileté dans la législation, par la protection qu'il accorda aux lettres et aux sciences, par son affabilité pour les personnes de tout rang, par sa piété solide et éclairée. Ces grandes qualités étaient relevées par un air majestueux et plein de grâces, et surtout par une éloquence irrésistible qui lui attirait l'admiration et la confiance de tout le monde. On peut dire de lui avec justice, que le monarque le plus arbitraire n'exerça jamais une plus grande autorité sur ses esclaves, que celle que Gustave devait à l'affection volontaire de ses concitoyens. En un mot, il fut estimé par les étrangers,

autant que par son peuple, par ses contemporains aussi bien que par la postérité, et regardé comme le plus sage et le meilleur des princes qui ont jamais orné le trône. Suède.

Outre plusieurs inscriptions et épitaphes en vers dont la tombe de ce prince est chargée, on y trouve deux tables généalogiques qui le font descendre des anciens rois de Suède, comme si la gloire de Gustave n'illustrait pas plutôt ses anciens rois, qu'elle ne peut emprunter de l'éclat de cette descendance équivoque. Sa postérité a occupé le trône de Suède de mâle en mâle jusqu'à Gustave Adolphe.

Dans la chapelle voisine, est le tombeau de Jean III qui monta sur le trône de Suède en 1568. Ce fut un fils du grand Gustave peu digne d'un tel père. Dévoué servilement à sa femme, il perdit bientôt l'affection de ses sujets par sa faiblesse et son imprudence, et surtout par les efforts qu'il fit pour rétablir la religion catholique en Suède. Quoiqu'il n'eut pas été assez scrupuleux pour craindre d'empoisonner son frère Eric, il se fit une religion de jeuner un jour de le semaine, parce que le pape l'avait condamné à expier par cette pénitence le meurtre de son frère. Bigot

Suède.

dans toutes les sectes, il n'avait aucun principe sur la religion, et il se montra tour à tour protestant ou catholique, suivant la croyance des personnes qui le gouvernaient.

Un monument superbe est élevé près de là à Catherine Jagellon, princesse polonaise aussi belle qu'aimable, et qui sut prendre un ascendant absolu sur le roi Jean III son époux, ascendant funeste qui fut la source des guerres civiles et religieuses qui deshonorèrent le règne de ce prince, et firent le malheur de ses peuples et le sien. Gouvernée elle-même par des moines ambitieux et fanatiques, Catherine voulut par leurs conseils forcer les Suédois à embrasser la religion catholique et ce ne fut qu'après sa mort, en 1583 que ce projet étant abandonné par son époux, le calme fut rétabli en Suède.

La sacristie de cette cathédrale contient diverses reliques et monumens de l'antiquité. Dans ce dernier genre on remarque un vieux tronc d'arbre grossièrement sculpté en forme de tête à peu près humaine. On lui donne le nom d'image du dieu *Thor*, autrefois adoré dans ces contrées et auquel on offrait des sacrifices humains au

vieux Upsal. La grossièreté de cet ouvrage ne permet pas de douter de sa haute antiquité, et il a été probablement une de ces idoles auxquelles les peuples superstitieux de ces temps rendaient un culte public, puisqu'en général dans ces âges reculés et chez les peuples barbares, les idoles sont ordinairement des statues aussi informes et aussi mal travaillées. Suède.

Une pierre à aiguiser qui a plusieurs pieds de longueur attira ensuite toute mon attention. La tradition porte qu'Albert de Mecklenbourg, roi de Suède en 1434, envoya cette pierre par dérision à Marguerite de Valdemar, en lui recommandant de s'en servir pour aiguiser son épée et toutes celles de son armée : mauvaise plaisanterie à laquelle il eût sans doute regret, puisqu'il fut battu et fait prisonnier par cette même femme qu'il avait voulu tourner en ridicule.

La troisième curiosité est un lambeau déchiré d'une chemise de femme attachée à un bâton en guise de drapeau, qu'on nomme la chemise de Marguerite. Ce singulier étendart fut, dit-on, déployé dans un jour de bataille pour ranimer le courage de l'armée (danoise apparemment.) On ne

Suède.

nous dit d'ailleurs aucune circonstance de cet événement qui est assez incertain, et mérite peu d'être approfondi.

Les rois de Suède étaient anciennement couronnés dans la cathédrale d'Upsal; Ulrique Eléonore est la dernière qui y ait reçu la couronne. Cette cérémonie s'est faite à Stockholm depuis ce temps-là.

L'université d'Upsal est ce qui fait le plus grand lustre de cette ville. C'est la plus ancienne de Suède. En 1478 *Stenon-Sture* en jeta les fondemens. On adopta les réglemens de l'université de Paris, et les États du royaume leur donnèrent force de loi la même année. Gustave Vasa l'a protégea avec zèle, et la dota si richement qu'il peut en être regardé comme le second fondateur. Elle souffrit beaucoup durant les guerres de Charles IX, mais elle fut de nouveau rétablie par Gustave Adolphe, prince très-éclairé et ami des lettres, qui serait plus célèbre à ce titre si son mérite comme protecteur des sciences ne se perdait en quelque sorte dans l'éclat de ses grands exploits guerriers.

A la tête de l'université, est un chancelier élu par les professeurs et confirmé par le roi. C'est toujours un homme du premier

premier rang et des plus considérables du royaume. En son absence, c'est l'archevêque d'Upsal qui en fait les fonctions. Il y a vingt-quatre professeurs à Upsal, quand une chaire vient à vaquer, le corps présente trois candidats au roi qui en choisit un. Suède.

Cette université a été appelée avec justice, *la grande, la première des écoles pour l'histoire naturelle.* C'est en effet la meilleure des académies du nord; et dès le temps de son institution, elle a produit des hommes distingués dans toutes les sciences. Les savans ouvrages que divers de ses membres ont publié depuis peu, prouvent assez avec quel succès on y cultive en particulier les sciences naturelles. Le recueil intitulé *aménités académiques* est un de ceux qui ont le plus étendu la réputation de cette savante société. C'est un choix de thèses sur des sujets d'histoire naturelle soutenus sous la présidence du célèbre *Linnæus.* On peut les regarder comme des ouvrages approuvés par ce savant professeur, at ayant la même autorité que les siens; ils sont même souvent destinés à les éclaircir et à en confirmer diverses propositions.

Suède.

La bibliothèque de l'université contient plusieurs manuscrits et livres de prix. *Olaus Celsius* qui a écrit sur cette collection, nous apprend qu'elle doit son origine à la libéralité de Gustave Adolphe qui donna à l'université sa propre bibliothèque, très-considérable pour le temps ; et plusieurs autres bibliothèques qui faisaient partie des dépouilles des pays où il avait porté ses armes victorieuses. Il s'était réservé toujours pour sa part du butin dans les villes prises d'assaut les livres qui pouvaient s'y trouver : c'est ainsi qu'il fit passer à Upsal la bibliothèque des Jésuites de Riga, et celle de plusieurs autres villes de Pologne et d'Allemagne. Ses successeurs suivirent cet exemple, ainsi les armées suédoises enrichissaient par leurs conquêtes les bibliothèques de leur pays.

Le morceau le plus précieux de cette bibliothèque, est le manuscrit gothique, connu sous le nom de *Codex argenteus*. Ce sont les quatre évangiles, écrits en lettres or et argent, toutes les lignes interlignées, *in*-4°. incomplet au commencement et à la fin, en tout, cent quatre-vingt-sept feuillets ; à la marge quelques traductions de passages en latin. On suppose que

c'est une copie de la traduction que fit des évangiles en langue gothique, l'évêque *Uphiles*, l'apôtre des goths, au quatrième siècle. J'ai examiné ce curieux manuscrit avec beaucoup d'attention. Je ne sais si je dois dire qu'il est écrit sur du vélin, du parchemin ou du papyrus. On diffère sur ce point. Les feuilles sont d'une couleur violette, et c'est sur ce fond que les lettres, qui sont toutes capitales, ont été ensuite peintes en couleur d'argent, excepté les initiales et quelques passages qui sont de couleur d'or. Je me suis convaincu, par un examen attentif, que chaque lettre est peinte, et non imprimée, comme quelques auteurs l'ont assuré, au moyen d'un fer chaud appliqué sur des feuilles d'or ou d'argent. Plusieurs lettres d'argent sont devenues vertes avec le temps : mais les lettres d'or sont bien conservées. Ce manuscrit est gâté en plusieurs endroits, mais ce qui ne l'est pas est presque toujours parfaitement lisible. Suède.

Ce manuscrit fut découvert en 1597, dans la bibliothèque de l'abbaye des bénédictins de Verden en Westphalie, par Antoine Morillon qui le fit connaître le premier au monde savant. De l'abbaye de Ver-

Suède.

den il fut transporté à Prague pendant le peu de temps que cette ville appartint à l'électeur palatin. Prague ayant été prise d'assaut par les Suédois en 1648, il fit partie du butin du général Kœnismarck qui en fit présent à la reine Christine. On dit qu'elle le donna à Isaac Vossius; mais il est bien plus probable que le rusé hollandais le prit sans permission avec beaucoup d'autres livres et manuscrits rares de la bibliothèque de la reine, dont il s'empara à la faveur de la confusion qui précéda l'abdication de cette princesse. A la mort de ce savant, l'exécuteur de ses dernières volontés, le comte Magnus de la Gardie, acheta ce manuscrit qu'il paya 250 livres sterlings, et il en fit présent à l'université d'Upsal, où il est encore aujourd'hui.

Ayant prié le bibliothécaire de me montrer le premier livre imprimé en Suède, il me fit voir *le dialogus creaturarum moralisatus*, publié à Stockholm en 1483, par Jean Snell, imprimeur Allemand, que l'administrateur Stenon Sture avait fait venir en Suède.

Avant que de terminer ma relation de cette bibliothèque, je dois faire mention

d'un beau cabinet d'ébène et de cyprès, orné de pierres précieuses, dont la ville d'Augsbourg fit présent en 1632 à Gustave Adolphe. Entre autres curiosités qu'il contient, on remarque une agathe qui a deux empans de longueur et un et demi de largeur. Sur l'un des côtés on a peint le jugement dernier, et sur l'autre le passage de la mer rouge. Les figures sont d'un très-beau coloris, semblable à celui des peintres Allemands qui ont succédé immédiatement à Albert Durer. L'artiste s'est servi avec beaucoup d'art des teintes et des ombres de la pierre pour exprimer l'eau et les nuages, et il a rendu avec autant de naturel que de hardiesse, les eaux s'élevant comme un mur pour ouvrir un passage aux Israélites, et se jetant avec furie derrière eux pour engloutir l'armée de Pharaon. Cet artiste qui se nommait Jean King s'est peint lui-même aux pieds du pape au milieu des saints dans le ciel. Suède.

Avant de quitter Upsal, j'allai visiter le lieu où se faisait anciennement l'élection des rois de Suède. Il est à sept milles de cette ville dans le milieu d'une plaine appelée *Mora*, et il est encore remarquable par plusieurs des pierres brisées dont l'une

Suède. est conuue dans l'histoire de Suède sous le nom de *Morastéen*, ou pierre de *Mora*. C'était sur cette pierre comme sur un trône que les souverains qui venaient d'être élus recevaient les hommages de leurs sujets et les marques de la royauté. On gravait sur une autre pierre leur nom et l'année où cette cérémonie s'était faite; c'était-là un titre et un monument de leur élection. J'y remarquai dix pierres dont la pramière n'avait que six empans de longueur, deux de largeur et deux d'épaisseur, et que la tradition prétend être le *Morastéen*, les autres sont extrêmement petites. J'observai, sur plusieurs de ces pierres, une croix et un globe gravés grossièrement, et sur une en particulier qui était fort ancienne, les trois couronnes qui sont les armoiries de la Suède. J'y découvris aussi quelques traces d'inscriptions qui paraissaient être en langue gothique, mais elles étaient trop imparfaites pour que j'essayasse de les déchiffrer. Ces antiquités suédoises n'étaient couvertes, il y a quelques années que d'une hutte de bois, mais à présent elles sont renfermées dans un bâtiment de briques que le roi régnant à fait construire à ses frais à l'honneur des

rois ses prédécesseurs. Une inscription en langue suédoise gravée sur les murs intérieurs fait mention des rois qui ont été élevés sur le trône dans ce lieu. Suède.

Olaus Magnus, historien de la Suède assure que le *morastéen* ou la pierre sur laquelle on élevait le roi nouvellement élu, était au milieu de douze autres pierres rangées en cercle. *Camden* décrit un semblable monument trouvé près le village de Saint-Buricus, dans le pays de Cornouailles.

Toutes les nations Germaniques et Celtiques ont eu dans les temps anciens la coutume d'élire et de proclamer leurs rois ou leurs chefs dans les assemblées des hommes libres de la nation qui se tenaient en plein air, comme cela se pratiquait il n'y a pas long-temps en Pologne. On sait quelle répugnance ces peuples avaient pour les lieux fermés, qu'ils regardaient comme dangereux pour leur liberté et de véritables prisons. D'ailleurs, il leur eût été difficile d'assembler tant de monde dans une enceinte couverte et même dans une ville, puisqu'ils n'avaient point de villes proprement dites. Il serait aisé de trouver des traces de cet usage dans l'histoire ancienne

de toutes ces nations. Je me bornerai à observer qu'on trouve aussi en Danemarck les lieux où se faisaient les élections des rois, et que ces monumens préservés des ravages du temps par leurs masses et leur grossièreté, sont de grands rochers ordinairement au nombre de douze rangés en cercle, et dressés sur une des extrémités, au milieu desquels s'élève un autre rocher qui servait de trône au roi.

Suède.

Le jardin de botanique d'Upsal, que j'ai eu le plaisir de visiter, accompagné du fils de *Linnæus*, est petit, mais distribué avec intelligence, et les plantes, particulièrement les exotiques, y sont en très-grand nombre. Je ne pouvais m'empêcher de considérer avec une sorte d'enthousiasme ce petit morceau de terrain rendu si célèbre par Linnæus, dont on peut dire sans exagération qu'il a fait de toutes les parties de l'histoire naturelle le sujet de ses profondes recherches. Son inclination pour les sciences, dans lesquelles il s'acquit un si grand nom se manifesta de bonne heure, et ce fut à l'occasion suivante. Son père s'amusait à cultiver des plantes et des fleurs dans le jardin de sa cure; Linnæus encore enfant prit

part à cet amusement, et il pouvait à peine marcher, qu'il témoignait une grande joie lorsqu'on le laissait entrer dans le jardin. A mesure qu'il prenait des forces, il prenait plus de goût à remuer la terre, et obtint ensuite une petite portion de terrain pour lui seul, qui fut appelée la maison de Charles. Suède.

Après de longues études et plusieurs voyages tous consacrés à la botanique, il obtint enfin ce qui faisait l'objet de toute son ambition, la chaire de botanique de l'université d'Upsal, et la charge d'intendant du jardin des plantes. Il ouvrit des cours de botanique, d'histoire naturelle, de médecine, et passa le reste de sa vie à Upsal. Il avait toujours un nombreux auditoire, beaucoup d'étrangers accoururent pour l'entendre. On trouvait dans ses leçons la précision et l'exactitude qui rendent ses ouvrages si recommandables.

Pendant les premières années de son séjour à Upsal il donnait des leçons publiques sur les plantes, et allait herboriser au printemps et en automne dans le voisinage de cette ville. Dans ses promenades savantes, il était suivi de deux à trois cents étudians divisés en différentes compagnies, et de

Suède.

trompettes et de cors de chasse. Lorsque Linnæus avait quelque plante curieuse ou quelqu'oiseau ou insecte à faire voir, ou quelque remarque importante à communiquer, il faisait appeler ses gens épars, par le moyen de cette musique bruyante, et ils couraient en foule se ranger autour de lui pour l'écouter avec un respectueux silence. C'est ainsi qu'il répandit de plus en plus l'esprit de recherches et le goût de l'histoire naturelle dans sa patrie.

Son nom doit être inscrit dans la liste des grands philosophes qui ont été amis de la religion, avec ceux de Newton, de Boyle, de Locke, de Haller, d'Euler. Il témoigna toujours le plus grand respect pour l'être suprême, et il avait fait mettre sur la porte de son cabinet ce vers connu.

Innocui vivite, numen adest.

Le grand mérite de *Linnæus*, comme naturaliste, est d'avoir tiré l'histoire naturelle de l'état d'imperfection où elle était avant lui, et d'y avoir répandu la lumière, l'ordre et la précision. Le seul catalogue de ses ouvrages ferait un petit volume, et il en faudrait beaucoup pour tracer seu-

lement une esquisse de son sytême, connu aujourd'hui partout sous le nom de *système de Linnæus*, qui embrasse dans un nouvel ordre toutes les branches de l'histoire naturelle. En lisant ses ouvrages, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de ses profondes connaissances, ou de son génie fécond et inventif, ou de son application infatigable, ou de son exactitude étonnante dans les descriptions et les classifications des objets qui paraissent se ressembler le plus. Suède.

Les revenus publics et la prospérité de la Suède étant principalement fondés sur le produit de ses mines et surtout de celles de fer, la minéralogie a été soigneusement cultivée et encouragée dans ce royaume. C'est à cette cause que nous devons principalement attribuer la supériorité des chimistes Suédois sur ceux des autres nations. Car quoique les Allemands se soient aussi distingués dans cette science, c'est aux Suédois qu'est dû le premier système raisonné de minéralogie. *Linnæus* est un des premiers qui nous a appris la méthode de classer ces corps inorganisés. Il a jeté les fondemens de cette distribution qu'il a cherché dans leur analyse chimique. Ce sys-

Suède.

tême a été en grande partie adopté par Vallerius, mais c'est surtout à Cronstedt que l'on doit un arrangement plus complet et plus précis de ces objets, conformément à leurs principes constitutifs, et il faut avouer que les découvertes des minéralogistes et chimistes suédois ont fait faire en peu d'années de grands progrès à cette branche des connaissances humaines.

Wallerius fit imprimer à Stockholm en 1747, la première esquisse de son système. Les nombreux ouvrages qu'il a publié depuis, l'ont étendu, développé et confirmé. Sa minéralogie traduite dans la plupart des langues de l'Europe, est un des meilleurs ouvrages qu'on ait sur cette science.

Cronstedt se fit connaître de bonne heure par la découverte d'un nouveau demi-métal, nommé *nichel*. Son essai sur un système de minéralogie est entre les mains de tous ceux qui cultivent cette science; il y classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs, et s'est distingué dans ce travail. Ce fut une grande perte pour la science, que la mort prématurée de cet habile homme, il mourut en 1765, à l'âge de quarante-trois ans.

Le professeur Bergman se distingua dès sa

jeunesse par son grand amour pour les sciences, et il fut pourvu de très-bonne heure d'une chaire de professeur en mathématiques et en histoire naturelle, à Upsal. Différens mémoires qu'il publia sur divers sujets intéressans de physique et d'histoire naturelle, étendirent sa réputation. Il succéda à Vallérius en 1767 dans la chaire de chimie et de métallurgie. Le principal ouvrage de ce savant, est son esquisse du règne minéral; ce traité abrégé mais excellent, a été souvent réimprimé et traduit en plusieurs langues. Suède.

La société royale d'Upsal est la plus ancienne académie de cette espèce qu'il y ait dans le Nord; elle fut formée en 1720 à l'occasion suivante. Benzélius, d'abord bibliothécaire de l'université et ensuite professeur de théologie; évêque de Gothenbourg et enfin archevêque d'Upsal, entreprit avec quelques autres savans, un examen de tous les livres publiés en Suède, de ceux que les Suédois avaient fait imprimer dans les pays étrangers, et de tous ceux qui y avaient été publiés, et qui avaient quelque relation avec la Suède. Cet examen contenait, outre une notice de ces livres, quelques actes originaux, ce qui lui fit don-

Suède.

ner le nom d'*Acta litteraria Sueciæ ;* et on suivit l'exécution de ce plan pendant dix ans. Alors, c'est-à-dire en 1730, les auteurs ne se bornèrent pas à rendre compte des ouvrages d'autrui, leur travail n'eut plus pour objet que des actes originaux et des dissertations. On substitua ensuite en 1740, au mot de *Sueciæ*, celui *Upsaliensis*, pour distinguer cette société de celle de Stockholm.

Elle cessa en 1750 de publier ses transactions sur le même plan; mais en 1773, elle les publia de nouveau sous le titre de *Nova acta regiæ societatis scientiarum Upsaliensis.* Ils ne paraissent pas régulièrement, mais seulement quand il y a des mémoires en suffisante quantité, et que la société veut en faire la dépense, car elle n'a point de fonds. Ces mémoires sont tous en latin, et imprimés *in*-4.° ; plusieurs sont fort estimés et méritent de l'être. On y traite une grande variété de sujets d'histoire, d'antiquités, de littérature du nord et d'histoire naturelle ; il y en a plusieurs de Linnæus et de Bergman.

CHAPITRE II.

Départ d'Upsal. — Description générale du pays. — Tombeau d'Eric XIV. — Arboga. — Oerebro. — Mariestad, Trolhaetta. — De la rivière Gotha. — Tentative pour joindre le golfe de Bothnie avec l'Océan par des canaux

Suède.

Les provinces d'Uplande, de Westmanie et de Nericie, que je traversai en allant à Gothenbourg, sont regardées comme la partie la plus riche et la plus belle de la Suède; et en effet, je ne saurais me représenter un paysage plus varié ni plus agréable que celui que présente toute cette contrée; c'est un mélange toujours charmant de collines, de vallées, de plaines, de lacs, de forêts, de champs et de prairies, interrompu fréquemment par un grand nombre de villes, de villages et de fermes éparses. Les voyageurs qui, d'après quelques districts qu'ils en ont vu en courant, prononcent que la Suède n'est qu'une terre ingrate et stérile, ne rendent certainement pas justice à ses beautés champêtres, et aux sites pittoresques qu'elle offre en grande quantité.

Suède.

Le 6 mars, je partis d'Upsal, et je traversai un pays plus ouvert et plus fertile que tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Suède, et j'arrivai à *Endkioping*, petite ville située sur le lac Mœler, et presque toute composée de maisons de bois, peintes en couleur rouge. Deux postes plus loin, je me trouvai à *Vesteros*, ville très-ancienne, selon la tradition des habitans. Cette ville fait un commerce considérable avec Stockholm par le moyen du lac Mœler, particulièrement en cuivre et en fer des mines voisines, dont la province de Westmanie abonde.

C'est une ville grande et irrégulière, composée de maisons de bois; on y voit les ruines d'un ancien palais, habité autrefois par les rois de Suède; c'est aussi le siége d'un évêque, et la cathédrale qui est en briques, est renommée pour avoir la plus haute tour qu'il y ait en Suède.

Dans cette cathédrale, est la tombe du roi Eric XIV. L'égarement de sa raison ne saurait le mettre à l'abri de tout reproche, et ce fut sans doute un prince indigne du trône. Sa perte fut préparée par la délivrance de son frère Jean, qu'il avait tenu prisonnier pendant quatre ans, et par l'imprudence

prudence qu'il eut d'épouser publiquement une femme de la plus basse extraction, qui avait été sa maîtresse ; il en avait eu un fils, et il avait forcé ses frères à le reconnaître comme l'héritier de la couronne. Ceux-ci se voyant ainsi déchus de l'espérance de lui succéder, se prévalurent du mécontentement général que la conduite déréglée et les excès du roi avaient excité dans tous les ordres de la nation ; ils se mirent à la tête d'un parti qui, grossissant tous les jours, fut en état d'assiéger le roi dans sa capitale, et de le forcer à capituler et à abdiquer la couronne en faveur de Jean. Le monarque détrôné fut aussitôt enfermé dans le château de Stockholm où on le traita indignement. Le détail des cruautés exercées contre lui, et la description qu'il nous a laissée de ses soffrances, ne peuvent que causer autant d'horreur que de pitié. Suède.

Le 7 mars, ayant changé de chevaux entre Vesteros et Arboga dans le petit village de *Kungsoer*, je fus engagé à m'y arrêter par la beauté de la situation, et je me promenai dans les environs et sur le bord du lac Mœler. Ce lac est extrêmement beau ; il renferme plusieurs îles couvertes de bois et de prairies très-abondantes ; ses

Suède.

bords sont élevés, bien plantés, et diversifiés par un mélange de châteaux et de maisons de paysans. Toute la partie du lac que je voyais, était couverte de glaces, mais elles ne pouvaient plus porter de voitures. Ce n'est ordinairement que pendant quelques semaines que la glace est assez forte pour cela, et qu'on peut aller en traîneaux jusqu'à Stockholm.

Ne trouvant rien de remarquable à Arboga, je me hâtai d'arriver à *Oerebro*, capitale de la Néricie, où je passai la nuit. Cette ville, la plus grande que j'eusse vu depuis que j'avais quitté Stockholm, est située à l'extrémité occidentale du lac Hielmer. Les maisons sont presque toutes de bois; les habitans fournissent Stockholm de fer, de vitriol et de couleur rouge. Leur commerce favorisé par les deux lacs que joint le canal d'Arboga, est fort considérable; il y a aussi une fabrique d'armes à feu, de draps et de tapis.

Le 9 mars, j'arrivai à *Mariestadt*, ville bâtie sur le lac Venner, par Charles IX, qui lui donna le nom de son épouse. De Mariestadt, je suivis pendant quelque temps les bords du lac Venner, le plus grand de la Suède; il a près de quatre-

vingt-dix milles anglais de longueur, sur quarante de largeur. Ses bords, dans le pays où j'étais, sont bas et unis, en sorte que la surface de ce lac paraît sans bornes comme celle de la mer. Suède.

Je traversai ensuite *Lindkiæping* dont les habitans font un commerce considérable par le moyen du lac Venner et de la rivière Gotha, qu'ils descendent jusqu'à Gothenbourg. Je passai la nuit dans le petit village de *Malby*, et le lendemain matin, j'arrivai à *Trolhætta*. Le pays que je traversai est extrêmement sauvage : ce ne sont que des bruyères stériles, coupées par des chaînes de rochers où l'on n'aperçoit presque aucune trace de végétation.

Ce village ne contient qu'une douzaine de maisons, près des cataractes du fleuve Gotha. Mais il est bien connu par les prodigieux travaux qu'on y a faits, pour ouvrir un passage aux vaisseaux, par le moyen du canal qui porte son nom.

Ce canal fait partie d'un vaste plan formé depuis long-temps, pour établir entre la mer Baltique et l'Océan une navigation au travers des terres qui, en augmentant le commerce intérieur d'un grand nombre de provinces, aurait dispensé de faire

Suède.

passer par le Sund une partie des marchandises de la Suède. Gustave Vasa fut le premier roi de Suède qui comprit l'utilité de cette navigation intérieure, lorsqu'il fit de *Lodèze*, aujourd'hui Gothenbourg, un port et une ville de commerce, afin que les vaisseaux marchands ne fussent pas toujours obligés de passer le Sund. Il se flatta qu'un jour les marchandises que la Suède importe ou exporte, pourraient passer par les lacs Venner, Hielmer et Mœler, jusqu'à Stockholm, si l'on réussissait à rendre navigables les rivières et les lacs qui les unissent.

Éric XIV voulant exécuter le plan tracé par son père, donna ordre qu'on s'en occupât sérieusement, mais les troubles dont son règne fut agité, ne permirent pas d'aller plus loin.

Plusieurs de ses successeurs reprirent ce grand projet. Charles IX fit dans cette vue creuser le canal de Cahgraw, et Charles XI celui d'Arboga. On s'aperçut cependant bientôt des grandes difficultés qu'on trouverait dans son exécution. Gustave Adolphe ne put trouver en Suède personne qui osât s'en charger, et Charles XI y envoya des ingénieurs hollandais qui le jugèrent im-

praticable. La Motraye, qui raconte ces faits, ajoute que Charles XII, loin de se rebuter par ces difficultés, envoya sur les lieux Potheim, ingénieur célèbre, qui lui remit un plan pour rendre navigables les cataractes de Trollhætta, et pour ouvrir entre Gothenbourg et Stockholm, et même entre les lacs Venner et Vetter et la ville de Nordkæping, une navigation pour de grands vaisseaux. Charles XII approuva ces plans et ordonna qu'on travaillât à leur exécution; mais sa mort fit interrompre ces travaux, qui ne furent repris que sous Aldolphe Frédéric, père du roi régnant. Suède.

Ce plan renfermait trois grands objets; 1.° la jonction des lacs Mœler et Hielmer; 2.° celle du lac Hielmer avec le lac Venner; 3.° celle du lac Venner avec l'Océan.

Le premier objet a été rempli au moyen du canal d'Arboga, il est large et à huit pieds de profondeur : on y compte huit écluses et il est navigable pour les mêmes vaisseaux qui naviguent sur les lacs. Ce sont des vaisseaux du port de quarante-trois tonneaux, couverts, à un seul mât, qui ont soixante-seize pieds de longueur, et qui tirent six à sept pieds d'eau.

Le second objet, c'est-à-dire, la jonction

Suède.

des lacs Hielmer et Venner, a rencontré jusqu'ici des difficultés insurmontables qui laissent peu d'espérance de succès.

Le troisième objet serait de joindre le lac Venner avec l'Océan germanique par le moyen du fleuve Gotha qui sort de ce lac, et se jette dans l'Océan près de Gothenbourg. Mais le cours de ce fleuve étant embarrassé par des bas fonds et des cataractes, on a tenté de faciliter la communication par le moyen du canal de Cahgraf, et du canal de Trolhætta.

Les travaux entrepris dans cette vue ont souffert plusieurs accidens : pour y remédier on a construit un écluse par ordre du roi régnant, et qui porte le nom de Gustave. C'est un canal magnifique de quatre cents pieds de longueur, dont la moitié est taillée dans le roc, et où des barques de quatre-vingt tonneaux et plus, peuvent passer aisément.

Des cataractes au lieu où le fleuve redevient navigables, il y a environ deux milles. On compte quatre principales cataractes séparées par des tournans, où l'eau violemment agitée présente un affreux et sublime aspect. La hauteur totale de ces

quatre cataractes est d'environ cent pieds. Je n'entrerai point dans le détail de ces immenses ouvrages ; on les a abandonnés comme inutiles, et on a formé le dessein de creuser un nouveau canal dans le roc qui forme les bords du fleuve ; il doit avoir quatre mille sept cents pieds de longueur, trente-six de largeur, et en quelques endroits, plus de cinquante pieds de profondeur : il aura neuf écluses, et si l'on réfléchit qu'il faudra percer un rocher de granit rouge qui s'étend dans tout cet espace, on conviendra que ce nouveau plan ne doit pas rencontrer moins de difficultés que l'autre ; cependant il ne faut pas prononcer qu'il est impraticable. D'autres ouvrages, comme le canal du duc de Bridgewater, en Angleterre ; celui de Languedoc, le chemin creusé dans le mont Gemmi en Suisse, prouvent que tout est possible à l'industrie humaine. Suède.

L'aspect du pays depuis Trolhætta jusqu'à Gothenbourg est sauvage et romantique. D'innombrables chaînes de rocs stériles s'étendent dans tous les sens, et dans l'intervalle ce sont des plaines très-fertiles d'un mille au plus de largeur qu'arrose le fleuve Gotha ; les montagnes sont de granit

Suède.

et dépourvues d'arbres, et presque de toute espèce de végétation.

Le fleuve forme en quelques endroits un beau courant et un canal assez étroit : à dix milles de Gothenbourg, il se partage en trois bras, dont deux se réunissent après avoir formé une petite île de roc vif. Ces deux bras réunis forment ce qu'on appelle la rivière du Nord, qui se perd dans la mer à dix milles de là. Le troisième bras, que je suivis jusqu'à Gothenbourg, conserve le nom de Gotha. Le terrain enfermé par ces deux bras du même fleuve, se nomme l'île de Hizingen.

Gothenbourg, que la commodité de son port a rendu une ville considérable; occupe la place où était une ville ancienne nommée *Lodèse*, bâtie par Gustave Vasa qui lui accorda de grands priviléges. La ville ayant été brûlée en 1611 par les Danois, Gustave Adolphe la fit rebâtir telle qu'elle est aujourd'hui : sa situation est très-singulière. A peu de distance de la mer est une plaine marécageuse qui peut avoir au plus un mille de largeur, bordée par les rivières de Gotha et Moeldal, et presque partout entourrée de rochers élevés si nuds, qu'à peine y aperçoit-on un brin d'herbe.

Gothenbourg est bâtie en partie sur ces rochers, en partie dans la plaine, ce qui la fait diviser en ville basse et ville haute. La première est toute unie, coupée par des canaux comme les villes de Hollande, et bâtie sur pilotis. La ville haute est bâtie sur la pente des rochers, et les maisons s'élèvent les unes sur les autres en amphithéâtre : l'une et l'autre sont fortifiées régulièrement. La ville peut avoir trois milles de tour sans compter le faubourg de Haga, qui est près du port. Suède.

Les rues sont droites et régulières : un petit nombre de maisons est en briques ; la plupart sont de bois peint en rouge. Le port est fermé par deux chaînes de rochers, et il peut avoir un quart de mille de largeur. La population de cette ville s'est considérablement accrue depuis quelques années : elle contient aujourd'hui environ dix huit mille habitans. Les progrès sont dus, sans doute, à ceux de son commerce, à la compagnie des Indes qui y est établie, et à la pêche du hareng qui s'y fait avec beaucoup de succès.

En 1731, on y forma une compagnie de marchands, à laquelle on accorda un privilége exclusif pour faire le commerce de

Suède.

l'Inde pendant quinze ans. Le port de Stockholm étant fermé trop long-temps par les glaces pour qu'on puisse en faire partir à temps les vaisseaux destinés au voyage de l'Inde, cette compagnie s'est fixée à Gothenbourg, dont le port situé sur l'Océan germanique est presque toujours ouvert.

Le pays que j'ai traversé en venant de Stockholm à Trolhætta est estimé la partie de la Suède la plus belle et la plus peuplée. Celui que je devais voir en allant de Gothenbourg à Carlscrona, c'est-à-dire, la province de Smolande, est au contraire le plus sauvage, le moins habité et le plus inculte du royaume. La distance de Gothenboug à Carlscrona est de 38 milles de Suède qui font 247 milles d'Angleterre, et dans toute cette étendue, il n'y a qu'un seul lieu qui soit honoré du nom de ville : les villages ne contiennent pour la plupart que six ou sept maisons, et souvent je ne trouvais qu'une humble chaumière solitaire, là où je changeais de chevaux; cependant dans tout ce pays si désert, et en apparence si abandonné, il y avait partout de bons chemins, d'assez bons logemens, les paysans contens et de bonne humeur.

Le mardi 15 mars, je partis de Gothenbourg et je passai au travers des rochers qui se succédaient presque sans interruption et sans mélange d'arbres et de plantes. Le pays que je parcourus ce jour-là et le suivant, quoique sauvage et peu susceptible de culture, était infiniment diversifié. C'était des collines couvertes çà et là de forêts de pins, de bouleaux et de chênes entremêlées de prairies et de quelques champs, ornés de plusieurs lacs, dont la vue était très-pittoresque, arrosés d'un nombre infini de ruisseaux limpides comme du cristal, qui murmuraient en s'enfuyant dans un lit de cailloux. Suède.

Il y eût ce jour-là une poste dans laquelle mon postillon était la fille d'un paysan : le chemin étant très-difficile et escarpé, il fallait beaucoup de force et d'adresse pour conduire les chevaux et éviter d'être versé. Je lui proposai de laisser les rênes à mon domestique qui était bon cocher, mais cette fille choquée de ce que je doutais de son habileté rejeta bien loin cette offre et montant sur le siége, me mena très-bon train et gouverna ses chevaux avec tant d'adresse que mes craintes cessèrent bientôt, et que nous arrivâmes à la poste

Suède.

sans avoir couru le moindre danger. Depuis ce temps là, je me suis toujours laissé conduire sans défiance par les paysannes suédoises.

Je passai la nuit à *Hunnarid* dans la chaumière d'un paysan et je partis le lendemain de bon matin. Bientôt après, je quittai la partie montagneuse, et descendant insensiblement je me trouvai dans une partie sablonneuse, entremêlée de bois, de lacs et de champs. A sept milles environ de *Varnimo*, où je passai la nuit, je retrouvai de petites montagnes, et j'arrivai à *Vexiac*, ville située sur le bord d'un beau lac, d'où s'élève un groupe d'îles couvertes de bois. Quoique cette ville soit le siége d'un évêché, elle est extrêmement petite. La plupart des maisons sont de bois, les habitans vivent du commerce de leurs bestiaux qui s'engraissent dans les beaux pâturages qu'on trouve de temps en temps entre des rochers stériles et de vastes forêts.

Dans le cours de ce voyage, je prenais constamment mes repas pendant le jour, et je passais toutes les nuits dans des maisons de paysans, en sorte que j'eus de fréquentes occasions d'observer leurs cou-

tumes, leurs mœurs et leur manière de se nourrir. Lorsque j'entrais chez eux, je trouvais ordinairement toute la famille occupée à carder du lin, à filer, à faire de la grosse toile au métier ou quelquefois du drap. Les paysans sont fort inventifs, et savent faire servir les plus grossiers matériaux à quelque chose d'utile. Ils savent faire des cordes avec des soies de cochon, des crins de cheval, de l'écorce d'arbre; ils font des brides avec des peaux d'anguilles. Ils se nourrissent principalement de viande salée, de poisson, d'œufs, de lait, de pain dur. Ils tuent leurs bœufs à la S. Michel, et les salent pour l'usage de l'hiver et du printemps suivant. Ils font du pain deux fois l'année, auquel ils donnent la forme de grands gâteaux ronds; et les enfilant à des bâtons, ils les tiennent ainsi suspendus au plancher de leurs maisons. Ce pain est si dur qu'il faut quelquefois le couper avec une hache, mais il n'est pas désagréable. La bière est leur boisson ordinaire, mais ils aiment beaucoup l'eau-de-vie. Suède.

Les paysans sont bien habillés, d'un gros drap qu'ils font eux-mêmes; leurs maisons, quoique de bois et à un seul étage, sont

Suède.

bonnes et commodes. La chambre où couche la famille, renferme un rang de lits élevés les uns sur les autres. Au-dessus du ciel des lits où couchent les femmes, il y en a d'autres à l'usage des hommes, sur lesquels ils montent avec des échelles.

Les voyageurs qui viennent d'Allemagne et qui ont été accoutumés à de passables auberges, peuvent trouver ces habitations de paysans suédois de misérables chaumières; pour moi qui depuis long-temps m'étais trouvé logé beaucoup plus mal, je croyais être dans des palais. En effet, je pouvais m'y procurer bien des commodités, et en particulier celle d'une chambre séparée, chose qu'on chercherait en vain dans les villages de Pologne et de Russie. Dans ces pays-là, un lit était une rareté, excepté dans les grandes villes, et même dans ces villes les lits n'étaient le plus souvent garnis qu'à demi; mais dans les plus chétives cabannes de la Suède, on ne manquait jamais de lits, preuve évidente que le paysan suédois est bien plus civilisé que le paysan polonais ou russe.

Après avoir été témoin de l'état de servitude et d'abjection où sont ces paysans,

c'était pour moi un grand plaisir de me trouver parmi des hommes libres, dans un pays où les propriétés sont moins inégalement partagées, où il n'y a point d'esclavage, où les personnes de l'ordre inférieur jouissent comme les autres d'une pleine sûreté pour leurs personnes et pour leurs propriétés, et où tous les avantages qui résultent de l'état de choses sont si visibles que l'observateur le moins attentif en est frappé. Suède.

Le 18 mars, je passai vers midi de la province de Smolande dans celle de Blekinge. En approchant des côtes de la mer Baltique vers Carlscrona, les longues chaînes de collines graniteuses reparurent, quelquefois toutes nues, quelquefois recouvertes de bruyères ou de bois. A demi-mille environ de Carlscrona, on découvre cette ville située dans une île, ce qui forme un très-beau point de vue.

Pendant les quinze jours que je fus en route de Stockholm à Carlscrona, c'est-à-dire, dans un voyage d'environ cinq cents milles d'Angleterre, le temps fut toujours sec, clair et très-agréable; en sorte que je pus être toujours sans inconvénient dans un chariot découvert. Il gelait un peu la

Suède.

nuit et le matin, mais le reste du jour le soleil brillait dans tout son éclat. Le printemps de cette année était très-avancé, et d'une douceur extraordinaire. Le port de Carlscrona qui est ordinairement fermé par les glaces jusqu'au mois d'avril, était déjà ouvert au mois de mars. Rarement les paysans d'Uplande et de Westmanie labourent leurs terres avant le mois d'avril. Mais j'observai en traversant ces provinces au commencement de mars que l'on avait déjà commencé à labourer et à semer l'orge et l'avoine. On pouvait juger de la promptitude de la végétation dans ces pays septentrionaux par les progrès rapides qu'avaient déjà fait l'herbe et le blé, quoiqu'il n'y eût pas plus de trois semaines que la neige était fondue.

Je fus très-surpris en apprenant et en voyant que la Suède pourrait fournir assez de grain pour le besoin de ses habitans, si l'on n'en employait pas une si grande quantité à distiller des eaux-de-vie. La partie septentrionale de la Suède et de la Finlande produit d'excellent seigle, et les provinces du midi, du froment, de l'avoine et de l'orge. Le froment et le seigle se sement au milieu du mois d'août, et on les recueille

recueille au mois d'août de l'année suivante. L'orge et l'avoine sont semés au printemps, d'abord après la fonte des neiges. On recueille l'orge vers la fin d'août, et l'avoine au milieu de septembre. Suède.

CHAPITRE III.

Carlscrona. — Nouveaux bassins, flotte suédoise. — Christiansdadt. — Helsinbourg. — Remarques générales sur la manière de voyager en Suède.

Suède.

CARLSCRONA, (couronne de Charles,) doit son nom et son origine à Charles XI, qui posa les fondemens de cette ville en 1680, et y transporta la flotte royale, à cause de sa situation avantageuse dans le centre des mers de Suède, et de la sûreté de son port. La plus grande partie de cette ville est bâtie sur une petite île qui n'est qu'un rocher peu escarpé, sortant du milieu d'une baie de la mer Baltique : les faubourgs s'étendent sur un autre petit rocher, et le long du mole qui ferme le bassin où est la flotte. On va du Continent à la ville par le moyen d'une digue qui le joint à une île ; et de cette île, par deux longs ponts de bois joints par un autre rocher. La ville est grande et contient environ dix-huit mille habitans ; elle est or-

née d'une ou deux jolies églises et de quelques maisons de briques passables ; mais le plus grand nombre des bâtimens est de bois. Les faubourgs sont défendus, du côté de terre, par un mur de pierre. Suède.

L'entrée du port, qui est naturellement très-difficile à cause du grand nombre de bas fonds et de rochers, est encore défendue par deux forts bâtis sur deux îles et très-bien fortifiés, sous les batteries desquels tous les vaisseaux doivent passer.

Autrefois, quant on carenait ou radoubait les vaisseaux, on les couchait sur le côté, dans le port. Depuis, on a creusé dans le roc vif un bassin, et il peut contenir des vaisseaux du premier rang. Il a cent quatre-vingt-dix pieds de Suède de longueur, trente-trois de profondeur, et quarante-six de largeur. Le pied suédois diffère très-peu de celui d'Angleterre. Ce bassin contient trois cent mille pieds cubes d'eau; on peut le vider en dix heures de temps, quand on emploie quatre-vingt-dix hommes à la fois à pomper, et qu'on les relève toutes les demi-heures par un pareil nombre.

Ce bassin étant le seul qu'il y ait eu jusqu'ici pour réparer les vaisseaux, on a

Suède. commencé à en faire d'autres sur un plan immense, digne des anciens Romains. Suivant ce plan, on construisait trente bassins pour la construction des vaisseaux, à une des extrémités du port.

Le premier objet qu'on se proposait par ce vaste plan, était d'avoir des bassins dans lesquels toute la flotte pût être tenue à sec et à couvert, pour une plus parfaite conservation. Mais on a depuis beaucomp disputé en Suède sur la question, si de grands vaisseaux ne se conservaient pas mieux dans l'eau que quand ils sont à sec; question qui ne peut être décidée que par des personnes d'une grande expérience en ces matières; mais quoi qu'on en pense, ces bassins seront toujours très-utiles pour la construction et la réparation des vaisseaux.

Les Suédois trouvent chez eux des mâts, des planches, de la poix, du goudron, et la plus grande partie du lin qu'ils emploient pour la marine. Ils travaillent eux-mêmes leurs cordages et les toiles à voile avec du chanvre apporté en grande partie de Riga. Ils fondent leurs canons et font de la poudre avec du salpêtre du pays.

Le port de Carlscrona où est la flotte

suédoise, est grand, commode, et assez profond pour des vaisseaux du premier rang. Les forces navales de Suède en 1779 se montaient dans les états qu'on en donnait, à trente vaisseaux de ligne, y compris ceux de quarante canons, et à quinze frégates, outre les galères, les prames et les chebecs. Mais plusieurs de ces vaisseaux étant très-vieux, et hors d'état d'être réparés, on ne doit pas compter qu'il y eût alors plus de vingt vaisseaux de ligne en état de service, et environ dix frégates. Suède.

Les matelots de la flotte royale sont enregistrés, et se montent à dix-huit mille. Une partie est payée en argent, les autres sont sur le même pied que la milice nationale, c'est-à-dire, qu'on leur a assigné de petites portions de terres dans les îles et sur les côtes pour leur subsistance. Suivant les calculs les plus favorables de ces dix-huit mille matelots, il peut y en avoir environ six mille qui ont du service et de l'expérience, le reste n'est que de simples paysans. Dans un cas pressant, le roi a le pouvoir de presser les équipages des vaisseaux marchands, mais seulement en les remplaçant par des matelots enregistrés.

Suède. Je retrouvai à Carlscrona mes compagnons de voyage que j'avais quittés à Stockholm. Je passai ainsi de mon chariot découvert dans une voiture plus commode, avec laquelle j'allai jusqu'à Helsinbourg, qui fut le terme de mon voyage en Suède. Nous traversâmes, en nous y rendant, les provinces de Blekinge et de Scanie. D'abord le pays était plein de collines et de rochers, et couvert de bois; ensuite il devint une plaine unie et fertile. Nous suivions les bords de la mer, d'où nous avions de beaux points de vue ornés par les rochers et les îles éparses sur les côtes. A douze milles environ du village de Felkinge, où nous passâmes la nuit, nous entrâmes dans la Scanie, la plus unie, la plus sablonneuse, et cependant la plus fertile des provinces de Suède. Nous traversâmes la ville de Christianstadt qui est bien fortifiée; elle est petite, mais bien bâtie, et on la regarde comme la meilleure forteresse de la Suède. Les maisons sont toutes de briques et blanchies; elle est située dans une plaine marécageuse près de la rivière *Helgea*, qui se décharge dans la mer Baltique, et est navigable pour de petites barques de sept tonneaux. Les ha-

bitans ont des manufactures de draps et d'étoffes de soie, et font quelque commerce. Suède.

En approchant des bords du Sund, nous trouvâmes le pays moins uni, des collines s'élevaient plantées d'arbres la plupart. Le sol était mêlé de sable et de bonne terre végétale. Nous arrivâmes le 21 mars au soir à Helsinbourg, où l'on s'embarque pour traverser le Sund et passer en Danemarck.

Avant que de terminer ma relation avec la Suède, je placerai ici un petit nombre de remarques que je n'ai pas eu occasion de faire jusqu'ici sur la manière de voyager dans ce pays, et sur quelques autres sujets.

Les voyages en Suède se font très-commodément lorsqu'on est instruit de la manière de se procurer des chevaux. Il n'y en a pas toujours de prêts dans les villes et les villages qui se trouvent sur les grandes routes; mais si on envoie d'avance un paysan pour en ordonner, en fixant le lieu et le temps, ces ordres sont ponctuellement exécutés. Les voyageurs qui ne sont pas prévenus, sont exposés à de fréquens délais, et c'est ce qui nous arriva quand nous entrâmes en Suède; car il nous fal-

Suède.

lait attendre à chaque poste, qu'on eut pu amener des chevaux des villages voisins. L'établissement des relais est ici sur un pied très-avantageux pour les voyageurs, mais extrêmement à charge aux gens du pays.

Toutes personnes possédant une certaine étendue de terres sont obligées d'envoyer un ou plusieurs chevaux deux ou trois fois par mois à la poste voisine. S'ils ne sont pas employés, ils s'en retournent après avoir attendu vingt-quatre heures, sans aucun dédommagement pour le temps qu'ils ont perdu; et s'ils sont employés, ce dédommagement est très-insuffisant. Pendant un voyage de cinq cents milles que je fis de Stockholm à Carlscrona, toute ma dépense, y compris l'achat de mon chariot, les chevaux de poste, ce que je donnai aux postillons, et les frais dans les auberges, ne se monta pas à vingt livres sterlings, et cependant mon domestique suédois me reprochait souvent mon peu d'économie. Les postillons étant les paysans qui attendent à la poste avec leurs propres chevaux, se contentent d'un petit présent de deux ou trois deniers par chaque poste. Les chevaux sont petits,

mais vifs et vigoureux, et deux suffisaient ordinairement pour ma voiture. Ils font le plus souvent six ou sept mille par heure. Le postillon ne monte jamais à cheval, mais il est assis sur un petit banc sur le devant du chariot. Suède.

Les grands chemins en Suède ne sont pas en ligne droite, ils serpentent agréablement dans le pays; les pierres et le gravier en sont la base. Chaque tenancier est obligé d'entretenir une certaine étendue de chemin à proportion de celle de sa propriété, et cette étendue est marquée par un piquet ou une pierre placée à diverses distances sur le bord du chemin.

Depuis que j'ai quitté l'Angleterre, je n'ai vu en aucun pays un aussi grand nombre d'habitations éparses dans la campagne, que j'en ai trouvé en Suède; c'est-là que des gentilshommes ou autres propriétaires dont la fortune est bornée, font leur séjour ordinaire; ils y jouissent de l'aisance qu'on se procure aisément quand on passe sa vie dans son domaine. Ces habitations sont un assemblage de bâtimens de bois peints en couleur rouge et fort propres; comme ils occupent beaucoup de terrain, ils ressemblent de loin à de petits villages, et ils sont

Suède.

un grand ornement pour le pays. On les trouve le plus souvent près des lacs, et il y en a plusieurs qui sont situés au milieu d'une forêt, sur des rocs escarpés qui semblent suspendus au-dessus de la surface d'un lac.

En voyageant en Suède, on ne peut qu'être frappé de la grande ressemblance qu'il y a entre la langue du pays et l'anglaise. Ce ne sont pas seulement des mots qui sont les mêmes, ce sont des phrases entières, ensorte qu'un anglais qui a de la pénétration, peut aisément comprendre bien des choses dans la conversation ordinaire. Les langues suédoise et anglaise sont l'une et l'autre des dialectes de l'ancienne langue teutonique ou germanique, et si elles ont plus d'affinité entr'elles qu'avec la langue dont elles dérivent, cela est dû de ce que les Anglais sont certainement descendus des Suédois et des Danois, dont les langues ne sont que des dialectes différens. L'ancien saxon dont l'anglais est formé, a été porté en Agleterre par des colonies, ou des conquérans venus de ces royaumes du nord.

CHAPITRE IV.

Abrégé d'un voyage de Marshall dans l'intérieur de la Suède. — Villes de Laholm. — De Balms. — D'Oregrund, d'Hedemora. — Traversée de la Dalécarlie. — Arrivée à Hernosand, capitale de la province d'Angermanie. — Voyage à Pitha, à Lula, à Torneo, à Wassay. — Club établi dans cette dernière ville.

Suède.

L'AUTEUR du voyage précédent étant venu de Russie en Suède, n'en a parcouru qu'une partie, désirant completter entièrement ici un voyage au nord, j'ai eu recours au récit de Joseph Marshall, qui a visité cette autre partie, et qui a même traversé la Dalécarlie. Ce voyageur était fort instruit en agriculture et voyageait pour examiner celle des contrées septentrionales de l'Europe.

Je revins, dit Marshall, à Copenhague au mois de mai 1769; j'arrivai le 24, et me rendis deux jours après à Elseneur, et le 25, je débarquai à Elsinbourg, ville suédoise de la province de Schonen. D'Elsin-

Suède.

bourg, je me rendis à Laholm; le pays que je parcourus, en général, est plat, le sol riche et bien cultivé; mieux, je crois, qu'en Danemarck. Le peuple y est dans un état plus heureux, ce que j'attribue à son indépendance, à l'aisance dans laquelle il vit, et à cet esprit de liberté qui attire toute son attention. On ne trouve pas ici la même honnêteté qu'au-delà du détroit; les paysans comme ceux d'Angleterre, s'y croient d'aussi grands personnages qu'un duc et pair de France. Partout où j'aperçois un tel signe, je me dis que je suis dans un pays libre. L'agriculture ici me paraît en bon état.

Laholm n'offre rien de remarquable. Le lendemain 28, j'allai à Helmstadt, qui en est éloignée d'environ douze milles. Je voyageais toujours dans un pays plat, qui me sembla très-fertile; tout était en mouvement dans les campagnes, c'était le temps des semailles pour l'orge et pour l'avoine. Helmstadt a un port dans lequel je vis quelques vaisseaux; la ville toutefois n'est pas considérable. J'allai le même jour à Ragelin; le pays que je traversai est assez semblable au précédent, il avoisine la côte. Je vis aussi des marécages dans lesquels on me

dit qu'on engraissait les bœufs qui viennent des montagnes. Suède.

Il y a douze milles de Ragelin à Gothenbourg, et je les fis dans l'après dîné. J'eus sur toute cette route à me louer de l'honnêteté, de l'exactitude et de la propreté des aubergistes suédois. Les postes y sont aussi très-bien servies; on n'y attend pas les chevaux, et les postillons sont fort obligeans, quoiqu'ils vivent dans un pays libre.

Gothenbourg est un port considérable, qui, par sa situation, fait un grand commerce. Le 30 au matin, je partis pour Balms, ville distante de Gothenbourg de huit milles; elle est sur une île située dans une rivière. L'aspect qu'elle offre est très-romantique, ses fortifications ne sont pas mauvaises pour la Suède, qui n'en a pas beaucoup de fort régulières.

En sortant de Balms, je fus forcé de coucher dans un village sur la route, où je fus reçu fort honnêtement dans une auberge, dont l'hôte s'occupait principalement de l'agriculture, et tenait une ferme considérable; sa maison est bâtie sur un tertre qui commande le lac *Wener*. Ce lac a près de quatre-vingt milles de long, et dans quelques endroits quarante de large.

Suède.

Le 31, je vins déjeuner à *Lidkopping*; la route était des plus mauvaise; mais je fus dédommagé de cet inconvénient par l'admirable vue dont je jouis sur une partie de cette même route qui commande le lac Wener. De Lidkopping à Mariestadt, il y a environ vingt milles; je les fis si lentement, que je n'osai pas aller plus loin ce jour-là. Les environs devenaient toujours plus beaux. Les promontoires et les criques qui, dans ce lieu découpent les rivages du lac, font un effet frappant.

Le premier juin, je partis pour Ruscog, c'est une petite ville qui n'a rien de remarquable que sa situation sur le lac. Le 2, j'allai à Orebro: le pays en général m'a paru fertile. La ville d'Orebro est située sur un autre lac assez beau; parsemé d'îles couvertes de bois, ce qui offre un charmant coup-d'œil.

Le 3, je fis quarante-sept milles pour arriver à Arosia: les différentes branches et les criques du lac Mœler, déchiquetent toute cette contrée. Je dînai dans une petite auberge à mi route, où j'eus à l'ordinaire d'excellent poisson.

Le 4, après une route de quatre-vingt milles, les coupures du lac Mœler, conti-

nuant toujours, j'entrai dans Upsal, ville considérable sur une branche de ce lac. Le célèbre Linnée, aussi fameux par ses grandes connaissances en histoire naturelle, que Charles XII par ses victoires, est chef de l'université de cette ville dans laquelle il fait sa résidence. Je lui fis demander la permission de le voir, et je fus le même jour lui rendre visite au collége: sa conversation me fit un grand plaisir, et je ne passai jamais une plus agréable soirée: il me montra ensuite son vaste cabinet d'histoire naturelle qui renfermait des curiosités de toutes les parties du monde. Ce ne fut pas sans regret que je quittai ce savant: Upsal, après lui, ne me parût plus avoir rien digne de remarque. Suède.

Je quittai cette ville le 6, et j'arrivai à Stockholm le même jour: il y a trente-cinq milles de l'une à l'autre: la route suit les bords du lac Mœler, et sur les lieux élevés on découvre les innombrables îles qui sortent du lac: le pays, en général était bien cultivé. Dans les environs de la capitale, le sol paraît très-riche et la population fort considérable. Les châteaux, les fermes, les villages y sont extrêmement multipliés. J'ai remarqué que les premiers sont ordi-

Suède.

nairement bâtis sur le penchant d'une colline, et au sud : leur construction annonce du goût, et il paraît qu'en général on a cherché la vue du lac.

Stockholm, la capitale du royaume est une ville plus belle que je ne le croyais : elle est bâtie sur sept ou huit îles ou rochers du grand lac Mœler, ce qui rend sa position très-pittoresque, et lui donne quelque ressemblance avec Venise. Comme cette dernière ville, sa situation fait sa sûreté, et l'on n'a pas cru qu'il fût nécessaire d'y ajouter des fortifications. Ses rues, en général sont régulières, droites et larges, ses maisons belles, et la plupart des édifices publics la décorent infiniment.

Après avoir parcouru la ville, je fus rendre visite au baron de Mistler, pour qui j'avais des lettres de recommandation. Je trouvai en lui un homme de moyen âge, aimable, enjoué, qui connaissait parfaitement toutes les cours de l'Europe et avait passé plusieurs années à voyager : il parlait couramment anglais, et il s'exprimait très-bien en français : sa maison était vaste et meublée à l'anglaise et à la française : presque tout, en vérité, soit pour l'utilité, soit pour l'agrément, vient d'Angleterre,

de

de France ou d'Italie. Le baron regrettait que les artistes suédois n'eussent que bien peu de talent : mais il espérait que, dans la suite, ils en acquéreraient autant que ceux des autres nations. Suède.

Je quittai Stockholm le 11, et pris la route d'Oregrund : route qui sur une étendue de quarante-sept milles, traverse un pays bien cultivé, où je vis un grand nombre de châteaux. La ville d'Oregrund possède un port sur le golfe de Bothnie, et convenablement situé pour le commerce, surtout celui de bois de construction. Du haut d'une montagne, près de la ville, on jouit d'une superbe vue sur le golfe et sur une grande partie de la Finlande : les îles d'Aland paraissent au loin et font l'effet le plus pittoresque.

D'Oregrund, j'allai à Hedemora, qui en est éloigné de cent milles : la route est très-mauvaise. Ce pays est sauvage et coupé par des collines et des vallons, des montagnes et des rochers, des marais, des rivières et des lacs qui ne laissent que peu de terres propres à la culture. Tous les paysans ici sont fermiers : leurs maisons de bois sont bien construites : les meubles aussi sont de bois, et c'est l'ouvrage de ces

Suède.

paysans qui manient très-bien la hache et la scie. Ils paraissent vivre heureux et contens ; chacun a sa petite ferme, dont les terres divisées par des clôtures, entourent la maison. Ce sont les femmes qui s'occupent principalement de la culture, les hommes s'occupent dans les forêts.

Hedemora est une petite ville bien située sur une rivière au moyen de laquelle on exporte beaucoup de fer et de bois de construction. Le 16, je ne fis que vingt milles pour gagner *Jahtun*. Le maître d'une auberge fort propre, où je logeai, me dit qu'il n'était pas possible d'aller en chaise à travers les montagnes de la Dalécarlie, pays qu'on m'avait représenté comme extrêmement digne d'être vu. Je renvoyai donc la mienne à Stockholm : des paysans me procurèrent d'autres chevaux.

Le 18 au matin, je m'acheminai vers *Grenge*, petit village de la Dalécarlie, éloigné de quarante milles du lieu d'où je partais. Le village de Grenge est situé d'une manière très-romantique dans une petite vallée, au pied d'une chaîne de montagnes et en face d'un superbe lac. Toutes ces montagnes et généralement les neuf dixièmes du pays étaient couverts de forêts ;

mais les habitans ont des fermes dans les vallées, dont le sol est bien noir, léger. Suède.

Le 19, j'allai jusqu'à Éplebode, autre petit village à quarante milles de Grenge. Le pays devenait toujours plus montagneux, plus sauvage et plus couvert de forêts. Il semble d'abord qu'il n'y a point de propriétés particulières dans toute cette contrée. Mais j'appris que ces forêts et ces déserts ont des propriétaires tout comme les provinces les mieux cultivées. La Dalécarlie renferme quelques châteaux de gentilshommes, dont les agens font travailler les paysans à couper les bois de construction, a tirer la poix et le goudron et à faire du charbon. Je n'ai point vu de peuple qui ait l'air plus content. Les Dalécarliens jouissent constament d'une bonne santé, qu'ils doivent à leurs travaux et à leurs alimens. Je ne crois pas qu'il existe une race d'hommes plus hardis, ni plus braves. Certes, on ne trouve guères cette vigueur active, d'un courage indomptable, unie à la force du corps, que parmi les habitans des montagnes : ceux des plaines fertiles sont efféminés en comparaison. Cette idée est parfaitement développée par Montesquieu. S'il eut voyagé dans cette

Suède.

province, chaque paysan qu'il eût rencontré, l'eût pleinement convaincu de la vérité de ses observations et des inductions qu'il a tirées de l'histoire des nations.

Les Dalécarliens que j'ai rencontrés paraissent aussi simples qu'honnêtes, et en outre, ils sont très-intelligens : l'hospitalité est une de leurs grandes vertus. Si j'eusse voulu tirer avantage de ces heureuses dispositions, il ne m'en eût coûté que de belles paroles pour voyager dans leurs pays. L'argent y est tellement rare, que tout en payant au-delà de ce qu'on me demandait, ma dépense se réduisait presque à rien : je me nourrissais à la vérité, de même que les paysans; je m'asseyais à leur table, et toute la distinction que je mettais avec eux, était de me coucher dans mon propre lit. C'est une excellente manière de voyager dans une contrée aussi sauvage, où les paysans sont seuls dignes d'attention. Quiconque veut voir les différences marquées qui existent dans les usages des hommes, acceptera avec plaisir la compagnie d'un Dalécarlien.

Le 21, j'arrivai à *Lyma*, village éloigné de quarante milles de Gema. Le pays, en avançant, devenait des plus romantiques.

Aussi loin que la vue pouvait porter, on apercevait de vastes montagnes, pressées les unes contre les autres, se terminant à cette chaîne qui sépare la Suède de la Norwége, et qui se perdait elle-même dans les nuages. Toute cette immense étendue de terrain était couverte de bois épais, coupés en plusieurs endroits par de grands lacs de quelques milles, en longueur et en largeur. Rien n'est plus terrible et plus sublime que des scènes aussi étonnantes. La situation du village de Lyma est des plus extraordinaire; il est placé près d'une rivière, qui, dans le fait, n'est qu'une cascade continuelle et tombe de rocher en rocher avec un tel rugissement, qu'à peine on peut s'entendre dans tout le village. Derrière cette cascade s'élève une autre chaîne de montagnes dont les nuages, dans un temps sombre, dérobent le sommet; mais heureusement pour moi, le ciel fut constamment serein. L'aspect de ces terribles masses et de ce torrent qui s'en échappe pour se précipiter à leurs pieds est des plus magnifiques. On voit ailleurs des montagnes, des rochers, des chutes d'eau, mais ils semblent n'être qu'artificiels, en comparaison de tout ce qui frappe l'œil ici.

Suède.

Suède.

L'impression que produisent de telles scènes, répand une sorte d'effroi dans l'ame de ceux qui les observent.

Le 23 au matin, je pris le chemin de *Serna* où j'arrivai après avoir fait trente-deux milles, je ne vis rien digne de remarque. Serna est un petit village où les paysans ne cultivent que des jardins. Les environs toutefois offrent un aspect étonnant. L'œil s'égare sur d'épaisses forêts qui semblent n'avoir point de bornes. J'arrivai le 26 à Linsdal dans la province d'Helsingia ; cette route me prit trois jours. Elle est de quarante milles et à travers le pays le plus romantique, le plus montagneux et le plus sauvage que j'aie vu de ma vie.

Ici se termina mon voyage dans la Dalécarlie, et je le fis avec le plus grand plaisir. La simplicité, l'honnêteté des habitans, tous villageois, me procurèrent autant de satisfaction que l'aspect imposant et sublime du pays me causa d'étonnement. On peut dire que la nature règne dans toute sa majesté au milieu de ces déserts sauvages. Ils sont dignes, sans doute, de l'attention des esprits les mieux cultivés. On y trouve des leçons aussi frappantes

et d'un intérêt aussi grand que dans les pays les plus policés. Suède.

Je n'arrivai que le 28 au soir à Linsdal, et le premier juillet, je vins à *Dilsbo*. Le pays que je parcourus était aussi montagneux, aussi sauvage que la Dalécarlie et pas mieux cultivé. Dilsbo est sur une rivière près de la Baltique, et jouit d'un port qui reçoit des bâtimens de deux cents tonneaux. Cependant il existe un bien faible commerce dans ce lieu.

La route de Dilsbo à *Hudou kswald* est au milieu d'un pays bien cultivé et dont les habitans paraisent avoir beaucoup d'industrie. Je vis deux ou trois châteaux de gentilshommes, entourés de fermes considérables, en très-Bon état. Hudou kswald est bien situé pour le commerce de la Baltique. Son port est spacieux, sûr, et reçoit les plus grands vaisseaux. Quelques riches marchands habitent cette ville où je vis un assez bon quai.

Je fus le 2 à Horsten où je m'informai de la demeure de M. de Verspot. On me répondit qu'elle n'était éloignée que de huit milles. Le 3 au matin, je me mis en route pour le château de ce gentilhomme, où j'arrivai à l'heure du déjeûner et je le trou-

Suède.

vai avec sa femme et six à sept enfans, il me reçut très-poliment. Pendant que nous déjeunâmes, ce respectable seigneur m'apprit qu'il avait été pendant vingt ans sénateur de Suède, et qu'il s'était opposé constamment à un parti qui semblait prendre plaisir à ruiner le royaume, et que voyant, après de longs efforts, combien peu la voix de la prudence était écoutée, il avait pris le parti de se retirer dans ses terres et de s'y occuper de l'agriculture; qu'on l'avait fortement tourné en ridicule d'avoir pris sur lui l'administration de ses biens et de songer à vivre avec des villageois; mais l'expérience m'a appris que j'ai fait sagement, ajouta M. Verspot, car j'ai augmenté ma fortune, en même-temps que j'ai coulé des jours heureux.

Après le déjeuné, nous fûmes nous promener, M. Verspot et moi, jusqu'à l'heure du dîné. Dans cette promenade, je vis les terres qui environnent son château, dont la situation est des plus romantiques. Des terres en pente séparent la maison d'un superbe lac de quatre milles de long, et d'un mille et demi de large, au milieu duquel s'élèvent plusieurs îles couvertes de bois, et dans l'une d'elles, M. Verspot

a fait construire une maison d'été délicieusement placée. De l'autre côté du lac, le pays est extrêmement varié ; ce sont des vallées irrégulières, des montagnes à pic, couvertes d'épaisses forêts. Toute cette contrée, à la distance de plusieurs milles de chaque côté, appartient à M. Verspot ; il a bâti sur le penchant de l'une de ces montagnes un village de soixante-dix maisons, qui étant en pierres blanches, offrent un agréable point de vue. Un petit vaisseau à deux mâts et de dix canons vogue sur le lac, ainsi que différens autres batteaux, ce qui ajoute infiniment à la beauté de la scène. Suède.

M. Verspot vit d'une manière très-noble et même recherchée. Sa table est couverte de tous les mets que l'art peut procurer dans ces contrées du nord.

Le 4 au matin, nous montâmes à cheval, M. Verspot et moi, pour aller voir cette partie de ces terres qu'il cultive lui-même. Ce terrain était entrecoupé de collines et de plaines entièrement en rapport. Tous ces champs étaient ensemencés ou plantés de blé, d'orge, d'avoine, de sarrasin, de navets, de carottes, de trefle, de pois et

Suède.

de fèves. Ces diverses plantes avaient une telle vigueur, que je crus n'en avoir jamais remarqué d'aussi fortes, même en Angleterre ; j'étais extrêmement étonné d'en voir de semblables, et j'en témoignai ma surprise à M. Verspot. Il me répondit « que rien n'était si commun que de lire « ou d'entendre dire qu'un pays est si froid « que ses habitans ne peuvent subsister que « du produit de leur pêche, de leur chasse « et de quelques misérables récoltes d'a- « voine. J'ai vingt ouvrages dans ma bi- « bliothèque, où l'on dit que le blé ne « réussit pas en Suède, passé le soixan- « tième degré de latitude. Je suis cepen- « dant convaincu que la bonté de la pro- « vidence est si grande, que toutes les es- « pèces de grains, de racines et de légumes « que je recueille maintenant sur mes ter- « res, peuvent également croître partout. « La difficulté ne consiste qu'à bien connaî- « tre le genre de culture qu'exige la na- « ture du climat. »

Le 6, je quittai Ravesbourg, enchanté de ses maîtres, et pris la route d'Hernosand sur la Baltique et dans la province d'Angermanie. Hernosand en est la capitale et occupe une petite île du golfe de Both-

nie. Elle fait un faible commerce en fer et en bois de construction. Suède.

Le 8, je gagnai Scensio petit village, sur une baie, dont les habitans vivent de leur pêche ; en conséquence, ils font sécher une grande quantité de poissons pour passer leur hiver. Les paysans, dans toute la Suède, n'ont besoin d'argent que pour peu d'objets. Leur récolte, leur chasse, leur pêche les nourrissent, et ils fabriquent eux-mêmes les étoffes dont ils s'habillent. Le sel et l'eau-de-vie sont donc les principaux articles qu'ils sont forcés d'acheter.

Le 9, je fis à peu près quarante milles pour gagner *Grunsund ;* je logeai dans la maison d'un paysan qui possède en propre une petite ferme, et qui je crois, est l'homme le plus heureux et le plus content du monde. Il refusa l'argent que je lui offris en paiement, et me répondit qu'il était convaincu que s'il voyageait dans mon pays, je ne lui refuserais pas quelques alimens et le couvert pour une nuit. L'honnête homme agissait ainsi par principe d'hospitalité. L'argent n'a que bien peu de valeur pour moi, me dit-il, ma ferme suffit à mes besoins et à ceux de ma famille. Ce cultivateur avait une femme, deux fils et

Suède.

deux filles qui tous semblaient animés du même esprit que lui. L'emploi des trois hommes était la chasse, la pêche et la partie la plus pénible du labourage. Les femmes conduisaient la charrue et s'occupaient dans leur ferme de tous les travaux auxquels leur force permettait qu'elles se livrassent. Elles fabriquaient, en outre, les étoffes pour toute la famille. Ce fut avec bien du plaisir que j'entrai dans toutes les particularités qui la concernaient, et que je trouvai cette cabane où résident constamment le bonheur et la paix.

La ville d'Una dans laquelle j'arrivai le 21, est une des plus considérables de la Westbothnie. Elle est située sur une très-belle et très-large rivière qui se jette dans le golfe. Son port peut recevoir d'assez grands vaisseaux qui viennent y prendre des bois de construction, du fer, du goudron de la poix, etc.

Je fus deux jours pour arriver à *Scornfax*, distant d'Una de quatre-vingt milles. Je passai la nuit dans un village, où, pour la première fois, je ne trouvai que des barbares. Personne ne voulut m'ouvrir, chacun était persuadé que j'étais un espion de la Russie. Je frappai donc de porte en

porte : mais tous les habitans eurent la même idée, de sorte que nul ne voulut exercer envers moi l'hospitalité. A force de chercher, je parvins cependant à une cabane solitaire. J'étais décidé à entrer de force ou de gré, et à prendre la forteresse d'assaut en cas de refus. Mes prières furent vaines. Il n'y avait pas de place pour nous, quoique nous eussions promis de bien payer tout ce que nous prendrions. Je fis donc signe à mes gens d'entourer la maison, pendant que j'attaquerais ; mon plan fut exécuté dans un instant. Je présentai mes pistolets au paysan. Mes gens lui lièrent les pieds et les mains. Nous nous assurâmes de la femme et des enfans à qui nous attachâmes les mains derrière le dos, nous les fîmes ensuite passer dans une autre chambre, où ils furent enfermés, et je chargeai le postillon de veiller sur eux : alors nous prîmes possession de notre conquête, et nous mangeâmes les mets grossiers que nous trouvâmes. Après quoi je fis dresser mon lit. Je passai très-bien la nuit, et sans que les prisonniers nous fissent essuyer la moindre allarme. Le lendemain matin je continuai ma route, laissant les maîtres inospitaliers de la cabane liés, jusqu'à ce

Suède.

Suède.

que leurs voisins dont la maison était vis à vis vinssent les délivrer.

La ville de Scornfay est par 65 degrés de latitude, et toutefois je ne m'aperçus d'aucun changement dans le climat ni dans la culture. Je vis les mêmes plantes que plus au sud et probablement elles ont un succès égal. La longueur du jour, en été, dans ces latitudes septentrionales, permet peut-être d'y cultiver les mêmes espèces de grains que dans les climats méridionaux. C'est ainsi que la providence rend les plantes les plus utiles, communes à toutes les contrées.

J'arrivai le 26 à Pitha, après une route de trente milles. Je crois n'avoir vu nulle part plus d'industrie qu'ici. La richesse des paysans de cette contrée paraît consister en cochons qu'ils engraissent avec des racines bouillies et des pois, lorsque le froid les oblige de les tenir renfermés.

Pitha est une fort jolie petite ville, bien bâtie, qui a l'avantage d'un port. Il s'y fait un peu de commerce, je trouvai dans cette ville une assez bonne auberge, dont le maître était à la fois intelligent et poli; cet honnête homme me dit que la ville était pauvre, et le pays adjacent encore plus:

que si l'on ne voyait pas de temps en temps quelques vaisseaux ; on ne saurait ce que c'est que l'argent. La politique du temps lui fournit un texte à beaucoup de commentaires, et il me parut fort au courant de la gazette de Stockholm. Suède.

J'allai le lendemain 27 à *Lula*, autre ville avec un port, à l'embouchure d'une très-belle rivière, dont le cours est long-temps navigable, et qui je crois prend sa source dans l'intérieur de la Laponie. Je partis le 28, pour Torneo, et pris ma route à travers un pays montagneux et sauvage dans lequel on ne rencontrait que très-rarement un village. Depuis plusieurs jours je ne voyais plus de châteaux. Quelques terres uniquement cultivées pour la subsistance des habitans, entouraient leurs cabanes ; on pouvait cependant augurer que cette contrée, quoique par 66 degrés de latitude, fournissait abondamment aux besoins d'une nombreuse population.

Torneo est mieux placé que toute autre ville située sur le golfe de Bothnie, pour commercer avec la Laponie qui y fait passer des fourures, dont quelques-unes sont de grand prix. Trois belles rivières qui traversent la Laponie suédoise, et ouvrent

Suède. une communication avec celle de Norwège et de Russie coulent près de Torneo. J'y vis donc plus de navires qu'ailleurs. La ville est bien bâtie, les rues sont larges, droites et pavées. Le nombre des négocians qui l'habitent est assez grand, et l'on en compte quelques-uns de riches. Ils font construire des vaisseaux pour les louer. Mais tous leurs efforts aboutissent à peu de chose, faute de population et de richesses naturelles dans l'intérieur du pays.

Le 31 juillet, je quittai Torneo et gagnai *Coyrannum*, petite ville située sur la côte, et dont les habitans subsistent de la pêche. Ceux des parties les plus septentrionales des deux Bothnies ne ressemblent point aux Suédois des provinces les plus méridionales du royaume. Ils sont plus petits, moins intelligens et moins instruits. Plusieurs d'entr'eux cousent ensemble, et fort grossièrement des peaux de renards et d'autres bêtes fauves, pour s'en faire des habits assez bizarres. Je les trouvai d'un caractère paisible, simple et fort humain. Leur conduite est très respectueuse et très-polie. Ils ne saluent pas comme les autres Suédois: ils vous prennent la main droite, l'appliquent sur leur main gauche, et font

font en même-temps de fort étranges grimaces. Suède.

Le 2 août, je vins à Salo, le pays que je traversai n'est point montagneux, il est plat et entrecoupé de petites collines. J'allai ensuite à *Nicarlby*, petite ville avec un port. Elle est éloignée de quatre-vingt-dix milles de Salo, où je n'arrivai que le 5.

J'allai le 6 à Vero, autre petite ville sur le golfe avec un bon port et un quai bien bâti, qui forme la plus belle rue du lieu; la population de cette ville, qui est assez pauvre, ne paraît pas s'élever au-dessus de sept à huit cents ames. Wassay, où j'arrivai le 7, est plus considérable, ainsi que son commerce; la ville est habitée par des marchands à l'aise, qui exportent sur leurs bâtimens une grande quantité de bois de construction; mais malheureusement ils reviennent à vide, car le pays adjacent n'est, au-delà de quelques milles, qu'une forêt continuelle, sans hameaux, ni villages, qui aboutit presque à la Russie blanche, et parcourt plusieurs provinces russes, sur un espace d'environ sept cents milles sans un seul habitant. Je ne le sus que par hasard; car aussitôt que j'eus commencé mon soupé, l'hôte entra dans ma chambre, et m'an-

Suède.

nonça qu'il y avait dans la chambre voisine une assemblée de plusieurs messieurs de la ville qui tenaient un club, et qui, ayant apppris qu'il se trouvait un étranger dans l'auberge, le faisaient saluer, et l'invitaient à passer avec eux la soirée. Je leur fis répondre que j'accepterais leur proposition avec plaisir, mais que malheureusement je ne savais pas la langue du pays, et que mon domestique était mon seul interprète. Ces messieurs me firent dire que si je parlais le français, l'un d'eux pourrait converser avec moi ; sinon, qu'ils me priaient d'amener mon domestique. J'y allai seul, et dès que je parus, ils se levèrent tous pour me saluer à la mode du pays ; ils étaient neuf, l'un d'eux paraissait être le personnage le plus important, c'était celui qui savait le français : il était fort gros et se plaignait extrêmement de la goutte. Je découvris qu'il était marchand dans cette ville, et qu'il avait été capitaine de vaisseau ; ses compagnons, pour lui faire honneur, l'appelaient toujour *monsieur le capitaine*. Agé d'environ cinquante ans, il était assez enjoué, grand parleur, et il avait voyagé dans presque toutes les parties du monde. Rarement on trouve un tel homme dans

ces provinces éloignées de la Suède. Il me dsmanda fort poliment quel était mon nom, mon pays, et quelle affaire m'amenait en Suède; je le satisfis. Après cette confidence, je m'aperçus que je gagnais beaucoup dans leur esprit, et qu'ils étaient en quelque sorte, reconnaissans que j'eusse jugé leur pays digne d'être vu. Tout le reste de cette société paraissait être composée de marchands, de commerçans et de capitaines de vaisseaux, les uns et les autres fort proprement vêtus, et paraissant des hommes de poids; le seul désagrément que j'éprouvai dans leur compagnie, fut causé par leurs pipes; ils fumaient tous et sans cesse. Ces messieurs me firent plusieurs questions sur les usages et les coutumes d'Angleterre, et mes réponses parurent leur plaire infiniment. Suède.

Nous continuâmes à causer, et le soupé vint me débarrasser pour un temps des nuages de fumée qui sortaient des pipes de ces messieuss. Le repas était composé de tout ce que la ville offrait de meilleur; le poisson en faisait la principale partie; les vins étaient passables, il y en avait quelques-uns d'Espagne, et beaucoup de Champagne. Deux ou trois personnes de la compagnie

Suède.

cependant buvaient de l'eau-de-vie de préférence à toute autre liqueur et aussi abondamment que si c'était la boisson la plus légère. Après le soupé, tous les convives reprirent leurs pipes, à mon grand déplaisir; enfin nous nous séparâmes fort contens les uns des autres; et le lendemain, je repris la route de Stockholm.

SUPPLÉMENT.

On a vu plus haut, comment Gustave III était parvenu à délivrer le peuple et le trône de la tyrannie exercée par les États. Devenu, sans répandre de sang, paisible possesseur de sa couronne, ce bon prince se livra tout entier au soin d'améliorer le sort de ses sujets dont il était chéri; mais sa confiance et sa douceur lui firent commettre une grande faute politique. Il ne se tint pas assez sur ses gardes contre le ressentiment des nobles qu'il avait renversés. Il en avait associé plusieurs aux travaux du gouvernement, plusieurs autres avaient été replacés dans le sénat. Gustave qui ne savait point haïr, ignorait que l'ambition ne sait point pardonner. Il lui arriva cependant une aventure qui aurait pu lui servir de leçon. Il avait comblé de biens et d'honneur le général Spreng Porten. Ce général eut une querelle avec les officiers des gardes qu'il commandait; la contestation fut portée devant le roi, qui la jugea à l'avantage des officiers. Spreng Porten oubliant, pour cette légère humiliation, toutes les marques de bonté qu'il avait reçues de Gustave, donna sa démission, rentra chez lui, se coucha et passa le reste de sa vie dans son lit, victime de sa fureur, de son orgueil et de l'ennui auquel il s'était condamné.

Gustave aimait passionnément les beaux arts. Il s'était particulièrement adonné à la musique, à la poésie et à l'étude de l'art dramatique. L'opéra qu'il avait établi à Stockolm, était, après celui de Paris, le plus magnifique de l'Europe. Il avait composé lui-même une partie des pièces que l'on y représentait.

Pendant qu'il se livrait à ces ingénieux délassemens, les seigneurs dont il avait diminué la puissance travaillaient sourdement à lui retirer l'amour de son peuple, et Gustave eut quelques occasions de s'en apercevoir. Trop persuadé enfin que la noblesse de Suède avait conservé un vif ressentiment de la révolution de 1772, il pensa qu'il ne devait pas confier uniquement sa garde au régiment des *gardes bleues*, dont tous les officiers appartenaient aux familles des mécontens; il institua le corps des gardes noires et celui des gardes blanches, qu'il composa de bourgeois estimés. Cette innovation fit schisme dans l'armée et augmenta le nombre des ennemis du roi.

Pendant la dernière guerre de la Suède contre la Russie, Gustave, après plusieurs succès signalés, était en mesure de marcher contre Pétesbourg; mais quand il ordonna à son armée d'aller en avant, le colonel Hatesko et plusieurs officiers généraux déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin, et lui firent perdre le fruit de ses victoires. Le roi ne fit punir qu'un très-petit nombre de rebelles, et le pardon qu'il accorda aux autres augmenta leur audace.

Alors commencèrent les conciliabules secrets, alors la conjuration contre les jours de Gustave prit de nouveaux accroissemens, par la multitude d'importans personnages qui entrèrent dans ces affreux projets.

Ce prince, abandonné de tous les appuis de sa couronne, se trouvait, en quelque sorte, isolé au milieu de sa cour. Il était d'ailleurs brouillé avec l'impératrice de Russie et le roi de Danemarck, il ne pouvait guère compter sur l'amitié du roi de Prusse, et la France bouleversée par la révolution, ne payait plus les immunités que Gustave recevait précédemment du gouvernement français.

On parlait hautement du projet d'assassiner Gustave. Une compagnie de régicides s'était formée et professait presqu'ouvertement les affreux principes des révolutionnaires français, avec qui l'on soupçonne avec raison qu'elle entretenait une correspondance. Le jour de l'assassinat avait été choisi. C'était un des jours du mois de janvier 1792. Gustave, moins par précaution que par le plus heureux hasard, convoqua la diète à Gefle, à 18 lieues de Stockolm, pour le 23 du même mois. Avant son départ, il assista au bal de l'opéra, malgré les avis secrets qui lui avaient été donnés du complot formé contre ses jours. Les assassins n'étaient pas encore prêts, mais Gustave dû voir leur haine et leur audace dans tout leur jour. Chacun l'évitait, et le fameux air *ça ira !* que l'on avait mis en vogue, fut joué toute la nuit par les musiciens.

Le roi partit ensuite pour Gefle, et tout se passa à la diète comme il le désirait. Il fit plusieurs nominations d'officiers qui auraient dû lui ramener les factieux, et revint à Stockolm, où il fit encore donner plusieurs bals à l'opéra. Le dernier fut fixé au 15 de mars.

Les bruits sourds se multipliaient; enfin arriva le jour du dernier bal, le 15 de mars, jour funeste et mémorable dans les annales de la Suède.

Le roi, suivant sa coutume, dina au château de Haga, maison de plaisance située à une lieue de Stockolm, et rentra vers les quatre heures du soir dans la capitale.

Deux heures auparavant, un homme du peuple avait remis à l'un de ses pages un billet par lequel on l'avertissait de ne se pas rendre le soir au bal, s'il ne voulait pas perdre la vie. Accoutumé à recevoir de semblables avertissemens, le roi sourit et mit

le billet dans sa poche. Le baron d'Essen, son écuyer, à qui il le montra ensuite en plaisantant, fut bien loin de le lire avec la même tranquillité, et fit tous ses efforts pour empêcher Gustave de se rendre au bal ; il voulut absolument s'y trouver. *Au moins, Sire*, lui dit le baron, *n'y venez que cuirassé.* Né confiant et intrépide, le roi prit le bras du baron et l'entraîna dans la salle du bal, en lui disant : *Allons voir, maintenant, s'ils oseront m'assassiner.*

Le bal était commencé, et Gustave, quoique masqué, était très-reconnaissable par les ordres dont il était décoré et par sa démarche vive et précipitée. Dès qu'il parut, le mot : *Voilà le roi !* se répéta en murmure dans toutes les parties de l'assemblée. Deux grouppes, partis des deux extrémités de la salle, se croisèrent, environnèrent le roi et firent naître un désordre qui avait été calculé. On entendit, dans le même instant, le bruit à demi étouffé d'un coup de pistolet. En tombant dans les bras du baron d'Essen, qui ne l'avait pas quitté, le roi s'écria : *Je viens d'être blessé par un grand masque noir.*

Le grouppe se dispersa rapidement, on emporta le roi dans son appartement, et, au premier examen, on reconnut qu'il avait une blessure très-profonde dans le côté.

Les troupes arrivèrent et cernèrent la salle de bal. Monsieur de Lilienspare, lieutenant de police, fit subir un interrogatoire à chacun des assistans. Il n'en résulta que des soupçons contre plusieurs individus, et notamment contre un porte-enseigne des gardes bleues, nommé Anckarstroem.

Le roi, pendant que l'on pensait sa plaie, causait familièrement avec ceux qui l'environnaient, et laissa entre autres choses, échapper cette réflexion : *Je*

voudrais bien savoir ce que Brissot, à son assemblée, dira de ma mort!

Quand la salle où s'était commis le crime fut évacuée, on y trouva par terre un poignard et deux pistolets. Le poignard avait une forme particulière, et était fabriqué de manière que les moindres blessures qu'il aurait faites eussent été mortelles.

Les deux pistolets, de fabrique anglaise, portaient des canons longs de cinq pouces. L'un était vide, et l'autre chargé de 28 pièces, soit de fer, soit de plomb. Ce qui fit penser que le premier pistolet avait eu la même charge, et que, par conséquent, le roi avait autant de pièces dans sa blessure.

Le peuple, qui ne partageait point la haine que la noblesse portait à Gustave, fut dans la consternation, lorsqu'il apprit que l'on avait attenté à la vie de ce bon roi.

Les nobles cherchaient à rejeter les soupçons du crime sur les Français réfugiés à Stockolm; mais ceux-ci qui avaient quitté leur pays parce qu'ils n'aimaient pas la révolution, ne pouvaient guère être accusés.

Les armuriers s'étant rendus à l'hôtel de la police, l'un d'eux reconnut les pistolets et déclara qu'il les avait vendus *à M. Anckarstroem, porte-enseigne des gardes bleues.*

On arrêta sur-le-champ cet officier. Presque tous ceux qui avaient eu des liaisons suspectes avec lui se sauvèrent. Le baron de Bielke s'empoisonna, un notaire de Stockolm se pendit. Cependant on s'assura d'une vingtaine de personnes présumées complices de l'assassinat du roi.

Gustave arriva au terme de sa vie en s'occupant constamment des intérêts de son royaume. Il fit son testament, prit les mesures nécessaires pour faire

passer la couronne de son fils ; et se sentant mourir, il invita ceux qui l'entourraient à se retirer, et leur dit qu'il allait alors s'occuper de ses affaires personnelles, puis il se retourna et expira au bout de quelques minutes, le 29 mars, à dix heures du matin.

Gustave Adolphe, son fils, fut reconnu roi de Suède, le duc de Sudermanie, oncle du nouveau roi, fut nommé régent, et le baron Armfeld, gouverneur de Stockolm.

Une commission fut nommée pour juger Anckarstroem et ses complices.

Il résulta des débats, qu'il avait été tenu plusieurs conciliabules dans lesquels on avait projeté d'assassiner Gustave III ; qu'Anckarstroem, à la suite d'un léger désagrément qu'il prétendait avoir éprouvé de la part du roi, s'était présenté aux conjurés, et que plusieurs d'entr'eux s'étant disputé la gloire de commettre un régicide, on avait tiré au sort.

Le jeune de Horn et Ribbing avaient pris chacun un billet blanc ; le billet portant ces mots : *Assassin de Roi*, était échu à Anckarstroem.

Les aveux de ce scélérat ne laissèrent aucun doute à cet égard, et il fut condamné à recevoir 15 pairs (ou 45 coups) de verges en trois jours, et à avoir la tête tranchée le quatrième jour.

Ses deux complices furent chassés du royaume à perpétuité, ainsi que Lilienhom. Ce dernier fut déclaré coupable, mais on reconnut que c'était lui qui avait fait passer au roi le billet dont il a été parlé, pour l'empêcher de se rendre au bal.

Il ne s'est passé, depuis cette époque jusqu'à nos jours, aucun événement mémorable en Suède. Le nouveau roi, chéri de ses sujets et en paix avec les autres peuples de l'Europe, promet un règne juste et glorieux....

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de William Coxe en Danemarck. — Passage du Sund. — Entrée en Danemarck. — Elveneur. — Douane du Sund. — Château et palais de Cronembourg. — Anecdote sur la reine Mathilde. — Jardin de Hamlet. — Copenhague. — Ile d'Amac.

Après quelques jours de repos à Stockholm, continue Coxe, le 22 mars, nous nous embarquâmes à Helsinbourg pour passer en Danemarck, et nous traversâmes le détroit de Sund qui sépare la Suède de ce royaume. Le vent était frais et directement contraire, mais en louvoyant nous gagnâmes Elseneur dans une heure et demie. La distance en ligne droite entre les deux points les plus avancés des deux côtés est d'environ trois milles. A moitié chemin nous jouîmes de la vue qu'offrent Danemarck.

Danemarck. les deux côtes, et celle des villes d'Helsinbourg et d'Elseneur. La première qui est en Suède est ornée d'une ancienne tour; la seconde présente le palais de Cronembourg, objet moins pittoresque, mais beaucoup plus beau. Les côte de la Suède au nord de Helsinbourg sont bordées de rochers escarpés qui s'abaissent vers le sud; celles de l'île de Sélande ou de Danemarck sont des collines sablonneuses.

Elseneur est une ville assez bien bâtie: les maisons sont de briques et ressemblent à celles de la Hollande: elle est une des plus anciennes villes de Danemarck, et après Copenhague, la plus commerçante de l'île de Sélande: elle contient environ 7,000 habitans, y compris la garnison, et les personnes qui habitent le château de Cronembourg. Toutes les nations commerçantes dans la Baltique y ont des consuls.

Le passage du Sund est défendu par la forteresse de Cronembourg qui est bâtie à l'extrêmité de la langue de terre la plus avancée dans la mer. C'est un château presque carré, de deux cent trente-deux pieds, sur deux cent quatorze; très-bien fortifié du côté de terre par des fossés, des

bastions et d'autres ouvrages réguliers, et défendu du côté de la mer par plusieurs batteries. Tout vaisseau qui passe le détroit est obligé de baisser ses voiles et d'acquitter les droits de la douane d'Elseneur. C'est l'opinion générale que cette forteresse commande le passage du Sund, et que les vaisseaux ne peuvent se dispenser de passer sous ses batteries, à cause des bas fonds et des courans qui se trouvent sur la côte opposée ; mais cette opinion n'est pas fondée. Il est vrai qu'il est plus sûr pour les vaisseaux de passer près de la forteresse, à cause des courans nombreux et contraires qui sont dans ce détroit : mais il a assez de profondeur partout pour que les vaisseaux puissent passer loin des batteries, et que même les plus grands puissent ranger de près la côte de Suède. Ainsi l'assujettissement au péage du Sund est bien moins dû à la crainte qu'on a de cette forteresse, qu'à une reconnaissance de ce droit établi par une loi générale. Danemarck.

Tous les vaisseaux sont donc obligés de payer, outre un léger impôt, le quart pour cent de leur cargaison, excepté les Anglais, les Français, les Hollandais, et les Suédois qui ne payent qu'un pour cent : de son côté,

Danemarck. le Danemarck a établi des fanaux dans tous les endroits dangereux ; d'autres feux brillent sur la côte, en différens endroits pour guider les vaisseaux dans les nuits obscures et orageuses. Ce sont même ces seules précautions qui forment véritablement le titre primitif du péage qu'il lève sur les vaisseaux étrangers qui passent par ce bras de mer. D'abord les commerçans commencèrent à payer une somme modique pour l'entretien des fanaux qui leur étaient utiles. Cette contribution libre et indéterminée dans le principe, est enfin devenue un droit réel. Les rois de Danemarck ont ensuite fait diverses conventions pour la taxe de ce droit, avec chaque nation en particulier. Cette taxe a d'abord varié selon les temps et les circonstances, elle a été haussée ou diminuée. L'acquiescement qu'ont donné toutes les nations commerçantes de l'Europe, par différens traités, au péage du Sund, fait qu'il est impossible de se refuser au paiement exigé, et il est devenu un droit inconstestable, jusqu'à ce que toutes les puissances européennes s'accordent pour le faire cesser.

Le péage du Sund est une branche de revenu considérable pour le Danemarck:

on est obligé de payer en espèce. Les droits se perçoivent tant sur les navires séparément que sur les marchandises qui y sont embarquées. On nous a assuré que l'année 1789, a valu 3,000,000 de livres et au-delà. Les vaisseaux ne sont point visités, on s'en rapporte uniquement à la déclaration du capitaine, à qui la douane paie quatre pour cent de la contribution levée sur les marchandises qu'il a déclarées. On a imaginé ce moyen pour engager les capitaines à déclarer au juste la quantité de marchandises qu'ils ont avec eux. On met une grande célérité dans l'expédition des papiers d'un vaisseau; en 1790, il a passé dans le Sund au-delà de neuf mille bâtimens. Danemarck.

Le château de Cronembourg qui est dans la forteresse, est un grand édifice carré, dans le goût gothique, bâti de belles pierres de taille. Une inscription placée sur le portail, apprend qu'il a été commencé par le roi Frédéric II en 1577, et achevé au bout de huit ans. Ce grand prince le bâtit tout de son trésor particulier, quoiqu'il lui coûtât de grandes dépenses. Il avait accoutumé de dire *qu'il ne voulait pas qu'on y mît une pierre qui eût coûté de l'argent à ses sujets.* Ce château était

Danemarck.

certainement très-magnifique pour le temps où il fut bâti. La salle dite des *Chevaliers*, peut-être encore aujourd'hui admirée : les ornemens, les tableaux de l'église, les vastes souterrains de la forteresse ne sont pas non plus indignes de l'attention des voyageurs.

L'infortunée reine Caroline Mathilde, passa quelque temps dans ce château, où elle occupait l'appartement du gouverneur. Elle avait la permission de se promener sur le rempart et sur la terrasse de la tour, qui est couverte de plomb. Ignorant le sort qui l'attendait, et en proie à toute sorte de craintes, elle ne pût recevoir qu'avec autant de joie que de surprise l'ordre de sa délivrance que lui avait obtenu et que lui apportait le ministre d'Angleterre ; elle fondit en larmes, l'embrassa dans un transport de joie et le nomma son libérateur. Après une courte conversation, ce ministre proposa à la reine de passer sur-le-champ à bord d'un vaisseau qui l'attendait. Mais l'idée d'abandonner la princesse sa fille, enfant de cinq mois, qu'elle nourrissait elle-même et qui faisait toute sa consolation, vint mêler à sa satisfaction le sentiment de la plus cruelle peine. Cet enfant

alors malade, avait besoin plus que jamais des soins d'une mère si tendre. On ne pouvait obtenir d'elle, qu'elle lui dit un éternel adieu. Enfin, après mille carresses interrompues par les expressions du plus violent désespoir, elle fut obligée de s'en séparer. Elle resta sur le pont aussi long-temps que sa vue pût démêler encore le lieu qui le retenait, et privée de cette triste consolation, elle se livra dès ce moment à une mélancolie profonde qu'elle essayait en vain de dissimuler, et qui la consuma jusqu'à ce qu'une fièvre scarlatine la conduisît au tombeau dans le château de Zell où elle avait fixé sa résidence. Danemarck.

Près d'une maison royale qui n'est qu'à un demi-mille de Cronembourg, est un jardin que nous eûmes la curiosité d'aller voir, parce qu'on le nomme le jardin de *Hamlet*, et que suivant la tradition, c'est dans ce même lieu que le père de ce prince fut assassiné. La maison est très-moderne, et située au pied d'une colline sablonneuse au bord de la mer : c'est un très-beau lieu, et remarquable surtout par la vue superbe dont on y jouit, et qui s'étend sur le Categade, sur le détroit du Sund et les côtes de Sélande et de Suède.

Danemarck.

Dans la tragédie d'*Hamlet*, de Shakespear, le lieu de la scène est à Elseneur; cet auteur a emprunté les principaux incidens de sa pièce de l'histoire, mais d'une histoire si ancienne qu'il n'est pas aisé d'y démêler le vrai d'avec le fabuleux. Saxon, le grammairien qui vivait dans le douzième siècle, est le plus ancien historien du Danemark qui fasse mention de Hamlet et de ses aventures. Belleforest, auteur français, a pris de lui ce trait d'histoire et l'a embelli à sa manière : un anglais l'a traduit de Belleforest, et l'a publié sous le titre, d'*Histoire d'Hamlet*. Enfin, Shakespear s'est servi de cette traduction pour faire de cette aventure le sujet de sa tragédie, mais en l'altérant encore, et en y ajoutant beaucoup d'incidens de son invention. L'admiration que les anglais ont voué à Shakespear, et en particulier à la tragédie de Hamlet, peut leur faire trouver de l'intérêt dans cette histoire, ou plutôt dans cette romance bizarre et pleine de circonstances absurdes, que Saxon a insérée avec tant d'autres dans ses annales et racontée dans son style fleuri et ampoulé. Mais ce très-long et très-merveilleux récit ne peut avoir ce même mérite pour les lecteurs des autres nations.

La distance d'Elseneur à Copenhague, est d'environ vingt milles. On suit quelquefois le bord de la mer, quelquefois on traverse de petits bois de hêtres et de chênes ; souvent on parcourt un pays ouvert, parsemé de collines. Le sol est mêlé de sable et de bonne terre végétale bien cultivée et fertile en grains. Les maisons des paysans sont en grand nombre, propres, bâties de briques, et plusieurs sont blanchies. Le chemin était excellent, mais il fallait payer cet avantage à plusieurs barrières ; nous avons été exempts de cette taxe en Pologne, en Russie et en Suède. Vers le soir, nous arrivâmes dans la capitale. Danemarck.

Copenhague est située sur un petit promontoire de la côte orientale de l'île de Sélande. Le sol en est tout uni, bas et un peu marécageux. Le nombre moyen des naissances, à Copenhague, pris sur plusieurs années, peut être estimée de 2830 annuellement, celui des morts de 2355, d'où l'on peut conclure que la totalité des habitans est d'environ 90000 habitans.

Copenhague est la ville la mieux bâtie de tout le nord, car si on voit à Pétersbourg de plus superbes édifices ; d'un

peut décharger les marchandises devant les magasins qui bordent les quais. Cette ville doit principalement sa beauté au terrible incendie qui y consuma en 1728, cinq églises et soixante-sept rues qui ont été bâties dans le goût moderne. La partie de la ville qui a été bâtie par les ordres du dernier roi Frédéric V, est extrêmement belle, et le cède à peine à la ville de Bath. On y voit une place octogone formée par quatre beaux bâtimens uniformes de pierres de taille, à laquelle aboutissent quatre grandes rues. Au milieu de cette place est la statue équestre de Frédéric V, en bronze, de grandeur naturelle. Elle a été érigée en l'honneur de ce prince, par la compagnie des Indes. C'est un ouvrage de Saly, célèbre sculpteur français. Danemarck.

Aucune des églises ne mérite attention. On suit encore ici la pernicieuse coutume d'enterrer dans la ville. On transporte les morts dans un char plus ou moins brillant, escorté de plusieurs voitures; il y a un grand luxe dans les enterremens. Un homme du peuple est souvent accompagné par cinq ou six voitures; il y a deux églises de réformés, où l'on prêche en allemand et en français.

Danemarck.

La cour a lieu tous les quinze jours ; les étrangers sont présentés par leurs ministres. Les jours de cour, il y a soupé ; les étrangers doivent avoir le grade de colonel pour y être invité ; le nombre d'hommes y est toujours égal à celui des femmes ; la préséance des rangs en est bannie ; les places, à l'exception de celles de la famille royale sont tirées au sort indistinctement ; deux chapeaux circulent, contenant le même nombre de numéros correspondans ; les hommes prennent dans l'un et les femmes dans l'autre, aprés quoi un officier de la chambre appelle les numéros, et chaque homme donne la main à la dame que le sort lui a destinée, il se place à côté d'elle, et la ramène. La partie de Copenhague nommée *Christians-Haven*, du nom de Chrétien IV, qui la fit bâtir en 1618, est dans l'île d'*Amac*, séparée de celle de Sélande par un petit bras de mer qu'on passe sur deux ponts. *Amac* offre quelques singularités qui attirent l'attention des étrangers,

Cette île a quatre milles de longueur sur deux de largeur, et elle est principalement peuplée par une colonie de paysans de la Frise que le roi Chrétien II établit dans cette île en 1515, à la prière de la reine

reine Élizabeth son épouse, sœur de Charles-Quint. Cette princesse ayant été élevée dans les Pays-bas, désirait de retrouver en Danemarck les alimens auxquels elle était accoutumée, et particulièrement les plantes potagères, le beurre et le fromage qui n'étaient pas apparemment alors d'une si bonne qualité en Danemarck que dans son pays. Quoique ces colons se soient mêlés avec les Danois, ils s'en distinguent encore par un habillement particulier, et ils jouissent de divers privilèges précieux. On y compte neuf villages, huit cents familles, et trois à quatre mille habitans. Un de ces villages nommé *Drager* peut même être regardé comme une petite ville; il fournit des pilotes et d'excellens matelots. Les habitans ne parlent plus la langue flammande pure, mais un mélange de flammand, de bas allemand et de danois. Un de leurs ministres prêche dans la langue de la basse allemagne, vulgairement nommé le plat allemand, l'autre en danois. Leurs priviléges ont été soigneusement respectés, et tout ce petit peuple n'a qu'à se louer de la protection et de la prospérité constante dont il a joui. Les habitans ont leurs propres cours inférieures de justice; mais les cas impor- Danemarck

tans sont portés devant le tribunal du roi
Danemarck. à Copenhague. Ils font encore usage de leur ancien habit national qu'ils apportèrent des Pays-bas dans cette île. Il ne ressemble pas mal à l'habit des anciens Quakers, tel qu'il est représenté dans les tableaux des peintres hollandais et flammands. Les hommes portent des chapeaux à larges bords, une jaquette noire, des hauts de chausses fort amples, de même couleur, qui ne sont point attachés au genou, mais en haut autour de la veste. Les femmes portent des jaquettes noires et un cotillon, et une pièce de drap de couleur bleue autour de la tête. Les jardins et les prairies occupent toute l'île, et suivant la première destination de la colonie, elle fournit la capitale de lait, de beurre et de végétaux.

CHAPITRE II.

Qualités géographiques et physiques du territoire. — Description de la mer Baltique. — Climat et température.

Depuis les limites méridionales du Holstein, jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Norwège, le domaine danois présente une étendue d'environ trois cents milles en longueur, sur cinquante à soixante en largeur. Cette vaste étendue est cependant coupée de plusieurs bras de mer, dont celui qui sépare le Danemarck de la Norwège est le plus considérable. Le tout forme une aire de près de huit cents milles carrés. On ne peut étendre le calcul aux possessions lointaines disséminées sur des points très-distans. Danemarck.

Le Dannemarck proprement dit, non compris le Sleswick, est situé entre le 54.e degré 20 minutes, et le 57.e degré 40 minutes latitude nord. La longitude prise à l'île de Fer, est entre le 23.e degré 35 minutes, et le 28.e degré 43 minutes. Les frontières sont au midi le Sleswick, au

Danemarck.

nord le Categat, à l'est la Baltique, et à l'ouest cette partie de la mer du nord que les Danois désignent sous le nom de mer Occidentale. Le Jutland et plusieurs îles constituent le Danemarck. Les plus grandes de ces îles sont celles de Séland, Fionie, Laaland, Langeland, Falster et Bornholm. Cette dernière, assez éloignée de l'Archipel, se rapproche de la côte suédoise. Les différentes terres dont le Danemarck est composé, ont une étendue de 646 milles carrés, dont quatre cent trois pour le Jutland, et deux cent trois pour les îles.

Les îles danoises offrent généralement un aspect gracieux et riant. Ce sont des plaines coupées de collines, tantôt isolées, tantôt contiguës, et formant d'agréables vallons. La plupart des hauteurs sont revêtues de gazon, ou ombragées par des touffes d'arbres; quelques eaux très-claires et d'un bel azur animent le tableau. La province de Jutland présente des traits plus sauvages, mais en même temps plus variés et plus imposans : on voit sur la côte orientale des forêts majestueuses, et en plusieurs endroits cette côte est bordée de rochers pittoresques, entre lesquels s'en-

foncent les eaux de la mer. Les montagnes, proprement dites, manquent partout, et les hauteurs les plus considérables n'ont jamais au-delà de quelques centaines de pieds ; elles frappent néanmoins, parce qu'elles dominent toujours une étendue très-vaste. Elles sont de gravier ou de sable mêlé de cailloux Dans l'île de Moen, elles offrent de la craie, dans celle de Bornholm, du marbre ; cette dernière renferme aussi du charbon de terre. Danemarck.

Tout atteste en Danemarck le travail prodigieux des eaux, et les révolutions qui en ont été l'effet. Au sud est la Baltique, entraînée par les courans qui se précipitent des plages septentrionales, se fraie un passage pour porter à l'Océan le tribut de ses eaux. Elle coupe les terres, les écarte, et fait naître plusieurs détroits dont les plus remarquables sont les deux belts et le Sund. Le petit Belt ayant d'un côté le Sleswick et le Jutland, de l'autre la Fionie, occupe dans sa plus grande largeur, entre *Arroe* et *Asseus*, environ deux milles. Il n'en occupe pas un quart entre *Soohoe* et *Middelfart*. Le grand Belt sépare l'île de Fionie de celle de Séland. La largeur qui est de quatre milles au passage ordi-

Danemarck.

naire entre *Nyborg* et *Coorsoer*, se rétrécit un peu en d'autres endroits. Le Sund sépare l'île de Séland de la Scanie, province de Suède; il a dans sa plus grande largeur un espace de cinq milles. Le passage le plus étroit entre Elseneur en Danemarck, et Elsinborg en Suède, est de 1331 toises mesurées sur la glace. C'est-là qu'est la principale clef du commerce de la Baltique, et que le roi de Danemarck lève sur les navires des peuples commerçans, ce droit qui fait un des plus riches fleurons de sa couronne.

En remontant aux âges reculés où se firent les grandes révolutions physiques, on voit la nature ouvrant par un long travail ces canaux de communication. On voit les eaux de la Baltique amoncelées par les tributs de cent rivières et de mille ruisseaux, s'agiter dans leur étroit bassin, lutter contre les barrières qui les arrêtent, se retirer, lutter encore, triompher enfin de l'obstacle, et se précipiter dans l'Océan.

Le flux et le reflux de la mer Baltique sont peu sensibles, on s'en aperçoit aux courans du *Sund*, à l'élévation et à la diminution continuelle des eaux le long des

côtes, à la profondeur toujours variable du port de Danzick relativement à l'embouchure de la Vistule. Danemarck

La Baltique présente une chose remarquable, c'est que ses eaux se désalent et deviennent propres à la cuisson des viandes lorsque le vent du nord souffle ; en général, ses eaux sont peu salées, à cause des nombreuses rivières qui s'y jettent. On sait que l'eau des différentes mers est plus ou moins chargée de sel ; que dans la mer du Sud, sous l'équateur et dans les pays méridionaux, il y a plus de sel en pleine mer, et que l'eau y est plus froide que vers les pays du nord et les pôles de la terre. La mer des côtes de la Hollande contient un neuvième de sel ; celle des côtes d'Espagne et de la Méditerranée, en porte davantage ; en Suède, près de Carlscrone au 56.e degré de latitude, l'eau de la mer ne contient qu'un trentième de sel. Le savant Waller assure que la matière saline ne fait que la trentième, et la quarantième partie des eaux du golfe de Bothnie. Voilà pourquoi la mer du Groenland et du Spitsberg est presque toute couverte de glaces.

La profondeur de la Baltique, d'après les différentes cartes marines des Suédois,

Danemarck.

varie beaucoup ; elle est moindre depuis le Sund jusqu'à l'île de Gotland, où sa plus grande profondeur n'est que de 60 brasses, tandis que depuis cette île jusqu'au détroit d'Aland, on la trouve de 60 à 100 brasses. Les eaux de cette mer décroissent de siècle en siècle. André Celsius a inséré dans l'histoire de l'académie de Stockholm un mémoire très-curieux à ce sujet. Il résulte de ses observations, que l'eau de la Baltique baisse en un an de quatre lignes et demie ; en dix-huit ans, de quatre pouces cinq lignes ; en cent ans, de quatre pieds cinq pouces ; en mille ans, de quarante-cinq pieds géométriques.

La mer Baltique est dangereuse dans les mauvais temps ; ses vagues ne sont ni si hautes ni si longues que celles de la mer Germanique, mais leur chute est plus serrée, plus raccourcie, plus précipitée ; ses rivages, surtout du côté de la Suède et de la Finlande, sont bordés d'écueils, et son bassin présente un grand nombre de bancs de sable, les rades y sont nombreuses

L'île d'Anholt, située dans le golfe de Kattegat, à huit milles de la côte de Jutland ; et à dix, de celle de Séland, est dan-

gereuse à cause de la multitude des bancs de sable qui l'environnent ; aussi y entretient-on des fanaux pendant l'hiver ; il y en a deux autres sur un banc de sable près d'une petite île sur la côte de Suède pour diriger les navigateurs qui veulent aller à Gothenbourg. Il y a plusieurs autres phares placés le long de la côte de la Baltique, presque tous entretenus aux frais du roi de Danemarck. Danemarck.

La côte de Halland est redoutable aux navigateurs, parce qu'elle s'éleve à plomb sur la mer, et qu'elle n'offre ni bord ni mouillage. Le détroit du Sund diffère de tous les autres, en ce qu'on n'y remarque aucun courant, à moins que les vents du nord et du sud ne l'agitent. En revanche, ne trouvant point de résistance, ils en forment un très-rapide, suivant leur impulsion.

Les côtes de la Suède sont sauvages, celles de Danemarck, au contraire, sont riantes, bien cultivées ; leurs bosquets touffus, la pente molle de leurs collines, leurs prairies qui descendent jusqu'au bord de la mer, et le vert d'émeraude qui nuance le tout, font le plus grand plaisir à la vue.

Le château de Cronenbourg s'éleve pitto-
Danemarck. resquement sur le rivage.

La situation de l'île d'*Huen*, placée précisément à l'entrée du Sund, la rend d'une grande importance. Elle est célèbre par le fameux observatoire où Ticho-Brahé fit des observations qui, quoiqu'antérieures au télescope, font époque dans l'histoire de l'astronomie, il n'en reste plus que quelques vestiges. Tous les écueils du détroit sont marqués par des tonneaux flottans. Il est nécessaire en traversant ces parages d'avoir toujours la sonde à la main; surtout dans le temps des brouillards qui y sont fréquens; heureusement que dans ce climat, vers le solstice d'été, le degré de clarté à minuit répond à celui d'Italie dans la même saison, un quart d'heure après le coucher du soleil. Sans ces longs crépuscules, il serait presque impossible de naviguer dans ces mers étroites.

Lorsque la mer Baltique est agitée, elle rejette sur les rivages de la Prusse et de la Poméranie une grande quantité d'ambre jaune ou succin. On en trouve des morceaux qui sont très-nets; d'autres renferment des insectes bien conservés, ou différentes espèces de mousses. On trouve ce-

pendant, en Prusse et dans quelques autres endroits, des mines de succin dans le sein de la terre. Danemarck.

Près de la Suède, la mer Baltique se partage en deux golfes. Le premier, celui de Bothnie ; le second qui s'étend vers l'orient, est celui de Finlande. Le golfe de Bothnie forme la partie la plus septentrionale de la mer Baltique, son entrée est fort retrécie par l'Upland qui s'avance vers l'orient, et par les îles d'*Aland* qui se trouvent au milieu ; il a 560 verstes ou 112 lieues de long, et sa largeur est de 200 verstes ou 52 lieues, il est très-étroit vis-à-vis les îles de *Perken ;* mais il s'élargit de nouveau, et il a environ vingt-cinq lieues marines vis-à-vis d'Ulabourg.

Le golfe de Finlande s'étend d'occident en orient, il a 480 verstes de long, 160 verstes de large et 124 à son entrée, il communique au lac Ladoga par la Neva ; sa plus grande profondeur est de quarante-cinq brasses. Les côtes de ce golfe sont pleines de bancs de sable, de roches, d'îlots, surtout du côté septentrional. Certains passages sont extrêmement étroits ; et dans plusieurs endroits, ils n'ont pas plus de huit ou dix toises de large entre les rochers, de

Danemarck.

sorte qu'on ne peut y naviguer qu'avec des galères, encore est-on obligé de les faire défiler l'une après l'autre, et d'avoir de très-bons pilotes pour ne pas échouer.

Tous les écueils du golfe de Finlande sont marqués par des banderoles de diverses couleurs, elles tiennent à de grandes croix de bois plantées au milieu des rochers. Deux galiotes russes visitent continuellement ces parages pour voir si les banderoles sont à leurs places, et pour découvrir les nouveaux écueils.

Pour entrer dans le port de Cronstadt, il faut passer le château de Krouslot et une batterie appelée Saint-Pierre, garnie de plus de cent pièces de canon. Pour remonter le canal qui conduit au port, il faut un vent déterminé, tant il est étroit. Un grand nombre de signaux indiquent les écueils et les bas fonds; une fois enlevés, il serait impossible aux plus habiles pilotes de les éviter, il n'y a pas cependant d'autres routes à prendre. Hors du canal, on ne trouve sur la côte d'Ingrie que cinq pieds d'eau, et sur celle de Finlande, il n'y en a pas suffisamment pour porter des vaisseaux de guerre. Pour sortir de ces parages, il

faut précisément un vent d'est, et les vents d'ouest sont presque les seuls qui y régnent pendant l'été. Il se fait une pêche considérable sur les côtes de la mer Baltique; les golfes de Riga, de Finlande contiennent généralement les mêmes espèces de poissons, parmi lesquels le saumon, le brochet et la lamproye, sont les plus importantes, sinon pour la consommation, du moins pour l'exportation. Danemarck.

Les trois détroits de la Baltique dont il a été question, se déchargent dans le Categat; on nomme ainsi cette étendue d'eau qui, au nord de la Baltique, se prolonge entre les côtes du Danemarck et de Suède, et qui dans sa situation plus septentrionale, se joint à l'océan. Le Categat est fameux par les difficultés qu'il présente à la navigation; il est rempli de courans rapides et de bancs qui, changeant de place, trompent la vigilance du navigateur; les tempêtes y sont violentes, et dans l'arrière saison surtout, les vaisseaux courent souvent les plus grands dangers, mais quel obstacle peut arrêter l'homme dans ses hardis efforts! Comment enchaîner son courage quand l'intérêt l'aiguillonne; en vain l'onde mugit, en vain l'abîme s'entrouvre, l'intrépide na-

Danemarck.

vigateur, porté sur un frêle édifice, avance au milieu des écueils, à travers le fracas des élémens. Ainsi se sont formées les communications qui lient maintenant les peuples d'un pôle à l'autre ; ainsi sont nés les échanges qui alimentent l'industrie, et soutiennent la prospérité des États. Mais d'un autre côté, c'est ainsi que les flots sont devenus le théâtre des combats et du carnage, que des sources nouvelles de jalousie, ont étendu l'empire de la discorde ; que l'homme a nourri cette ardente soif de l'or qui le ronge et l'avilit ; que l'indépendance et le bonheur ont été ravis à des mortels paisibles, vivans sous les auspices de la bienfaisante nature.

Les rivières sont en petit nombre en Danemarck et peu considérables ; celle de Gude, en Jutland, a une longueur de dix milles et se jette dans le Categat. Les autres ne sont que de grands ruisseaux dont quelques-uns portent des barques, et dont les embouchures servent de ports et d'ancrage. Il faut cependant débarrasser souvent ces embouchures du limon qui s'y entasse. Les lacs peu nombreux ne sont pas d'une grande étendue. Plusieurs sources donnent une eau très-fraîche et agréable à

boire ; on n'en a pas découvert jusqu'ici de minérale.

Le climat du Danemarck est, généralement parlant, humide, des brouillards épais obscurcissent souvent l'horizon. Les vents les plus fréquens, ceux d'ouest et de sud-ouest, amènent ordinairement la pluie; c'est pendant les mois d'octobre et de novembre qu'il en tombe le plus. D'après une moyenne prise sur vingt-six années, il a plu annuellement cent trente jours, et le tonnerre s'est fait entendre treize fois, dont quatre en juillet, trois en août, deux en juin et mai, une en avril et septembre. Le thermomètre est rarement a plus de douze ou treize degrés au-dessous de la glace, il indique quelquefois au-delà de vingt degrés de chaleur, mais le terme ordinaire est de quinze ou seize. Si les détroits de la Baltique se gèlent quelquefois, c'est moins par un effet de la rigueur du froid, que par une suite de l'entassement des glaces que charient les grands courans, qui viennent du nord. Les chaleurs ne commencent guère à se faire sentir qu'au mois de mai, ou au commencement de juin, et les nuits sont fraîches à peu près pendant tout l'été; le froid se fait sentir dès la fin de septembre,

Danemarck.

et il gèle souvent au mois d'octobre; les mois de décembre, janvier et février, sont les plus froids; en mars et avril, l'air s'adoucit; mais il est en même temps sujet à des variations continuelles; le calme, un ciel serein et un atmosphère chargé de vapeurs, sont assez rarement le partage des habitans du Danemarck; mais l'humidité dont l'air est impregné, favorise la végétation. Les principales plantes graminées et céréales réussissent très-bien. Les animaux tant sauvages que domestiques, ne prospèrent pas moins; il y a peu d'animaux malfaisans, et les loups ont été entièrement extirpés dans les îles. Les forces de l'homme se développent et se soutiennent comme ailleurs; on cite même des exemples de vieillesse très-avancée. Les douleurs rhumatismales et les fièvres catharales sont les maladies les plus dominantes. Les habitans du Jutland ont la taille haute et bien prise; ceux des îles, sont plus effilés et leur corps semble être d'une structure moins compacte. L'œil est généralement d'un bleu clair, le blond des cheveux frappe surtout dans les îles; les femmes se distinguent par la beauté de leur teint, les visages à traits marqués sont assez rares.

Les

Les habitans des duchés sont des hommes forts et robustes ; leurs épaules sont larges. ils ont dans les terres basses plus d'ampleur et de caractère, mais moins d'agilité et de vigueur ; vers la frontière septentrionale du Sleswick, surtout dans les terres hautes, la race subit des modifications, le maintien se dégage, la taille moins large et le jet plus effilé ; le teint est généralement plus blanc, et les femmes surtout sont rarement brunes. Au calme qui se peint sur les visages, se mêle une certaine douceur insinuante. Danemarck.

L'est ainsi qu'aux grands traits qui diversifient les productions de la nature, et qui souvent les font contraster, se joignent les nuances qui servent de passage insensible. Quoique ces nuances échappent à plus d'un observateur, elles n'en sont pas moins réelles ; mais il faut comparer souvent pour obtenir des résultats.

Le climat de Norwège, quelqu'âpre qu'il soit, convient à l'homme ; c'est de la grande pureté de l'air que provient cette salubrité. On cite dans le pays des exemples nombreux et frappans de vigueur et de longevité. *Chrétien-Jacob Drakenberg*, né en 1626, mourut en 1772, âgé de 146 ans ; sa car-

Danemarck.

rière avait été très-pénible ; engagé comme matelot, il tomba entre les mains des Barbaresques ; et passa près de seize années dans l'esclavage ; il se maria dans sa patrie à l'âge de cent onze ans. La plupart des Norwégiens ont la taille haute et bien prise, quoiqu'un peu effilée ; sans être d'un brun prononcé, les hommes ni les femmes n'ont le blond qu'on voit en Danemarck ; l'œil est souvent très-vif et les traits indiquent de l'énergie.

CHAPITRE III.

Forme du Gouvernement ancien et moderne. — Administration.

Les lois constitutionnelles des peuples du Nord, portèrent longtemps ce caractère de simplicité et de franchise, si l'on peut s'exprimer ainsi, que font naître des habitudes morales, auxquelles le raffinement de la civilisation n'a point encore porté d'atteinte. En Danemarck, comme en Norwège et en Suède, ces lois régnèrent à peu près jusqu'au onzième siècle. L'assemblée de la nation, composée de tous les cultivateurs propriétaires, promulguait des décrets, que faisait exécuter un roi électif, choisi cependant d'ordinaire dans la même famille. Entre lui et la nation, se trouvaient placés des citoyens qui rendaient la justice, et qui présidaient les assemblées nationales. Mais cette constitution subit peu à peu de grands changemens. La révolution fut surtout très-sensible en Danemarck. Les juges isolèrent leurs intérêts et leurs vues. L'inégalité Danemarck.

Danemarck

des fortunes fit sentir son influence, et les distinctions naquîrent. Des expéditions lointaines et des guerres non interrompues, désorganisèrent l'administration intérieure, et firent alors des institutions dont l'orgueil et la cupidité profitèrent pour exécuter leurs projets. Le service à cheval et l'inspection des services maritimes furent dotés de prérogatives et d'immunités, qu'on peut envisager comme l'origine des fiefs, et comme la première base du pouvoir des grandes familles du pays. Ces familles se distinguèrent par des armoiries et des titres. Des châteaux furent construits près des cabanes; d'un autre côté s'éleva le colosse imposant de la puissance ecclésiastique; le clergé acquit des priviléges importans, et s'environna d'immenses richesses. Les rois eux-mêmes, tantôt faibles, tantôt superstitieux, favorisèrent par de funestes concessions le développement des vues ambitieuses de ces deux corps. Les nobles et le clergé, élevés ainsi à la considération et à la fortune, dominèrent bientôt dans les assemblées nationales, un sénat dont les membres tirés de leur sein, faisaient cause commune avec eux, partagea le pouvoir exécutif;

le peuple perdit insensiblement l'énergie qui l'avait caractérisé autrefois; les villes ne purent avancer le développement de l'industrie naissante, et dans les campagnes le joug de la servitude opprima le laboureur. Danemarck.

Il s'en fallut peu que Christiern ne fit au commencement du seizième siècle une révolution importante : jaloux du pouvoir, et voyant partout les monarques lutter avec plus ou moins de succès contre le système féodal, il résolut d'abaisser également en Danemarck, ces hommes qui par leurs prérogatives et leurs richesses, entravaient l'autorité royale; mais il n'était pas doué des qualités que demandait l'exécution d'un pareil plan. La violence et l'emportement se manifestaient dans toute sa conduite : sa marche au lieu d'être lente et circonspecte, était toujours brusque, inconséquente, souvent barbare et cruelle : couvert de la honte du massacre de Stockholm, humilié et vaincu par Gustave Vasa, chassé du trône de Suède, il hasarda une entreprise qui n'eut pû réussir qu'à un prince, dont les vertus et les talens eussent enchaîné la jalousie, réprimé l'orgueil et confondu l'intrigue : les ordres privilégiés

surent parer le coup dont ils étaient me-
Danemarck. nacés, et Frédéric qui remplace Christiern, confirma solennellement toutes les anciennes institutions.

Pendant l'espace de temps qui précéda immédiatement la révolution de 1660, le gouvernement eut la forme que nous allons indiquer. Il y avait des États composés de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des laboureurs. Mais les États étaient rarement convoqués, la noblesse aimant mieux abandonner au sénat la décision des affaires importantes. Le sénat, dont les membres étaient dispersés dans les provinces, qu'ils administraient comme gouverneurs, s'assemblait une fois l'année, pour exercer, de concert avec les principaux personnages de la noblesse, le pouvoir législatif. Le trône n'en restait pas moins électif, suivant les lois fondamentales, et à chaque nouveau règne, on dressait une capitulation, que le prince était obligé de signer.

Les institutions vicieuses se détruisent d'elles-mêmes par les effets qui en résultent. Le temps prépare lentement la chute de l'édifice; déjà il chancelle, lorsqu'un événement fortuit, ou l'effort hardi d'un ta-

lent supérieur, le renverse et le fait disparaître. L'autorité du sénat commença à perdre par sa mauvaise administration quelque chose de ce caractère imposant que leur avait imprimé l'habitude de plusieurs siècles. Une guerre fut entreprise contre la Suède, dont les armées combattaient en Pologne, sous l'intrépide Charles Gustave. Cette guerre devint, sinon le moyen, du moins l'occasion du changement total que subirent bientôt après les lois constitutionnelles de l'État. Danemarck.

Au bruit de la déclaration de guerre du Danemarck, Charles Gustave accourut du fond de la Pologne, et parut dans le Holstein avant que l'ennemi eût rassemblé ses forces : passant à la faveur d'un froid rigoureux tous les détroits, il s'empara des îles et menaça Copenhague.

La paix ayant été conclue, on sonda les plaies de l'État ; les troupes sollicitaient leur solde, la flotte devait être renouvelée : ce n'était pas assez d'avoir perdu des provinces entières ; celles qui avaient été conservées offraient le tableau de la dévastation, et le tiers des terres labourables restait sans culture, faute de bras et de moyens. L'industrie et le commerce n'a-

vaient pas moins souffert ; l'ame s'émeut ;
Danemarck. l'œil se remplit de larmes quand on lit les doléances que les habitans des villes et des campagnes firent remettre au roi.

Ce fut au milieu de ces ruines encore fumantes, et dans cette capitale qui venait d'éprouver les angoisses d'un siége, que les États s'assemblèrent vers la fin de l'année 1660. On invita tous les membres de la noblesse : le clergé fut représenté par les évêques, deux archidiacres de chaque diocèse et le recteur de l'université de Copenhague : la bourgeoisie par cinq députés de la capitale, deux des villes les plus considérables, et une des moindres. La classe des laboureurs n'eut point de représentant, la Norwège fut également omise dans la représentation.

Les États s'étaient rendus à Copenhague, et la diète avait été ouverte. La noblesse conservait ses antiques prétentions et se préparait à dominer. Le clergé et la bourgeoisie irrités contre elle, méditaient des projets de vengeance. Les souvenirs de la dernière guerre, pendant laquelle les nobles s'étaient soustraits aux charges qu'ils auraient dû supporter, se retraçaient aux esprits et les aigrissaient. Les bourgeois de

Copenhague sensibles aux faveurs qu'ils avaient obtenues, manifestaient leur dévouement pour la cour. Le roi était tranquille et paraissait même inactif ; mais l'extrémité désolante où il s'était vu réduit pendant le siége de la capitale, et l'espèce de courage d'esprit joint à une grande popularité, qu'il s'était efforcé de montrer dans cette occasion, avait intéressé fortement la multitude en sa faveur. D'ailleurs la reine agissait, elle augmentait habilement le nombre des partisans de la cour, et enchaînait à cette cause des amis zélés, capables des plus grands efforts. Danemarck.

Entre ceux qui prirent une part active à cette scène politique, et qui la dirigèrent vers le dénouement, il faut remarquer *Swane*, évêque de Séland, homme souple, rusé et doué du don de la parole ; *Nansen*, bourgmestre de Copenhague, très-considéré de la bourgeoisie, ferme et prudent à la fois, versé dans les affaires et connaissant les hommes ; *Gabel*, allemand, secrétaire du cabinet, homme de confiance de la cour, et en rapport très-intime avec l'évêque et le bourgmestre ; *Leuthe*, autre allemand, au service du roi en qualité de secrétaire ; on le consultait avec fruit et il

travaillait en silence à la rédaction des plans.
Danemarck. On parvint à s'attacher dans la noblesse, le feld-maréchal, Jean Schack et *Annibal Schested.*

La manière de procurer au gouvernement les ressources dans l'embarras où il se trouvait, et de le mettre en état de remédier aux maux qu'accablait le pays, fut le premier objet des délibérations de la diète. La noblesse proposa une taxe sur les consommations, et offrit d'y prendre part, mais avec tant de réserves et de restrictions, que le poids principal du nouvel impôt allait reposer sur les autres citoyens : alors les deux partis entrèrent en lice, et le combat s'engagea. Les amis de la cour profitèrent de la disposition des esprits. L'extension de la prérogative royale fut représentée comme le ressort le plus propre à produire le bonheur général, par l'unité de vues et de plans qui en résulterait.

Tandis que la noblesse et le sénat qui faisait cause commune avec elle, discutait encore le projet de la nouvelle taxe, et faisait des remontrances aussi vagues que déplacées, le clergé et la bourgeoisie rédigeaient des mémoires dont les idées et les expressions annonçaient le changement qui avait

eu lieu dans la manière de voir du plus grand nombre des habitans, et les prétentions qui allaient en résulter : le mot de royauté héréditaire avait déjà été prononcé plus d'une fois dans les clubs. Il paraît que ce furent les membres du clergé qui se décidèrent les premiers. Les chefs des deux ordres n'attendaient qu'un assentiment par écrit du roi, qui depuis plusieurs jours était informé du projet. Ils l'obtinrent, et tout fut préparé pour une motion formelle en faveur de la succession héréditaire. Danemarck.

Le 8 octobre, *Nausen* convoqua tous les députés de la bourgeoisie pour s'occuper d'un édit du timbre. L'édit présenté par le sénat ayant été présenté, on trouva qu'il s'éloignait en plusieurs points du plan dont on était convenu dans les conférences préliminaires, et le murmure du mécontentement se fit entendre. Nausen profita du moment, et fit avec succès la motion de rendre la couronne héréditaire, en ajoutant, afin que *le roi soit maître*. Le clergé était assemblé en même temps. Swane fit la même motion, lut le projet qui fut approuvé unanimement et signé. Communiqué à l'assemblée de la bourgeoisie, cet acte, qui exprimait la concession du droit héréditaire

Danemarck

à la couronne, en ligne masculine et féminine, devint un arrêté des deux ordres. Le sénat, la noblesse en eurent communication le même jour, et les sénateurs se réunirent aussitôt pour délibérer : mais on avait été pris à l'improviste et l'on ne put convenir de rien.

Le lendemain matin, la réponse de la noblesse n'était pas encore arrivée, le clergé et la bourgeoisie se rendirent en procession au sénat ; ils n'y trouvèrent que quatre sénateurs. Etant retournés l'après midi, Kragg leur dit que le sénat, qui d'ailleurs n'était pas complet, ne pouvait donner son assentiment.

Le refus du sénat produisit cependant une grande sensation dans le public. On ne ménagea plus ce corps, ni la noblesse en général, et il fut même remis au roi un mémoire dans lequel les prérogatives du premier ordre étaient attaquées à découvert, et dans les termes les plus énergiques. Le roi conservait son calme. Il y eut entre lui et la noblesse des négociations qui furent infructueuses. Pendant ces retards, plusieurs députés nobles avaient quitté la ville, et le roi fut averti que ceux qui restaient, se proposaient de suivre cet

exemple, et de paralyser ainsi l'activité de la diète. Aussitôt l'ordre fut donné de fermer toutes les portes de la ville et de faire des préparatifs militaires. Danemarck.

Le 12 octobre, le sénat qui avait délibéré avec quelques députés de la noblesse fit savoir au roi qu'il consentait à l'hérédité du trône en ligne masculine. Cet offre fut rejetée et les conférences recommencèrent le lendemain. Les États en corps portèrent au roi le vœu unanime de rendre la couronne héréditaire en ligne masculine et féminine.

On avait fait un grand pas, mais il restait encore à déterminer, quels seraient les nouveaux rapports du roi devenu héréditaire, avec la nation, quelle capitulation remplacerait celle qu'il avait signée auparavant; ce qu'il fallait faire pour les ordres inférieurs, qui manifestaient un désir très-prononcé de sortir de la nullité politique, où ils avaient langui si long-temps. Il était difficile de discuter ces questions avec succès en assemblée générale, surtout dans un moment où les esprits se ressentaient fortement de la commotion qu'ils avaient reçue. On vota donc pour un comité, et le choix des membres fut abandonné au roi.

Ce comité s'assembla sans délai. On convint
Danemarck. assez facilement que la capitulation, remise par le roi lors de son avènement au trône, serait annullée, ainsi que le serment qui s'y rapportait. Il fut plus difficile de tomber d'accord sur le second point, savoir quel serait le nouveau pacte entre le prince et les États, ou la nouvelle capitulation.

Comme le rapprochement devenait plus difficile à mesure que les débats avançaient, l'évêque de Seland fit la motion d'accorder au roi le gouvernement héréditaire, sans condition, ni réserve, et d'abandonner à son impartialité la décision d'un objet sur lequel les intéressés eux-mêmes avaient tant de peine à s'accorder. Etait-ce une dictature momentannée, nécessitée par les circonstances, ou était-ce déjà la concession formelle du pouvoir absolu, et la renonciation à tous les droits des États? le temps et diverses mesures, développèrent peu à peu les idées, et fixèrent le vague qu'elles pouvaient encore offrir dans ce moment.

Le 16 octobre, les trois ordres, composant les États, firent un décret par lequel ils déclaraient le gouvernement héréditaire en ligne masculine et féminine, donnant au roi la prérogative de fixer l'ordre de

succession comme bon lui semblerait, et ne stipulant que la primogéniture et l'indivisibilité du royaume. Danemarck.

Le même jour où le décret des États fut expédié, on cassa l'ancienne capitulation. Le 18, le sénat et les députés prêtèrent le nouveau serment à Frédéric, en sa qualité de roi héréditaire. Cette cérémonie se fit avec une solennité imposante.

Les laboureurs, comme nous l'avons déjà observé, n'avaient pas été appelés à la diète. Le 26 octobre, il fut expédié des lettres patentes par lesquelles deux paysans de chaque district au choix des préposés, étaient appelés à se rendre au congrès national, pour y représenter leur ordre, pendant la révolution que subissait le gouvernement. Ils prêtèrent avec plusieurs membres de la noblesse et du clergé qu'on avait invités également de se rendre à Copenhague, le nouveau serment.

Les délibérations continuèrent, mais les intérêts se croisaient et se heurtaient, et l'incertitude, l'incohérence et l'aigreur entravaient toutes les résolutions. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans cette funeste situation. Enfin il parut un acte solennel, exprimant clairement que le pouvoir absolu

était remis pour toujours entre les mains du roi, et que le sort des différentes classes des citoyens dépendrait de la volonté de celui qui, seul désormais, exercerait la souveraineté. Cet acte du 10 janvier 1761, est composé de trois arrêtés, l'un de la noblesse, l'autre du clergé, le troisième de la bourgeoisie. Ces trois arrêtés portent en substance, que le droit de succession héréditaire, tant pour le Danemarck que pour la Norwège, est accordé au roi avec le pouvoir absolu, ainsi qu'à tous ses héritiers légitimes, en ligne masculine et féminine : que les capitulations, recez et autres actes qui pourraient lier le roi ou son fils, sont annullés et cassés ; que le roi ayant voulu introduire dans la succession l'ordre de la primogéniture, et mantenir l'indivisibilité de l'État, il dépendait du reste de lui de régler la forme de l'administration, la succession tant en ligne masculine que féminine, et la régence en cas de minorité, selon son bon plaisir ; que les présentes dispositions seraient regardées comme une loi fondamentale, liant les habitans actuels et leur postérité.

Danemarck.

Le 24 juillet 1761, on expédia les chartes ou prérogatives accordées par le roi à la

la noblesse, au clergé et à la bourgeoisie. Quatre ans après fut dressé la charte royale, qui fixe le mode de gouvernement absolu et celui de la succession. Cette charte ou loi royale, signée par le roi le 14 novembre 1765, resta dans les archives pendant le règne de Frédéric III. Ce ne fut qu'au couronnement de Chrétien V en 1670, qu'on la promulgua par une lecture publique. Frédéric IV la fit graver en 1709 et l'accompagna d'une introduction. Danemarck.

Par un effet de cette forme de gouvernement, que vit naître le moyen âge, et que développèrent les siècles subséquens, l'administration devint le domaine du sénat. Le grand maître, le grand sénéchal, le grand chancelier, le grand maréchal et le grand amiral, formaient essentiellement le conseil du roi, et dirigeaient chacun dans son département, l'expédition des affaires. Les autres sénateurs étaient la plupart répandus dans les provinces, pour surveiller en qualité de gouverneurs, les objets administratifs, quand par la marche des choses, le pouvoir illimité fut devenu le partage du roi, le mode d'administration subit des changemens analogues à ce nouvel ordre politique. Les grands officiers

Danemarck.

de la couronne et les sénateurs disparurent peu à peu; le grand conseil d'État tomba en désuétude, et il ne resta que le conseil privé du monarque. La discussion et le rapport des affaires furent remis à différentes chambres. L'administration de la justice devint une branche séparée, et le roi créa un tribunal suprême où toutes les causes seraient évoquées en dernier ressort.

Le conseil privé du roi, est le centre où vont aboutir tous les travaux des corps chargés de l'administration intérieure. C'est là que sont prononcées les résolutions, et que les loix reçoivent la sanction qui soumet les habitans à leur empire. Le roi nomme pour assister à ce conseil, les personnes qu'il juge les plus dignes de sa confiance. L'héritier du trône et les princes du sang, ont le droit d'y siéger. Les affaires sont préparées dans les différens colléges qui en font le rapport. Il est défendu de solliciter immédiatement au conseil, et il faut s'adresser aux colléges. Le roi donne ses résolutions séance tenante. Nous allons faire connaître les colléges ou chambres administratives dans un plus grand détail.

1.° *Chancellerie de Danemarck et de Norwége.* La sphère de ses travaux, d'a-

bord très-vaste, a été circonscrite à mesure qu'on a mieux connu l'art de classer les objets de l'administration. Dans les derniers temps son ressort s'est étendu sur l'interprétation des loix, sur les priviléges litigieux, sur les conflits d'autorité, sur l'éducation publique, sur la police ecclésiastique et sur celle des pauvres. Elle dresse les expéditions des édits et patentes, les sauf-conduits et les passeports pour pays étrangers. Les archives de l'État sont sous son inspection et sa garde. Ce collége est réparti en plusieurs chambres, ayant chacune ses attributions particulières. Danemarck.

2.° *Département des affaires étrangères.* Il a un dépôt particulier d'archives. Depuis l'année 1800, il y a un bureau séparé pour les relations avec les puissances barbaresques.

3.° *Collége ou chambre des rentes.* Il s'occupe essentiellement de la rentrée des impôts, et des mesures qui s'y rapportent; il correspond avec les autorités constituées qui président à la perception et soumet leurs comptes à une révision annuelle. Il dirige aussi l'administration des domaines du roi, la police territoriale, celle des bois et des grandes routes. Ce collége est char-

Danemarck.

gé en outre de la direction générale des mines.

4°. *Chambre générale des douanes.* Elle est chargée de faire passer dans le trésor de l'État tous les revenus provenans des douanes et péages ; elle surveille les agens et préposés ; elle a de plus la direction des affaires relatives aux îles d'Amérique et aux possessions à la côte de Guinée.

5°. *Collége des finances.* Il dresse les états des revenus et des dépenses, fait les représentations y relatives, il présente les plans qu'exigent les circonssances ; il a aussi la direction des monnaies.

6°. *Collége de l'économie générale et du commerce.* Son ressort est étendu sur tous les établissemens relatifs à l'industrie nationale.

7°. *Collége de la guerre.* Le dernier réglement attribue à ce collége tout ce qui concerne l'administration de l'armée de terre, la levée des recrues, les magasins, les forteresses, les écoles des cadets de terre. Les mêmes objets, relativement à la Norwége, sont du ressort d'un collége particulier.

8°. *Collége de l'amirauté.* Il dirige le commandement de la flotte, et l'économie

de la marine. Il a de plus l'inspection des pilotes côtiers, des ports de guerre, des hôpitaux de la marine, et la juridiction sur les marins attachés au service de la flotte. Danemarck.

Outre ces corps qui résident tous à Copenhague, il y a des directions et des commissions en Danemarck, en Norwège et dans les duchés, pour différens objets particuliers. Le nombre des employés de tout rang, des colléges et autres corps administratifs, se monte à environ quatre cents.

Après avoir fait connaître le mécanisme de l'administration, nous allons en indiquer l'esprit.

Les règnes de Chrétien IV et de Frédéric IV offrent, à des époques moins modernes, plusieurs traits d'ordre, d'ensemble et de vigueur, dans le système administratif. Sous Frédéric V, le comte Ernest de Bernstorff, secondé par le monarque et par plusieurs hommes d'un mérite distingué, introduisit des réformes dont plusieurs ont été d'un effet permanent. S'il lui échappa de fausses mesures, elles tenaient plutôt aux temps et aux circonstances, qu'à son esprit ou à son cœur. Struensé parut au moment où les grands principes de l'administration économique et civile étaient

Danemarck.

discutés par le génie dans plusieurs pays de l'Europe. Il gagna un ascendant qui fit de ses volontés autant d'arrêts. Riche en conceptions neuves et hardies, mais n'ayant ni l'habitude des hommes, ni une connaissance suffisante du pays, il devint l'objet d'une jalousie puissante qui surveilla toutes ses démarches. La prudence et la modération ne présidèrent point à ses plans, et il creusa lui-même sous ses pieds le précipice qui l'engloutit. Sa mort fut le terme des changemens qu'il avait introduits.

Entre ces changemens, il y en avait néanmoins dont l'esprit était analogue aux vœux du public, et dont le souvenir se conserva. La liberté de la presse, accordée sous le ministère de Struensé, avait produit un effet qu'on ne put anéantir en la restreignant.

Quelques mesures utiles marquèrent l'administration subséquente dirigée principalement par Oye Guidberg; mais le système général n'eut pas cette fermeté, cette énergie qu'exigent les intérêts d'une nation de la part de l'administrateur qui veut les favoriser efficacement. Le roi dont la santé avait souffert depuis quelque temps, une

révolution funeste, continuant d'être hors d'état de s'occuper des affaires, le prince royal prit la direction du gouvernement, l'année 1784, et le comte André de Bernstorff, neveu d'Ernest entra dans le ministère. Dautres citoyens aussi estimables par leurs talens que par leur caractère, obtinrent des places importantes et une confiance méritée. La faveur de cour disparut, et l'on mit un frein aux coupables efforts de l'intérêt personnel. La liberté de la presse prit de nouveau son éssor, et plusieurs écrivains publièrent des vérités utiles. Il fut nommé des commissions pour répandre le jour de la discussion sur les différens objets de l'ordre économique, civil et moral, qui avaient été négligés, ou dirigés sur de faux principes. Les résultats de leurs travaux ont servi de base aux réformes introduites insensiblement, et avec une modération propre à en assurer le succès. Heureux les peuples qui sont conduits au perfectionnement de l'existence sociale, par des gradations sagement calculées, et des développemens successifs! En voulant franchir les intervalles, on rencontre l'abîme et l'on s'y précipite. Danemarck.

En 1788, les troubles du nord furent

Danemarck. sur le point d'entraîner les peuples Danois dans une guerre, et déjà l'épée était tirée ; mais tel fut le cours des événemens, que le calme se rétablit immédiatement après, et que le gouvernement pût rentrer dans la carrière pacifique d'une administration bienfaisante. Occupé de ce grand objet, il refusa constamment de prendre part à la guerre sanglante qui a désolé l'Europe pendant dix années. Ni les insinuations, ni les provocations ne purent l'ébranler. Une sagesse profonde, accompagnée d'une noble fermeté, dicte toutes ses démarches.

CHAPITRE IV.

Armée et marine. — Ordres de chevalerie, réglement du rang. — Loi de l'indigénat. — Ordre judiciaire, lois civiles et criminelles.

Danemarck.

QUOIQUE les Danois aient perdu une partie de cet esprit guerrier qui les caractérisait autrefois, leurs trois derniers rois eurent toujours sur pied des forces très-respectables, au moyen de la grande discipline qu'ils maintinrent soigneusement dans leurs armées. Les forces militaires du Danemarck sont aujourd'hui composées d'environ 70,000 hommes de cavalerie ou infanterie, dont la plus grande partie consiste dans une milice qui ne reçoit point de paye; mais elle est inscrite sur la liste des corps armés, et exercée tous les dimanches. Les troupes de ligne sont au nombre d'environ 20,000, et composées en plus grande partie d'étrangers, et particulièrement les officiers. Cette armée est un pesant fardeau pour la nation, mais elle coûte peu à la couronne. La plupart des régimens

Danemarck. d'infantesie restent constamment en Norwège où elle vit chez les paysans à discrétion ; et dans le Danemarck, ils sont tenus de fournir à la cavalerie le logement, des vivres et même de l'argent.

La flotte du Danemarck consiste en 36 vaisseaux de ligne et 18 frégates ; mais comme plusieurs sont très-vieux et exigeraient de fortes réparations, il ne serait possible d'en équiper dans un cas de nécessité, que vingt-cinq au plus. Cette flotte est habituellement stationnée à Copenhague, où sont tous les arsenaux, les magasins et tous les matériaux nécessaires à la marine ; 26,000 matelots sont enrégistrés, et ne peuvent sortir du royaume sans permission, ni servir sur un vaisseau marchand sans le consentement de l'amirauté. Quatre mille reçoivent régulièrement une paye, et travaillent dans les arsenaux de la marine, leur paye monte toutefois à peine à onze francs par mois ; mais on leur donne une espèce d'uniforme, quelques subsistances et un logement pour eux et pour leur famille.

Il y a deux ordres de chevalerie en Danemarck ; celui de l'éléphant et celui de danebroge. Le premier, considéré comme

le plus honorable, fut institué par Christiern I.er; son symbole est un éléphant surmonté d'un casque décoré de diamans et suspendu à un ruban ondé de bleu céleste; on le porte comme en Angleterre sur l'épaule droite; les chevaliers sont, sans compter le roi, au nombre de trente, et on leur donne le titre d'excellence. Les signes ou marques de l'ordre de danebroge, qui est, dit-on, de très-ancienne date, consiste dans un large ruban blanc lizeré de rouge, passé sur l'épaule en forme d'écharpe, il suspend sur la poitrine une petite croix de diamans, et sur le devant de son habit, du côté gauche, le chevalier porte une étoile en broderie, autour de laquelle sont inscrits ces mots: de *pietate* et *justiciâ*. Le symbole est une croix pâtée émaillée de blanc; au centre, la lettre C et un 5 sont surmontés d'une couronne royale, le mot *restitutor* sert de légende. Le nombre des chevaliers est grand sans être limité. Danemarck.

Les places éminentes dans la carrière civile, ecclésiastique et militaire, donnent aux roturiers une sorte de noblesse personnelle, lorsqu'elles leur tombent en partage; Le gentilhomme sans titre, est obligé de leur céder le pas; de plus, dans chaque

Danemarck.

carrière, le rang est fixé par cette gradation, que l'importance réelle ou imaginaire, des emplois, établit entre les employés; mais quel sera l'ordre de préséance entre un militaire, un magistrat, un ecclésiastique, un officier de la cour? et de quelles distinctions jouiront-ils? C'est cet objet qui a donné lieu à ce qu'on nomme en Danemarck, l'*ordonnance ou le réglement du rang*. La première parut en 1671, il naquit dès-lors un goût décidé pour les titres. Deux savans professeurs de l'univesité de Copenhague, Bartholin et Worm, s'adressèrent à Griffenfeld, alors ministre tout puissant, pour obtenir une place sur le tableau du rang, le ministre leur répondit: « Vous avez « acquis par votre mérite en Danemarck « et ailleurs, une réputation dont vous avez « lieu d'être satisfait, le roi ne peut vous « conférer des honneurs d'un tel prix. Je « vous accueillerai toujours beaucoup « mieux que d'autres revêtus de plus grands « titres; mais si vous demandez un rang, « je ne ne puis vous servir ». On s'est depuis souvenu des professeurs. Depuis le réglement de 1671, il en a paru six autres à différentes époques. Celui de 1746, sert encore de règle, à de légers chan-

gemens près, qui occasionnent quelquefois des lacunes dans le tableau; on admet en tout neuf classes. Danemarck.

La chaîne descend graduellement jusqu'aux enseignes et aux secrétaires des bureaux. Lorsque plusieurs titres donnent le même rang; c'est la date du brevet qui décide la préséance. Ceux qui entrent dans un collége ou dans un dicastère, y prennent leur place, non d'après leurs titres, mais d'après la date de leur entrée et le rang de leur charge; en général, les titres et les décorations des ordres ne doivent donner de préséance qu'à la cour et dans les cérémonies publiques. Les personnes de la première et de la seconde classes, ont les grandes entrées de la cour, et peuvent être admises à la table du roi; on donne de plus l'*excellence* à celles de la première classe. Les dignités de conseiller d'état, de conseiller privé hors du conseil, et de conseiller de conférence et de justice, sont purement titulaires, l'épithète d'*effectif* ne suppose point de fonction, et n'est que pour la gradation.

Tous ceux qui sont compris dans le tableau du rang, étant censés supérieurs à ceux qui n'ont point de charge, ou dont la

dissemens universels, un grand nombre d'étrangers n'apportant souvent que de la jactance ou de la souplesse, avaient été admis aux places, et les plaintes des nationaux s'étaient fait entendre plus d'une fois. Le législateur déclare nationaux ou indigènes, tous ceux qui sont nés dans les États danois, y compris les colonies, ou de parens danois pendant l'absence de ceux-ci, tant pour cause de voyage que pour le service du roi. Il assimile aux nationaux les étrangers en place lors de la publication de la loi; ceux qui, à la même époque, possèdent dans les États danois, en capitaux on en biens fonds, une valeur de 30,000 rixdales; ceux qui s'établissent dans les États danois et qui font circuler dans le commerce une somme de 20,000 rixdales; ceux qui sont appelés pour desservir l'église allemande de Saint-Pierre à Copenhague, et les églises réformées, ceux qui sont employés à l'amirauté; à l'université de Kiel, et à la mission de Tranquebar; enfin, les artistes et frabriquans qu'on fait venir pour les entreprises utiles. Tous ces étrangers seront cependant tenus à se procurer des lettres de naturalité. La loi de l'indigénat doit être, suivant les expressions du texte,

Danemarck.

Danemarck.

une loi fondamentale ; et le roi recommande à tous ses successeurs de l'envisager comme un dépôt sacré que leur transmet sa sollicitude royale. Le prince Frédéric, frère de Christiern VII, a promis solennellement pour lui et ses descendans, de la maintenir, au cas que sa branche dût parvenir au trône; c'est en considération de ces clauses, que plusieurs écrivains, tant danois qu'étrangers, ont placé la loi de l'indigénat à côté de la charte royale ; mais en l'examinant de plus près, on verra qu'elle ne doit être envisagée que comme un décret du chef sanctionné d'une manière plus solennelle.

Des anciennes annales du Danemarck et de la Norwège, présentent l'intéressant tableau d'une administrationde la justice simple, uniforme et fondée sur la liberté personnelle et sur le respect pour la propriété. Plusieurs révolutions dans le système général, et des abus de pouvoir favorisés par les guerres lointaines et par les troubles domestiques, amenèrent une législation plus compliquée et souvent contraire aux grands principes de l'ordre social. Les justices seigneuriales, nées dans le moyen âge, étendirent l'influence des grands, et leur soumirent les intérêts d'une partie

partie considérable de la nation, les tribunaux ecclésiastiques se trouvèrent en conflit avec l'administration temporelle. Les deux royaumes ayant été partagés plus d'une fois entre plusieurs princes, il se forma des codes particuliers, et l'uniformité devint difficile à rétablir. Avant la publication de Chrétien V, il y avait en Danemarck trois codes principaux, ceux de Scanie, de Séland et de Jutland. Danemarck.

Parvenu à la souveraineté, Frédéric III entreprit différens changemens dans l'ordre judiciaire. Il ordonna en même-temps une révision des lois danoises, et ce travail était près de sa fin, lorsque Chrétien V, successeur de Frédéric, en fit commencer un autre qui fut achevé en 1679. Dans ce nouveau code, tout est déterminé d'une manière uniforme pour les diverses provinces composant le royaume de Danemarck. Le droit romain n'y a pas été admis, et les bases principales des anciens recueils y sont conservées.

Quoique le législateur eût eu égard aux progrès des peuples dans les arts, dans l'industrie et dans le commerce, quoiqu'il eût rempli des lacunes et corrigé des erreurs, on s'aperçut bientôt de l'insuffisance

Danemarck.

des nouveaux codes, et dans les derniers temps, on la senti encore davantage. Il a donc paru un grand nombre de rescrits et d'ordonnances servant de complément ou de commentaire. Au commencement du dix-huitième siècle il fut nommé une commission pour la révision et la réforme des lois. Cette commission a travaillé longtemps, mais il n'a jamais rien paru de son travail, et on peut la regarder comme n'existant plus, les membres qui la composaient étant morts peu à peu, sans être remplacés : il paraît qu'on a adopté un autre plan, consistant à revoir successivement les différentes parties des codes, et à publier les changemens dans les circonstances les plus convenables. Les corps administratifs sont consultés à cet effet, et il vient d'être nommé un certain nombre de jurisconsultes pour indiquer les bases d'une réforme de lois criminelles. Quand on aura ainsi parcouru les différentes branches de la législation, on fera sans doute de ces morceaux détachés un ensemble qui, avec les anciens matériaux dignes d'être conservés, formera un édifice complet. Il est d'autant plus essentiel de parvenir au terme de la révision générale, que les ré-

formes partielles, quelque sages qu'elles soient, peuvent laisser du vague et de l'incertain dans leur rapport avec d'anciennes dispositions subsistantes, et embarrasser le juge dans l'application de la loi. Danemarck.

Depuis long-temps, les citoyens instruits des vrais intérêts de leur patrie, gémissaient de l'existence de cette loi inique et de ce système oppressif par lequel les propriétaires des seigneuries disposaient des paysans en maîtres absolus, et pouvaient dicter toutes les clauses des contrats qu'ils faisaient avec eux. L'opinion publique ayant acquis la maturité nécessaire par les influences heureuses de la liberté de penser et d'écrire, le gouvernement nomma une commission chargée de recueillir des renseignemens exacts sur l'état des laboureurs, et de présenter des projets de réforme, analogue aux grands principes de l'ordre et de la justice. La commission fit deux rapports qui sont des modèles de clarté et de précision, et dont l'un a servi de base à l'édit public en 1780. Conformément à cet édit, la loi réglant la formation de la milice a été anéantie, et l'affranchissement des paysans s'est fait peu à peu, après l'expiration des années de leur service; ils

ont tous dû être libres le premier janvier
Danemarck. 1800.

Pour conserver le souvenir de cette révolution, il a été érigé un obélisque, non loin de Copenhague, sur la route qui mène à Roskild, route la plus fréquentée par les paysans, qui se rendent à la capitale. Sur les faces de l'obélisque, on lit ces mots: *Le roi savait que la liberté civile, déterminée par des lois justes, donne l'amour de la patrie, et le courage pour la défendre, le désir de l'instruction, le goût du travail, et l'espérance du bien-être; il a donc ordonné que la servitude cessât, que l'ordre et la promptitude présidassent à l'exécution des lois rurales, afin que le laboureur libre, courageux, éclairé, laborieux et bon puisse devenir un citoyen estimable et heureux.* La base de l'obélisque est ornée d'emblêmes et d'inscriptions, et porte quatre figures en marbre représentant la fidélité, l'industrie agricole, le courage et l'amour de la patrie. Le prince royal posa lui-même la première pierre en 1792. L'inscription l'*appelle fils du roi et ami du peuple.* Le monument a une hauteur de 24 aunes, et a coûté 14000 rixdales rassemblés par souscription. Le voya-

geur s'arrêtant pour contempler ce monument, bénira les noms du prince, des ministres et des citoyens qui, en dépit des préjugés et de l'intérêt, ont exécuté une réforme bienfaisante. Tout ce qui concerne l'existence du laboureur est intéressant pour l'homme qui pense. O toi que l'aube du jour voit au travail, et que souvent les ombres de la nuit y rencontrent encore, toi, dont les bras vigoureux ouvrent le sein de la terre et lui arrachent des trésors précieux; toi qui entretiens les canaux de la prospérité publique, mon ame t'honore et te respecte. Je ne te souhaite pas le bonheur imaginaire, les plaisirs trompeurs que donne le luxe des villes; reste sous l'humble toit de ta cabane, qu'un ruisseau te désaltère, qu'un frais gazon soit le théâtre de tes jeux; je forme d'autres vœux pour ton sort. Que l'orgueil et la cupidité cessent de t'écraser impunément; qu'en procurant des jouissances aux autres, tu ne sois pas accablé de privations; que la misère et l'esclavage ne te plongent point dans un abrutissement stupide; que sur ton front puisse habiter l'assurance avec le contentement; et que l'estime publique couronne tes utiles efforts.

Danemarck.

Danemarck. En Danemarck, comme dans plusieurs autres pays, le roi est censé présent dans toutes les cours suprêmes de son royaume. En conséquence, il y a dans chacune un trône auquel les avocats semblent adresser, en plaidant, leur discours; et les juges, en donnant leur opinion, en font de-même. Le roi assiste tous les ans à la première séance, et une sentence de mort ne peut jamais être suivie de son exécution, si elle n'est pas signée par lui.

CHAPITRE V.

Industrie productive. — Grains. — Bétail. — Bois. — Chevaux. — Pêche. — Industrie manufacturière.

Les travaux qui ont pour but de procurer les subsistances et les matières premières, et qui embrassent l'agriculture, la pêche, la chasse et l'extraction des substances minérales, doivent être envisagés comme le fondement essentiel de la richesse des nations. Ce n'est cependant que depuis le dernier siècle, que ces travaux ont obtenu une attention analogue à leur importance, et qu'on a acquis des notions justes sur la manière de les diriger. Le gouvernement sentit que l'industrie productive devait être encouragée, et prit plusieurs mesures pour en seconder les progrès. Les efforts qu'on a fait depuis ont été dirigés d'après des vues plus vastes et un système plus approfondi. L'amélioration de l'existence civile des habitans, et le principe de ne point entraver ou contredire leur activité, forment la base du plan de l'adminis- Danemarck.

tration. Les lois économiques sont réfor-
Dancmarck. mées et changées peu à peu.

Le zèle des administrateurs et celui de plusieurs particuliers, ont fait naître des établissemens qui ont pour but de guider et d'encourager le développement des différentes branches de l'industrie productive.

La société économique de Copenhague, projetée dès l'année 1757, commença ses travaux en 1768. L'agriculture, les pêcheries et l'exploitation des mines sont les objets du perfectionnement desquels, cette association de citoyens estimables et de patriotes éclairés s'occupe essentiellement. Il se tient annuellement une assemblée publique, présidée par le prince royal, et destinée à la distribution des prix, accordés aux mémoires utiles, à l'industrie et aux inventions.

Depuis l'année 1786, il s'est formé à Copenhague, par les soins du gouvernement, une caisse de crédit, destinée à fournir pour la culture du sol et pour l'exploitation des mines, des avances qu'il serait d'ailleurs difficile de se procurer. Il a été recommandé à la direction de la caisse de faire une attention particulière aux deman-

des des laboureurs qui voudront se mettre en état d'acquérir des propriétés ou des baux héréditaires. Danemarck.

Par un effet du climat et de la nature du sol, il règne une grande diversité dans les ressources naturelles des pays danois, et dans la manière de les faire valoir.

Depuis le milieu du dernier siècle, et surtout depuis quinze à vingt ans, les progrès de l'industrie agricole ont été sensibles dans toutes ses branches. Les réformes qui ont eu lieu dans la législation civile et dans le système administratif ont procuré un changement avantageux à l'existence des laboureurs. Plusieurs propriétaires se sont distingués par un zéle louable. Déjà en 1761, la *reine Sophie Magdeleine* affranchit les paysans du domaine qu'elle possédait, leur accorda la propriété usufruitière, et abolit les communes. Un obélisque qu'on voit sur la route de Copenhague à Elseneur, conserve le souvenir de ce qu'a fait pour le laboureur de ses terres, le comte *Ernest Bernstorff* élevé par les vassaux eux-mêmes, pénétrés de reconnaissance envers leur bienfaiteur. Les corvées et les redevances vagues se convertissent peu à peu en cens fixes, que

Danemarck.

le laboureur peut acquitter avec moins de peine et d'embarras.

Les encouragemens accordés par l'administration et les efforts des patriotes éclairés, ont répandu le goût de l'agriculture dans tous les états. L'influence qu'ont eu les conjonctures de la dernière guerre sur les progrès de l'industie agricole dans le nord, a surtout été très-sensible en Danemarck. Pendant plusieurs années, l'exportation en blés et en bétail a fait entrer dans ce pays des sommes considérables; et les propriétaires ont fait des gains rapides, qui ont favorisé leurs entreprises. On a essayé deux fois d'augmenter la culture et la population du Danemarck par des colonies, en 1720. Frédéric IV fit proposer à des familles de Français réfugiés en Brandebourg, de s'établir dans la ville de Frédéricia en Jutland pour exploiter les terres que cette ville avait obtenues à l'époque de sa fondation, et que les habitans avaient négligées. Plusieurs familles acceptèrent la proposition. Ces colons étaient des hommes laborieux et formés à l'école de l'adversité. Quoique peu favorisés par les indigènes, quoique traversés dans plusieurs de leurs entreprises par la jalousie et la

cupidité, ils ont prospéré au point que le nombre des familles s'est accru de vingt à cent douze, formant une population de plus de cinq cents personnes. Les travaux de cette colonie ont converti en un riant jardin les environs de Frédéricia qui auparavant ne présentaient que du sable et des bruyères. Mais il est des moyens plus simples, plus naturels et beaucoup moins dispendieux qu'une colonisation. La sagesse les voit dans un système d'administration qui laisse à l'activité de l'homme le libre usage des ressources que fournit la nature, et qui vient au secours de cette activité en encourageant les inventions et les découvertes utiles. Danemarck.

La température du Danemarck admet la culture de toutes les espèces de grains: c'est la nature du sol que l'on consulte pour le choix. L'île de Séland donne le plus d'orge et d'avoine, celle de Fionie, le plus de blé sarrasin. Le froment prospère surtout dans les îles de Laaland et de Falster. Le Jutland est propre à la culture du seigle. Les pois, les féves, les lentilles viennent dans la plus grande partie du pays. Les fourrages sont ordinairement abondans, et les prairies ont beaucoup ga-

gné par la suppression des communes. Les
Danemarck. nouvelles méthodes de labour, les irrigations, les clôtures ont fixé l'attention des cultivateurs.

La pomme de terre, ce fruit modeste, qui ne rivalise point avec les blés, mais qui offre un supplément très-utile à la culture principale, a été long-temps dédaignée en Danemarck, comme dans beaucoup d'autres pays ; mais, depuis quelque temps, elle est mieux appréciée, et l'on consacre des champs entiers à la produire. Ce n'est que très-récemment que le lin et le chanvre ont obtenu quelques soins de la part du grand nombre des cultivateurs. Cette culture très-importante pour un pays qui doit entretenir une marine, s'étendra probablement à mesure que les lumières et l'aisance se répandront dans la masse des habitans de la campagne.

L'éducation du bétail est en Danemarck un objet important de l'économie rurale ; il y a même des provinces où des circonstances locales lui ont fait obtenir une attention très-suivie. Plusieurs mesures administratives concernant cet objet, ont éprouvé des réformes avantageuses.

Les chevaux danois sont connus en Eu-

rope depuis très-long-temps. Ceux que produit le Jutland passent pour les plus forts; mais ils sont moins dégagés que ceux de Séland et de Fionie. Les uns et les autres se distinguent par la beauté de la croupe, la fierté de l'encolure et la vivacité de l'œil. Les pâturages secs et courts leur conviennent le mieux. Ils ne parviennent pas à la vraie maturité avant l'âge de six ans, et servent jusqu'à vingt et au-delà, si l'on a soin de les ménager dans leur jeunesse. On ne doit cependant pas s'imaginer qu'il n'y ait en Danemarck que de beaux chevaux, ceux des paysans sont assez généralement d'une race très-inférieure. Danemarck.

L'éducation des moutons est un autre objet important de l'économie rurale du Danemarck. Leur laine, sans avoir les qualités supérieures de celles d'Espagne et d'Angleterre, n'en est pas moins un objet précieux pour le pays. Un écrivain Danois porte le nombre des moutons de tout le Danemarck à 877,000, dont 805,000 entretenus par les paysans.

Avant l'usage du sucre et avant l'abolition du culte catholique, qui occasionnait une grande consommation de cire, l'éducation des abeilles obtenait beacoup de soin;

Danemarck

elle n'a cependant jamais été négligée entièrement, et en dernier lieu on a pris plusieurs mesures pour la perfectionner.

Il y a déjà long-temps que les bois dont le Danemarck était couvert autrefois, ont disparu assez généralement. Une mauvaise économie est la cause principale de cette révolution. On a coupé et détruit sans songer à la réproduction et sans se rappeler que le chauffage est un objet essentiel dans un pays situé entre le cinquante-quatre et la cinquante-septième degré de latitude septentrionale.

Les tourbières répandues dans le pays sont une ressource essentielle ; leur exploitation forme une branche de l'économie rurale et donne des profits aux laboureurs. Il se trouve en Jutland une espèce de tourbe si grasse qu'on pourrait s'en servir à la campagne au lieu de chandelle.

Dans ces temps où des vastes forêts ombrageaient une grande partie des terres danoises, la chasse pouvait offrir aux habitans une richesse importante. A mesure que les forêts ont été éclaircies, une grande partie du gibier a disparu. Les sangliers ne se trouvent plus que dans quelques chasses du roi ; les cerfs, les daims, les

chevreuils sont moins rares. Dans quelques endroits on rencontre des lapins, mais cet animal ne paraît pas être indigène en Danemarck. Danemarck.

La pêche est d'un rapport considérable. De toutes les eaux qui baignent le Danemarck, c'est le Lemfrord, avec ses bras nombreux qui rend le plus. Les produits que donne la mer pourraient encore être plus importans, si la police des pêcheries parvenait au degré de perfection dont elle est susceptible, que la pêche se fit en grand, et qu'on offrit aux habitans des côtes quelques encouragemens propres à ranimer leur activité.

L'exploitation des substances minérales, est une branche peu importante en Danemarck. L'île de *Bornholm* fournit une bonne terre à porcelaine, du marbre et une espèce de diamant.

Lorsque l'industrie productive a fourni les subsistances et les matières premières, d'autres travaux doivent se développer. Il s'agit dabord de s'occuper des fabrications élémentaires, et de ces métiers qui pourvoient aux besoins essentiels; plus cette marche est graduelle et calculée sur les circonstances locales, plus la richesse pu-

Danemarck.

blique est solide et durable. Plusieurs personnes éclairées ont publié dans les derniers temps en Danemarck, des réflexions utiles sur l'éducation de ceux qui se livrent à l'industrie manufacturière. Il en est résulté, qu'on s'occupe des moyens de procurer à cette classe, les connaissances d'histoire naturelle et de chimie, et les notions du dessin et de la mécanique, dont elle a besoin pour perfectionner ses travaux.

On voit par la manière dont les maîtrises sont organisées en Danemarck, que les métiers ont été introduits, ou du moins perfectionnés par les Allemands, même esprit, mêmes usages dans cette partie qu'en Allemagne, à peu de chose près, et en effet, c'est de Lubeck, de Hambourg, de Bremen que la connaissance des arts mécaniques a passé, non-seulement en Danemarck, mais en Suède, en Norwège et dans une partie de la Russie.

Plusieurs écrivains danois avouent que les métiers ont besoin d'être perfectionnés à Copenhague, et surtout dans les villes de province; car c'est le Danemarck proprement dit, qui est devenu le centre de toutes les fabriques des États danois, tant par sa situation, que par la direction des efforts

que

que fit le gouvernement lorsqu'il donna son affection au système manufacturier. Danemarck.

La fabrication des draps convient à un pays où cet article fait une partie essentielle de l'habillement, et qui peut en même temps se livrer avec succès à l'éducation des moutons. Le Danemarck fournit depuis plusieurs siècles la laine pour les gros draps dont s'habille l'habitant de la campagne, et qu'il fabrique souvent lui-même; mais, il faut encore faire venir de l'étranger une bonne partie de la matière première des draps plus fins. La grande manufacture des draps pour l'usage de l'armée, est actuellement à Copenhague; le nombre des ouvriers est d'environ douze cents, cette manufacture livre annuellement entre cent quarante et cent cinquante mille aunes.

Il y a dans la capitale soixante-quinze métiers fournissant des bas, des bonnets, des gants et autres objets de bonneterie en laine. Dans plusieurs cantons du Jutland, les habitans de la campagne s'appliquent depuis long-temps à tirer partie de la laine, la seule commune de Hœringsholm a vendu dans une année jusqu'à vingt mille paires de bas; le père, la mère, les enfans, les domestiques travaillent à l'envi pendant

Danemarck.

les soirées d'hiver, souvent on appelle les voisins qui apportent leur ouvrage, et il se forme une veillée dont le travail fait l'amusement.

Aux portes de Copenhague, est une fabrique de Manchester, elle a été montée à la manière anglaise ; ce vaste atelier est bien entretenu et fait subsister deux cents personnes. Il n'a été permis pendant assez long-temps d'imprimer des indiennes qu'à une seule manufacture, depuis l'année 1754, cette industrie est libre, et il s'est formé à Copenhague plusieurs ateliers où elle s'exerce avec succès.

Il a été difficile jusqu'a présent de faire réussir les fabriques qui travaillent le lin et le chanvre ; elles ne pourront prospérer que lorsque le pays fournira lui-même une quantité plus considérable de la matière première.

Il y avait, vers l'an 1793, dix-huit raffineries à Copenhague : elles sont montées de manière à pouvoir tenir en activité soixante-huit chaudières. Chaque chaudière a besoin de cinq ouvriers : les soixante-huit occupent donc trois cent quarante ouvriers.

La distillation de l'eau-de-vie de grains,

est un objet important pour tous les pays du nord, on trouve des distilleries dans plusieurs villes du Danemarck, mais celles de Copenhague sont les plus considérables. On compte actuellement six à sept savoneries dans cette ville. Danemarck.

En 1774, on a établi à Copenhague une manufacture de porcelaine : les produits de cette fabrique peuvent rivaliser, pour la légèreté du biscuit, l'éclat du vernis et la beauté des couleurs, avec ceux de Saxe. La terre est prise à Bornholm ; la Norwège fournit le cobalt, et l'île de Séland les meules, mais le plâtre pour les meules vient de France.

Un vaste atelier établi à Frédricswacerk, en Séland, procure les canons de bronze, les obus, les mortiers, les bombes, les boulets et la poudre nécessaire à l'armée et à la marine. En janvier 1772, le nombre des ouvriers s'élevait à neuf cent vingt, un autre atelier placé dans le voisinage d'Elseneur, fabrique annuellement trois mille cinq cents fusils et un grand nombre de baïonnettes, de pistolets, de lames de sabre.

Depuis l'année 1743, il existe à Copenhague une fonderie de caractères d'impri-

merie; elle pourvoit les imprimeries du pays, et fait quelquefois des envois en Suède et en Russie. Nous ne parlons point de plusieurs autres établissemens d'industrie manufacturière, soit parce qu'ils sont peu importans, soit parce qu'ils ne peuvent être appréciés exactement faute de données suffisantes.

Danemarck.

Les duchés de Sleswick et de Holstein sont essentiellement agricoles, l'industrie manufacturière n'a pu y faire de grands progrès, les maîtrises sont organisées comme dans la plupart des contrées de l'Allemagne. Quelques villes, Altona surtout et Cristiansfeld, ont des fabriques dont l'effet sur leur prospérité est sensible. C'est dans ces deux villes qu'on trouve les artisans les plus habiles. Les Hernhuttes, fondateur de Christiansfeld et seuls habitans de cette ville, y ont réuni des ateliers de toute espèce, qui fleurissent et attirent de nouveaux colons.

L'industrie manufacturière se présente en Norwège sous des rapports particuliers que produisent les circonstances locales, les métiers introduits depuis très-longtemps, à peu près sur le même pied qu'en Danemarck, n'ont pu arriver à un grand

développement. On conserve assez généralement dans les villes l'habitude de faire chez soi une bonne partie des objets de consommation domestique. Les habitations de la campagne étant à des grandes distances, et ne consistant guère qu'en deux ou trois feux, le paysan est obligé de faire lui-même les ustensiles dont il a besoin, et les vêtemens qui le couvrent; l'activité de l'artisan proprement dit, est donc très circonscrite, et la concurrence nécessaire ne peut exister. Danemarck.

En 1793, il y avait dans la ville de Christiansfeld, ayant une population d'environ dix mille ames, faisant un commerce avantageux, et formant un centre d'administration, deux cent quarante et un individus occupés aux travaux des différens métiers.

CHAPITRE VI.

Population. — Commerce intérieur et extérieur du Danemarck.

Danemarck

On chercherait en vain à connnaître l'état de la population des pays Danois, avant le siècle qui vient de s'écouler. Les données manquant, on s'égarerait dans le vague des conjectures. En 1720, le gouvernemcnt ordonna de dresser annuellement le tableau des naissances, des morts et des mariages. Mais ces tableaux sont restés long-temps imparfaits, et ce n'est que depuis l'année 1775 qu'on peut les consulter avec confiance.

En 1769, on fit un recensement général des habitans de tous les États Danois situés en Europe. Suivant ce recensement, il y avait 2,017,127 ames.

Mais il faut observer que l'État militaire ne fut point compté, et que le dénombrement eut lieu pendant l'été, saison où beaucoup d'individus et les maris surtout, sont absens de leurs domiciles. D'ailleurs la crainte que ce dénombrement ne fût le

précurseur d'un nouvel impôt, fit chercher les moyens de s'y soustraire. En recourant aux approximations pour compléter les résultats, on trouve un nombre d'habitans d'environ deux millions cent cinquante-deux mille, non compris les possessions coloniales. Danemarck.

Un second dénombrement eut lieu en 1787, mais il ne s'étendit que sur le Danemarck, et comme le premier, il fut fait pendant l'été.

Si prenant pour base les résultats des deux dénombremens, avec les complémens dont ils ont besoin, on fait ensuite usage des tableaux des naissances, des morts et des mariages, d'après la méthode la plus reçue, il se trouvera que la population des États Danois en Europe a été à la fin du dix-huitième siècle comme suit.

Danemarck.	890,000
Norwège.	900,000
Duchés.	600,000
Islande.	50,000
Iles Fœreœ.	5,000
Total.	2,445,000

Danemarck.

En donnant au Groenland. . .	6,000
Aux établissemens dans l'Inde.	50,000
Aux îles d'Amérique.	36,693

On obtient pour les possessions coloniales le nombre de cent deux mille six cent quatre-vingt-treize, et en ajoutant cette somme à celle indiquée ci-dessus, il se présente un total de deux millions cinq cent quarante-sept mille six cent quatre-vingt-treize ames.

D'après les observations faites sur une suite d'années, le rapport des naissances aux vivans a été long-temps comme, 1 à 32 ou 33 : celui des mariages, comme, 1 à 120 ou 130. Chaque mariage produisait environ trois enfans, par un effet de la salubrité de l'air et la simplicité de mœurs conservées dans les classes les plus nombreuses, il ne mourrait qu'un individu sur trente-huit.

En 1797, dans le diocèse de Viborg, sur mille trois cent cinquante-six personnes mortes, on en comptait cent, ayant au-delà de quatre-vingt-dix ans, et une âgée de cent. Ce sont d'ordinaire les femmes qui atteignent l'âge le plus avancé.

La population de Copenhague s'élevait en 1798 à quatre-vingt-trois mille soixante-

trois individus, dont quarante-un mille quatre cent dix-neuf mâles, et quarante-un mille six cent quarante-quatre femelles. A Copenhague, ainsi que dans toutes les grandes cités, le nombre des morts l'emporte, la plupart du temps, sur celui des naissances. L'excédent n'est cependant pas aussi frappant que dans plusieurs autres endroits. Danemarck.

Les autres villes du Danemarck ne présentent pas une masse de population bien considérable sur les tableaux des dénombremens. Cependant elle doit avoir fait des progrès marqués depuis une dixaine d'années : on peut le dire au moins avec certitude de toutes celles dont la situation favorise le commerce.

Quoiqu'en envisageant le Danemarck en général, on ne puisse compter que treize cents personnes par mille carré, ce rapport diffère beaucoup suivant les districts. L'île de Séland a deux mille cinq cents habitans par mille carré ; celle de Essoni, mille huit cents ; celle de Laaland, mille sept cents ; mais le Jutland n'en a que huit à neuf cents.

La nature a donné aux duchés de *Sleswig* et de *Holstein* de plus grands moyens pour

le développement de la population, qu'au Danemarck. Danemarck : le climat est plus tempéré, le sol plus productif, et ce dernier avantage compense bien les effets de l'humidité dans les terres basses. L'abolition du servage et les changemens qu'on introduit dans le système de l'économie rurale, seconderont les vues de la nature, souvent contredites par le régime précédent. Il est cependant probable que le grand gouffre de Hambourg engloutira toujours une partie de la population des districts qui l'avoisinent : mais l'inconvénient est peut-être balancé par les effets avantageux de ce voisinage sur l'industrie agricole et sur l'augmentation des produits.

On n'a pas des données bien exactes sur la population aux grandes Indes. Celle des établissemens à la côte de Guinée est encore moins connue ; mais cet objet n'est ici d'aucune importance.

Suivant les derniers renseignemens, la population des îles d'Amérique, du moins celle de Sainte-Croix et de Saint-Thomas s'est accrue.

En rendant compte de la population des îles, nous aurons réveillé chez plus d'un lecteur des sentimens pénibles et doulou-

reux. Le déplorable sort des nègres se sera retracé à leur souvenir. Mais nous leur rappelerons en même temps, que le gouvernement Danois s'occupe des moyens de conduire ces hommes infortunés à une existence plus honorable et plus douce, et d'abolir l'odieux commerce contre lequel les ames sensibles ne cesseront de réclamer. Danemarck.

Les différentes parties dont se forme le Danemarck, proprement dit, communiquent généralement entr'elles avec une grande facilité, au moyen d'une navigation intérieure qui n'est interrompue que pendant quelque mois d'hiver. Les golfes entrent souvent si avant dans les terres, que des canaux construits par la main de l'homme, ne pourraient offrir plus d'avantages. Ce bienfait de la nature n'ayant pas obtenu les soins nécessaires, on ne peut depuis quelque temps, en tirer partout autant de parti qu'autrefois. Les embouchures et les ports rarement débarassés du sable et du limon que les années y entassent, se sont en partie obstrués et encombrés.

Les grandes routes du Danemarck ont long-temps étonné le voyageur, par l'état

Danemarck.

déplorable où elles se trouvaient, et les chemins de traverse étaient encore plus mal entretenus. On commença vers le milieu du dernier siècle à s'occuper de cet objet. Depuis 1778, il existe un plan général qu'on exécute peu à peu, et qu'on perfectionne à mesure que l'expérience instruit sur les détails. Le propriétaire dont le fond est entamé reçoit une indemnité; des chemins sont construits autant que possible en ligne droite, et ont tous une largeur de vingt aunes. On va maintenant d'Elseneur à Copenhague, et de Copenhague à Corster, au bord du grand Belt, sur une chaussée comparable à ce que d'autres pays offrent de plus solide et de plus beau dans ce genre. On voyage avec sûreté et commodité dans tout le pays.

Le commerce intérieur appartient principalement aux villes; elles ont seules le droit d'entretenir des établissemens pour les échanges que demande la consommation du pays, d'avoir des magasins, des boutiques, et de tenir des foires à des époques fixées. On compte en Danemarck soixante-huit endroits décorés du nom de villes, à l'exception de Copenhague, Elseneur, Odensé, Aalborg, Ribe, Frédéricia,

Aarhies, toutes ces villes sont languissantes, dénuées d'industrie, et peu en état d'influer sur la prospérité générale.

En Norwège, le commerce intérieur est parvenu à une assez grande activité le long des côtes. On est surtout frappé des avantages du golfe de Christiania et des baies voisines, en parcourant les districts qui touchent à ces canaux naturels. C'est là qu'on rencontre le plus grand nombre de villes et de bourgs, l'aisance la plus générale et l'industrie la plus animée. Mais dans l'intérieur du pays, les communications languissent : elles sont entravées par les hautes montagnes, souvent très difficiles à franchir, par des bois impénétrables, par des marais sans fond. On a cherché à lever ces obstacles, et les grandes routes ont été considérablement améliorées depuis quelque temps. Il y a dans tout le pays, vingt deux villes, qui étant la plupart des ports de mer, prospèrent à un certain point. Bergen, Drontheim, Christiania, Frédérictald, Christiansand, ont même acquis des richesses qui les mettent en état de contribuer efficacement aux progrès du bien-être général.

Plusieurs rivières navigables, l'Elbe, la

Trave, la Stoer, l'Eyer facilitent les com-
Denemarck. munications extérieures des duchés de Sleswig et de Holstein. Il se tient annuellement ou mois de janvier dans la ville de Kiel, une grande foire, pendant laquelle cette ville devient le rendez-vous de ce qu'il y a de plus riche et de plus considérable dans l'une et l'autre province. Les marchands y font des échanges, et les propriétaires des viremens de capitaux.

On avait eu depuis longtemps le projet d'établir dans le Holstein, un canal pour la jonction de la Baltique et de l'Océan. Le gouvernement s'étant chargé de l'entreprise, les travaux commencèrent en 1777, ils furent achevés en 1784; et le canal fut ouvert la même année. Le canal commence non loin de Kiel. Sur sa route il touche l'extrémité septentrionale du lac de *Flemhud*, qui lui sert de réservoir, et ensuite il se joint à la haute Eyder, qui passe à Rensbourg. Au-delà de cette ville, est la basse Eyder, qui se décharge dans l'océan germanique. La longueur du canal proprement dit, est de quatre milles et un quart; la profondeur est partout de dix pieds, la largeur du fond de cinquante-quatre, et celle de la surface de cent. Il peut passer

des navires de soixante-dix lastes. Les bâtimens venant de Kiel doivent être tirés par des chevaux jusqu'à Rendsbourg, de Rendsbourg à l'océan on emploie des voiles. Danemarck.

Depuis que le canal existe, on est dispensé de faire la navigation toujours longue et souvent dangereuse autour du Jutland, pour passer d'une mer à l'autre. Il règne plus d'activité dans l'intérienr du Holstein et du Sleswig, plus de promptitude et de sûreté dans le commerce de ces provinces avec le Danemarck et la Norwège.

Une autre espèce de commerce intérieur, c'est celui que font les pays, constituant essentiellement la puissance danoise avec les possessions lointaines et coloniales, entre lesquelles il faut comprendre sous ce point de vue le *Finmarken* ou la Laponie danoise. Il est permis actuellement à tous les ports du Danemarck, de la Norwège et des duchés, d'expédier des navires à Steervix; mais les retours doivent être déchargés à Copenhague, à moins qu'ils ne soient pour le compte des villes, qui ont des raffineries de sucre.

Le commerce extérieur des États danois a été longtemps au pouvoir des villes an-

Danemarck.

séatiques et surtout de Lubeck. Désirant secouer le joug des Lubeckois, qui sortaient souvent de la sphère de leur industrie commerciale, pour s'immiscer dans les intérêts politiques du nord, les rois de Danemarck favorisèrent les Hollandais, qui depuis le milieu du seizième siècle, jusque vers la fin du dix-septième, recueillirent les principaux profits du commerce de ces pays. Le gouvernement et la nation ayant senti qu'il était temps de sortir de cette dépendance étrangère, on créa, peu à peu une marine marchande, et les expéditions bornées d'abord à l'Espagne et à la France, furent assez heureuses pour en faire naître de plus étendues. Mais ces efforts naissans rencontrèrent un obstacle qui en suspendit le développement. Au commencement du dix-huitième siècle s'alluma cette guerre funeste qui dévasta le nord pendant vingt années. La paix rétablie en 1720, a été conservée en Danemarck presque sans interruption jusqu'à nos jours. Pendant cet espace de temps plusieurs guerres ont eu lieu en Europe. A la faveur de la neutralité, le pavillon danois s'est répandu sur toutes les mers. On a pu multiplier les échanges, accroître la marine marchande, et

et faire des profits considérables par le fret.

Les réglemens relatifs à la marche des opérations commerciales s'étaient long-temps ressentis de l'influence de ce système qui arrête l'essor de l'industrie, en circonscrivant le cercle de son activité. Les vrais principes ont été reconnus, la multiplicité des droits n'existe plus. La manière de les percevoir a été rectifiée et simplifiée. On adopte les amendemens que recommande l'expérience, et la partie du détail se perfectionne avec les années.

Les habitans du Danemarck, des duchés et de la Norwège, se trouvent en relation avec la plupart des peuples commerçans, soit pour les échanges des produits de leur sol et de ceux des colonies, ainsi que des marchandises qu'ils tirent de l'Inde et de la Chine, soit par le commerce de *transit* et le fret de leurs navires, tantôt pour des expéditions lointaines, tantôt pour le cabotage.

Le commerce avec l'Allemagne est important. Les Duchés et la Norwège ont depuis long-temps des rapports commerciaux très-intimes avec les Hollandais qui gagneraient peu à ce commerce, si la vente

Danemarck.

des capitaux, qu'ils font valoir dans les états danois, ne contribuait à solder leurs comptes.

Le commerce avec l'Angleterre, peu important pour le Danemarck et les Duchés, l'est d'autant plus pour la Norwège. Les Anglais achètent dans ce pays, du poisson séché et une grande quantité de bois. Quoiqu'ils y placent avantageusement du charbon de terre, et plusieurs produits des manufactures, la balance n'est point en leur faveur.

La plupart des villes commerçantes de la France connaissent le pavillon danois. Et le commerce de la méditérannée, y compris les relations avec les ports de France et d'Espagne, situés sur cette mer, occupe annuellement un assez grand nombre de vaisseaux.

Plusieurs parages de la Baltique, du Categat et de la mer du nord, présentant vers les côtes de grandes difficultés à la navigation, surtout dans l'arrière saison, il a été essentiel de prendre des mesures pour prévenir les accidens. Tous les districts maritimes ont des pilotes côtiers qui subissent un examen et qui reçoivent des patentes royales. Ceux de l'île d'Ételgoland

sont célèbres par leur adresse et leur intrépidité. Les fanaux ont été augmentés, principalement le long des côtes de la Norwège où il en manquait sur plusieurs points. Il y a des écoles de navigation dans la plupart des ports, et depuis quelque temps il a été formé à Copenhague un dépôt de cartes marines à l'usage des navigateurs. Danemarck.

CHAPITRE VII.

Sciences et arts. — Scaldes. — Académie, imprimeries et bibliothèques.

Danemarck.

QUELQUES écrivains de Danemarck, de Norwège et de Suède, représentent les anciens habitans de ces pays comme très-avancés dans plusieurs genres de connaissances. Ces écrivains ont sans doute donné dans l'exagération ; mais il ne s'ensuit pas que les Scandinaves fussent un peuple ignorant, sauvage et dénué de culture ; leur langue était mâle, énergique et riche, comme le prouvent les inscriptions *runiques*, échappées aux ravages du temps et au zèle des missionnaires. Ils avaient les notions du calcul que l'existence sociale rend nécessaire ; ainsi que les Grecs, ils se servaient des lettres de l'alphabet pour compter. Placés dans un pays élevé et voisin du pôle, où les nuits d'été sont très-courtes, et celles de l'hiver éclairées par la neige, par un firmament serein, par les aurores boréales, ils observaient sans peine les révolutions du ciel, et les grands traits

du tableau de la nature, environnés d'eau et obligés de parcourir cet élément, ils s'appliquèrent à connaître les constellations et à leur donner des noms expressifs. Ces notions astronomiques leur en firent acquérir sur les temps : ils avaient des calendriers tracés sur des bâtons nommés runiques, et dont un assez grand nombre existe encore, mais c'était la poésie qui les intéressait le plus ; leurs poètes nommés *scaldes*, jouaient un rôle distingué, ils suivaient les princes et faisaient l'ornement de leur cour, ils assistaient aux combats pour les chanter avec plus d'énergie, et leur muse se plaisait surtout à immortaliser les héros. Souvent aussi, interprètes de la vertu et de la sagesse, les scaldes en célebraient les charmes, et en promulguaient les oracles ; ils enseignaient aux rois à célébrer la justice et à rendre les peuples heureux ; ils entretenaient chez les peuples l'amour de la patrie et les vertus des premiers âges. Danemarck.

Il existe encore quelques poésies des scaldes, on y voit dans toute leur gloire les héros de la Scandinavie, leur fougue martiale et l'intrépidité de leur courage y sont peintes en traits énergiques, et que l'on croirait voisins de l'hyperbole, s'ils n'é-

Danemarck.

taient justifiés par le témoignage de l'histoire. Les Scandinaves doivent les qualités importantes et l'héroïsme brillant qu'ont célébrés leurs poètes, au climat ainsiqu'à la constitution physique et religieuse de leur patrie. Au sein des frimats, sous un ciel rude, mais pur et serein, ils prenaient une force d'esprit et de corps qui leur faisit mépriser les fatigues et les dangers, la douleur et la mort. Les distinctions les plus flateuses étaient pour la valeur, et partout elle obtenait la première place; le guerrier qui laissait sa vie sur le champ de bataille, se promettait le bonheur suprême dans le séjour fortuné du *valhall*, où Odin donnait les récompenses; celui qui reculait ou qui prenait la fuite, vivait dans l'opprobre, et après sa mort, on le couvrait de boue.

Les Norwégiens qui, dans le neuvième et le dixième siècle, passèrent en Islande, y conservèrent les monumens historiques du nord; portés naturellement à réfléchir, jouissant d'un grand loisir, du calme et de l'indépendance, ils se livrèrent à l'étude et composèrent des ouvrages, dont les uns ne sont que des romans de chevalerie, mais dont les autres présentent l'intérêt et la vérité de l'histoire.

Pendant que les Islandais cultivaient ainsi leur esprit, et s'occupaient à répandre des connaissances utiles. Le Danemarck et la Norwège étaient couverts, comme le reste de l'Europe, des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. A l'époque de la renaissance des lettres, ces deux pays étaient agités par des troubles domestiques et des guerres étrangères qui rétardèrent les progrès de tous les arts que la paix fait fleurir. Sous le règne de Chrétien III, le calme fut rétabli et l'ordre social reprit la consistance qu'il avait perdue au milieu des dissentions et des combats. Les premiers efforts des esprits se portèrent vers les discussions théologiques auxquelles l'introduction de la réforme donnait un haut degré d'importanee. Lorsque cette ferveur eut eu le temps de se passer, d'autres objets fixèrent l'attention, et la sphère des travaux consacrée à l'étude, s'étendit peu à peu. Danemarck.

Les États danois ont produit des hommes distingués dans plusieurs genres; les sciences et les arts y ont été cultivés avec ardeur, et sont parvenus au développement dont la population et les autres moyens les ont rendus susceptibles.

Danemarck.

Parmi ces noms les plus célèbres, est celui de *Tyco-Brahé*, cet homme remarquable parut sous le règne de Frédéric II; né d'une des familles les plus illustres et les plus riches du pays, il renonça aux honneurs et aux titres pour se vouer aux sciences; l'astronomie devint son étude principale. Ayant perfectionné les instrumens astronomiques, il observa le ciel avec une exactitude inconnue jusqu'alors, et il parvint à tracer sur un globe la position des étoiles fixes; son génie prenant un essor hardi, fit des découvertes lumineuses, et ouvrit cette route qu'ont parcouru depuis Kepler et Newton. La petite île de *Vohen*, située dans le Sund, entre le Séland et la Scanie, et que le Danemarck céda à la Suède en 1660, fut long-temps l'asyle où Tyco-Brahé se livrait à ses travaux et à ses méditations. Il y fit construire un édifice de soixante-quinze pieds d'élévation, et surmonté de deux tours qui servaient d'observatoire. Cet édifice reçut le nom d'*Uranibourg*, ou château du ciel; et contenait, outres les instrumens astronomiques, une imprimerie et un laboratoire de chimie; il était entouré d'un jardin, et dans les environs se trouvaient quelques cabanes de

paysans. Frédéric II avait cédé à Brahé l'île deWhen pour sa vie, et ce philosophe en chérissait le séjour, mais l'intrigue et la jalousie parvinrent à l'en bannir; il fut obligé de quitter le Danemarck, et de chercher une retraite chez l'étranger; dès-lors, Uranibourg fut négligé, et il n'en reste plus maintenant que des monceaux de pierres. Le voyageur contemple ces ruines avec respect, et croit voir errer autour d'elles l'ombre de ce grand homme, qui fut arraché de sa demeure, objet de son affection. Danemarck.

Depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'au moment actuel, plusieurs circonstances se sont réunies pour donner un nouvel essor au talent, et pour étendre le domaine des sciences et des lettres; plusieurs hommes d'un mérite distingué ont été mis en état par le gouvernement, d'entreprendre des voyages pour augmenter leurs connaissances, et pour faire des recherches utiles; il s'est formé des sociétés savantes et littéraires; les bibliothèques publiques ont reçu des accroissemens considérables. L'aisance étant devenue plus générale, le goût de la lecture et de l'instruction a pu se répandre dans toutes les classes; le com-

Danemarck.

merce de la librairie encouragé par des demandes plus fréquentes, a étendu les relations; les journaux se sont multipliés et ont établi la circulation des connaissances. Les nombreuses réformes entreprises par le gouvernement, ont donné occasion de discuter les grandes questions d'économie politique et de législation; les principes adoptés relativement à la liberté de la presse, ont été mis à profit par des hommes éclairés et sages, pour présenter des idés philosophiques, pour détruire des erreurs et pour former la raison.

On compte dans la capitale quatroze à quinze libraires, dont cinq à six font un commerce important en livres étrangers; les imprimeries sont au nombre de dix-sept, elles ont encore à lutter conte plusieurs obstacles qui les empêchent de se perfectionner. La main d'œuvre est très-chère, il faut tirer de l'étranger la plus grande partie du papier et des caractères. Il s'est formé dans la plupart des autres villes, des librairies et des imprimeries dont l'activité est cependant encore assez bornée.

Le zèle de quelques savans fit naître la société royale des sciences, sous le règne de Chrétien VI; depuis ce temps, elle a

étendu ses travaux sur l'histoire naturelle, sur la physique et sur les mathématiques; elle s'est aussi chargée de publier les cartes du pays. Ses mémoires sont écrits en danois et forment une collection considérable. Danemarck.

La société des belles-lettres a contribué beaucoup à répandre, tant à Copenhague où elle réside, que dans les provinces, les principes et le goût de la saine littérature.

Il y a de plus à Copenhague des sociétés de médecine et de chirurgie, de théologie, de jurisprudence, d'héraldique et une société nommée *islandaise*. Celle-ci s'occupe des moyens de répandre en Islande les connaissances utiles; elle fait imprimer des mémoires dans la langue de ce pays, et admet dans son sein les jeunes islandais qui se rendent à la capitale pour faire leurs études.

La tour de l'église de la Trinité forme l'observatoire de la capitale; cette tour dont le fameux astronome Longomontan donna le plan, et qui fut construite en 1637, est ronde, surmontée d'une plate-forme et entourée d'un grillage de fer, elle a un diamètre de soixante pieds et une élévation de cent cinquante; on y monte en grande partie par une rampe et un limaçon. L'ob-

Danemarck.

servatoire a toujours été fourni de bons instrumens qui, depuis plusieurs années, se font à Copenhague même.

Ce fut dans le seizième siècle, que l'on commença à former la bibliothèque du roi, devenue peu à peu une des plus considérables de l'Europe. Celle de *Sahin* achetée en dernier lieu, a fourni l'accroissement le plus riche. On fait monter actuellement le nombre des volumes à deux cent soixante mille. Les livres sont placés dans un bâtiment attenant au palais du roi; le principal salon, divisé par une galerie, a deux cents pieds de longueur. Quoiqu'aucune des parties des sciences et de la littérature n'eût été négligée, c'est la partie historique qui se distingue le plus, par le nombre et par le choix des ouvrages. Dans la collection des anciennes éditions, on observe une grande quantité de bibles, et celle des manuscrits est remarquable par un Tite-Live du dixième siècle, par plusieurs chroniques, et par les ouvrages arabes, qu'ont rassemblé les savans, envoyés par Frédéric V, en Asie.

Il y a quelques autres bibliothèques considérables, tant dans la capitale qu'ailleurs. Celle de Kiel, à l'usage de l'université peut

avoir trente à quarante mille volumes. Entre les cabinets d'histoire naturelle, se distingue celui de l'université de Copenhague. Depuis quelques années on s'occupe du projet d'y établir un muséum national. Une commission a été nommée, par le gouvernement pour diriger un plan. Danemarck.

Le climat des pays du nord, leur situation et les ressources auxquelles les borne la nature, ne permettent pas aux beaux arts d'y faire des progrès rapides, et d'y parvenir à un grand développement. Ils restèrent au berceau, même dans la capitale, jusqu'au règne de Frédéric IV. Ce prince, pendant son séjour en Italie, fut frappé des chef-d'œuvres qui s'offrirent à ses yeux, et en rapporta plusieurs en Danemarck. Il fit construire par des maîtres habiles les châteaux de Frendensbourg et de Fréderecsberg, et les enrichit de productions, des arts propres à servir de modèles. En 1738, il fut ouvert dans la capitale une école de dessin, qui devint le berceau de l'académie des beaux arts qui occupe une grande partie de l'ancien château de Charlottenbourg. Les architectes, les peintres des portraits et les graveurs reçoivent assez d'encouragement

Danemarck.

de la part du public, mais les peintres d'histoire et les statuaires subsisteraient avec peine, si la cour ne leur fournissait l'occasion de tirer parti de leur talent. Les flammes qui en 1734 ont dévasté le palais consumèrent ces productions précieuses qui attestaient le génie des artistes et les progrès de l'art dans la capitale du Danemarck. L'incendie se répandit avec tant de célérité, que bientôt on ne vit plus que des ruines et des cendres. On parvint cependant à sauver plusieurs monumens des arts, et toute la nouvelle galerie, composée des chef-d'œuvres des plus grands maîtres, tels que Rubens, Paul, Véronèse, Nicolas Poussin et Wandick.

Le cabinet des curiosités est placé dans le bâtiment de la bibliothèque royale. Il renferme des collections d'animaux, de coquillages et de minéraux, d'ouvrages curieux en divers genres de restes de l'antiquité, d'armes, de vêtemens et d'ustensiles des Indiens, des Chinois, des Lapons, des Groenlandais et de quelques autres peuples. Entre les ouvrages curieux, on remarque des sculptures en bois faites par des paysans Norwégiens et plusieurs pièces en ivoire, de la plus grande perfection.

La collection des tableaux en présente du Corrège, de Jules Romain, de Raphaël, d'Urbain, de l'Albane, de Caravage, de l'Espagnolet, de Salvator Rosa, de Holbein, de Rubens, de Reinbrand, de Jacob Jordans, de Pierre Wouvermann. Les restes de l'antiquité les plus remarquables, sont un buste de Lucius Verrès, un autre de Marc-Aurèle, une tête de femme en ivoire, morceau du travail le plus achevé. Danemarck.

Les habitans du nord ne sont pas insensibles aux charmes de l'harmonie : ils ont même quelques airs nationaux, et des danses de leur invention; mais on ne trouve point chez eux ce goût et cet enthousiasme de la musique, dont la nature rend susceptibles les habitans de la plupart des pays méridionaux.

La musique, dit un écrivain danois, est un objet inconnu pour la plus grande partie du peuple en Danemarck et en Norwège. L'étude de la musique fait cependant partie de l'éducation parmi les citoyens aisés. On rencontre dans la capitale et dans quelques autres villes des amateurs, qui par une application suivie et avec le secours de bons maîtres, sont parvenus à acquérir un talent distingué.

Danemarck. Les concerts forment un des amusemens publics, recherchés par ton, si ce n'est par goût. Il s'en donne souvent pendant l'hiver dans les salles des clubs, et dans d'autres endroits qui fournissent un local convenable.

Il y a depuis quelque temps à Copenhague une imprimerie de notes. Le projet d'une académie de musique donné par un amateur n'a pu être exécuté jusqu'ici. D'un côté le goût de la musique n'est pas assez général, et de l'autre des objets d'une plus grande importance, fixent l'attention de ceux qui peuvent seconder les institutions publiques.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

Éducation. — Langue, Caractère, Mœurs et usages. — Religion, Église et clergé de Danemarck.

Danemarck.

LORSQUE le christianisme se fut répandu dans le pays du nord, les prêtres fondèrent dans le chef-lieu de chaque diocèse, des établissemens pour l'instruction de la jeunesse ; mais cette instruction se bornait à quelques articles du christianisme, et à la connaissance du rit ecclésiastique. Les jeunes gens, destinés à remplir les charges de l'État étaient obligés de chercher, hors de leur pays, les connaissances dont ils avaient besoin. Les universités de Paris, de Cologne et de Bologne, comptaient entre leurs élèves, des Danois, des Suédois, des Norwégiens et même des Islandais.

Il ne dépendait ni des princes, ni des peuples de créer des institutions, où l'enseignement embrassât les sciences, les lettres et les arts, et qui servissent à répandre, dans toutes les classes de la société, une masse de connaissances utiles.

Danemarck. C'était une prérogative qu'il fallait solliciter à la cour de Rome.

Chrétien I.er y ayant fait un voyage, donna des marques de déférence qui captivèrent le pape. Le roi de Danemarck emporta de la capitale du monde chrétien, des bénédictions, des reliques, et la permission d'établir une université à Copenhague; en général, cette université est richement dotée; mais plusieurs réformes seraient nécessaires pour qu'elle pût remplir le but de son établissement : elles devraient se porter sur la méthode de l'enseignement, sur le choix des objets qu'on enseigne et sur les exercices publics.

Le nombre des écoliers est ordinairement de sept cents : il en vient non-seulement de Danemarck, mais aussi de Norwège et d'Islande. Ces derniers se distinguent par une grande application et des mœurs très-réglées. L'université a une bibliothèque de soixante milles volumes, un laboratoire de chimie, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de botanique et un théâtre anatomique.

Lorsque le système religieux du Danemarck, fut changé par l'admission du luthéranisme, on conserva les titres et les

revenus des canonicats pour servir de récompense aux professeurs, et plusieurs villes où il y avait des cathédrales obtinrent des colléges ou *Gymnases*. De ces colléges, il n'y a que celui d'Odensé qui subsiste encore. Danemarck.

Les villes les plus considérables du Danemarck ont des écoles nommées latines, où l'on enseigne outre le latin, l'histoire, la géographie, le grec et l'Hébreu. Comme l'origine de ces écoles remonte à des temps où l'ignorance et la superstition confondaient toutes les idées, elles ont besoin d'une réforme totale. Cet ouvrage a été commencé à Copenhague, et depuis quelques années on fait l'essai d'une méthode nouvelle qui sera introduite dans les autres villes, si elle est sanctionnée par l'expérience.

Mais ce n'est pas le tout d'avoir des lycées pour former les jeunes gens des classes supérieures, ou ceux qui se vouent aux études. Il faut des instituts pour le premier développement des facultés intellectuelles ; il en faut d'autres, où la jeunesse destinée aux arts mécaniques, à l'agriculture, au commerce, puisse acquérir les principes et les connaissances dont

Danemarck.

elle aura besoin pour se diriger dans la carrière des devoirs et les travaux qui l'attendent.

Tous les écrivains Danois conviennent que les écoles élémentaires, établies dans les villes pour les enfans des deux sexes, sont encore très-éloignées de l'organisation que sollicite le progrès des lumières et l'intérêt national. On y enseigne gratuitement ou pour une rétribution modique, la loi prescrit aux parens d'y envoyer les enfans, et ceux qui négligent ce devoir sont mis à l'amende. Mais l'instruction se borne à peu près aux élémens de la nature. La méthode des maîtres est souvent en contradiction avec le bon sens, et l'art de captiver la jeunesse leur est inconnu ou indifférent. On espère que la régénération des écoles primaires, sera facilitée par l'établissement des séminaires, destinés à former des maîtres. Le séminaire principal a été établi près de Copenhague : il y existe depuis quelques années un établissement nommé école de dimanche. Plusieurs maîtres y donnent gratuitement des instructions aux artisans et aux domestiques. L'éducation domestique est encore en usage dans les familles aisées. Le choix

des instituteurs, et surtout celui des institutrices, n'obtient pas toujours l'attention nécessaire, et l'on fait quelquefois une grande dépense, sans obtenir aucun avantage réel. Danemarck.

Plusieurs villes de Norwège ont des écoles latines semblables à celles des villes danoises. Les écoles primaires ont le plus grand besoin d'être réformées, à la campagne surtout. Quelques districts sont entièrement dépourvus d'écoles, et il n'y a que des maîtres ambulans, qui vont d'une habitation à l'autre. L'amélioration de cet objet est un de ceux dont s'occupent les sociétés patriotiques qui se sont formées depuis quelque temps en Norwège.

Les possessions éloignées ont encore peu d'établissemens publics pour l'éducation de la jeunesse. En Islande, les parens instruisent eux-mêmes leurs enfans. Le jeune homme qui veut entrer dans la carrière ecclésiastique n'a besoin que d'un certificat des écoles latines, mais celui qui aspire aux emplois civils est tenu de se rendre à l'université de Copenhague. Les habitans des îles danoises ont été longtemps obligés d'envoyer leurs enfans en Angleterre, en Hollande ou en Danemarck

Danemarck.

pour leur faire donner une éducation convenable. En 1788, le gouvernement a fait établir deux écoles, l'une à Sainte-Croix et l'autre à Saint-Thomas.

Aux époques assez reculées, plusieurs peuplades du nord envahirent cette contrée, qui s'étend des rives de l'Elbe à celle de l'Egder, et qui forme le duché de Holstein. Chacune de ces peuplades avait un dialecte, un caractère et des usages particuliers. Le temps a effacé peu à peu ces différences, et il n'en reste plus de traces sensibles que dans quelques districts des terres basses, et surtout parmi les *Ditmarses*. Cette tribu se souvient encore de son indépendance; elle a conservé plusieurs priviléges qui l'attachent aux lieux qu'elle habite, et qui donnent à son caractère une empreinte de fierté. Les *Ditmarses* se regardent comme supérieurs à leurs voisins, et ne cherchent point à s'allier avec eux; ils s'appliquent peu aux métiers, et préfèrent l'agriculture à la navigation. Il n'y a dans le canton qu'ils habitent aucune ville; mais les villages et les bourgs se touchent, et annoncent la plus forte population. C'est en général dans les terres basses que les habitans du Holstein se présentent sous

les traits les plus remarquables. Il règne dans cette partie de la province une aisance générale : les habitations sont vastes, bien entretenues, et l'on y trouve des meubles aussi propres que commodes, souvent des tapisseries de prix, de la porcelaine et de l'argenterie : l'hospitalité va au devant de l'ami et du voyageur : ils sont reçus avec cordialité, et l'on prodigue les soins pour leur exprimer la satisfaction qu'on éprouve à les voir. L'hôtesse sert du café, du thé, du très-beau pain de froment, du jambon, du rôti, du vin : l'hôte présente la plus belle pipe et le meilleur tabac : l'habitude de fumer est générale dans toute la province, et il y a des districts où elle s'est même répandue parmi les femmes. Dans quelques paroisses, on a l'usage de présenter aux jeunes mariées, à leur retour à l'église, une pipe qu'elles remplissent, et allument elles-mêmes, et qu'elles conservent précieusement. Il règne peu de gaîté dans les entretiens des habitans du Holstein : mais on y remarque de la confiance, de la franchise, et l'épanchement du cœur. L'allemand vulgaire, nommé *plat allemand*, est la langue générale ; mais les rafinemens du luxe, les caprices de la mode

Danemarck.

Danemarck.

et de l'élégance moderne s'établissent peu à peu dans les villes, surtout à Attona et à Kiel. La première de ces villes a un théâtre allemand, une promenade publiques, et de beaux jardins, placés le long de l'Elbe, ses rues sont larges, bien alignées et la plupart plantées d'arbres. Les Hambourgeois se portent en foule à Attona les dimanches et les jours de fêtes, pour assister au spectacle, ou pour jouir de l'air pur des jardins et de la beauté des sites que présentent les bords de l'Elbe.

Des différentes peuplades établies dans le Sleswig, frontière du Holstein : ce sont les Frisons qui ont conservé le plus de traits de leur ancien caractère. Ils ont des mœurs rudes, un ton indépendant et un orgueuil national, qui leur inspire pour les autres habitans de la province une sorte de dédain. Ces Frisons habitent une grande partie des terres basses et plusieurs des voisines. L'établissement qu'ils ont fait à Helgoland mérite une attention particulière.

Helgoland est une île située dans l'Océan germanique, à six milles de l'Elbe et de l'Egder. Les vagues de la mer ont détaché

de cette terre des morceaux considérables qui forment maintenant des récifs et des dunes. Ce qui reste de l'île consiste en rochers et en sables mêlés de glaise. Les rochers s'élèvent à une hauteur considérable, et forment un point de vue majestueux sur la vaste étendue des eaux. On descend des hauteurs dans la partie inférieure de l'île par un escalier qui a cent quatre-vingts marches, et qui est pourvu d'une rampe très-solide. Les habitans d'Helgoland sont au nombre d'environ deux mille. Descendans des Frisons, ils conservent la langue et les usages de ce peuple avec un scrupule religieux. Les hommes ne quittent presque jamais la mer; ils sont pilotes-côtiers, ou s'adonnent à la pêche. Les femmes sont chargées de tous les autres travaux; elles labourent la terre, l'ensemencent, font la récolte et battent les grains. Ces travaux sont d'autant plus pénibles qu'ils doivent tous être faits à la main. Il n'y a dans l'île ni chevaux, ni voitures, ni charrues. Les Helgolandais ne s'expatrient jamais, les travaux de la pêche et de la navigation les endurcissent; l'isolement où ils se trouvent conserve la simplicité et la pureté de leurs mœurs. Le vol, l'assassinat

Danemarck.

Danemarck.

et le libertinage sont encore sans exemple parmi eux.

Plusieurs autres parties du Sliswig présentent le tableau des vertus antiques, et celui du bonheur qui en résulte. L'aisance des habitans frappe surtout dans les terres basses ; elle paraît dans le logement, dans les habits et dans la nourriture. Le ton est généralement sérieux, mais accompagné de douceur et de bienveillance. C'est dans la ville de Sleswig, résidence du gouverneur général des duchés, que se rassemble la société la plus brillante. Flensbourg a depuis plusieurs années des concerts publics et un théâtre allemand. Cette ville avait conservé long-temps, malgré son commerce étendu et ses richesses, la simplicité des anciens usages. Puissent ses estimables habitans, en cherchant le plaisir, ne pas perdre le bonheur.

L'histoire représente les anciens habitans du Danemarck comme des hommes féroces, inquiets, rougissant du repos, ne voulant mourir que sur le champ de bataille, et faisant consister le bonheur suprême de leur paradis à boire de l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Les progrès de la civilisation en Europe, et les principes d'une

religion moins martiale ont produit un grand changement dans ce caractère. Les Danois forment actuellement un peuple tranquille et humain. Ils ont donné des preuves de leur aptitude aux arts mécaniques, au commerce et aux sciences. Le vol, le brigandage et le meurtre souillent rarement le sol qu'ils habitent; leurs mœurs et leur ton ont encore souvent de la simplicité, et la rudesse en a disparu peu à peu. Danemarck.

Dirigé par les lois et les institutions qu'ont vu naître les dernières années, l'esprit public se porte vers l'utile et le vrai; l'amour de la patrie s'est ranimé et il se manifeste dans les discours et dans les actions. Plusieurs écrivains danois ont reproché à leurs compatriotes la manie des titres et des distinctions.

On rencontre en parcourant le Danemarck, des habitations seigneuriales vastes et bien entretenues, mais peu de villages qui puissent rappeler ceux du Holstein et du Sleswick. Les habitations du laboureur, composées d'ordinaire de plusieurs bâtimens sont construites en torchis et se dégradent facilement. Dans les villes, on construit en charpente et en briques; l'aspect

Danemarck.

des villages et des villes annonce que l'aisance n'est pas encore générale, que l'industrie a besoin de faire des progrès, et que la population n'a pas atteint tout le développement dont elle serait susceptible.

Du sein des cités où règnent l'éclat et les jouissances du luxe, où l'opulence a élevé des édifices brillans, où l'intérêt et le plaisir entretiennent un mouvement tumultueux, transportons-nous dans une contrée solitaire, asyle des mœurs antiques, séjour paisible où l'homme livré à la nature, civilisé mais non corrompu, a conservé la vigueur, l'indépendance et le contentement. Ce sont-là les images que retrace la Norwège à celui qui l'a parcourue.

Loin du centre des communications, à l'extrémité septentrionale de l'Europe, au sein des montagnes, les Norwégiens sont restés ce qu'étaient leurs ancêtres. Ce n'est que sur les côtes et dans quelques cités livrées au commerce, que des mœurs étrangères ont pu se mêler à celles du pays, et altérer le caractère national.

La générosité du cœur et l'élévation de l'ame donnent au Norwégien le ton de la franchise et de la fermeté. Il pense et s'ex-

prime en homme libre qui n'a jamais connu le joug de l'esclavage. Il se montre en même temps officieux, prévenant, hospitalier; mais on lui reproche d'être lent à la réconciliation. Quand la fortune lui en fournit les moyens, il se livre à l'éclat et à la représentation. De tous les étrangers, ce sont les Anglais qu'il préfère, et c'est dans leur pays qu'il aime le plus à voyager. Danemarck.

On trouverait difficilement une race d'hommes plus saine et plus vigoureuse que celle des cantons montueux de la Norwège, situés à l'Est de ce pays. C'est là qu'un air pur, une grande simplicité de mœurs et l'habitude du travail donnent à tous les visages l'empreinte de la santé et du contentement. C'est-là qu'on rencontre les traits de physionomie les plus marqués, la taille la plus haute, les formes les plus avantageuses. Les habitans de ces cantons parviennent d'ordinaire à une vieillesse très-avancée. En 1733, on présenta à Chrétien VI, pendant son séjour en Norwège, quatre hommes et quatre femmes mariés, dont l'âge total faisait plus de huit cents années, chacun de ces époux ayant au-delà de cent ans. Ils se portaient si bien qu'ils exécutèrent une danse nationale en pré-

Danemarck.

sence du roi. Les paysans des montagnes ne craignent aucune intempérie, aucune fatigue. Au cœur de l'hiver, ils vont travailler dans les bois la poitrine nue et couverte de neige. Je les ai vu, dit Pontoppidan, lorsque l'excès de la fatigue les avait mis en sueur, se jeter sur la neige toutes les demi-heures pour se reposer, et faire des boules de neige pour s'essuyer le visage ou pour les mettre dans la bouche. En même temps, ils chantaient des chansons qui les égayaient, et après neuf heures de travaux incroyables, ils s'en allaient chez eux en courant, et avec un air de gaîté et de satisfaction dont je n'ai jamais vu d'exemple.

Quoique les habitans des côtes soient en général moins grands et moins vigoureux que ceux des montagnes, ils forment un peuple de navigateurs et de pêcheurs, plein de courage et de constance. Souvent au mois de janvier, lorsqu'ils peuvent compter sur le clair de la lune, ils se réunissent pour la pêche par centaines, hommes et femmes, et passent les jours et les nuits sur la mer dans des bateaux ouverts. Quand ils quittent ces bateaux pendant une nuit, c'est pour aller coucher dans de mauvaises

cabanes avec des habits mouillés, et le lendemain ils retournent au travail d'un air joyeux et content. Danemarck.

Les paysans Norwégiens ont beaucoup d'aptitude pour les arts mécaniques ; ils n'en ont pas moins à développer leur raison, à penser, à réfléchir. En s'entretenant avec eux, on trouve leurs questions sensées, leurs réponses justes, et leurs réflexions quelquefois si profondes qu'on est étonné de voir que la nature fait plus chez eux, que chez d'autres l'étude et l'éducation.

La langue danoise est aussi celle des habitans de la Norwège. Elle prend dans leur bouche une rapidité et une force qu'elle n'a point en Danemarck. Dans plusieurs districts septentrionaux, on conserve des tournures et des expressions de l'ancienne langue gothique qui était autrefois celle de toute la Scandinavie.

En quittant ces Norwégiens aussi distingués par leur taille et leur force que par leur intelligence, leurs talens et leur courage, on trouve les Lapons, petits et laids, bornés et timides. Il est apparemment un degré de froid dont les effets sont contraires au développement de l'espèce

Danemarck.

humaine. Dailleurs, les Lapons n'ont pas la même origine que les Norwégiens. Il est indubitable que depuis les temps les plus reculés, il y a eu deux races principales en Europe, la race Celtique qui a peuplé l'occident, le midi et une grande partie du nord, et la race Tartare qui s'est répandue sous divers noms dans le reste du nord et vers l'est. Le Norwégien est de la première de ces races; le Lapon, de la seconde. La langue laponne a beaucoup de rapport avec celle des Frisons et des Hongrois, les uns et les autres d'origine tartare.

Un homme à la fois conquérant, législateur et prophète, le célèbre *Odin*, répandit dans le nord de l'Europe un système religieux, dont il emprunta les principes des mythologies de l'orient, mais qu'il sut adapter au caractère général des peuples septentrionaux. Dans le neuvième siècle les scandinaves apprirent à connaître le christianisme. Les armées de Charlemagne avaient arboré la croix sur les rives de l'Elbe, et la conversion des payens du nord fixa l'attention des peuples chrétiens. Le nombre des prélats s'accrut dans ce pays ainsi qu'en Norwège et en Islande à mesure que

que la foi prit racine, et leur pouvoir augmenta avec les richesses qu'ils surent acquérir. Les évêques de Roskild jouèrent longtemps le premier rôle et parvinrent à une autorité que le trône même craignait de braver. Danemarck.

Les principes de la réformation ayant passé en Danemarck sous le règne de Christiern, le clergé fit des efforts pour en arrêter les progrès. Ces principes se répandirent cependant de plus en plus sous le règne de Frédéric premier et l'établissement formel de la réformation eut lieu bientôt après. Pendant la diète de 1536, tous les évêques de Danemarck furent arrêtés et l'on déclara les biens du clergé dévolus à la couronne. Cette entreprise ne fit éprouver aucune crise à l'État. Le peuple resta tranquille et les évêques se soumirent.

Le luthérianisme ayant été établi, on veilla soigneusement au maintien de cette religion. Elle seule devait donner l'existence civile, et le droit de parvenir aux charges. Quiconque manifestait des opinions contraires aux dogmes que prescrivaient les livres symboliques, encourait la censure, et quelquefois des punitions plus graves. Sous le règne de Frédéric IV, la

Danemarck.

tolérance fit quelque progrès. Pendant le temps qui s'est écoulé depuis, la raison et l'humanité ont remporté une victoire complète sur le faux zèle des ecclésiastiques; ceux qui ont voulu provoquer des anathêmes contre des prétendus hérétiques, ont été réprimés et même mis à l'amande. La liberté de culte s'est étendue, et la plupart des gênes imposées aux non conformistes, ont été supprimées ou adoucies. On peut obtenir des dignités et des emplois sans professer la foi de Luther, et le gouvernement apprécie les citoyens, non d'après leurs opinions religieuses, mais d'après leur mérite, leurs talens et leurs vertus. Le clergé s'éclaire de plus en plus et renferme dans son sein des hommes estimables par leurs lumières et leur modération. C'est de la plume d'un pasteur de la ville de Corover qu'est sorti l'ouvrage sur la liberté de la presse, qui a fait le plus de sensation en Danemarck.

Les évêques sont à la tête de la religion regardée comme celle de l'État. Privés de toute juridiction temporelle, ils n'ont plus que l'autorité nécessaire pour conserver dans l'église l'ordre et la décence. Ils confèrent les ordres sacrés, et ont un droit

d'inspection sur tous les prêtres de leur diocèse. Ils le visitent au moins une fois dans trois ans, pour examiner l'état des écoles, pour se faire rendre compte des deniers des pauvres, et pour voir si les temples et les presbytères sont entretenus convenablement. Ils doivent en même-temps s'informer de la conduite des pasteurs, les encourager, les exhorter, et les suspendre s'il y a des plaintes graves contre eux. Danemarck.

On compte en tout treize évêques, deux surintendans, deux cent vingt-sept archiprêtres et deux mille quatre cent soixante deux prêtres. Sur ce nombre, deux mille deux cent soixante-sept sont curés, et cent quatre-vingt-quinze chapelains ou vicaires. Un curé dessert quelquefois plusieurs paroisses, et celles-ci sont en tout au nombre de trois mille deux cent soixante-douze.

Les revenus du clergé proviennent principalement de la part des dixmes qui a été conservée pour cet usage depuis la réformation. Il y a en outre des terres plus ou moins étendues attachées aux presbytères. Les évêques ont un revenu de deux à trois mille risdales. Plusieurs curés rendent à peu près autant, mais d'autres ne donnent

Danemarck.

pas au-delà de cent risdales. Les vicaires sont généralement mal rentés. On ne rencontre dans les États danois que des temples construits assez simplement et décorés sans faste.

Des divers non-conformistes, tolérés actuellement dans les États danois, ce sont les disciples de Calvin, qui ont été admis les premiers. Il était arrivé plusieurs fois depuis l'introduction du luthérianisme en Danemarck, que les rois de ce pays avaient choisi leurs épouses dans des maisons attachées à la doctrine de Calvin. Mais ces princesses avaient été obligées de renoncer à leur religion, pour embrasser celle du roi.

Les catholiques de Copenhague fréquentent les chapelles des ministres étrangers, et surtout celle qui a été construite exprès pour eux, sous la protection de l'empereur d'Allemagne.

Il y a un petit nombre de mennonites et de remontrans dans les villes d'Altona et de Frédéristadt. Les hernhutes, qu'on peut regarder comme les quakers de l'Allemagne et du Nord, se sont répandus dans plusieurs parties des États danois. Leur chef-lieu est à Christianofeld, sur les frontières

du Sleswick et du Jutland, cette ville dont ils jetèrent les fondemens en 1771, a fait des progrès assez rapides, et l'on y comptait, il y a quelques années, à peu près sept cents habitans, non attachés au hernhutisme. Les rues au nombre de trois sont larges, bien alignées et plantés d'arbres, les maisons construites dans le goût hollandais, ont des cours spacieuses et des jardins: cet endroit, comme tous ceux qu'habitent les hernhutes, est le séjour du recueillement et de la dévotion. Les frères et les sœurs qu'on rencontre, marchent les yeux baissés et paraissent ensevelis dans les méditations religieuses. Le voyageur qui descend à l'auberge, en admire la propreté et le service, mais le silence et la tranquillité qu'il y observe le frappent encore davantage. Les réponses aux questions qu'il peut faire, consistent en signes de tête et en monosyllabes prononcées à voix basse. Les habitans de Christiansfeld sont la plupart des Allemands, ou des Danois; mais plusieurs Suédois et Norwégiens y vont en pélérinage, ou y envoient leurs enfans pour fréquenter les écoles de la ville qui sont toujours pourvues de maîtres habiles. A une extrémité de la ville est le lieu du culte

Danemarck.

Danemarck.

public, qu'on n'appelle point église mais salle, et auquel un carré planté d'arbres, sert d'avenue. A l'autre extrémité est le cimetière qu'une allée divise en deux parties, l'une pour les personnes âgées, l'autre pour les jeunes gens et les enfans. Une seconde division de ces deux parties sépare les tombeaux des hommes de ceux des femmes. Les épitaphes annoncent que les hernhutes envisagent la tombe comme l'azile du repos et la mort comme un sommeil. Non loin de la ville, est un petit bois servant de promenade et embellissant les environs.

La haine aveugle dont les sectateurs de moines, ont été si long-temps les objets dans laplupart des pays de l'Europe, a cédé peu à peu aux influences de la raison et au cri de l'humanité. Les loix sévères portées contre les Juifs n'existent plus. Tout individu de cette nation jouit de la protection du gouvernement et peut se livrer à la branche de d'industrie qui lui convient. Les principales synagogues sont à Copenhague où il y a à peu près deux mille Juifs, et à Altona où il y en a au moins deux mille cinq cents. Ceux de Copenhaque peuvent entrer dans les maîtrises.

Dans les îles danoises d'Amérique on trouve des disciples de la plupart des religions. Sainte Croix a deux églises luthériennes et Saint Thomas une. Les trois îles ont chacune une église hollandaise réformée. Les catholiques y ont bâti un temple Les hernhutes ont dans les trois îles, des établissemens d'où ils envoient des missionnaires, en plusieurs contrées d'Amérique. Il y a aussi un petit nombre de Mennonites, de Quakers et de Juifs, tant à Sainte Croix que dans les deux autres îles. Tous ces hommes vivent en paix et en harmonie malgré la différence qui règne dans leurs opinions religieuses. Le temps est venu où partout va se présenter le même spectacle. La terre ne sera plus ensanglantée au nom d'un être, dont la nature annonce la clémence. Regrettons nos longs égaremens, et réparons-les par l'exercice de ces vertus bienfaisantes que prêchent toutes les religions, et qui font le bonheur de la terre. Danemarck.

CHAPITRE IX.

Départ de Copenhague. — Voyage dans l'île de Sélande. — Roschild, tombeaux des rois de Danemarck. — Ile de Fionie. — Odensée. — Voyage dans les duchés de Sleswick et de Holstein. — Canal de Kiel. — Remarques sur d'anciens monumens qu'on trouve souvent en Suède et en Danemarck.

Danemarck. Le 5 avril, en partant de Copenhague, nous trouvâmes un excellent chemin qui nous conduisit jusques à *Roschild*, ancienne résidence des rois et capitale de Danemarck. Cette ville était autrefois florissante et d'une grande étendue; elle ne contient aujourd'hui qu'environ 1600 habitans, et n'a qu'un demi mille de circonférence; les maisons sont jolies et de briques; il ne lui reste de son ancienne magnificence, que les ruines d'un palais et la cathédrale dans laquelle sont les tombeaux des rois de Danemarck.

On voit dans une chapelle les tombeaux de Chrétien III, et de Frédéric II. Ces mo-

numens superbes ont été faits en Italie, et on les regarde comme des chefs-d'œuvre de sculpture. Les statues de ces deux princes sont de grandeur naturelle, sous un dais de marbre supporté par des piliers corinthiens. Les bas-reliefs qui sont autour du mausolée de Frédéric II et qui représentent les batailles de ce prince sont justement admirés. Danemarck.

Le 6 avril nous poursuivîmes notre route jusqu'à Corsoer, où l'on s'embarque pour passer le grand Belt qui sépare l'île de Sélande de celle de Fionie. Corsoer est située sur une petite éminence de la côte occidentale de la Sélande. Cette ville a un bon port pour les petits vaisseaux. La Sélande que nous avions traversée de Copenhague à Corsover est la plus grande des îles danoises; elle a environ sept cent milles de circonférence. La partie que nous avons vue est un pays ouvert, entremêlé de jolies colines, de petits bois de hêtres et de chênes et de plusieurs beaux lacs. Cette île est extrêmement fertile, elle produit abondamment toute sorte de grains; on y trouve d'excellens pâturages, et elle est surtout fameuse par sa belle race de chevaux.

Danemarck. La distance entre les deux caps les plus voisins des deux côtes est d'environ 18 milles. Vers midi, nous passâmes le 8 avril la petite île de Spro près de laquelle est un vaisseau de garde destiné à exiger le péage de tous les vaisseaux qui passent dans ce bras de mer. Spro ne contient que deux bâtimens, une jolie ferme et une petite auberge à l'usage de l'équipage du vaisseau de garde.

Après un passage fort heureux d'environ quatre heures, nous débarquâmes à Rigbourg petite ville bien bâtie sur le bord d'une baie commode, dans l'île de Fionie. Près des rempants de la ville, on voit les restes d'un vieux palais dans lequel naquit Chrétien II. Un historien de ce prince nous apprend que ce fut là qu'étant encore enfant, il fut porté sur le toit de ce château par un singe qui le rapporta peu de temps après, sans qu'il lui arrivât aucun accident.

Dans l'après-midi, nous arrivâmes à Odensée capitale de la Fionie; c'est une ville si ancienne que des auteurs Danois croient qu'elle a été fondée par Odin, le héros et la divinité des nations gothiques. Une partie de la ville est nouvellement bâtie, on y compte environ cinq mille deux

cents habitans qui font quelque commerce en grains et en cuirs. Ces cuirs sont fort estimés, et l'on croit que leur bonne qualité est due à celle de l'eau de la rivière qui sert à les préparer. Danemarck.

Odensée est le siége d'un évêque, et c'est le plus riche du Danemarck, après celui de Copenhague. La cathédrale est un grand et vieux bâtiment qui n'a rien de remarquable que quelques tombeaux.

Le 9 avril nous arrivâmes à Assens ville située sur le petit Belt, c'est-à-dire sur le bras de mer qui sépare l'île de Fionie du continent. Cette île, qui a trois cent quarante milles de tour, est d'une grande fertilité; on en exporte annuellement pour la Norwège de l'orge, de l'avoine, du seigle et des pois. Le pays est ouvert; et présente partout de petites collines fort agréables; les côtes sont en général basses et sablonneuses.

L'endroit où l'on passe le petit Belt peut avoir neuf milles de largeur. Nous y restâmes cinq heures à cause du vent contraire, et nous descendîmes à Arroé-Sund dans le duché de Sleswick près de la petite île d'Arroé.

Le 11 nous traversâmes plusieurs petites

Danemarck.

villes, mais jolies et bien situées sur des baies de la mer Baltique. La plus remarquable était Flembourg, ville qui fait un grand commerce, surtout avec les Indes occidentales.

Le duché de Sleswick qui fait partie du royaume de Danemarck est séparé du Holstein qui est une province de l'empire. La ville de Sleswick, capitale de ce duché, est bâtie irrégulièrement et fort longue, on y compte près de 6000 habitans. Tout auprès de la ville est le vieux château de Gottorp où demeuraient autrefois les ducs de Holstein.

La partie de ce duché que nous traversâmes paraît bien cultivée. C'est un pays en général uni et ouvert, mais qui offre de temps en temps des paysages variés par des champs et des prairies, et entremêlés de forêts, de hêtres et de chênes. Les maisons des paysans ont l'air fort propre. Nous vîmes aussi en passant des rangs de maison bâties dernièrement aux frais du roi, pour recevoir des colons qu'on y a appelé. Ces maisons sont spacieuses, elles contiennent sous le même toit une grange fort vaste et des étables des deux côtés. A une extrémité est le logement de la famille; on donne à chacune, une charrue, des

chariots, et les autres instrumens nécessaires à l'agriculture, deux chevaux et une paie en argent pendant trois ans. Danemarck.

A vingt milles environ de la ville de Sleswick nous sortîmes de ce duché, et ayant passé l'Eyder à Rendsbourg, nous nous trouvâmes dans le duché de Holstein. Le vers latin

Cydora romani terminus imperii,

gravé sur une porte de la ville est relatif à cette limite qui est très-ancienne, quoiqu'il n'y soit question que de l'empire germanique qu'il plait aux Allemands d'appeler Romain.

On regarde Rendsbourg comme la meilleure forteresse qu'il y ait dans les États du roi de Danemarck. Il n'y a qu'environ trois mille six cents habitans dans la ville, mais elle deviendra bientôt importante, parce que le canal de Kiel ne peut manquer de lui procurer un grand commerce.

Les environs de Rendsbourg ne sont presque que des landes sans culture, mais en approchant de Kiel, nous trouvâmes vers la mer des collines et un terrain plus fertile. Cette ville et le pays qui en relève a été cédée en 1773, par l'impératrice de Russie au roi de Danemarck en échange

Danemarck. des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Par le moyen de cet échange très-avantageux au Danemarck, le roi possède aujourd'hui tout le duché de Holstein et le canal par lequel on se propose de joindre la mer Baltique avec l'Océan, sera tout entier dans ses États.

Kiel est bâti dans une petite presqu'île à l'extrémité d'une baie de la mer Baltique, et son port est des plus commodes pour les plus grands vaisseaux; c'est déjà une des villes les plus commerçantes du Holstein, et elle le sera bien davantage quand le canal qui doit joindre les deux mers, sera achevé.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte du Danemarck pour se convaincre de l'utilité de cette entreprise. Jusqu'ici, les plus petits vaisseaux qui partent de quelque port du Danemarck pour aller dans l'océan, doivent faire le tour de la presqu'île de Jutlande, et peuvent être long-temps retenus par des vents contraires; cette navigation est sujette à tant d'inconvéniens, que les marchandises qu'on embarque à Copenhague pour Hambourg, sont ordinairement envoyées seulement jusqu'à Lubeck, d'où on les transporte par terre jusqu'à Hambourg.

Au moyen du canal, les vaisseaux d'un certain port, pourront passer immédiatement de la mer Baltique dans l'océan, et arriver avec leur charge dans le port de Hambourg, ou même dans les ports de la Hollande. Danemarck.

Le 12 avril, après avoir examiné le canal et la ville de Kiel, nous continuâmes notre route, et nous nous trouvâmes sur le lac de *Ploen*, dont les bords sont ornés de la ville de *Ploen*. C'est la capitale du duché de même nom; le château situé au milieu de la ville sur un terrain élevé qui domine le lac, forme l'aspect le plus pittoresque.

Le lendemain, nous traversâmes dans la matinée un pays inégal, varié, abondant en pâturage, en champs et en bois, et après une route de quelques milles, nous sortîmes des États du roi de Danemarck, et nous arrivâmes à midi à Lubeck.

CHAPITRE X.

Abrégé d'un voyage dans l'intérieur du Danemarck, par Joseph Marshal.

Danemarck.

DÉSIRANT compléter entièrement un voyage au Nord; j'ai eu recours au récit de Joseph Marshal, qui a parcouru la partie du Danemarck, que Villiam Coxe n'a point visitée. Marshal était fort instruit en agriculture : on s'est efforcé dans cet extrait de donner la substance de ses observations. Son voyage contient trois volumes; le premier seul a été traduit en français, et renferme de riches détails : voici comme il s'exprime en parlant du Danemarck.

En quittant Hambourg, je pris la route de terre qui conduit en Danemarck. La vue de la chute de l'Elbe à Altona est assez agréable; cette ville, la première des États danois, après la capitale, est à une petite lieue de Hambourg, le commerce y est assez considérable, mais il est encore bien éloigné de porter ateinte à celui de Hambourg, comme çà été le projet du gouvernement danois, en facilitant tous les moyens de

s'y établir, le chemin qui y conduit est bordé d'arbres et de côtes de baleine plantées en terre, elles sont fort communes dans le pays. Danemarck.

Les édifices d'Altona ont plus d'aparence que ceux de Hambourg, ses rues sont larges, alignées et bien pavées, les maisons des marchands sont placées sur le bord de la rivière, les vaisseaux viennent à leurs portes décharger ou recevoir leur cargaison, cette ville renferme une jolie promenade, environ trente mille habitans, dont un sixième de juifs.

D'Altona, je me rendis à Lubeck, qui en est éloigné d'enviro 20 lieues; le pays que je traversai est, en général, sablonneux, et couvert de rochers et de forêts.

Lubeck est située sur une rivière qui, à quelques milles delà, se jette dans la Baltique; le port est près d'un village à l'embouchure de la rivière, et de petites barques seules peuvent remonter jusqu'à la ville; elle est bizarrement placée sur les deux flancs d'une montagne; et par-là même, elle offre un aspect très-romantique. Les maisons de Lubeck sont aussi plus belles, plus régulières, plus larges que celles de Hambourg, et les maisons, en gé-

néral, agréables et bien bâties. Lubeck est
Danemarck. orné de quelques édifices publics qu'on fait voir aux étrangers, mais qui ne renferme rien de remarquable.

L'église de Saint-Marc est un édifice élevé, placé au milieu de la ville, l'intérieur est rempli de piliers et d'ornemens confusément entassés, et qui ne méritent pas une grande attention : on y voit une fameuse horloge qui est le morceau le plus curieux de Lubeck, elle montre l'écliptique, le zodiaque, l'équateur, les tropiques et les planètes dans leurs différentes courses; l'exécution en est si précise, qu'on y peut distinguer leur état présent à toutes les heures du jour : les mouvemens réguliers des corps célestes, le lever et le coucher du soleil, les éclipses et le jours de fêtes s'y font aussi remarquer, ce qui continuera jusqu'à l'année 1875. Cette même horloge offre une figure de Jésus-Christ qui ouvre, tous les jours à midi, une petite porte placée à droite, d'où sort en procession, l'empeur et les sept anciens électeurs : ceux-ci, se retournent du côté de la statue, lui font une profonde révérence, et elle leur rend la politesse par un mouvement de sa main; après quoi, la troupe rentre dans le même

ordre par une autre porte à gauche, et toutes les deux se referment à l'instant. L'une des tours de cette église, contient un agréable carillon qui se fait entendre avec beaucoup d'exactitude à toutes les heures du jour: au-dessous est une cloche, près de laquelle se tient une figure qui représente le temps; de l'autre côté, se trouve une autre figure plus petite, qui fait souvenir de la mort, et détourne la tête à chaque coup donné par la première. Tout l'ouvrage est entouré, pour sa conservation, d'un raiseau de fil-d'archal: il paraît par son inscription qu'il date de l'an 1405. La danse de la mort, tableau fameux dans toutes les contrées de cette partie de l'Allemagne, se montre aussi dans cette galerie, il est plus curieux qu'intéressant. Danemarck.

La cathédrale de Lubeck est un édifice d'une très-grande ancienneté: elle fut bâtie en 1170 par le duc Henri, surnommé le Lion; l'un de ancêtres de l'électeur d'Hanovre d'aujourd'hui. Cet Henri, duc de Saxe, chassant, dit-on, dans les environs, trouva un cerf qui portait un collier d'or, d'où pendait une croix, et sur lequel était écrits ces mots: *hoc me Cæsar donavit*, avec la date de l'année qui se rapportait

au règne de Charlemagne : le duc surprit
Danemarck. d'une telle aventure, fit construire cette église sur le lieu même : au-dessus du portail, on voit la figure d'un cerf.

L'histoire nous apprend que Lubeck fut la tête de la fameuse ligue anséatique. L'origine de cette confédération qui fit tant de bruit en Europe, eut de très-faibles commencemens. Lubeck et Hambourg s'engagèrent en 1241 à joindre leurs forces contre des brigands qui infestaient les routes et les mers; d'autres villes se réunirent à celles-ci, et bientôt elles furent toutes au nombre de quatre-vingt-cinq. Leur puissance donna de l'ombrage aux princes voisins ; ils attaquèrent plusieurs de ces villes, et ils les contraingirent à se détacher de la ligue, qui ne compte plus actuellement que Lubeck, Hambourg, Brême et Rostoch, car Danzick est maintenant à la Prusse, et Cologne à la France.

En quittant Lubeck, je pris ma route par Travemund, qui en est distant d'environ huit milles; je dînai le même jour à Eutyn, petite ville située sur un terrain bas et entourée de quelques riches prairies. D'Eutyn, j'allai coucher à Ploen : le pays que traverse la route est très-varié, il renferme

des marais considérables qui nourrissent une grande quantité de bétail, et qui ne sont entièrement à sec qu'au mois de juin. Ploen est située sur le revers d'une montagne, et au-dessus d'un beau lac, entouré de plusieurs côtés par des collines couvertes de forêts.

Je me rendis ensuite à Kiel par un pays très-diversifié qui, en quelques endroits, est bien cultivé, mais où l'on trouve beaucoup de marais, de rochers et de forêts. Kiel est entouré d'un lac qu'il faut suivre pour y arriver; cette ville fait quelque commerce au moyen d'une baie de la Baltique dont les eaux se confondent avec ceux du lac; elle est assez bien bâtie, les rues en sont larges et droites.

Après Kiel, on trouve Rendsbourg, ville forte. De Rendsbourg, j'allai à Sleswick, capitale du duché de même nom; la distance de l'une à l'autre ville, est de vingt milles, et l'on traverse un pays bien cultivé; Sleswick est située sur la rivière de Slie, qui se jette à cinq milles de là dans la Baltique; sa population est assez forte en raison de son étendue. Parmi les édifices publics, on voit un palais qui n'a rien de remarquable qu'une bibliothèque, où l'on montre quel-

Danemarck.

ques anciens manuscrits, il y a dans les jardins quelques jets et des bosquets dans le vieux goût, que les simples habitans de ces contrées, regardent comme des signes d'une grande magnificence.

De Sleswick, je gagnai Fleusbourg, situé au fond d'une baie de la Baltique, les maisons en sont bien bâties en briques; le port qui est bon, reçoit des bâtimens de quatre cents tonneaux.

J'allai de Fleusbourg à Ripen. Entre ces deux villes, j'aperçus plusieurs châteaux anciens, entourés de lacs et de forêts, qui servent de demeure aux gentilshommes danois, occupés de la culture des terres; cette dernière ville est au bord de la *Nipsa*, qui forme trois canaux, et se jette dans la mer du Nord, à quelques milles de distance. Le port de Ripen est un des meilleurs du Danemarck. La cathédrale est bâties en pierres de taille; son clocher est si élevé, qu'il sert à diriger les pilotes sur cette côte, que généralement on regarde comme très-dangereuse.

A vingt milles de Ripen, on trouve la petite ville de *Warde*, sur une rivière qui tombe dans la mer d'Allemagne, et fournit à l'entretien de quelques pêcheurs. Le pays

que je parcourus contient de vastes pâturages couverts d'un nombreux bétail ; je passai sur les terres de deux gentilshommes, ils cultivaient eux-mêmes leurs domaines, au moyen des paysans qui, généralement ici, sont serfs. Un des propriétaires, le comte de Roncellen se promenait à cheval, il galopa vers nous et m'adressa la parole en danois et en allemand; mais mon postillon lui ayant dit que je n'entendais pas ces deux langues, il me parla en français. Ce gentilhomme me demanda très-poliment d'où je venais et où j'allais. Je lui répondis que je voyageais par curiosité pour voir les différens royaumes du nord, que j'étais anglais, que je venais directement d'Hambourg ; alors il me pria d'une manière aussi honnête qu'engageante, de me rendre à son château ; cette politesse me fit grand plaisir, je répondis en conséquence à l'invitation du comte. Danemarck.

Chemin faisant il s'informa du motif de mon voyage. Cette contrée, dit-il, est fort négligée : elle ne contient pas beaucoup d'objets dignes de remarque, et les voyageurs la visitent rarement. La plupart vont directement à Copenhague, et nous ne sommes pas sur la route. Je répondis au

Danemarck.

comte, que j'avais parcouru il y a quelques années, la France, l'Italie et la plus grande partie de l'Allemagne: mais qu'à mon retour en Angleterre, je trouvai que je n'avais fait qu'un voyage ordinaire dont on avait mille descriptions; qu'alors je conçus le désir de voir les États du nord de l'Europe, rarement observés par les voyageurs de mon pays: j'ajoutai qu'ayant mis depuis peu mon projet à exécution, j'avais passé par la Hollande, la Flandre, la Westphalie et l'électorat d'Hanovre, pour me rendre en Danemarck dont je faisais maintenant le tour. Le comte me répondit que la Flandre et la Hollande pouvaient procurer quelque amusement; mais que la Westphalie, l'électorat d'Hanovre et les duchés de Holstein et de Sleswick, ne devaient offrir que peu d'agrément à un homme qui avait voyagé en France et en Italie et qui habitait l'Angleterre. Je répliquai, que je ne venais point dans le nord pour admirer des tableaux et des statues, ou pour entendre des opéras; mais pour observer les usages, l'état de l'agriculture, le genre des manufactures, et voir enfin le pays en détail. Oh! oh! dit le comte, vous voyagez en philosophe; j'ai parcouru l'Angleterre,

la France, l'Italie et toute l'Allemagne, mais malheureusement je n'avais pas les mêmes motifs que ceux qui vous on fait entreprendre votre voyage. Danemarck.

Cette conversation nous conduisit aux portes du château, le comte me fit traverser plusieurs appartemens à la suite desquels nous trouvâmes une pièce où l'on avait servi le déjeuné. Aussitôt parût une dame de moyen âge, suivie d'un jeune gentilhomme. La dame était sa sœur et le jeune homme son neveu. Celui-ci se disposait à faire un voyage d'agrément en Angleterre. L'un et l'autre me reçurent poliment et causèrent avec moi en français sur mes voyages. Nous déjeunâmes simplement en prenant du café au lait. Le comte me pria de lui développer mes idées sur le Danemarck. Il ajouta que j'y devais trouver une grande différence avec l'Angleterre, tant par rapport au climat qu'à l'industrie et à la population. Je répondis que nos paysant étant bien plus à l'aise, il devait en résulter nécessairement une plus grande population, et que l'usage dans lequel nous étions d'affermer nos terres, était cause que notre agriculture prospérait bien plus que celle du Danemarck. Cela est

très-vrai, répliqua le comte, mais d'autres
Danemarck. circonstances nous donnent à notre tour l'avantage sur vous. La noblesse et les personnes riches chez nous, cultivent elles-mêmes leurs terres, quelle que soit leur étendue, ce qui certainement occasionne un plus grand produit que si la culture était abandonnée à de misérables paysans. Il est vrai, monsieur, répondis-je, mais ce n'est pas ici le cas. Nos terres ne sont point confiées à de misérables paysans. Les fermiers sont à l'aise en Angleterre, et nous en avons même plusieurs de fort riches. S'ils étaient tous aussi pauvres que les villageois du Danemarck, je tomberais d'accord avec vous.

Le comte m'observa que j'étais dans l'erreur. Si je croyais qu'il n'y eut pas de véritables fermiers dans son pays. Je veux pour vous convaincre de cette vérité, vous montrer, avant le dîner, quelques fermes que j'ai laissées à bail, presque de la même manière qu'en Angleterre.

Nous partîmes, et tout en marchant, le comte s'exprima de la sorte. D'après tout ce que j'ai vu en France, en Angleterre, en Hollande, la valeur des terres ou plutôt leur revenu dépend exactement du voisi-

nage des manufactures, car on ne loue nulle part aussi bien les terres qu'aux environs d'une grande ville. Ce qui nous manque le plus en Danemarck, ce sont les marchés. Nous avons plusieurs édits en faveur de l'agriculture, mais qu'on nous donne des débouchés pour nos productions cela vaudra mieux que cent édits. Ma plus grande sollicitude s'est donc tournée du côté de l'accroissement de la population sur mes terres, afin, par là, d'augmenter la consommation, bien convaincu que si je puis fixer une colonie de manufacturiers industrieux, l'amélioration de l'agriculture s'en suivra nécessairement. J'ai eu la satisfaction de voir que l'expérience et le succès ont justifié mon opinion, car je ne me suis pas plutôt livré à l'exécution de mon plan, que j'en ai ressenti les plus heureux effets. Danemarck.

Nous arrivâmes alors aux portes d'une petite ville d'un aspect agréable, située au milieu d'un terrain fertile, et sur le revers d'une montagne dont une rivière arrosait le pied.

Il n'est pas une seule maison de cette bourgade, me dit le comte que je n'aie bâtie moi-même et remplie d'ouvriers, nous entrâmes et nous visitâmes les atteliers,

et bien pavées. Au centre de la ville est une grande place de marché, et au milieu de celle-ci, une église petite, mais propre. Danemarck.

Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé jamais autant de plaisir que m'en procura la vue de ces établissemens dignes d'un prince, et bien préférables sans doute, à ces vains ornemens qui, dans quelques contrées, décorent les châteaux des grands. Ils font rejaillir une gloire immortelle sur ce digne gentilhomme qui poursuit avec constance une si noble entreprise. D'autres seigneurs en Danemarck ont une fortune égale à la sienne; en Angleterre, on en compte de doubles et de triples; mais où trouver un emploi de revenu qui réfléchisse un aussi grand éclat sur son possesseur.

Le jour se passa à visiter les manufactures et les différentes parties de cette petite ville. Nous retournâmes assez tard pour dîner au château. Chemin faisant, voici ce qu'il me dit :

Les progrès de la population de ma ville et ceux de l'agriculture vont parfaitement bien. La dernière cependant, s'améliore avec plus de rapidité: mais pour maintenir le prix du marché, et empêcher que la trop grande abondance des denrées ne

Danemarck.

le fasse baisser, inconvénient que je crois des plus graves dans une entreprise telle que la mienne, j'exporte sur mes sloops, en Hollande du bled, du beurre, du fromage, du bœuf salé, et généralement toute sorte de productions.

En louant des fermes à mes paysans, j'ai toujours suivi la méthode contraire de celle pratiquée par les neufs dixièmes de la noblesse du royaume. Le seigneurs, en général, ont soin de tenir leurs serfs dans la dépendance et la pauvreté. Moi, je tâche, au contraire, de mettre les miens à même de s'enrichir, et je leur inspire cette sorte de hardiesse de la classe indigente dans votre pays. Nous avons un grand pouvoir sur eux. Ils sont soumis à beaucoup de redevances en personne et avec leur attelage, de sorte qu'il leur reste fort peu de temps pour eux-mêmes, s'ils ont un maître dur. Des êtres aussi malheureux ne me seraient aucunement utiles pour mes plans d'amélioration. Tous ceux à qui je loue des terres, jouissent du droit de vaine pâture, et me paient une simple rente, sans aucun service personnel. Cette règle générale de ne point interrompre leurs travaux, fait que mes fermiers préfèrent me payer de bon-

nes rentes, et disposer du surplus de leurs économies, de la manière la plus industrieuse, et dont ils retirent seuls le profit. Je remarque tous les jours les suites heureuses d'une telle conduite. Mes paysans deviennent des riches fermiers, ou du moins, ils sont tous fort à leur aise. Dans une telle situation il n'est pas étonnant que les mariages soient nombreux, et la population qui en est la suite, s'augmente au point, qu'il n'en est, je crois aucun autre exemple en Europe. Personne chez moi n'est à charge au public. Le laboureur ou le paysan avant de devenir vieux, a toujours amassé de quoi suffire aux besoins de ses dernières années, et d'ailleurs ses proches regarderaient comme une honte de le laisser languir dans la misère. Danemarck.

Le comte me ramena chez lui par un circuit d'environ cinq milles, au milieu d'un terrain sans culture. Vous voyez, me dit-il, qu'il me reste encore beaucoup à faire. Tout ceci se trouve dans l'État où mon père me la laissé; mais comme nos progrès sont rapides, j'espère qu'un jour ou l'autre je le verrai en rapport: en attendant il n'est point entièrement inutile: des bergers y font paître de nombreux troupeaux

Danemarck. de moutons de race d'Angleterre et de Flandre, dont la laine sert à mes manufactures.

De retour au château, le comte me tint le discours suivant : J'ai prouvé, par mon exemple, que pour bien peupler un pays, et conséquemment le rendre riche, il faut procurer du travail au peuple : le plus paresseux changera bientôt, si son industrie ne profite qu'à lui, et s'il ne dépend de personne. Je ne connais pas de peuple qui soit plus indolent, par nature, que celui du Danemarck. Mais dans les parties les plus peuplées de la Hollande, on ne trouve pas plus d'industrie et d'activité que dans ma terre. Il n'a fallu pour cela qu'inspirer l'amour du travail, en le rendant profitable à celui qui s'y livre. L'accroissement de la population est prodigieux, lorsque le mariage n'est point à charge ; et que les parens peuvent élever leurs enfans.

Le succès de mon entreprise m'a fait réfléchir aux rapports qui existent entre l'agriculture et le commerce. En établissant des manufactures, je n'avais d'autre vue que celle de former un marché pour la vente des denrées. Sans cet avantage, les cultivateurs ne trouvant aucun débouché

pour

pour le surplus de leur consommation, ils n'ont point d'intérêt à se livrer à de plus grands travaux qu'il ne leur en faut pour vivre. Danemarck.

Un autre question se présente : le commerce doit-il faire l'objet principal, ou faut-il qu'il soit subordonné à l'agriculture ? les politiques ont beaucoup raisonné là-dessus. Voici mon avis : le commerce et l'agriculture ne doivent être poussés qu'autant que l'augmentation de l'agriculture le permet. Ces établissemens ne sont plus que précaires, lorsqu'ils surpassent de beaucoup les besoins des peuples qui les avoisinent. On a lieu de craindre la rivalité d'autres places commerçantes, et l'introduction du luxe. D'ailleurs, les manufactures, dans leur enfance, ne s'occupent que des objets de première nécessité dont le débit est sûr.

Je ne doute nullement qu'en tournant toute mon attention vers les manufactures, je n'eusse augmenté le commerce de mon port, et que je ne me fusse fait un grand revenu par les rentes que j'eusse perçues sur les maisons et par d'autres profits ; mais la raison me dit de m'attacher principalement à la stabilité, et je suis con-

Danemarck.

vaincu que je ne dois l'attendre qu'en fondant le commerce sur l'agriculture. Lorsque tous mes défrichemens seront terminés, j'arrêterai l'accroissement de ma ville, et je ne bâtirai plus de maisons, ni ne construirai plus de vaisseaux, qu'autant qu'il en faudra pour la conservation de mon commerce.

Je passai très-agréablement quelques jours avec le comte, qui me montrait les merveilles de son industrie, ou m'entretenait de discours philosophiques. Je trouvai ses maximes fondées sur l'expérience, si parfaitement justes, que tous les soirs, après être rentré dans mon appartement, je les mettais en écrit. Ces discours eussent fait honneur aux plus beaux génies de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Le comte, à mon départ, me donna quelques lettres de recommandation, et je le suppliai, au cas où il viendrait jamais en Angleterre, de m'honorer de sa visite en Northamptonshire.

Je partis le matin et m'arrêtai à *Hodsedbourg:* c'est une petite ville située près d'une agréable rivière : les environs sont passablement cultivés. J'allai coucher le même jour à *Lemwig:* c'est une ville peu

grande, bizarrement placée sur une petite baie, à dix milles environ de la mer, et qui fait la pêche pour tout commerce. Danemarck.

Le quatrième jour après mon départ, je vins à *Aalbourg*, ville située sur le golfe de Limford, et dans un lieu où il paraît n'être plus qu'une belle rivière. Je continuai mon voyage par eau, il n'en fut que plus agréable. Le golfe traverse une assez grande étendue de pays, tantôt cultivé, tantôt sauvage ; il renferme plusieurs îles habitées par des pêcheurs : elles sont la plupart couvertes de bois, ce qui embellit la perspective.

J'employai toute une journée à aller d'Aalbourg à Wibourg, qui n'en est cependant éloigné que de trente milles. La route est extrêmement difficile, elle traverse des marais, des montagnes et des forêts. Wibourg est le siége d'un évêché et d'une cour de justice ; et tout cela ne rend pas cette ville importante. J'allai coucher à Horsens, ville qui, au moyen d'un port, fait un peu de commerce. Le roi a de grands domaines de ce côté : il y a planté des colonies d'Allemands qui cultivent mieux la terre que les Danois.

Après avoir quitté Horsens, Weile est

Danemarck.

la première ville que je rencontrai : elle est petite, mais bien bâtie : son port est commode, il est au fond d'une baie de la Baltique, ce qui facilite son commerce.

De Weile, je gagnai Kolding, fort jolie ville, très-bien située ; elle fait aussi quelque commerce, et renferme un des palais du roi, qui n'offre rien de propre à satisfaire un voyageur, quoique les habitans le regardent comme le Versailles du nord.

De Kolding, je vins à *Ferstède*, ville située sur le petit Belt, vis-à-vis l'île de *Fanen*. Après avoir déjeuné à Ferstède et demandé une flotte, selon l'expression du pays, je m'embarquai pour *Assens*, petit port de l'île de Funen. Je me rendis ensuite à Odensée, ville située dans le centre de l'île. Les terres étaient meilleures que toutes celles que j'avais vu en Danemarck, et cultivées comme dans la plupart des provinces d'Angleterre.

L'île de Funen n'a ni rochers ni montagnes : on n'y voit que de charmans coteaux et d'agréables vallées. Quelques-uns des tertres les plus élevés sont couronnés de bois, et des ruisseaux limpides arrosent ce beau pays. La plupart des paysans y sont libres : on le reconnaît à la différence

de la culture : les terres des serfs ne sont pas en aussi bon état. Cette île renferme aussi de belles prairies et de bons pâturages. De nombreux troupeaux de bêtes à cornes les couvrent : les chevaux que je vis me parurent plus beaux qu'ailleurs. Danemarck.

Le 3 septembre, de bon matin, je me rendis à Nubourg, où l'on s'embarque pour traverser le grand Belt, et passer dans la Sélande. Quelques retards et le vent furent cause que nous n'abordâmes que dans l'après midi, et je ne puis aller plus loin que *Stagel*, ville fort triste, où je fus fort mal de toutes manières.

Le lendemain 10, je fis vingt-deux milles pour gagner Roschild, ville sur la route de Copenhague : tout le pays était semblable à celui de l'île de Funen ; il était bien cultivé et coupé par d'agréables coteaux et des vallées. On me montra, dans l'église principale de Roschild, les tombeaux de plusieurs rois de Danemarck : c'était-là le lieu de leur sépulture. Henri VI, roi de Danemarck, d'Angleterre et de Norwège, est déposé dans l'un de ces tombeaux. Celui de la fameuse reine Marguerite est en marbre noir. On fait remarquer aussi dans la même église, une

Danemarck.

grande pierre à aiguiser, qu'Albert, roi de Suède, envoya par dérision à cette reine, entendant par-là, que les femmes devaient plutôt amenuiser en pointe leurs aiguilles, que de songer à la guerre. La reine répondit à cette mauvaise plaisanterie, que cette pierre servirait à ses soldats, pour y aiguiser leurs armes. Elle tint parole, elle livra bataille au roi de Suède, le vainquit, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'au bout de sept ans, et à des conditions très-dures. De Roschild, j'allai dîner à Copenhague, après avoir fait quatorze milles et traversé le plus beau pays du Danemarck.

Fin du deuxième Volume.

R. Biblioteca Nazionale Napoli
847679

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le deuxième Volume.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE II. *Usages, mœurs, coutumes et superstitions,* page 1

CHAP. III. *Service divin en langue sclavone et grecque. — Bénédiction de l'eau. — Fête publique donnée à la populace. — Descriptions des Bains de vapeurs. — Départ de Pétersbourg. — Voyage dans la Finlande russe,* 41

CHAP. IV. *Précis du règne des Souverains, depuis Pierre I.er jusqu'à Catherine II, exclusivement,* 58

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER. *Entrée dans la Finlande suédoise — Louisa, ville et port de mer. — Helsingfors, Abo. — Voyage*

en traîneau sur la glace dans le golfe de Bothnie. — L'île d'Aland. — Trajet de cette île à la côte de Suède. — Voyage à Stockholm, 86

CHAP. II. *Description de Stockholm. — Cour. — Nouvel habit suédois. — Spectacles. — Eglise de Ritterholm. — Tombeaux et caractère de quelques rois de Suède et de quelques généraux. — Arsenal. — Digression sur la mort de Charles XII. — Maisons des nobles. — Statue équestre de Gustave Adolphe,* 102

CHAP. III. *Châteaux du roi. — Environs de Stockholm. — Ordres de chevalerie. — État des troupes Suédoises. — Esprit des soldats,* 129

CHAP. IV. *Forme ancienne du Gouvernement de Suède. — Observations sur la nature de celui qui a été établi par la révolution de 1772. — Sa Constitution actuelle. — Diète composée du roi et des Etats. — De l'Ordre de la noblesse, du clergé, des bourgeois. — Des paysans. — Forme de la législation,* 145

CHAP. V. *Fabriques et manufactures, marchands et ouvriers de Stockholm;*

commere général de la Suède, population et impôts, 207

CHAP VI. *Mœurs et vertus des Suédois. — Code des Lois. — Sage Constitution des États,* 220

CHAP. VII. *Etat des sciences et des arts. — Académies. — Universités. — Ecoles publiques. — Notice sur un savant Lapon,* 226

CHAP. VIII. *Voyage aux mines. — Sahla, Afoestad-Sœter-Fahlun-Mora, Elfdal. — Carrière de Porphyre de la Dalécarlie,* 244

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de Stockholm. — Description d'Upsal. — Ancien palais de cette ville. — Cathédrale. — Tombeau et caractère de Gustave Vasa. — Université d'Upsal, Bibliothèque.* — Codex argenteus. — *Morastéen, lieu où l'on proclamait anciennement les rois de Suède. — Jardin de Botanique. — De Linnæus, de Wallerius, de Cronstedt et de Bergman, célèbres Chimistes suédois,* 264

CHAP. II. *Départ d'Upsal. — Description générale du pays. — Tombeau d'Eric*

XIV. — Arboga. — Oerebro. — Mariestad, Trolhaetta. — De la rivière Gotha. — Tentative pour joindre le golfe de Bothnie avec l'Océan par des canaux, 287

CHAP. III. *Carlscrona. — Nouveaux bassins, flotte suédoise. — Christiansdadt. — Helsinbourg. — Remarques générales sur la manière de voyager en Suède,*

CHAP. IV. *Abrégé d'un voyage de Marshall dans l'intérieur de la Suède. — Villes de Laholm. — De Balms. — D'Oregrund, d'Hedemora. — Traversée de la Dalécarlie. — Arrivée à Hernosand, capitale de la province d'Angermanie. — Voyage à Pitha, à Lula, à Tornéo, à Wassay. — Club établi dans cette dernière ville,* 315

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage de William Coxe en Danemarck. — Passage du Sund. — Entrée en Danemarck. — Elveneur. — Douane du Sund. — Château et palais de Cronembourg. — Anecdote sur la reine Mathilde. — Jardin de Hamlet. — Copenhague. — Ile d'Amac,* 341

CHAP. II. *Qualités géographiques et physiques du territoire. — Description de la mer Baltique. — Climat et température,* 355

CHAP. III. *Forme du Gouvernement ancien et moderne. — Administration,* 371

CHAP. IV. *Armée et marine. — Ordres de chevalerie, réglement du rang. — Loi de l'indigénat. — Ordre judiciaire, lois civiles et criminelles,* 393

CHAP. V. *Industrie productive. — Grains. — Bétail. — Bois. — Chevaux. — Pêche. — Industrie manufacturière,* 407

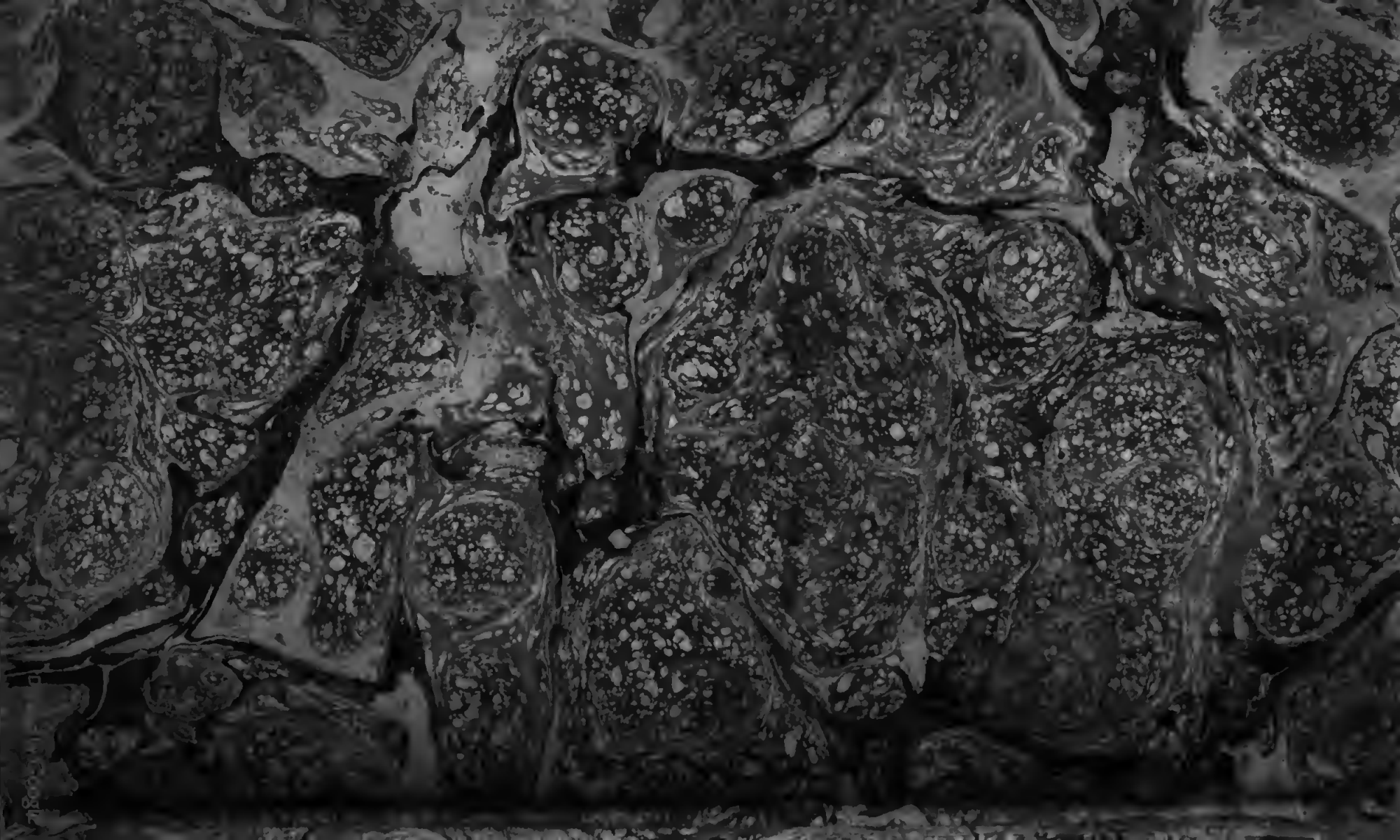
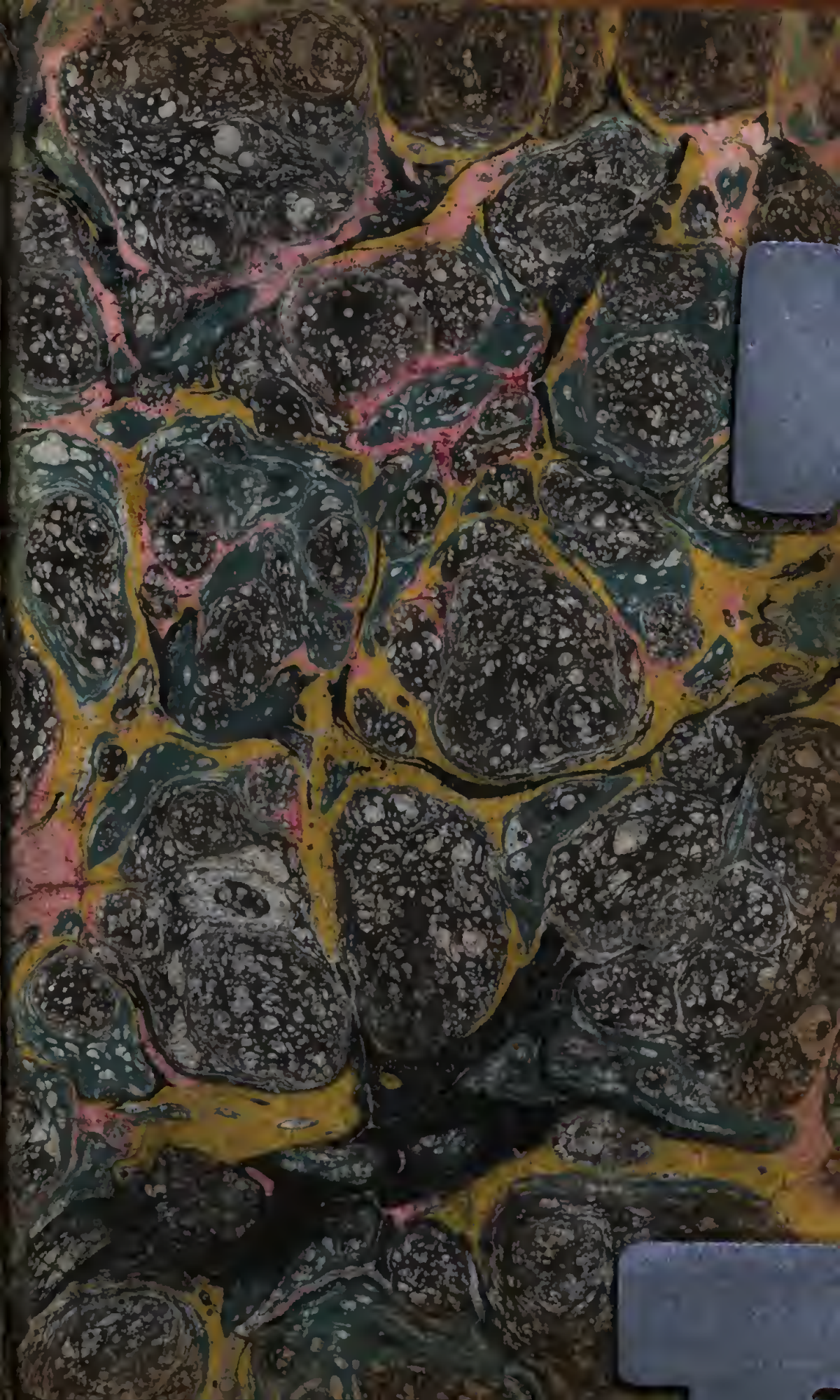
CHAP. VI. *Population. — Commerce intérieur et extérieur du Danemarck,* 422

CHAP. VII. *Sciences et arts. — Scaldes. — Académie, imprimeries et bibliothèques,* 436

CHAP. VIII. *Éducation. — Langue, Caractère, Mœurs et usages. — Religion, Église et clergé de Danemarck,* 449

CHAP. IX. *Départ de Copenhague. — Voyage dans l'île de Sélande. — Roschild, tombeaux des rois de Danemarck. — Ile de Fionie. — Odensée. — Voyage dans les duchés de Sleswick et de Helstein. — Canal de Kiel. — Remarques sur*

d'anciens monumens qu'on trouve souvent en Suède et en Danemarck, 472

CHAP. X. *Abrégé d'un voyage dans l'intérieur du Danemarck, par Joseph Marshal*, 480

Fin de la Table des Chapitres du deuxième Volume.